
Digitized by Google

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

XXXIV

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

PAR

E. DESTAING

PROFESSEUR A LA MEDERSA DE TLEMCEN

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1907

A

MONSIEUR RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Hommage de bien respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

Les éléments du présent travail ont été recueillis pendant les vacances d'automne des années 1903 et 1904, ainsi qu'en janvier et en avril 1905, chez les Beni Snoûs dans les villages du Kef, des Aït Larbi, des Aït Achîr, de Mazzer, et dans les douars épars des régions de Tr'alîmet et du Bou H'allou. Soit sous la tente, soit dans les villages, j'ai pu consulter un grand nombre d'informateurs de chaque sexe et de tout âge. J'ai eu, en outre, à ma disposition, deux indigènes du Figuig et plusieurs autres des Beni Iznacen, des Zekkara, des Beni Bou Zeggou et surtout des Beni Bou Saïd.

Cette étude consiste en un essai de grammaire du dialecte des Beni Snoûs. Je donne, à la suite, quelques textes recueillis dans la tribu, puis un glossaire.

M. Bertillon, capitaine du bureau arabe de Maghnia, M. Venisse, administrateur hors cadres à Tlemcen, ont bien voulu me communiquer divers renseignements statistiques qui figurent au cours de cette étude. De plus, ils ont mis, à me faciliter les moyens de travail, un empressement et une obligeance dont je leur suis profondément reconnaissant.

Je suis heureux de rappeler le concours tout dévoué que me prêtèrent, lors de mon séjour chez les Beni Snoûs, Si Kaddour Ben 'Abderrah'man, caïd du Kef, et Si El Hâdj Ould L'arbi. caïd du Khemîs, soit en me procurant de bons informateurs, soit en m'évitant les désagréments d'un séjour prolongé dans

une tribu éloignée des centres européens. Je leur adresse mes plus vifs remerciements.

Appelé il y a quatre ans à la Médersa de Tlemcen, je dus, à mon grand regret, cesser d'assister aux conférences d'arabe et de berbère de M. René Basset, directeur de l'École des Lettres d'Alger. Ce fut mon savant maître qui, dès cette époque, m'inspira la présente étude; et, depuis, ses conseils et ses encouragements sont venus, à chaque instant, guider et soutenir mes efforts de débutant dans la préparation des quelques pages qui suivent. Ses remarquables publications m'ont été d'un grand secours et mon travail aurait considérablement gagné en précision si j'avais puisé plus largement encore aux travaux de ce savant berbérologue. Il m'eût été aussi indispensable d'avoir su acquérir, avant de rien entreprendre, l'oreille si merveilleusement exercée de M. H. Stumme. Que ces maîtres, dont je sollicite l'indulgence pour ce travail de début, veuillent bien trouver ici l'expression de ma respectueuse gratitude.

Tlemcen, le 22 *mars* 1906.

ESQUISSE SOMMAIRE

De la région occupée par les Beni Snous.

A Lalla-Maghnia, c'est tout d'abord vers l'ouest que se porte obstinément le regard; puis, la vue, se perdant à travers l'immense plaine des Angads, s'arrête du côté du sud à une borne gigantesque, qui se dresse à quarante kilomètres de là sur la frontière marocaine : c'est le Ras 'Asfoûr. Sa masse, qui domine au couchant la plaine d'Oujda, se prolonge vers l'est en une majestueuse falaise, dont la crête presque rectiligne ferme l'horizon jusqu'au delà de Tlemcen. Cette région montageuse est habitée, dans la partie qui confine au Maroc, par les Beni Bou Saïd; ceux-ci ont pour voisins, à l'est, les Beni Snoûs.

Limites de la région étudiée. — Les Beni Snoûs n'occupent donc qu'en partie la région dont nous allons essayer de fixer ici les traits caractéristiques. Elle est désignée, par les géographes, sous le nom de massif jurassique tlemcénien.

On ne peut assigner à une région des limites rigoureuses. Toutefois, le massif tlemcénien est nettement délimité, à l'ouest, par une muraille naturelle surplombant de cinq cents mètres et plus le territoire marocain. Au nord et au sud, nous arrêtons notre étude aux points où les couches jurassiques disparaissent sous un revêtement tertiaire ou quaternaire. A l'est, les formations secondaires se poursuivent au

loin avec un faciès presque constant. De ce côté, une droite joignant les dépressions tertiaires de Tlemcen, Terni, Sebdou, limite la région que nous allons sommairement décrire ; c'est en ces points que la route allant de Rachgoun à El Aricha, par Tlemcen, traverse la chaîne intérieure (1).

I. **Constitution géologique du sol.** — L'examen d'une carte géologique (2) met tout d'abord en évidence ce fait que toutes les formations, à quelque âge qu'elles appartiennent, sont disposées selon une même direction sensiblement S. O.-N. E. ; cette orientation est celle qu'affectent l'ensemble du massif, ses crêtes, ses dépressions, et toute une série de plissements de l'Afrique mineure (3).

A l'est du Ras 'Asfour, une bande étroite de *schistes primaires* s'étend jusqu'à la Tafna et à l'ouest pénètre au Maroc. A cet îlot de terrains d'âge ancien, les formations jurassiques forment une ceinture interrompue seulement à l'ouest. Ce sont tout d'abord des pointements de *calcaires liasiques* à galène et minerai de fer (4) ; puis viennent les alternances *marno-gréseuses de l'oxfordien* (marnes du Slîb) (5) qui affleurent par lambeaux au nord de la région schisteuse, mais forment, au sud de celle-ci, une bande étroite qui prend une certaine extension au Maroc dans la plaine des Missiouen. Cette formation disparaît au nord sous les *bancs gréseux de l'étage corallien*. De la frontière marocaine jusqu'à Tlemcen, ces grès siliceux (grès de Bou Médine), dont l'épaisseur totale atteint trois cents

1. Sur cette appellation cf. Augustin Bernard et Emile Ficheur, *Les régions naturelles de l'Algérie*, Paris, A. Colin, 1902, p. 224.
2. *Carte géologique de l'Algérie* 1/800.000, 3e édit., 1900.
3. A une époque où la géologie nous intéressait plus que le berbère, nous avons recueilli dans la région une certaine quantité de fossiles, notamment en un gîte situé sur la rive gauche de l'Oued Yadel, en haut du Khemîs, sur des marnes. — Les grès qui affleurent à mi-chemin entre le Kef et le Khemîs sont aussi très fossilifères.
4. Em. Ficheur, à son cours.
5. Cf. *Explication de la carte géologique provisoire de l'Algérie*, 2e éd., par A. Pomel, p. 27, Alger, Fontana, 1890.

mètres (1), forment une bande d'environ dix kilomètres de largeur; cette zone, bien visible à l'ouest de la Tafna, se trouve en partie masquée, dans sa partie orientale, par les dépôts du jurassique supérieur. Les assises de ce dernier étage (*calcaires* et *dolomies* de Tlemcen) atteignent parfois une puissance de quatre cent cinquante mètres (2) et occupent dans la partie méridionale de la région, la presque totalité de la surface. Des *argiles cartenniennes* s'appuient, au nord, sur les flancs gréseux du massif. Les *sédiments marneux* de la mer helvétienne (3) se rencontrent près de Tlemcen et de Terni; sur de faibles surfaces se présentent à Sebdou des *atterrissements* d'âge pliocène et, près de Tafessera, les *dépôts caillouteux* du quaternaire ancien. Ces alluvions se retrouvent sur toute la bordure sud du massif chez les Oulad En Nahr. Enfin, notons que les flancs des vallées des principaux cours d'eau (Tafna, O. Yadel), disparaissent, en nombre de points, sous un revêtement plus ou moins épais de *travertins*.

II. **Orographie.** — Si, à une carte géologique de la région, nous superposons sa carte hypsométrique de même échelle, nous faisons les remarques suivantes :

1° La majeure partie des surfaces occupées par le jurassique supérieur sont comprises entre les courbes du niveau 1.200 et 1.500; les points où l'altitude est supérieure se rencontrent exclusivement sur le pourtour de cette zone, notamment à son angle sud-ouest;

2° La bande gréseuse du corallien est presque exactement limitée au nord par la ligne hypsométrique 600; à partir de cette ligne, alors que, vers le nord, le sol s'abaisse en pente très douce jusqu'à Maghnia, il se relève au contraire, vers le

1. Cf. Baills, *Notice sur la géologie et la minéralogie du département d'Oran*, Perrier, Oran, 1888, p. 289.
2. Cf. Pouyanne, *Notice géologique sur la subdivision de Tlemcen*, p. 96.
3. Cf. Gentil, *Esquisse stratigraphique et pétrographique du bassin de la Tafna*, Alger, Jourdan, 1902.

sud, sous une pente assez forte jusqu'à la courbe 1.200, qui suit le pied des escarpements du jurassique supérieur;

3° Les terrains tertiaires et quaternaires occupent les parties les plus basses de la région : dépressions de Maghnia, Hennaya, Tlemcen (moins de 600 m.), de Tafessera (700 m.), de Sebdou (900 m.), des Oulad En Nahr (1.000 m.), de Terni (1.100 m.).

« Le massif est, en somme, un grand plateau, composé d'une série d'escaliers ou gradins successifs, le gradin le plus élevé se trouvant du côté du sud, sur le bord des hautes plaines[1] ». Du Dj. *Tchnoufi* (1.843 m.) au Dj. *Tounzaït* (1.824 m.) le rebord méridional du plateau maintient constamment sa crête à plus de 1.600 m. d'altitude, dominant de 4 à 500 m. le pays des Oulad En Nahr situé au sud. Sur la frontière marocaine, du Dj. Tounzaït au *Ras 'Asfour*, c'est aussi une longue muraille crénelée par l'érosion, mais qui, pourtant, n'abaisse guère son faîte au-dessous de 1.200 m.

C'est surtout au centre du massif et dans sa partie septentrionale, là où les roches sont moins résistantes, que l'action destructive des agents d'érosion s'est exercée avec le plus d'effet. Dans la partie orientale du plateau, la *Tafna* a creusé son cours supérieur : par une cluse étroite et profonde, elle traverse toute cette masse de roches compactes. A l'ouest, l'O. *Yadel* coule dans un sillon qu'il s'est lui-même taillé dans le massif; les falaises dolomitiques dominent son lit de plus de deux cents mètres.

Des cirques se rencontrent aux points de jonction du massif et des dépressions (*Sebdou, Mazzer*).

Le plongement des strates vers le sud-est a, au point de vue des formes du terrain, les conséquences suivantes : les masses rocheuses se dressent généralement en falaises abruptes vers le nord-ouest tandis qu'elles présentent, dans la direction opposée, une pente d'autant plus douce que l'incli-

1. Cf. Augustin Bernard et Emile Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 357.

naison des bancs est moins prononcée ; dans le premier cas, les strates présentent donc leurs tranches en falaise ; dans l'autre, elles les présentent en gradins ; si l'une d'elles, plus dure, est surmontée d'autres moins résistantes, celles-ci venant à disparaître, l'assise inférieure présente son plat sur une étendue parfois appréciable comme cela a lieu au *Kef* (S'fah'). Ceci explique pourquoi, dans le massif, à un changement de direction des cours d'eau, correspond une variation de la forme des vallées. Si la direction suivie par l'oued est sensiblement perpendiculaire à l'axe des strates, la gorge est taillée, dans le massif, symétriquement par rapport au lit du cours d'eau ; c'est ce que l'on observe sur la Tafna entre *Beni-Bahdel* et le *Kef*. Au contraire, sur l'O. Yadel, une disposition inverse a pour conséquence la présence, sur la rive droite, de hauts promontoires rocheux (1) dont l'oued parfois baigne le pied, tandis que, sur l'autre rive, les crêtes s'abaissent, par degrés, jusqu'au cours d'eau.

Le profil des oueds se ressent aussi de cette disposition. Entre Beni Bahdel et le Kef, par exemple, les bancs calcaires du fond de la vallée plongent vers l amont sous un angle d'environ vingt degrés. Le lit de l'oued offre par suite une série de seuils, peu élevés, mais très nombreux, qui donnent autant de petites cascades.

Ce sont les hautes falaises de *calcaire et de dolomie* qui donnent à la région son cachet spécial. Néanmoins, en divers points, par exemple près du Kef, non loin du *moulin du Caïd*, l'aspect ruiniforme caractéristique des *grès* ne manque pas de frapper l'œil, tout d'abord séduit par les majestueux escarpements de l'étage supérieur. Les grès affleurent rarement sur de grandes surfaces. Ils forment, au pied des promontoires calcaires, une zone à pente assez douce, très ravinée, couverte d'une végétation assez épaisse pour masquer en partie les gros

1. Dans le dialecte des Beni Snoûs, *äzrŭ* désigne la falaise et *allaγ* le flanc incliné d'une montagne. Cf. le sens de *allaγ* dans la *Relation du Djebel Nefousa* par A. de Motylinski, texte autographié, Alger, 1885, in-4, p. 2, l. 3.

blocs gréseux noirâtres, aux formes bizarres, qui hérissent si pittoresquement le paysage.

L'aspect est tout différent sur les points occupés par les *marnes* (par exemple près du douar de *Tr'alimet*). Cette formation donne lieu à des régions dénudées, légèrement ondulées, découpées en tous sens par de petits oueds. Quant aux *travertins*, ils forment sur les flancs des grandes vallées, et généralement aux points où des affluents y débouchent, des terrasses presque horizontales, parfois disposées en plusieurs gradins, et s'élevant sur les pentes à des hauteurs variables au-dessus du niveau des oueds (ordinairement de 50 à 100 m.).

III. **Climat** (1). — L'altitude moyenne de la région atteignant au moins 800 m., la température y est relativement peu élevée en été, plus élevée cependant qu'à Tlemcen (2). La brise de mer rafraîchit les plateaux pendant le jour (3). La masse calcaire emmagasine bien la chaleur ; il en résulte que si la surface des plateaux est tant soit peu recouverte de végétation, la température y est très supportable. Pendant la nuit, la surface rayonne la chaleur absorbée ; aussi les variations diurnes sont peu importantes (4).

Dans la région de *Tr'alimet*, au contraire, le sol marneux et dénudé constitue un réservoir de chaleur de faible capacité, bientôt comblé pendant le jour, vite épuisé pendant la nuit. La chaleur y est étouffante pendant le jour, mais les nuits sont fraîches (5). Il en est de même au fond des vallées encaissées, sous-

1. Pour cette partie, je me suis aidé de l'ouvrage de M. A. Thévenet, *Climatologie algérienne*, Alger, Giralt, 1896.

2. Maximas moyens (juillet-août) : Tlemcen 31°,3; Sebdou 35°,5; El 'Aricha 36°,3.

3. Les Beni Snoûs l'appellent العوين; elle commence à souffler un peu avant midi.

4. Variations diurnes (juillet-août) : Tlemcen 12°,9; Sebdoû 20°,5; El Aricha, 21°,5.

5. En août, les nuits sont tellement chaudes au Kef que l'on ne peut guère dormir avant minuit. Au contraire, sous les tentes de Tr'alimet, la fraîcheur arrive avec la nuit.

traites à l'action des courants atmosphériques : la chaleur y est insupportable en juillet et en août; à peu près chaque matin, elles disparaissent dans un épais brouillard. L'hiver est plus rigoureux qu'à Tlemcen (1). La neige ne séjourne que très rarement au Kef; mais, sur les bords de l'O. Khemîs et sur le plateau qui s'étend au sud, elle persiste pendant plusieurs jour (2). La gelée blanche n'est pas rare au fond des vallées, et y cause souvent grand préjudice aux cultures maraîchères.

La région est balayée, en hiver, par les vents d'ouest et surtout par ceux du sud-ouest. En été, dominent les vents du nord et ceux du nord-est (3).

Les vents d'hiver apportent très fréquemment la pluie. « Le massif jurassique plus élevé que les massif littoraux peut recevoir l'influence des vents humides (4) ». La pluie est presque aussi abondante ici qu'à Tlemcen (5) et s'y trouve tout aussi bien répartie (6). Les mois d'octobre et de novembre sont généralement pluvieux, ce qui permet de faire les semailles dans de bonnes conditions ; avril est fortement humide, ce qui assure la récolte en céréales ; juillet et août sont très secs ; mais, comme septembre reçoit quelques pluies, on peut, dès cette époque, semer quelques légumes après la récolte du maïs.

IV. **Hydrographie.** — L'eau de pluie tombant sur le plateau s'infiltre plus qu'elle ne ruisselle. Le sol présente, en effet, une foule de fissures, de crevasses, à la faveur desquelles l'eau

1. Minimas moyens (décembre-janvier. Tlemcen 5°,1 ; Sebdou 2°,1 ; El. Aricha 1°,1.
2. Cf. Texte : *Nisâne et ʻAnṣera*; *Revue africaine*, n° 261, 2e tr., 1906;
3. S. W. domine de novembre à mars; N. W. en avril et octobre; N. E. de mai à septembre.
4. Cf. A. Bernard et E. Ficheur, *Les rég. nât. de l'Alg.*, p. 356.
5. Pluie, colonne d'eau annuelle : Tlemcen 631 mm. 3; Sebdou, 529 mm. 5; El Aricha, 297 mm. 6.
6. Sebdou : sept. 42 mm. 7; oct. 50 mm. 8; nov. 37 mm. 1; déc. 23 mm.; janv. 79 mm. 5; fév. 52 mm. 1; mars, 36 mm; avr. 128 mm. 2 mai, 34 mm. 7.

disparaît dans la masse calcaire ou dolomitique. Si parfois l'eau ruisselle, c'est pour bientôt s'engouffrer dans les entonnoirs plus ou moins larges, souvent très profonds, que l'on rencontre ici fréquemment, comme dans toutes les régions calcaires (1).

L'eau s'accumule dans les cavités dont est creusée la roche; l'ensemble de ces réservoirs, qui communiquent entre eux, forme un réseau parcouru par de véritables cours d'eau souterrains; ceux-ci viennent déboucher sur les pentes sous forme de sources à débit généralement considérable, donnant parfois naissance à des rivières importantes, telles que la *Tafna*, l'*oued Sebdou*.

« L'ordre de superposition des terrains est éminemment favorable à la formation de belles sources pérennes (2) ». Elles apparaissent généralement, dans cette région, aux points où les marnes, surtout celles de l'oxfordien, affleurent sous des strates gréseuses (corallien) ou calcaires (jur. supérieur). C'est ainsi qu'une série de sources jalonnent, au nord du plateau, la ligne hypsométrique 1.200 (*Aïn Tugga, Aïn El Ouest, Aïn Bezzara*, etc.). D'autres se font jour au sein même de la masse calcaire, à la rencontre de bancs plus compacts, le plus souvent au pied des falaises dolomitiques; on en trouve un peu partout sur le flanc des gorges qui entaillent le plateau. Une foule de sources de ce genre donnent naissance à l'*O. Yadel* et à ses affluents; toute une série s'en rencontre au sud du massif, au voisinage de la courbe de niveau 1.500 (*Aïn Mali, A. Toutouziou, A. Tifrist*).

L'eau de pluie s'emmagasine facilement dans la masse poreuse des travertins. A la base des terrasses qu'ils forment sur les flancs des vallées, parfois même dans le lit des oueds, jaillissent une foule de sources à faible débit. Mais quand cette formation acquiert de l'importance, la quantité d'eau ainsi apportée aux cours d'eau n'est pas négligeable. Entre

1. A. de Lapparent, *Traité de géologie*, Paris, F. Savy, 1885, p. 244.
2. A. Bernard et E. Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 357.

A. Ziddaz et El-Khemîs, sur cinq kilomètres à peine de parcours, l'apport de ces sources double le volume des eaux de l'O. Yadel et assure à cette rivière un débit relativement élevé aux période d'étiage (au moins 200 litres à la seconde). Nulle part ailleurs, dans le massif, les eaux ne sont aussi fraîches ni aussi limpides; la proportion de calcaire dissous s'exagère et dans les bassins d'où l'oued s'échappe en cascades près de *B. Achir*, la coloration verdâtre des eaux apparaît plus nettement encore qu'au Kef dans la Tafna.

Nous venons de nommer les deux principaux cours d'eau. Ils sont surtout caractérisés : 1° par la forme de leurs vallées; 2° par leur pente généralement forte et peu régulière; les cours d'eau ne sont pour ainsi dire qu'une série de rapides ou une suite de bassins de peu d'étendue, reliés par des rapides ou par une foule de cascades, dont quelques-unes assez élevées, comme celle de la Tafna à *Sebdou* ou de l'O. Yadel à *Mazzer*. La pente est plus régulière quand le cours d'eau traverse des roches peu résistantes, par exemple des grès, comme cela a lieu pour la Tafna au voisinage du *Tlétat*; 3° par leur régime : crues lentes, hautes eaux en janvier et en mars; débit régulier et relativement important (1); 4° par la composition de leurs eaux. Elles sont très limpides en temps ordinaire, peu limoneuses pendant les crues, d'une remarquable fraîcheur. Très riches en sels calcaires, elles prennent, vues sous une certaine épaisseur, une teinte verte caractéristique.

Ces rivières, peu riches en limons, n'ont déposé dans leur cours supérieur, au fond de leurs vallées étroites et rapides, que de rares bandes alluvionnaires de peu d'importance. Mais leur richesse en sels calcaires a amené la production de dépôts d'un autre genre : les travertins.

Action mécanique et chimique des eaux. — A la surface des plateaux, l'action mécanique de l'eau est peu énergique; elle

1. Le débit de la Tafna atteint en moyenne 1000 litres à la seconde; cf. *Études sur l'aménagement et l'utilisation des eaux en Algérie* (publ. du Gouvernement Général), Alger, Giralt, 1890, p. 164.

s'exerce surtout au fond des vallées et agit avec le plus d'effet au milieu des rivières, en arrière des bancs qui entravent le cours : les oueds, en effet, franchissent fréquemment ces barrages naturels par un déversoir percé en leur milieu.

Soumises à l'action chimique des eaux fluviales, les roches sont, comme on le sait, modifiées dans leur structure, dans leur composition. Le phénomène le plus sensible est ici la rubéfaction de ces roches : les sels de fer qu'elles contiennent, suroxydés sous l'action de l'eau, ont communiqué aux grès, aux limons et surtout aux calcaires et dolomies, cette teinte rougeâtre qui, dans la région, décore si pittoresquement toutes les falaises.

Toute cette masse calcaire est soumise à l'action dissolvante de l'eau. Comme elle renferme souvent une certaine proportion de magnésie, elle devient de plus en plus magnésienne, à mesure qu'elle perd son élément calcaire plus soluble. En même temps, elle prend cette structure caverneuse particulière aux dolomies. Réduite à l'état de squelette, la masse, dans son ensemble, revêt un aspect ruiniforme d'une grande originalité. Un peu partout, à *Sebdou*, au *Khemîs*, au *Kef*, à *Mazzer*, les grandes tables calcaires qu'isolent les coupures des oueds sont crénelées, déchiquetées, bizarrement découpées ou alignées. L'action corrosive de l'eau se fait sentir non seulement à la surface, mais aussi au sein même de la masse rocheuse : l'eau, en effet, y creuse des cavités, des couloirs qu'elle agrandit constamment. Parfois, la roche minée s'effondre : les abîmes, les entonnoirs ne sont pas rares à la surface du plateau, non plus que les grottes, les cavernes que l'on rencontre fréquemment dans les calcaires dolomitiques (*Aïn-Fezza*) et aussi dans les travertins (*Kef*, *Khemîs*); ces excavations plus ou moins profondes ont parfois leur utilité (1), souvent leur légende.

On sait que le carbonate de calcium, dissous par les eaux, peut se déposer si celles-ci perdent une partie de leur acide

1. Cf. Texte : l'habitation, *infra*, p.

carbonique; c'est ce qui se produit quand elles tombent en cascades. Comme nous l'avons vu, les chutes d'eau ne sont pas rares dans la région : à *Mazzer*, sur l'oued Yadel, à *Sebdoû*, sur la Tafna, ces cascades sont assez élevées. En ces points, les eaux du cours d'eau roulent sur d'épaisses couches de travertins. Les affluents de ces cours d'eau, après avoir drainé le plateau, s'élancent, eux aussi, en cascades, du haut de terrasses travertineuses dont ils accroissent sans cesse la masse; même les parois des canaux d'irrigation s'incrustent de concrétions calcaires dès que les eaux y dévalent sous une pente un peu forte.

L'eau d'infiltration, remontant à la surface du sol par capillarité, abandonne aussi, au voisinage de la surface, une partie du calcaire dissous : une couche de tuf, atteignant parfois plusieurs mètres d'épaisseur, recouvre toutes les alluvions caillouteuses et limoneuses de la région, ainsi que la terre végétale à sous-sol calcaire. La partie supérieure est plus fortement concrétionnée, et cette sorte de carapace a reçu des habitants le nom d' « *ifker* » (tortue). L'infiltration des eaux a produit également dans les grottes les revêtements calcaires des parois, parfois aussi des stalagmites, des stalactites, des planchers stalagmitiques du plus bel effet (Aïn Fezza, Le Kef, etc.).

V. **La terre végétale et la végétation** (1). — *Zones botaniques* (2). — Tout le plateau calcaire (altit. sup. à 1.200 m.) appartient à la cinquième zone botanique de l'Algérie, caractérisée par la présence du *chêne à glands doux*.

Le *pin d'Alep* et l'*oxycèdre* (4e zone) ne se rencontrent que çà et là, épars sur les parties déprimées du plateau, entre le Kef et El Khemîs (altit. inf. à 1.200 m.).

La limite altitudinale du *palmier nain* dépasse légèrement

1. Pour les noms de plantes de la région, voir dans le glossaire les noms de végétaux non marqués d'un astérisque.
2. Cf. Trabut, *Les zones botaniques de l'Algérie*, A.F.A.S., session d'Oran, p. 287.

1.200 m.; en ces points élevés, il se trouve mêlé à l'*Eryngium campestre* (2e zone).

Le *chêne-liège* croît sur les rebords du plateau exposé aux vents humides, au Nord à *Zarifet*, au Dj. *Fernane,* à l'ouest au Dj. *Fou'ral* (1re zone).

Enfin l'*alfa*, caractéristique des steppes rocailleuses, se rencontre sur le *Slib*; et l'*artemisia herba alba* des steppes limoneuses abonde dans la région marneuse de *Tr'alimet.*

La constitution géologique du sol a aussi une certaine influence sur la répartition des espèces. Les *schistes anciens* donnent, en se désagrégeant, une terre siliceuse qui convient mal à la culture des céréales. La zone, d'ailleurs peu étendue, occupée par cette formation est entièrement boisée (forêt de *Taïcherirt*); ce sont aux environs de *Gar Rouban* d'épais taillis de chênes (1), et au fond des ravins, une épaisse végétation de lentisques (2) et de thuyas (3), auxquels se mêle, près de la frontière marocaine, l'olivier sauvage. Sur les *marnes gréseuses* du *slîb*, au contraire, pas d'arbres ni même de broussailles; la végétation herbacée remplace les forêts; l'alfa (4) y croît à côté du palmier nain (5), mais la plante dominante est le diss (6); cette région convient bien à la culture du blé et de l'orge, elle est soigneusement ensemencée par les indigènes. Cette zone du Slib longue et étroite, qui s'étend presque dénudée entre deux régions bien boisées, ayant sensiblement même altitude qu'elles, mais de constitution géologique différente, montre bien quel important rôle joue ici la nature du sol, au point de vue de la répartition des espèces végétales.

Sur les *plateaux calcaires et dolomitiques*, à quelque étage qu'ils appartiennent, la terre végétale est rare; le résultat de

1. *Quercus ilex* et *quercus ballota*, berb. *kŭ́rrẹ̄š*.
2. *Pistacia lentiscus*, ar. ضرو, berb. *fâḍīs*.
3. *Callitris quadrivalvis*, ar. عرعر, berb. *ámệlẓẹ*.
4. *Stipa tenacissima*, ar. حلفاء, berb. *âri* — alfa sec, ar. قُدّيم, berb. θíẓzi.
5. *Chamœrops humilis*, ar. دوم, berb. θíẓệmθ et *ílayen*.
6. *Ampelodosmos tenax*, ar. ديس, berb. *ắdles*.

la décomposition des roches est ici une terre calcaire fortement colorée en rouge. Elle remplit les fissures du sol; des herbes fines, quelques plantes bulbeuses (1) croissent alors entre les blocs; quand l'altitude s'y prête, c'est le sol de prédilection du palmier nain, du genêt épineux (2); la place leur est parfois disputée par les figuiers de Barbarie (3) qu'y plantent les indigènes; parfois, les limons, entraînés par les eaux de ruissellement, ont été réunis au fond des dépressions où ils donnent lieu à de bonnes terres à blé (*mzaourou*). Les limons colmatent parfois si bien le fond de ces cuvettes qu'il n'est pas rare de trouver, sur les plateaux, des mares (*tala*) où s'abreuvent les troupeaux qui viennent y paître; la région ne sert guère que comme pâturages. Les forêts y occupent de grandes surfaces : l'essence dominante, sur tout le plateau, est le chêne à glands doux (la forêt de chênes d'*Asfour* occupe 7.000 hectares). Au pied des falaises, la terre végétale s'amasse et forme une zone plus fertile, de sorte qu'une ceinture de végétation broussailleuse, parfois forestière, vient souvent masquer la base des escarpements.

Des forêts, aux essences variées, recouvrent les *grès du corallien*; on peut y rencontrer le chêne-liège (4) (forêt d'Ahfir); l'olivier, le carroubier (5) croissent bien dans cette zone à côté du diss, des cystes (6), des hélianthèmes. Les indigènes y cultivent quelques rares clairières (*tamazirt*) qu'ils ensemencent en céréales.

La *région marneuse* de Tr'alimet est presque dénudée. Partout où le sol n'est pas cultivé (céréales) les surfaces sont livrées au bétail. L'armoise blanche (7) y est commune; on y

1. Surtout *scilla maritima*, ar. جرعون, berb. *lĕbṣĕĺ ụúššĕn*.
2. *Calycotome spinosa*, ar. قندول, berb. *azĕzzu*.
3. *Cactus opuntia*, ar. كرموس النصارى, berb. *lhendiịeθ*.
4. *Quercus suber*, ar. et berb. *férnạ̄n*.
5. *Ceratonia siliqua*, ar. خرّوب, berb. *θísliuɣa*.
6. Notamment *cystus ladaniferus*.
7. *Artemisia herba alba*, ar. شيح, berb. *ízri*.

trouve aussi de nombreux buissons épineux de jujubier (1) et de tizr'a.

Les *alluvions quaternaires*, de même que la couche de terre issue des *travertins* désagrégés, constituent un sol d'une remarquable fertilité. L'encaissement des vallées et la présence des cours d'eau font que, en ces points privilégiés, l'air est à la fois chaud et humide, et le climat moins rude que ne le comporte l'altitude : aussi la végétation y est vraiment luxuriante. — Ajoutons que l'horizontalité du sol, la disposition des terrasses en gradins, la forte pente des oueds, facilitent l'irrigation d'ailleurs intelligemment pratiquée. L'on comprendra dès lors pourquoi le fond de ces étroites vallées disparaît sous la végétation et comment une si faible étendue de terre peut suffire à nourrir la population très dense qui occupe ces points. La vallée de l'O. Yadel, entre Aït Ziddaz et El Khemîs, vue du haut des falaises qui la dominent, apparaît comme une longue bande verte étalée au pied des villages; les potagers y alternent avec les vergers et les prairies de luzerne; au milieu, coule l'oued entre un double rideau de frênes et de térébinthes (2). Citons comme cultures arborescentes : l'olivier, le figuier, le caroubier, le pêcher, le noyer, le grenadier; les vignes grimpent un peu partout. Comme céréales, le blé que remplacent en automne le mil (3), le sorgho (4) et surtout le maïs (5); comme plantes potagères, les pastèques, les piments, les tomates, les oignons, etc.

VI. **Les indigènes**; *a*) **leurs occupations**. — Bien que l'indigène sache tirer de la terre à peu près tout le parti possible,

1. *Zizyphus vulgaris*, ar. سدرة, berb. *θăzŭġġ^ᵘarθ*.
2. *Pistacia atlantica*, ar. بطم, berb. *ắžžayen*.
3. En berb. *θắfsūθ*.
4. En berb. *zâimu*.
5. Le grand développement que prennent ici les forêts de chênes sur le plateau, et les cultures de maïs dans les vallées, fait bien ressortir l'influence prépondérante du climat sur la flore de ces plateaux et sur celle des vallées.

la surface cultivable dans la tribu est cependant trop faible pour que le sol puisse suffire aux besoins d'une population relativement dense. En outre, nombre de familles ne possèdent pas de terre; ici, comme en tant d'autres endroits, de grandes propriétés se sont constituées; le pauvre travaille les terres du riche et reçoit, pour son travail, le cinquième de la récolte en céréales; pour le travail des jardins, le fermier a droit au quart des produits.

Aussi, diverses industries, nées dans la région, y subsistent. On n'apporte plus à Tlemcen, comme au temps de Léon l'Africain (1), le fer extrait des mines de Tafessera. Mais les marnes du Djebel Taïret sont employées à la fabrication de *poteries* que l'on rencontre sur les marchés de Sebdou, de Maghnia, et même de Tlemcen et d'El Aricha (2). L'alfa, qui est abondant en quelques stations, la bourre du palmier nain servent, concurremment avec la laine des troupeaux, à tisser les nattes (3) bien connues sous le nom de *nattes des Beni Snoûs* (4); ce sont les femmes qui les confectionnent. Au moins une fois par mois, le chef de la famille se rend à Maghnia, à Tlemcen, pour y vendre ces nattes. Dans les villages du Kef, du Khemîs, de Mazzer, le métier à tisser ces nattes fait partie du mobilier de chaque maison. Les femmes gagnent à ce travail de 0 fr. 50 à 0 fr. 75 par jour.

L'indigène des Beni Snoûs s'occupe aussi d'agriculture. Les terres sèches des plateaux, les régions marneuses sont ensemencées en céréales. Les terres des vallées, étant irri-

1. Cf. Jean Léon African, *Description de l'Afrique*, éd. Schefer, III, p. 33 : « Tafesra, dit cet auteur, est une petite cité.... en laquelle font demeurance plusieurs maréchaux et forgerons, pour ce que là se trouvent à force mines de fer... Les habitants sont incivils et mécaniques à cause qu'ils n'ont autre exercice que de tirer le fer et le porter à Telensin ». C'est dans le voisinage, chez les Beni Bou Saïd, que se trouvent les mines de Gar Rouban.

2. Cf. Texte : la poterie au Khemîs, n° X. Il y avait autrefois un four à brique dans le djebel *Mellah'a*.

3. Cf. Texte : fabrication des nattes, n° VIII.

4. Cf. Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans la Régence d'Alger*, Paris, Gosselin, p. 271.

gables, sont l'objet de plus de soins et peuvent donner plusieurs récoltes en une même année. La terre des vallées, ensemencée à l'automne en céréales (blé ou orge) est généralement retournée aussitôt la moisson faite et ensemencée en maïs, en mil ou en bechna; dans ces vallées étroites, chaudes et humides, la nouvelle récolte, irriguée soigneusement une fois par semaine, mûrit assez vite pour que l'on puisse encore, cette même année, demander à la terre une récolte de navets avant les grandes semailles d'automne ou d'hiver (1).

L'élevage se pratique dans toute la région. On trouve surtout des troupeaux de chèvres (*ḥárrăg*) et de moutons (θ*ămra*). Les plateaux à climat sec, pourvus de pâturages étendus conviennent admirablement à l'élève du mouton; les bœufs sont rares dans la tribu; on y rencontre quelques beaux chevaux (2); pour les travaux des champs et les transports, on emploie surtout l'âne et le mulet.

b) **Leur nourriture** (3). — Les Beni Snoûs se nourrissent surtout des produits du sol (céréales, olives et fruits divers); du miel des abeilles (4), du lait des troupeaux (5); ils consomment le grain des céréales avant même qu'il soit mûr (6), soit par goût, soit parce que le grain de l'année précédente commence à manquer. Ces indigènes mangent peu de viande, mais ils pêchent au Kef les barbeaux de la Tafna (7). Ils font en hiver une grande consommation de farine de maïs, soit

1. Cf. Texte : Travaux agricoles chez les B. Snoûs, *inf.* n° XLIX.
2. Cf. Walsin Esterhazy, *Dom. turque*, (ouv. cité), p. 271.
3. Sur cette partie, on trouvera divers renseignements dans mon article sur *Enndyer*, *R. Afr.*, n° 256.
4. Cf. Texte : les abeilles, *inf.* n° XIII.
5. Cf. Texte : usages du lait, *inf.* n° XXIII.
6. Cf. Texte : le mermez, *inf.* n° XXI.
7. Cf. Texte : la pêche dans la Tafna, *inf.* n° XI. Le poisson est assez abondant dans la haute Tafna aux environs du Tlétat; on ne prend que du barbeau et de l'anguille. — Marmol déclare la Tafna peu poissonneuse (Marmol, *l'Afrique*, II, p. 356). — Léon Africain dit à propos de ce fleuve : « En ce fleuve, ne se trouve autre chose que petit poisson ». (*Descr. de l'Afrique*, III, pp. 417 et 418.)

sous forme de bouillie (*tšîtša*, les gaudes de la *Comté* et de la *Bresse*) (1), soit mêlée à la farine des autres céréales (orge, bechna) pour faire du pain (*aγrum*) ; la farine de millet sert à préparer un excellent couscous (*ăbĕlbŭl*) (2). Les indigènes récoltent pour s'en nourrir les baies de genévrier, les arbouses, les champignons, les glands doux des forêts (3). En temps de famine, (les famines étaient fréquentes autrefois) ils vont chercher, dans la campagne, des tubercules d'arum qu'ils font griller, qu'ils pilent. Avec la farine obtenue, ils préparent une sorte de bouillie (4); ils mangent aussi des plantes des champs : les tiges de divers chardons, la chicorée, la mauve, la férule, l'artichaut sauvage, etc.

c) **L'habitation** (5). — Le calcaire se trouvant sur place à peu près partout, les Beni Snoûs habitent dans des *maisons* bâties en pierre. On préfère généralement, aux calcaires durs, les grès plus faciles à extraire et à tailler et même les calcaires travertineux ou la croûte superficielle des tufs ; le genévrier et le tuya fournissent les bois de charpente ; les terrasses sont enduites d'argiles de diverses couleurs, pour crépir les murs on emploie un mélange de sable et de chaux.

L'hiver étant particulièrement rigoureux sur les bords de l'O. Khemîs, à Mazzer on trouve, dans ces stations plus froides, des maisons bâties avec plus de soin qu'au Kef où le climat est moins rude ; beaucoup de maisons y ont une cheminée, on y fait une provision de bois pour la saison froide. La cour, qui sert d'étable et de bûcher, est ici mieux abritée, on creuse souvent, dans le tuf, des grottes où le bétail passe l'hiver. A côté de la maison se voit le poulailler et aussi le rucher : les ruches en écorce de chêne-liège sont simplement posées sur le sol. Au Kef, la maison est plus simple : quand l'hiver y est très

1. Cf. Texte : la *tšîtša*, *inf*. n° XX.
2. Cf. Texte : préparation du couscous, *inf*. n° XX.
3. Cf. Texte : les produits de la forêt, *inf*. n° XXIV.
4. Cf. Texte : comment se mangent les tubercules d'arum, *inf*. n° XXII.
5. Cf. Texte : la maison chez les Beni-Snoûs, *inf*. n° XXVII.

rigoureux, on conduit le bétail dans les grottes naturelles qui sont creusées dans les travertins au bord de la Tafna.

Dans la masse friable des terrasses travertineuses qui dominent, chez les Azaïls, la vallée de la haute Tafna, les habitants de *Beni Bahdel* ont creusé leurs demeures sombres, humides, noircies par la fumée, mais parfois spacieuses.

Dans la région marneuse du Tr'alimet et du Bou Hallou, les matériaux de construction se font rares; les habitants, qui s'occupent d'élevage, d'agriculture, vivent sous la *tente* qu'ils préfèrent à la maison. Ils peuvent, en effet, orienter les tentes à leur guise, les transporter (à de courtes distances), soit pour suivre le bétail à d'autres pâturages et fumer le sol en d'autres points, soit pour occuper, selon les saisons, des endroits frais ou abrités, rechercher le voisinage des forêts ou celui des sources, soit enfin pour se débarrasser des parasites (1).

On trouve parfois dans un même douar des sédentaires et des nomades (2), c'est le cas des *Achachs*. Chassés des bords de l'Oued Khemîs, ils vinrent s'établir les uns, au Kef, dans des maisons, les autres sous des tentes au Bou Hallou. De même l'indigène du Khemîs, des Aït Achir, des Beni Zeddaz est, tour à tour, sédentaire et nomade. Quand les travaux des champs lui laissent quelque répit, il quitte sa maison et la vallée, et, suivi de sa famille, il conduit ses troupeaux aux pâturages du plateau; là, il vit sous la tente.

Les maisons sont groupées en villages, situés tous dans les vallées et auprès de quelque source, tantôt sur le bord même des oueds (*Mazzer*, *Tafessera*), d'autres fois juchés au sommet des travertins (*Aït Achir*) ou creusés dans leur masse (*Beni Bah-*

1. Cf. A. Bernard et Em. Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 242.
2. Voici le nombre de maisons et de tentes que renferment les tribus :

Azaïls :	—	270 maisons;
Khemîs :	75 tentes,	342 maisons;
Kef :	152 tentes,	94 maisons.

Il y a chez leurs voisins de l'ouest, les Beni Bou Saïd, 409 tentes.

del), ou bien bâtis sur les flancs des vallées, soit à proximité de l'oued (*El Khémis, O. Mouça, A. Larbi*) soit à quelque distance du cours d'eau (*Tlélat*), parfois accrochés assez haut sur les pentes (*Le Kef*). Quelle que soit leur position et à quelque altitude qu'ils se trouvent, les fièvres paludéennes y font chaque année leur apparition (1). A part cette sorte d'épidémie, la région est saine.

On trouve sur les bords de l'oued Yadel plusieurs village en ruines. Les constructions paraissent avoir été habitées à une époque assez récente. Les murs légers qui retiennent sur les pentes la terre végétale réunie en petites terrasses, subsistent encore de même que plusieurs de ces terrasses. Il n'en faudrait pas conclure que les indigènes émigrent de la région. Si les statistiques n'accusent pas chez les Beni-Snoûs l'accroissement de population fréquemment observé ailleurs, la cause en est due à la mortalité effrayante causée dans la tribu par les fièvres paludéennes en 1903 et 1904. Les conditions de l'existence ne sont pas plus difficiles pour l'habitant des Beni-Snoùs que pour l'indigène des Kabylies, ou de la plaine du Chélif par exemple. Les tribus du Khemîs et du Kef sont toutefois moins favorisées que les régions citées, au point de vue de l'instruction donnée aux jeunes indigènes. Toutefois M. le recteur Jeanmaire a réussi à faire créer au Khemîs une école française qui sera prochainement ouverte; une autre fonctionne depuis plusieurs années chez les Azaïls, au Tlélat (2).

1. En 1903 et 1904 les fièvres ont éprouvé pendant l'été la presque totalité de la population. Dans certaines maisons, la famille tout entière était atteinte; les moins malades donnaient des soins aux autres. Ces gens vigoureux sont de bons malades : la fièvre cède devant un purgatif et un peu de quinine.

2. Il est inutile d'insister sur les avantages que retireraient de l'enseignement actuellement donné dans les écoles d'Indigènes, ces gens « incivils et mécaniques » selon l'expression de Léon l'Africain. Un instituteur, sorti de la Section spéciale de Bouzaréa rendrait, dans cette région voisine du Maroc, d'importants services à son pays et aux Indigènes. On lui accorderait sans doute les mêmes avantages que ceux dont jouissent ses collègues du Sud algérien.

Beni Snoùs (1).

TRIBUS	DOUARS	LANGUE USITÉE	HOMMES	FEMMES	GARÇONS	FILLES	TOTAL	OBSERVATIONS
Kef.......	Oulad 'Ali ou Mousa	berbère	58	68	51	65	242	sédentaires
	El 'Achach	—	42	48	43	33	166	—
	—	—	26	29	21	26	102	nomades
	Oulad 'Ali ou Mousa	—	39	45	54	45	183	—
	Oulad Atia	—	22	22	27	16	87	sédentaires
	Oulad Mahdi	—	21	25	20	16	82	sédentaires et nomades
	Deradera	—	39	45	35	25	144	—
	Oulad Anam	—	58	63	46	40	207	nomades
	Oulad Bou Yah'ia	—	45	50	48	32	175	—
	TOTAUX. . . .		350	395	345	298	1388	
Khemis.	Oulad Farès	arabe	123	171	167	128	589	sédentaires
	Oulad Mezian	—	130	138	142	121	531	—
	Beni Achir	berbère	164	156	114	80	514	—
	Oulad Mousa	arabe	84	98	77	83	342	—
	Oulad Arbi	berbère	50	46	33	28	157	—
	Beni Hammou	arabe	142	144	174	114	574	—
	Mazzer	berbère	65	62	60	56	243	sédentaires et nomades
	Oulad Abdelaziz	—	37	42	44	32	155	nomades
	Oulad Amara	arabe	33	33	31	31	128	—
	TOTAUX. . . .		828	890	842	673	3233	

Tribu des Azaïls.

DOUARS	MAISONS	TENTES	HOMMES	FEMMES	GARÇONS	FILLES	SÉDENTAIRES OU NOMADES
Tafessera	52	»	90	109	123	113	sédentaires
Tlata..........	84	»	112	127	141	121	—
Zahra	42	»	63	79	72	63	—
Beni-Bahdel.	92	»	123	163	190	158	—

1. Renseignements fournis par le bureau arabe de Maghnia et la sous-préfecture de Tlemcen.

Quelques faits historiques concernant la tribu.

Cette région, occupée autrefois par les *Dryites* (hommes des chênes) (1), l'était, au VIIIe siècle de notre ère, par la tribu berbère des *Beni H'abîb* (2). Les traces du séjour de ces derniers dans la tribu n'y sont pas rares, et la légende a gardé leur souvenir (3). Des traces de l'occupation romaine sy rencontrent aussi notamment dans la vallée de la Haute Tafna, à Tafessera (4); le nom du roi *Cherouan* figure dans légendes à côté de celui de Sidi 'Oqba et d'Abdallah Ben Djâfer (5).

Mouley Idris convertit à l'islamisme les Beni Habib. Plus tard, ceux-ci d'ailleurs maudits par *Sidi Ouriach*, après avoir soutenu une longue et pénible lutte contre les envahisseurs étrangers, se retirèrent au Maroc (6). Des tribus venues en grande partie du *Figuig* s'établirent à leur place aux environs du Khemîs. Bon nombre de familles des Aït Larbi, des Aït Achîr donnent cette ville comme leur pays d'origine; de là également sont venus les *Oulad Ali ou Mousa* du Kef. On relève, dans le dialecte des Beni Snoûs, bon nombre de vocables particuliers aux gens de Figuig. De vieilles coutumes

1. Cf. Mac Carthy, *Algeria romana*, *Rev. afr.*, I, p. 354.
2. Cf. Mac Carthy, cité par J. Canal, ouv. cité, p. 64.
3. Cf. J. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*, *B. S. Géog.* d'Oran, janvier-mars, 1890, p. 61.
4. Sur Tafessera cf. Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, ouv. cité, III, p. 33; Marmol, *L'Afrique*, ouv. cité, II, p. 356.
5. Cf. Mac Carthy, *Alg. rom.*, p. 363; et Texte: Tafessera, *inf.*, no XXXVIII.
6. Cf. Mac Carthy, *Alg. rom.*, p. 142, 279.

qui, dans le Tell, ne se rencontrent guère que chez les Beni Snoûs, ont été aussi observées au Figuig (1).

C'est sans doute à une époque plus récente que fut peuplé le Kef par des fractions venues des bords de l'O. Khemîs. Comme ces gens vivaient de rapines aux dépens de leurs voisins, ceux-ci, dit la légende, les chassèrent du *Menzel* qu'ils occupaient entre le Khemîs et Oulad Larbi. Parmi les expulsés, les uns vinrent s'établir au Kef, près d'une source jaillissant au pied de hautes falaises, à quelque distance d'un village, occupé par la tribu des *Ah'lafs*, tribu qui dut bientôt céder la place aux nouveaux-venus et fuir au Maroc. D'autres occupèrent avec leurs troupeaux les régions basses de Trâlîmet et du Bou Hallou où ils vivent encore sous la tente (2).

Les géographes arabes ne mentionnent pas les Beni Snoûs. Léon l'Africain et Marmol donnent quelques détails sur la Tafna et sur Tafessera (3).

L'œuvre historique d'Ibn Khaldoun ne contient que de rares indications au sujet des Beni-Snoûs : « La tribu des Beni-Snoûs, branche des Koumia, s'était liée d'amitié avec les Beni-Gommi par de bons offices et par l'habitude de vivre ensemble. Quand ceux-ci émigrèrent dans le Maghreb El Aqsa, les Beni-Snoûs au lieu de les suivre, s'attachèrent à la famille de Yaghmoracen » (4). Ibn-Khaldoun mentionne encore les B. Snoûs à l'occasion de l'expédition que dirigea dans leur pays, un peu avant sa mort, Ez Zoborteir, commandant de la milice chrétienne. « Il avait reçu de Tachefin, quelque temps auparavant, l'ordre de se mettre en campagne avec un fort détachement, et venait d'enlever un butin considérable aux

1. Cf. Ed. Doutté, *Figuig, Notes et impressions, B. S. Géog.*, Paris, Masson, 1902.

2. Cf. Texte : les Ah'lafs, *inf.*, n° XXXI.

3. Sur Tafessera voir *infra* Texte : Tafessera, n° XXXVIII, et note 1.

4. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb*, trad. de Slane, III, p. 417. Voir aussi Bou Ras, *Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, Alger, Jourdan, p. 20 : « ils étaient tributaires de Makil »; et p. 187 : « Des Koumia sont sortis les Beni Snoûs et les Beni 'Abed ».

Beni-Snoûs et aux peuplades zénatiennes de la plaine de Snoûs » (vers l'an 538 hég. — 1143-4 J.-C. (1).

La liaison des Beni-Snoûs avec les Beni Gommi explique l'appellation d'El Djommi donnée à Yahia Ibn Mouça (2). Cet officier distingué appartenait à la tribu des Snoûs. Il passa les années de sa jeunesse au service d'Othman Ben Yaghmoracen et des fils de ce prince. En 718 hég. (1318 J.-C.) à l'avènement d'Abou Tachefin, il obtint le gouvernement du territoire de Chélif. Après la disgrâce de Mouça Ibn 'Ali en 721 hég. (1321-22 J.-C.) il reçut le commandement d'un corps d'armée qui devait envahir l'Ifrikia, et fut chargé du gouvernement de Médéa et de Tedellis. Il mourut, comblé d'honneurs, quelque temps après la prise de Tlemcen (3).

Le nom de Senoûsi est aussi porté par Moh'ammed Ben 'Amer Ben Ch'oaïb Es Senoûsi (4).

Vers le milieu du xiv[e] siècle « profitant de la décadence 'Abdelouâdite, les Doui 'Obeïd Allah, tribu Mâkilienne, établis d'abord entre Tlemcen et Oudjda, s'installèrent dans le Tell et obligèrent le sultan à leur concéder Oudjda, Nédromah, les B. Iznacen, Médiouna et les B. Snoûs, ainsi que les impôts que ces territoires avaient déjà coutume de leur payer (5).

Lorsque en 955 hég. (1548-49), Sidi Abderrah'mân El Yâqoubi, tenta à Tlemcen de former une ligue contre les Chrétiens, les cheikhs des Beni Snoûs signèrent l'acte d'union avec ceux des Angads, des Trâras, de Madghârah (6).

En 1061 hég. (1691 J.-C.) Mouley Moh'ammed Ech Chérif,

1. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, II, p. 177.

2. Par Abou Zakaria Yahia Ibn Khaldoun, *Hist. des Beni 'Abd el Ouâd*, trad. A. Bel, pp. 164 et 181. Voir la note 4 de la page 185.

3. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist des Berbères*, III, p. 418.

4. Sur *Sidi Senoussi* voir *infra* n° XXXIII. Texte : Mort de Sidi Senoussi et note 1.

5. Cf. René Basset, *Nédromah et les Traras*, pp. 14 et 15 ; Ibn Khaldoun, *Kitab El 'Iber*, VI, p. 61 ; *Hist. des Berbères*, I, p. 120.

6. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et note 4, ainsi que le § 1 de l'appendice V : Copie de l'acte de la zaouia de Sidi 'Abderraḥmân el Ya'qoubi.

chef de la seconde dynastie des Chorfa du Maroc, après avoir ravagé le territoire des Beni Iznacen et s'être emparé d'Oudjda soumit les B. Snoûs et les O. Zekri (1).

Une seconde invasion marocaine eut lieu en 1089 hég. (1678-78 J.-C.) conduite par Mouley Ismaïl qui s'avança jusqu'au Chélif. Les Turcs reconnurent au Maroc la Tafna pour limite (2).

L'administration turque a laissé dans la région le plus mauvais souvenir. Les Beni Snoûs payaient au « *k'aïd el belad* » en plus de la *lezma* en argent, un tribut de seize chevaux, et devaient en outre fournir une certaine quantité de belles nattes qui se tressaient dans le pays (3).

Les famines étaient fréquentes, les populations peu dociles. Signalons la révolte organisée au commencement du XIXe siècle par le marabout derqaoui, Sîdi H'amed, cheikh des Mehaya. Le bey d'Oran, Hassan, infligea aux rebelles une sévère leçon chez les Oulad Medjehad, et Sidi H'amed dut chercher refuge au Maroc (4).

Les habitants du Kef furent soumis par nos armes une première fois en 1842 (5) et définitivement en 1846 (6). A cette dernière date et après maintes expéditions (7), les villages voisins de l'oued Khemîs reconnaissent également notre autorité. Mais en 1848, ils refusèrent de payer l'âchour. Une colonne française, forte de cinq bataillons d'infanterie, de quatre escadrons de cavalerie, de trois sections d'artillerie et d'un détachement de sapeurs du génie de soixante hommes,

1. Es Slaoui, *Kitab El Istiqsa*, IV, p. 11; ap. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 16 et note 2.
2. Cf. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et note 4.
3. Cf. Walsin Esterhazy, *De la domination turque*, Paris, 1840, Gerselin, in-8, p. 271.
4. Cf. Walsin, Esterhazy, *De la domination turque*, p. 225.
5. Cf. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, 3 vol., Alger, Bastide, 1854, III, p. 14. (Expédition du général Bedeau.)
6. Cf. Pellissier de Reynaud, ouv. cité., III, p. 160. (Expédition du général Cavaignac.)
7. Cf. Pellissier de Reynaud, ouv. cité, III, p. 195. (Expédition du général Cavaignac.)

se met en route le 20 septembre et campe le soir à Aïn Ah'fir. Les Azaïls font leur soumission ainsi que le pays voisin de la Tafna, entre Beni Bahdel et le village du Kef (une razziaavait été faite dans cette dernière localité peu de semaines auparavant). Le 22, la colonne campe sur les rochers qui au nord dominent le Khemîs. Les habitants de ce village se hâtent de faire leur soumission. Mais nos troupes durent emporter d'assaut les villages de Beni Achir et d'Ait Ziddaz, les indigènes poursuivis dans les jardins firent des pertes considérables; on fit sauter les maisons des instigateurs de la révolte; au retour on usa également de sévères représailles à l'égard des Beni Hammou : on détruisit les maisons des membres de la djema'a; on coupa aussi bon nombre d'arbres fruitiers, en prévision de nouvelles tentatives de révolte (1). La soumission fut définitive.

1. Archives du Génie, 1848.

Langues parlées chez les Beni Snoûs.

Tous les habitants de la tribu savent parler l'arabe, et le dialecte qu'ils parlent est fortement influencé par le dialecte citadin de Tlemcen (1).

Les habitants du Kef, de Tr'alimet, du Bou Hallou ; ceux des Ait Larbi, Ait Achir, des Adziddaz, ainsi que ceux de Mazzer parlent un dialecte berbère.

Mis en présence d'indigènes parlant des dialectes forts (2), par exemple de ceux qui viennent du Sous ou des Kabylies, les Beni Snoûs qualifient de *mizid* (lourd) ce langage presque inintelligible pour eux. Mais il ne tardent pas à s'entendre avec les gens du Figuig, avec les Beni Iznacen, avec les Zekkara, bien qu'avec difficulté toutefois. Ils comprennent assez facilement les textes donnés par M. René Basset dans le dialecte des Beni Menacer et dans celui de l'Ouarsenis. On peut donc ranger le dialecte des Beni Snoûs dans la catégorie désignée par le savant directeur de l'École des Lettres sous le nom de « dialectes intermédiaires » (3).

Le dialecte des Beni Bou Saïd est tellement voisin de celui des Beni Snoûs que des indigènes de ces deux tribus conversent sans difficulté. C'est d'ailleurs le langage des habitants de Mazzer, qui ont beaucoup plus de relations avec les villages situés sur l'Oued Yadel qu'avec les douars perdus dans les montagnes des Beni Bou Saïd.

1. Cf. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris, Leroux, 1902. Les sources m'ont été indiquées pour la plupart par M. R. Basset, ainsi que par M. A. Bel, directeur de la Medersa de Tlemcen.
2. Sur les dialectes forts, cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 3.
3. Cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 3.

Quelques particularités de la phonétique et de la morphologie permettent de distinguer pour les autres stations deux groupes : 1° celui de l'Oued Khemîs (O. K.) comprenant les villages d'Ait Larbi, Ait Achir et Adziddaz; 2° celui du Kef qui comprend le village du Kef, les douars de Tr'alimet et du Bou Hallou.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Les références de l'annotation sont données d'après les éditions suivantes :

R. Basset (2), *Nédr. et les Tr.* — *Nédromah et les Traras*, par René Basset, Paris, Leroux, 1902.

R. Basset, *Zen. du Mzab.* — *Étude sur la zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'o-Rir*, par René Basset, Paris, Leroux, 1893.

R. Basset, *Ét. dial. berb.* — *Études sur les dialectes berbères*, par René Basset, Paris, Leroux, 1894.

R. Basset, *Loq. berb.* — *Loqman berbère*, Paris, Leroux, 1890.

R. Basset, *Man. de l. kab.* — *Manuel de langue kabyle* (dialecte zouaoua), par René Basset, Paris, Maisonneuve, 1887.

R. Basset, *Le dial. des B. Men.* — *Notes de lexicographie berbère. Le dialecte des B. M. Menacer*, par René Basset, Paris, Imp. nat., 1885.

R. Basset, *La zenat. de l'Ouars.* — *Études sur la zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, par René Basset, Paris, Leroux, 1895.

R. Basset, *Le dial. de Fig.* — *Notes de lexicographie berbère, dialecte des Kçours oranais et de Figuig*, par René Basset, Paris, Imp. nat., 1886.

1. On trouvera la liste complète des publications berbères jusqu'en 1893 dans : R. Basset, *Man. kab.*, 2e part. pp. 1-9, et dans *Et. dial. berb.* du même auteur, pp. XI-XIV.
2. Les mots berbères pris dans ces diverses publications seront suivis des initiales de l'auteur.

R. Basset, *Le dialecte des Beni-Iznacen*, Florence, 1898, in-8.

H. Stumme, *Schilh. von Taz.* — *Handbuch des schilhischen von Tazerwalt*, von Dr Hans Stumme, Leipzig, Hinrichs, 1899.

A. Hanoteau, *Gr. Kab.* — *Essai de grammaire kabyle* (zouaoua), Alger, 1858.

A. Hanoteau, *Gr. tam.* — *Essai de grammaire de la langue tamachek*, par Hanoteau, 2e éd., Alger, Jourdan, 1896.

B. Sedira, *C. de l. kab.* — *Cours de langue kabyle*, par Bel Kassem Ben Sedira, Alger, Jourdan, 1887.

Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.* — *Une première année de langue kabyle* (dialecte zouaoua), par Si A. Saïd dit Boulifa, Jourdan, 1897,

A. de Calassanti Motylinski, *Le Dj. Nef.* — *Le Djebel Nefousa.* par A. de Calassanti Motylinski, 3 fasc., Paris, Leroux, 1898.

A. de Calassanti Motylinski, *Le dial. de Ghad.* — *Le dialecte de R'damès*, par A. de C. Motylinski, Paris, Leroux, 1904.

G. Mercier, *Ch. de l'Aur.* — *Le chaouia de l'Aurès*, par Gustave Mercier, Paris, Leroux, 1896.

E. Gourliau, *Gr. Mzab.* — *Grammaire complète de la langue mzabite*, par Ernest Gourliau, Miliana, 1898.

W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.* — *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, par W. Marçais, Paris, Leroux, 1902.

E. Doutté, *Un texte ar.* — *Un texte arabe en dialecte oranais*, par Ed. Doutté. (*Mémoires de la Soc. de ling. de Paris*, tome XII, 1903.)

Les dialectes les plus fréquemment cités sont : Zouaoua (Z), Bougie (B), Beni Menacer (BM), Ouarsenis (Ouars.), Beni Iznacen (B. Iz), Figuig (F), Djebel Nefousa (Dj. N), Chaouia de l'Aurès (Ch).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PHONÉTIQUE

J'ai adopté, pour la transcription des consonnes, le système suivant ; c'est à peu de chose près celui qu'a donné récemment M. E. Doutté (1), en s'inspirant de la classification de Müller.

CONSONNES

Désignation des groupes de consonnes		Explosives		Spirantes				Trembiées	Liquides	Nasales	Observations
				Consonnes diphtongues de Müller							
		Sonores	Sourdes	Sonores	Sourdes	Sonores	Sourdes				
ucales	profondes..					ḥ	ɛ				Les consonnes *g*, *m*, *f*,
	antérieures.					*h*					*k*, *b* peuvent se combiner
turales	profondes...	*q*	*ġ*			*ḫ*	γ				avec le son *ų* : *g*ŭ *m*ŭ *f*ŭ *k*ŭ *b*ŭ.
	antérieures..	*k*	*g*			χ					Le *š* peut être mouillé : *x*.
latales	....	*č*	*j*			*š*	*ž*				
lato-dentales	......						*ż̧*				Le *š* et le *ž* sont parfois emphatiques : *ṣ̌*, *ẓ̌*.
tales	emphatiques..	*ṭ*	*ḍ*	θ̣		*ṣ*	*ẓ*	*ṛ*	*ḷ*		A côté de *n* on trouve
	pures........	*t*	*d*	θ	δ	*s*	*z*	*r*	*l*	*n*	*n* palatisé, *ñ*.
bio-dentales	....					*f*					*ų* est parfois emphatique.
biales	....		*b*			*ų*				*m*	Emphatique.

1. E. Doutté : *Un texte arabe en dialecte oranais*, p. 2, Fr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, I, Vienne, 1877, p. 140 à 149.

Voyelles (1)

a = *a* pur;
ă = *a* penchant vers le son français *ai*;
ạ = *a* penchant vers *an*;
ȧ = *a* penchant vers *o*;
o = *o* pur;
ö = entre *o* et *eu* français;
ọ = *o* penchant vers *ou*;
u = *ou* français;
ů = *u* penchant vers *o*;
e̊ = entre *e* et *o*;
e = *e* muet français;
ė = *e* penchant vers *a*;
ẹ = entre *e* et *i*;
i = *i* pur;
ị = *i* penchant vers *in*;
ā́, *ṓ*, *ḗ*, etc., long et accentué;
ā, *ō*, *ē*, etc., long et non accentué;
á, *ó*, *é*, etc., bref et accentué;
ă, *ŏ*, *ĕ*, etc., très bref.

Schèmes

Dans les schèmes des formes de mots : *v* représente une voyelle, *c* une consonne, X un groupe de voyelles et de consonnes (2).

1. Cf. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 10.
2. Pour l'accentuation des mots isolés (noms), j'ai placé l'accent comme si ces noms étaient employés à la fin d'une phrase, étant régimes directs. J'ai noté de mon mieux; mais je sais que mon oreille, encore peu exercée, a dû me faire commettre bien des erreurs, pour lesquelles les personnes compétentes voudront bien être indulgentes.

I. — Faucales.

ḥ

Expiration très forte, le ح arabe; pas d'équivalent en touareg (1).

On l'observe parfois dans le dialecte des Beni Snoûs, là où, ailleurs, se trouve un ḫ (2). Ex. :

tomber, B.Sn. *ḥûf*;
— B.M. *khouf* (R.B.).

ou un *š*, un *k*. B.Sn. : *aḥerḥar* et *θašeršarθ* (ar. شرشارة); montrer, B.Sn. *sḥén*, Z. *sken* (R.B.).

ع

Contraction de la gorge, le ع arabe n'a pas de caractère correspondant en touareg; c'est une articulation primitivement étrangère au berbère (3). Elle est très affaiblie chez les Beni Snoûs, et s'y trouve souvent remplacée par un â (4). Ex. :

fronde, *móġlâ* (ar. مغلع).

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 56 : « Le ḥ n'existe en berbère que dans les mots étrangers ou comme affaiblissement d'une autre gutturale »; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghadamès*, Paris, Leroux, 1904, p. 6.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 57.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 55.
4. Le même phénomène s'observe dans diverses langues sémitiques. — Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 16; A. Bel, *Djâzya*, p. 28, *J. As.*, mars 1902, avril 1903.

Il apparaît dans certains mots empruntés à l'arabe, et parfois s'ajoute à la racine. Ex. :

artichaut, *qọ́rniعä* (ar. قرنون), à Tlemcen *qärnûöع* (1).

h

Expiration moyenne, le ه de l'arabe, le ⁝ du touareg.

De même que dans le dialecte des Beni Menacer, il représente souvent le θ du zouaoua (2) ; mais alors que, à Cherchell, cette permutation paraît affecter particulièrement le θ initial des noms féminins (3), ici c'est surtout dans le pronom *th* qu'elle s'observe. Ex. :

Zouaoua,	yeux,	*thiṫṫaouin* (R.B.) ;
B.Men.,	—	*hiṫṫaouin* (R.B.) ;
B.Sn.,	—	θ*ẹ́ṭṭaụin* ;

mais l'on entend souvent *hamĕṭṭûθ*, *amĕṭṭûθ* pour θ*amĕṭṭûθ*, femme.

Zouaọua,	il l'a caché,	*ifferith* (R.B.) ;
B.M.,	—	*ifferit* (R.B.) ;
Kef.,	—	*iffĕrih* (4).

Il remplace aussi le *k* (5) du zouaoua (χ des B.M.). Ex. :

1. Nous avons observé assez fréquemment, chez les A. Larbi, la nasale courte *ᾰ*, signalée par M. E. Doutté (*Figuig, Notes et Impressions*, p. 190, note 1) (ainsi que chez des B. Iznacen). Ils la placent généralement après des mots à forme incomplète : θ*ínīᾰ*, datte; *uḍīᾰ*, beurre; *žarfẹᾰ*, corbeau; elle pourrait, dans ces cas, représenter les terminaisons disparues : Z., corbeau, *agarfiou* (R. B.); Mzab, datte, *ainiou*.

2. Voir dans R. Basset, *Études*, p. 54, ($h = ž = š = f = ḫ$) et Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 11 ; H. Stumme (*h* et ث), *Malt. Studien*, p. 86.

3. Cf. *infra*, le θ, p.

4. Cf. *infra*, contractions du *ḫ* et du *h*, p.

5. Cf. R. Basset, *Études*, p. 55, $h = f = š$.

Zouaoua, *ennir'ak* (R.B.), je t'ai dit ;
B.M., *ennir'aχ* (R.B.), —
Kef., *ĕnniγäh*, —

Le *h* que l'on rencontre dans certains mots, tels que *ahérkūs* (1), chaussure, paraît être adventice (2).

II. — Gutturales.

q

Consonne arrière-velaire, le ق arabe, le ⋯ touareg. De même qu'en zouaoua, il peut provenir d'un γ redoublé (3). Ex. :

tuer, *ĕ́nγ* ; H. *tnáqq* ;
brûler, *ĕ́rγ* ; H. *tráqq* (4).

On trouve dans une même racine le γ à côté du *q*. Ex. :

íqqūr, il a été sec ; *ísγèr*, il a desséché ;
lire, *γér* ; H. *qâr* ;
creuser, *ĕ́γz* ; H. *qâz* ;

ou bien le *q* à côté du *ḫ* (5). Ex. :

ĕ́ḫs, vouloir ; H. *qâs* (Fig. *γís*).

1. Cf. R. Basset, B. Izn. *aherkous*, *Études*, p. 55 et *Dial. des B. Iznacen*, p. 6 ; à Tlemcen, le mot *hörkûs* désigne un soulier éculé.
2. R. Basset à son cours.
3. Cf. R. Basset : « le *q* ne paraît pas avoir été une des lettres primitives du berbère ». *Études*, p. 46.
4. Cf. R. Basset, *Études*, pp. 47 et 147 ; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, pp. 11 et 81 ; G. Mercier, *Chaouia*, p. 3 ; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13.
5. Voir permut. du *q* en berbère (γ, *g*), R. Basset, *Études*, p. 48 ; Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13. — Dans les dialectes arabes du Sahara Oranais, γ devient régulièrement *q* ou *ġ*.

Cette consonne est parfois confondue avec le *ġ* ou le *ẖ*. Ex. :

génévrier, θ*áqqa* et θ*áġġa*;
marcassin, *áẖĕnnūs* et *áqĕnnūs*.

Le ق des racines arabes (qui donne fréquemment un *ġ*) persiste dans quelques vocables, on dit :

šâqọr, hache (ar. شاقور);
ịọnqăš, il a pioché (ar. rac. نقش).

Le *q* assimile le *r* de la particule *ur*. Ex. :

ne dis pas, *úqqārеš*, pour *úrqāreš*.

ġ (g^2 de Sievers).

La consonne *ġ* est une gutturale profonde (1), souvent précédée du son *u* et suivie d'un ᵘ, rare à l'état pur.

Elle permute avec un *ụ* (2). Ex. :

Kef. θ*ăzġau*θ, panier d'alfa;
Mazz. — B.B.S. θ*ăzụai*θ;

(cf. en tlemcenien *zġau*, à Nédromah *azġöu*).

Le *ġᵘ* provient du redoublement d'un *ụ* (3). Ex. :

ĕdụel, retourner, H. *dúġġᵘal*;
ĕrụel, fuir, H. *trúġġᵘal*;

1. Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 47 : « Il semble qu'il y ait dans l'Afrique du Nord deux *g* durs, l'un plus guttural, l'autre plus palatal, le premier provenant du *q* et du *ṙ* (γ) le deuxième du *j* et du *k* ».

2. Voir les autres permutations en berbère : R. Basset, *Études*, p. 39 et suiv; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad*, p. 6.

3. Cf. R. Basset, *Zenatia du Mzab*, p. 3; H. Stumme, *Schil. von Taz* : « *w* wird gedoppelt zu *gg* », p. 11.

ézụa, traverser,	H. *dzúǵǵ^ua*;
éžụa, bêler,	H. *džúǵǵ^ua*.

Elle correspond alors souvent à un γ en zouaoua, à un *q* chez les B. Iznacen, les Zekkara :

retourner, H. Kef. *dúǵǵ^ual*;
Z. *tour'al* (R.B.);
B. Izn., Zekk. *dúqq^uel*;
dúqq^uil (1).

Le *ǵ* redoublé au commencement d'un mot provient peut-être d'un *ǵ* radical, qui aurait assimilé une voyelle primitive *i* ou bien *u*, laquelle le précédait (2). Ex. : une racine *iǵδ* ou *iuδ* ou *uǵδ* aurait donné *ĕǵǵ^ueδ*, craindre. Les racines primitives se retrouveraient à la 1re forme et au nom d'action :

B.Sn. *éǵǵ^ueδ*, craindre, I-Kef *síǵ^ued*;
— I-O.L. *súǵ^ued*;
n. a. *θịûdi*, crainte.

Dans les mots empruntés à l'arabe, le *ǵ* représente un ق. Ex. :

1. Dans les dialectes marocains, voisins de celui des B. Snoûs, le *q* correspondrait plutôt à un γ ou à un *ḫ* et le *q^u* plutôt à un *ụ*.

B. Izn.	*ézγel*, chauffer;	H. *zéqqĕl*;
	émγer, grandir;	H. *méqqĕr*;
Zekk.	*γér*, lire;	H. *qqâr*, aor. neg. *qqír*;
	éḫs, vouloir;	H. *qqâs*, aor. neg. *qqís*;
B. Izn.	*érụel*, fuir;	H. *rúqq^uil*;
	éhụa, descendre;	H. *hûqq^ua*;
Zekk.	*érụĕs*, garder;	H. *rúqq^uĕs*;
	ézụĕd, gauler;	H. *zúqq^uĕd*.

2. Cf. Basset, *Man. kab.*, p. 39, ligne 7.

eššerǵ, l'est (ar. الشرق);
ǵúụụẹ̀d, conduire (ar. قوّد);
láǵdem, talon (ar. القدم).

Le *ǵᵘ* provient d'un و redoublé وّ :

voler, *ḫûụẹ̀n*; H. *ḫúǵǵᵘẹ̀n* (ar. خوّن).

Le *ǵ* peut assimiler le *q* :

$q + \acute{g} = \acute{g}\acute{g}$; $\acute{g} + q = \acute{g}\acute{g}$;

et le *k* :

$k + \acute{g} = \acute{g}\acute{g}$; $\acute{g} + k = \acute{g}\acute{g}$;

et aussi l'*r* de la particule *ur* :

úǵǵᵘδeš, n'aie pas peur (pour *urĕǵǵᵘaδeš*).

ḫ (x^{1} de Sievers).

Le *ch* suisse, le خ arabe, le ∷ touareg. Chez les B. Snoûs le γ se contracte avec le *h* qui suit, pour donner un *ḫ* (1) :

$\gamma + h = ḫ$;
B.Sn. Je l'ai vu, *zriḫ* (pour *zríγih*);

on observe aussi :

$\gamma + t = ḫt$;
B.Sn. Je l'ai vue, *zríḫt* (pour *zríγit*).

Au Kef, à Mazzer, le γ suivi du θ du féminin devient aussi *ḫ*. Ex. :

$\gamma + \theta = ḫ\theta$;
ázelluγ, garçon; θ*ázelluḫ*θ, fille;
ā̂uraγ, jaune; θ*ā̂uraḫ*θ, jaune (f.);

1. A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

mais on dit, chez les O. Larbi :

fille, *tázelluγt* ; jaune (f.), *táuraγt*.

Cette articulation représente parfois le γ d'autres dialectes. Ex. :

Zouaoua *r'ef* (R.B.), sur ; B.Sn. *ḫ* ;
B.Izn. *ḫef* ;
Ahaggar ···ⵎ:ⵎ+ *tider'dek'*, aiselle (A.H) ;
B.Sn. θ*îdâḫ*θ ou θ*áddâḫ*θ.

Chez les Beni Snoûs, comme dans la plupart des dialectes berbères, le γ et le *ḫ* sont confondus dans les dérivés d'une même racine. On dit :

îγĕf et *îfĕḫ*, tête.

Le *ḫ* peut assimiler le γ : γ + *ḫ* = *ḫḫ*. Ex. :

Je montai sur lui, *uniéḫḫes*, pour *unieγḫes*.

Sur le *ḫ* et le *q*, cf. *supra* le *q*, p. 5.

γ

L'*r* velaire, le غ arabe, le ⁝ touareg(1).

Il correspond parfois au *ḫ* d'autres dialectes, ou bien se rencontre, avec cette articulation, dans les dérivés d'une même racine. (Voir *supra*, le *ḫ*, p. 8 et le *q*, p. 5.)

Il en est de même avec le *q* :

B.Sn. *áqzin,* petit chien ; Aoudjila *ar'zin* (R.B.) ;
— *qûr*, être sec ; *sγer*, dessécher ;
— *γer*, lire ; H. *qâr*.

1. Au voisinage d'une emphatique, le γ prend une certaine emphase : chevreau, *iγeḍ*.

De même que dans divers dialectes, on trouve le *r* à la place du γ.

B.Sn. rouge (f.), θ*azuǧǧᵘaḫ*θ (m. *azuǧǧᵘa*γ);
— jujubier, θ*azuǧǧᵘar*θ;
Mzab. — *tazouggar't* (E.G.).

On observe parfois la chute du γ. Ex. :

Zouaoua, cervelle, *allar'* (R.B.);
B.Sn., — *alli.*

Le γ de la 1re pers. du sing. est souvent très faiblement articulé, à peine distinct, surtout au voisinage d'une emphatique : *ḷḷûẓâ*γ̆, j'ai eu faim; *ẓûḷḷâ*γ̆, j'ai prié.

Si un *ḫ* le suit, le γ disparaît et la voyelle qui précède devient plus sonore et s'allonge. Ex. :

B.Sn., je les ai salués, *sellmâḫsen*, pour *sellme*γ*ḫsen*;

on dit généralement *îr* pour γ*îr* (غير), seulement.

Il s'assimile le *r* de *ur*, le ծ de *a*ծ :

*ú*γγ*riš*, je n'ai pas; *â*γ*re*ծ, tu liras

pour *úr*γ*riš*, *à*ծγ*re*ծ.

k (*k*¹ de Sievers).

Le *k* français, le ك arabe, le ·: touareg. Rare chez les B. Snoûs, le *k* du zouaoua y étant généralement adouci en *š*, en *i*.

Il peut provenir du redoublement d'un *š*. Ex. :

B.Sn., passer la journée, *šél*; H. *ékkāl*.

On le rencontre dans les dérivés d'une même racine à côté du *š*. Ex. :

B.Sn., perdrix, θ*áskkur*θ ; pl. θ*iššrin*.

Il s'assimile le *r* de la particule *ur* et le δ de *a*δ :

Je me lèverai, *ákkĕreγ* ;
Je ne me suis pas levé, *úkkīrγeš*.

χ

A peu près le χ grec. Rarement employé au Kef, chez les O. Larbi, plus fréquent à Mazzer, chez les Beni Bou Saïd, où il correspond souvent au *k* du zouaoua, au *š* du Kef (ou au *h*). Ex. :

Zouaoua, labourer, *ekrez* ;
Kef, — *ĕ́šrez* ;
Mz., B.B.S., — *ĕ́χrez* ;
B.B.S., tu as, *γräχ*; B.Sn., *γräh* (K.); *γreš* (O.L.).

On l'observe fréquemment dans les dialectes des B. Iznacen, des B. Bou Zeggou, des Zekkara.

g (*g*[1] de Sievers).

Le *g* dur du français, le ⋉ du touareg. Cette articulation est assez rare dans notre dialecte, le *g* du zouaoua étant ici généralement adouci en *i̧* ou *i* ou *ž* (1).

On trouve cependant, comme dans les dialectes forts (2) :

homme, *ắrgäz* ; rigole, θ*ắrgä* ; fais, *égg* ;

1. Voir *infra*, R. Basset, *Études*, p. 39, ($g = k = i = ž = j = uu = γ$) et *Zenat. du Mz.*, p. 2.

2. Il est à remarquer que nombre de mots zouaouas renfermant un *g* ne se retrouvent pas chez les Beni Snoûs, surtout quand la permutation du *g* au *i̧* ou au *ž* ne se pourrait faire que difficilement : les mots zouaouas tels que *agougam*, muet; *agouglou*, fromage, *agoulim*, peau, etc., sont empruntés à l'arabe ou à d'autres racines.

alors que divers dialectes intermédiaires adoucissent le *g* :

B.Iz., B.B.S., B.M., homme, *áṛịäz* (1) ;
B.M., rigole, *tharia* (R.B.) ;
Figuig, *éịị*, fais.

Contrairement à ce qui se passe en zouaoua, on évite, chez les B. Snous, le changement en *gg* d'un *ị* redoublé faisant partie d'une racine arabe (ou d'un *ž*) :

chasseur, ar. صيّاد ; Z. *aṣeggaδ* ; B.Sn. *aṣịịād̤* ;
tailleur, ar. خيّاط ; Z. *akheggadh* (S.S.) ; B.Sn. *ḫịịād̤* ;

les exceptions sont rares :

crier, *ɛäggeδ* ; ar. عيّط ;
bride, *älgäm* ; ar. اللجام.

Le *g* peut résulter du redoublement d'un *ị* (2). Ex. :

B.Sn., revêtir, *îrẹ̀d̤* ; H. *dgérrẹ̀d̤* ;
— lever, *îsi* ; H. *dgéssi* ;

ou de la contraction de deux *i* :

c'est lui qui a menti, *néttạ̄n ágserksĕn*.

On trouve souvent, dans une même racine, le *ị* (*i*) à côté du *g* :

B.Sn., jeter, *íri* ; H. *gâr* ; n. a. *ägäräị* ;
— marcher, *éịịūr* ; H. *gûr* ; n. a. *θäguräị* ;

il assimile fréquemment le *r* de la particule *ur* :

úggâreš, ne jette pas.

1. A Mazzer, le *g* des mots cités est palatilisé. M. R. Basset représente cette articulation par *g'*. Cf. *Études*, p. 43. — Voir aussi G. Mercier, *Chaouia*, p. 18.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 23 ; Si Saïd, *Pr. année de kab.*, p. 86 ; G. Mercier, *Chaouia*, p. 18.

III. — Palatales.

č

Le *ch* anglais, le *tch* turc. De même que le *j*, cette articulation est rarement employée dans notre dialecte (1). Elle existe généralement à côté d'une forme portant un *š* (2). Ex. :

poussin, *itčûšu*; on dit aussi *išûšu* et *šîšu*; Tlemcen *čûču*;
bouillie, *čîša*; Tlemcen *čîša* (3);
orange, *lčîna*; — *lčîna*.

j

Le *j* anglais, lettre double à élément dental initial. Cette consonne est rarement employée chez les B. Snoûs; encore, dans les racines berbère où elle se rencontre — et où elle représente le *g* du zouaoua (4) — fait-elle souvent place à un *ž*. Ex. :

B.Sn., B.Izn., *jâl,* jurer; n. a., *ážillä*, serment; Z. *gal* (R.B.), jurer.

D'autre part, dans l'économie syllabique cette articulation se comporte de la même façon que le groupe *dž*, son

1. Le groupe *tš* est fréquent.
2. Sur l'origine et les modifications du *tch*, voir R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 13, et *Zen. du Mz.*, p. 2; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, pp. 10 et 13.
3. Cf. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 27.
4. Cf. R. Basset, *Études*, p. 21, origines et permutations de cette consonne (*d*, *ẟ*, *ḍ*, *ṭ*); E. Gourliau, *Gr. Mzab*, pp. 11 et 13; G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 2.

élément dental peut assimiler le ծ de la particule *aծ*, l'*r* de la particule *ur* :

B.Sn., je jurerai, *ádžũlleγ* pour *aծjulleγ* ;

ou être assimilé par une sifflante *s* :

ur ắs žilĕγeš, je ne lui ai pas juré ; pour *ur ắs dzilĕγeš* ;

on dit aussi *ur ăžž ilĕγeš* (1).

š

Le *ch* français, le ش de l'arabe, le G touareg. Le *š* au Kef, à l'O. Khemis, correspond généralement à un *k* en zouaoua, à un χ chez les B. Menacer, les Beni Bou Saïd et à Mazzer — plus rarement à un *x* dans ces deux derniers dialectes (2) ; parfois à un *i* :

Z.,	mouton,	*ikerri* (R.B.) ;	terre,	*akal* (R.B.) ;
B.M ; B.B.S.,	—	*iχerri* (R.B.) ;	—	*χal* (R.B.) ;
Mazzer,	—	*iχérri* ;	—	*χâl* ;
K., O.K.,	—	*išérri* ;	—	*šâl* ;

K., O.K., tellis, *sâšu* ou *šâšu* ;
Mz., B.B.S., — *sâxu* ;
B.Sn., gros pain, *θăšnīfθ* ; B. Halima, *thaïfnith* (R.B.).

Il représente aussi le *tch* (R.B.) du zouaoua :

Z., poussin, *itchoutchou* ;
B.Sn., — *išûšu*, *šišu* (et *ičúšu*) ;

1. Dans les mots tels que *θímĕdžeθ*, les consonnes du groupe *dž* font partie de deux syllabes différentes ; elles correspondent d'ailleurs à deux consonnes distinctes dans d'autres dialectes. Ex. B. Izn : *ímĕžžīd*.

2. Voir le *š* en berbère : R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 30 (*s*, *k*, *h*) ; *Man. de l. kab.*, pp. 8 et 9 : *Zen. du Mz.*, p. 2 et p. 3 ; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 10.

ou le *s* d'autres dialectes :

B.Sn., nœud, *ắšrūš*; Ouarsenis, *ắšrūs*; Syouah, *akarous* (R.B.).

On trouve aux Beni Snoûs dans le développement d'une même racine le *s* à côté du *š*. Ex. :

perdrix, B.Sn., θ*áskūr*θ ou θ*áskkūr*θ; pl. θ*iššerin*.

Le *š* peut résulter de l'assimilation d'un *s*; *sš* = *šš*. Ex. :

B., ail, *thiskerth* (R.B.);
B.Sn., — θ*iššer*θ.

ou de celle d'un *l*; *lš* = *šš*. Ex :

Z., pou, *thilkets* (R.B.):
B.Sn., — θ*iššẹ*θ.

ou d'un *ž*, *ž* + *š* = *šš*; ou d'un *z*, *z* + *š* = *šš* :

ûr tešrešš, ne laboure pas (pour *tešrežš*);
qa iqaššal, il creuse la terre (pour *qa iqaz šal*).

Il peut provenir d'un *ž* suivi d'un θ qui devient *t*, *žt* = *št*. Ex. :

une négresse, *tišt išmešt* (1) (pour θ*iž*θ θ*išmež*θ).

Le *š* étant redoublé peut devenir *tš* (2), on dit au Kef, *šš* = *tš* :

ver, θ*a͡itša* (3); pl. θ*iššayin* et θ*itšayin*.

1. Cf. H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11, et G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.
2. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 31.
3. Le *š* redoublé de θ*iššẹ*θ correspond aux deux articulations *u* et *k* du mot zouaoua *thaouka* (R. B.), le *k* ayant assimilé l'*u*; chez les B. Snoûs les deux *k* adoucis ont donné *šš* d'où *tš*; voir d'autres exemples : Phonét., le *t*, *infra*.

Dans ce mot le premier *š* ou le *t* de *tš* représentent le *u* du mot zouaoua *thioukaouin* (R.B.), et le *k* du mot θ*ikšiwin* employé à Mazzer. Cf. B.B.S. *thikchaouin* (R.B.); de même *azekka* du zouaoua donne *aietša*, demain, aux B. Snoûs (1).

L'*s* caractéristique de la Ire forme peut devenir *š* au voisinage d'un *š* : faire passer la journée, *šeššel*, Ire forme de *käll* (on dit aussi *seššel*) (2).

Le *k* d'une racine arabe devient parfois *š* chez les B. Snoûs. Ex. :

B.Sn., plus, *éšθer* (ar. rac. كثر);
— il a ri, *iéḍḥaš* (ar. rac. ضحك);
— il s'associa, *iešreš* (ar. rac. شرك);
— écorce de noyer, *mĕšyāš* et *mĕsyāk* (ar. مسواك).

Cf. Ouarsenis, noyer, *thamechchouachth* (R.B.) (3).

ž

Le *j* du français, le ⵊ touareg. Le *g* du zouaoua devient dans certains cas un *ž* chez les B. Snoûs (4). Ex. :

Z., natte, *thagerthilt* (R.B.); B.Sn., θ*ážĕr*θ*il*θ;
— corbeau, *agarfiou* (S.S.); M., *žárfe*;
— moissonner, *emger* (R.B.); B.Sn., *ĕmžer*;
— gelée, *agris* (R.B.); B.Sn., *ážrīs*;
— tison, *thirgets* (R.B.); B.Sn., θ*iržet*.

1. Le *š* redoublé de θ*iššẹ*θ correspond aux deux articulations *u* et *k* du mot zouaoua *thaouka* (R.B.), le *k* ayant assimilé l'*u*; chez les Beni Snoûs, les deux *k* adoucis ont donné *šš* d'où *tš*; voir d'autres exemples : Phonétique, le *t*, *infrà*.

2. Cf. R. Basset, *Zen. du Mz.*, p. 16.

3. Le *š* est parfois prononcé avec une emphase bien sensible, c'est là le cas du mot *tíššẹ*θ, θ*miššū*θ.

4. Voir transformations de cette consonne (*ž*, *z*, *h*, *š*, *γ*, *j*), R. Basset, *Et. dial. berb.*, pp. 35-37; *Zenatia du Mzab*, p. 2; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 12; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 10.

Le *ž* représente aussi le *z* du zouaoua (1) :

Z., labourer, *kerrez*; B.Sn., *éšrež*;
— oreille, *amzour'* (R.B.); B.Sn., *θímĕdžet*;
— gale, *azedjidh* (S.S.); B.Sn., *ážĕdžẹḍ*;
Z., K., variole, *θázĕrzaïθ*; Mazzer, *θážĕržaïθ* (2);

le *b* tombe quelquefois devant un *ž*. Ex. :

B.Izn., queue, *äbéžlâl*; B.Sn., *ážlāl* (3);

le *b* ou le *f* peuvent être assimilés par le *ž*. Ex. :

Z., hôte, *inebgi*; pl. *inebgaouen* (R.B.);
K., — *anéžži*; pl. *inéžžiụen*;
M., — *anûži*; pl. *inûžiụen*;

le *ž* peut aussi résulter d'un *š* placé devant un *d* ou un *ð*; *š* + *d* = *žd*, *š* + *ð* = *žd*. Ex. :

K., O.K., *ūr itéttež dīn*, il ne mangera pas là; pour *itéteš dīn* ou *itéteš ðīn*.

Le *ž* peut disparaître; si, par exemple, il vient à être précédé d'un *s*. Ex. :

B.Sn., *žíun*, être rassasié; *síun*, rassasier.

Il remplace parfois le ز des racines arabes :

B.Sn., fusil à deux coups, *θážụīšt* (ar. زوجية);
— noyer, *θížūžĕθ* (ar. جوز);
— moineau, *žduš* (ar. زاوش);

1. D'après M. R. Basset, le *ž* est employé pour un γ (*Ét. dial. berb.*, p. 37); Z. *thirgets* (R.B.); Mz. *tirr'et* (E.G.); B.Sn. *θiržíθ*, oreille; Z. *amezzour'* (S.S.); M. *timezr'et* (E. G.); B.Sn. *θimédžeθ*.

2. Ces mots se retrouvent sous la même forme dans les dialectes intermédiaires : B.M. *thajerthilth* (R.B.); B.B.S. *éχrej* (R.B.); B.M. *ajlal* (R.B.), etc.

3. Cf. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11.

et aussi le *j* du dialecte tlemcenien (1).

Tlemcen, noix, *jûz*; B.Sn. *žûž*;
— arbre, *séjra* — *séžra*.

ẓ̌

Le *ẓ̌* emphatique est assez fréquent et son emphase est bien sensible (2).

x

ch doux. N'apparaît que rarement au Kef et à l'O. Khemîs, plus fréquent à Mazzer (3).

K., O.K., M., pluie, *θbîxa* ou *ȝbîxa*;
Mazzer, tellis, *sâxu*; Kef, *šâšu*.

IV. — Palato-dentales.

ị (*i*, *i*).

Articulé comme *ill* français (*y*), c'est le ≤ touareg. Il représente fréquemment chez les B. Snoûs le *g* du Djurdjura ou de quelques dialectes intermédiaires (4). Ex. :

1. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 32. — Voir aussi H. Stumme, *Houwara*, p. 22, l. 5, 7, etc.
2. Exemples :

cou, *ảẓ̌ěrṇēḍ*, pl. *iẓ̌ěrṇāḍ*;
oiseau, *ảẓ̌ōṣ̄ḍ*, pl. *iẓ̌ûḍāḍ*.

3. Très fréquent chez les Zekkara, les Beni Iznacen, les Beni Bou Zeggou.
4. Cf. R. Basset, *Études*, p. 49 « l'*i* correspond au *g*, au *j*, au *k*, au *z* », et *Zenat. du Mzab*, pp. 2 et 3.

Z., soc, *thagersa* (R.B.); B.Sn., θ*ä́i̦e̦rsa*;
— lune, *aggour* (R.B.); — *i̦ûr*;
— orphelin, *agoujil* (R.B.); — *ái̦užīl*;
— puiser, *ougem* (R.B.); — *âi̦em*;
Har., tronc, *thagijourth* (R.B.); — θ*íi̦i̦e̦r*θ;
Z., pioche, *agelzim* (R.B.); — *ái̦e̦zzīm*.

Au lieu de *i̦*, on trouve *ī*, *i*, à la place de *g*. Ex. :

Z., bleu, *azegzaou* (R.B.); B.Sn., *ä́zīzä*;
— selle, *tharikth* (R.B.); — θ*ri*θ;
— musette, *asegres* (R.B.); — *ä́sīres*;
— joug, *azaglou* (R.B.); — *zä́ilu*;
— bien, *agla* (R.B.); — *ä́ilä* (1).

Dans ces deux derniers exemples, on entend aussi *zä́i̦lu*, *ä́i̦lä*.

Cet *ī* (ou *i*, ou *i̦*), peut aussi remplacer le *k* du zouaoua (2). Ex. :

Z., lumière, *thafoukth* (R.B.); B.Sn., *tfúī*θ;
— se souvenir, *mekthi* (R.B.); — *mî*θ*i*;
— viande, *aksoum* (S.S.); — *áisum*;

le χ de l'Aurès (3).

Chaouia, chevaux, *iχsan* (G.M.); B.Sn., *i̦īsän*.

On trouve fréquemment dans les dialectes voisins (Mazzer, Beni Bou Saïd, Zekkara) un χ ou un *š* ou un *x* intermédiaires entre le *k* et le *i̦*. Ex. :

1. Cf. G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 3.
2. Cf. R. Basset, *Zenat. du Mz.*, p. 4; E. Gourliau, *Gramm. du Mzab*, p. 10.
3. Cf. G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 4.

Z.,	selle,	*tharikth* (R.B.);
B.B.S., Mazz.,	—	θ*rî*χ̣θ;
B.Izn. Zekk,	—	θ*rîx*θ;
Kef,	—	θ*rî*θ.

Le *i̜*, est dans certains mots, fortement palatal, intermédiaire entre *g* et *i̜*, tout comme χ̣ est intermédiaire entre *k* et *š*. Ex. :

Kef,	homme,	*ărgâz*;
Mazz.,	—	*ărgi̜âz*;
B.B.S.,	—	*ari̜az* (R.B.).

Dans une même racine, le *g* du zouaoua peut être représenté à la fois par *ž* et par *i*. Ex. :

Z.,	faucille,	*amger*; pl. *imgran* (R.B.);
B.Sn.,	—	*ámžer*; pl. *ímīrạ̄n*.

Le *i̜* des Beni Snoûs peut aussi correspondre à un *u* zouaoua, cet *u* après avoir donné dans les dialectes forts un *g* ou un *k*, a permuté dans les dialectes intermédiaires avec un *š*, un *i̜*. Ex. :

Z.,	fourmi,	*thaouttoufth*;
Ouargla,	—	*tagdifit*;
Gueláia,	—	*tikedfin*;
Ouars.,	—	*tichetfet*;
Kef.,	—	θ*ídfĕt*; pl. θ*iudfi̜n*.

Cet *i* peut aussi correspondre à un *ž* zouaoua. Ex. :

boiteux, *arejd'al* (R.B.); B.Sn., *ărīδăl*;

ou représente une dentale, *z*, *d*, δ en passant par un *ž* (1).

1. Cette permutation se rencontre fréquemment dans les dialectes d'Arabie. Ex. : *msîd*, مسجد; *ḥaiia*, حاجة. Cf. A. Bel, *Djazya*, p. 233.

Z., demain, *azekka* (R.B.);
Chaouia, — *ad'etcha* (G.M.);
— — *adetcha* (R.B.);
Dj. Nef., — *jetcha* (C.M.);
B.Sn., — *ā͡itša* ou *áịẹtša*;
Z., genêt, *ázezzou* (R.B.); B.Sn., *áịẹzzu*.

Dans certains mots tels que *ịŭ̂r*, mois, le *ị* est prononcé avec une certaine emphase, le cas est fréquent au voisinage d'emphatiques.

V. — Dentales.

ṭ

Le ط arabe, parfois le E touareg. Rarement employé dans la tribu; il est peu emphatique. Dans les mots d'origine arabe où il s'est conservé, la différence avec le *t* est à peine sensible. Il en est de même dans les racines berbères quand le *ṭ* n'est pas redoublé ou quand il n'est pas suivi immédiatement d'une voyelle, on doit écrire :

dormir, *ĕ́ṭṭás*; H., *ṭấṭṭâṣ*; et j'ai dormi, *ĕ́tseγ*, plutôt que *ĕṭṩĕγ*.

Il tient dans les pluriels la place d'un *ḍ* :

K., serpent, *ṣâ̂ḍ*; pl. *iṣâ̂́ṭṭán*; B.Iz., *iṣấṭṭĕ̂n*.

Il peut résulter du redoublement d'un *ḍ*; *ḍ* + *ḍ* = *ṭṭ* (1).

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 147; *Zen. du Mz.*, p. 3; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11 et p. 81; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2; Si Saïd, *Une pr. ann. de l. kab.*, p. 179.

B.Sn., *ĕbḍá*, partager, H. V-VI, *dbéṭṭâ*;
O., K., *ĕrḍál*, prêter, H. V, *reṭṭâl*;
B.Sn., *ĕẓḍ*, moudre, H. V, *ẓâṭṭ* (ou *ẓâḍḍ*);

ou de l'*assimilation* du ð de la particule *að* de l'aoriste ou de la conjonction ð, et (facult.) (1). Ex. :

Je saisirai, *áṭṭfĕγ*, pour *äð eṭṭâfeγ*;
La flûte et le tambour, θ*ămža ṭṭâbâl*, pour ð*ṭṭâbâl*;

ou de celle d'un θ (*f*), θ + *ṭ* = *ṭṭ*. Ex. :

ûụeṭ ṭâbâl, frappe le tambour;

et *ṭ* + θ = *ṭṭ*;

θ*ịáẓeṭ ṭûsed*, une poule arriva;

de l'*r* de la particule *ûr* :

ne dors pas, *ûṭṭâṭṣâš*, pour *ûrṭâṭṣâš*;

ou d'un *u* primitif :

ĕṭṭâf, saisir; *ĕṭṭâḍ*, téter

semblent provenir des racines *ûḍāf*, *ûḍāḍ* qui ont donné à la 1re forme : *ṣûḍāf*, *ṣûḍāḍ* et au nom d'action *ûḍūf* (2).

Il peut aussi provenir d'un *d* et d'un *t* (3), d'un *ḍ* et d'un *t contractés*; *ḍ* + θ = *ṭ* (4). Ex. :

K., poule, θ*ịáẓĕṭ*, pour θ*ịaẓĕḍ*θ;

ḍ + *t* = *ṭ*;

O.K., poule, *ṭịaẓĕṭ*, pour *ṭịáẓeḍt*;

1. *f.* ou *facult.* indique que la modification est facultative dans le dialecte des Beni Snoûs.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 39, l. 7.
3. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. VII.
4. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 9.

d'un θ ou d'un *t* au voisinage d'une emphatique *ḍ*, *ṭ*, *ẓ* (1); *ḍ* + θ = *ḍṭ*;

Kef., θ*iγẹḍệṭ*, pour θ*iγẹḍệ*θ;

ḍ + *t* = *ḍṭ*;

O.K., θ*iγẹḍệṭ*, pour *tiγẹḍệt*;

ẓ + *t* = *ẓṭ*. Ex. :

K., *ẹ́ṛẓẹṭ*, pour *ẹ́ṛẓẹt*;

ẓ + θ = *ẓṭ*. Ex. :

K., brise celle-ci, *ẹ́ṛẓ ṭẹn*, pour *ẹ́ṛẓ* θ*in*.

ḍ

A peu près le ض arabe; c'est une spirante post-dentale marginale très près de perdre son spirantisme (cf. Sievers, § 329). Cette articulation correspond presque toujours au *ḍ* du zouaoua (*dh*, R.B.). Ex. :

Z. doigt, *adhadh* (R.B.), B.Sn. *ḍâḍ*;
Z. pied, *adhar* (R.B.), B.Sn. *ḍâr*;

plus rarement au ð :

Z. laine, *thaðout* (R.B.);
B.Sn. — *ḍûft*.

D'ailleurs, il n'est pas rare, notamment au Kef, d'entendre prononcer indifféremment un *ḍ* ou un ð dans un même mot; on dit :

B.Sn., vent, *áḍû* et *aðu*;
— oiseau, *áẑðīð* et *áẑḍẹð*.

1. Cf. Marçais, *Le dial. tlemc.*, p. 30; Si Saïd, *Pr. ann. de kab.*, p. VII.

On trouve dans une même racine la permutation du *ḍ* au *ṭ* (1). Ex. :

érḍâl, prêter; n. act. *θárṭält*;
éṭṭâḍ, téter, Ire f. *ṣûḍéḍ*;
éṭṭéf, saisir; n. act. *ûḍûf*.

Il peut assimiler le δ en contiguité avec lui, δ + *ḍ* = *ḍḍ*. Ex. :

B.Sn., la paille et la laine, *lûmĕḍḍûft* pour *lûm* δ *ḍûft*;

ou simplement placé au voisinage de plusieurs dentales emphatiques, *ḍ* ... δ = *ḍ* ... *ḍ* :

iṭṭâḍ ḍâḍi iγéḍ, le chevreau téta ici;

les mêmes assimilations se produisent avec le *d* à l'O. Khemîs (2), avec le θ :

d + *ḍ* = *ḍḍ*;
ḍ + *d* = *ḍḍ*;
θ + *ḍ* = *ḍḍ* et *ḍ* + θ = *ḍḍ*;
t + *ḍ* = *ḍḍ*.

Le *ḍ* peut aussi représenter le ط des racines arabes :

mur, *lḥâîḍ* (rac. حط);
il a enduit, *iâḍlâ* (rac. طلى);
pigeon, *zâḍọḍ* (ar. زغطوط) (3).

1. Pour les autres permutations du *ḍ* (*d*, δ, *ṭ*, *t*, z), voir R. Basset, *Études*, p. 21; *Zenat. du Mzab*, p. 3; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.
2. Mais non avec *le* δ *de â*δ, ni le *r* de *ûr*.
3. Cf. A. Bel, *La Djazia*, p. 100; R. Basset, *Les mots arabes passés en berbère*; *Orientalische Studien Th. Noeldeke gewidmet*, Gierzen, 1906, 2 vol in-8, t. I, p. 442-443.

Cette articulation ne doit pas être confondue avec le *d* prononcé avec emphase; ce dernier est assez rare ici, on le trouve dans les mots :

iḍ, nuit (*ẹḍ*);
ḍadda, grand père (*ḍåddå*);
θ*idda*, sangsue (θ*iddå*);
middên, gens;

les fqaha des B. Snoûs représentent cette lettre par le ط arabe.

ṣ

L'*ṣ* emphatique, le ص arabe (pas d'équivalent en touareg). Cette articulation est rarement employée chez les B. Snoûs. Quand on la rencontre dans une racine berbère elle provient d'un *s* sous l'influence d'une emphatique (1).

Par exemple d'un *ṭ* :

B.Sn., il est en train de dormir, *qâ-iṭâṭṭâṣ* √ṬṢ; tandis que l'on dit *tsè*γ, j'ai dormi √TS;

ou d'un *ḍ* :

B.Sn., sommeil *iḍâṣ* √ḌṢ;
— vent *âḍû*, souffler *ṣûḍ*;
— téter *ẹ́ṭṭâḍ*; I forme, allaiter *ṣûḍăḍ*;
— saisir *ẹ́ṭṭâf*; I forme, faire prendre *ṣûḍăf*.

Autres exemples :

1. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 30; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 6.

B.Sn., branche θ*áṣṭṭâ* ;
— froid *áṣèmmeḍ*;
— serpent *ṣâ̂ḍ*.

Il peut résulter aussi de l'assimilation d'un *s* par un *ṣ*, *ṣ* + *s* = *ṣṣ* :

B.Sn., il dormit sous le rocher, *iṭéṭṭâṣ ṣụáddi-ụūzṛù*, pour *suaddi*.

Le *s* arabe (س) peut quelquefois donner un *ṣ*. Ex. :

il va au marché, *itrọḥá íṣṣūq*.

Le ص des racines arabes usitées dans le dialecte donne généralement un *ẓ* (voir Phon. *ẓ*), le *ṣ* est cependant parfois conservé :

il est chasseur, *nettân daṣéịịād*, rac. صاد;
oignon, *lâbṣâl*, rac. بصل.

ẓ

De même qu'en zouaoua le *ẓ* emphatique entre dans la composition de nombreuses racines berbères (1).

orge, θ*ẹ́mẓẹ̄n*;
être jeune *émẓẹ*, Z. *emz'i* (S.S.);
voir *ẓâr*, Z. *z'er* (S.S.);
casser *âṛẓ*, Z. *erz'* (S.S.).

On le rencontre aussi dans des mots empruntés à la langue arabe où il tient la place d'un *ṣ* (2) (ص). Ex. :

1. Voir au sujet du *ẓ* : Si Saïd, *Une pr. ann. de kab.*, p. IV, l'auteur distingue le *z* pur d'un *z'* emphatique; la distinction est également faite dans H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 8; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

2. Cf. Doutté, *Un texte ar.*, p. 52 : « ce son est assez répandu chez les

ar. صلى, B.Sn. θiẓẹḷḷá, Z. *thaz'alitk* (S.S.);
B.Izn. *ẓáḷḷiθ*;
ar. صام, B.Sn.-B.Iz. *ẓûmèγ* j'ai jeûné;
ar. صبر, B.Sn. *iẓàbbàr* il a patienté.

Cette emphatique modifie la vocalisation des mots, produit souvent l'allongement de la voyelle qui suit ou le redoublement de la consonne qui vient après. Celle-ci peut aussi devenir emphatique ou plus sonore :

B.Sn., le mois du jeûne *iûr nuẓûmi.*

Le ẓ paraît avoir influencé la prononciation du *z* dans les dialectes arabes voisins (1).

La contiguité de ce ẓ et d'une non emphatique amène fréquemment des accommodations. En aucun cas, le ẓ ne perd son emphase; il se substitue à une sifflante *s. z* :

ẹṛẓ ẓẹs, brise avec (pour *ẹṛẓ sis*); *urdren lbáẓ ẓâθi* (pour *zâθi*)

aux dentales *d* ou ծ de la particule de l'aoriste :

Kef. je planterai *áẓẓûγ*, pour *áծẓẓûγ*
O.K. tu moudras *áẓẓāḍèծ*;

au *r* de la part. négat. *ûr* :

B.Sn. je n'ai pas jeûné *ûẓẓûmĕγeś*, pour *ûrẓûmĕγeś*.

Berbères, il y aurait lieu de rechercher si, dans les exemples de transformation du ص en ز auxquels nous venons de renvoyer, la transformation ne se fait pas en ẓ plutôt qu'en *z* ». Cf. cependant pour cette transformation du ص en ز tant en arabe qu'en berbère : R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 8-9.

1. Cf. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 15 : « Le ẓ emphatique est inconnu à la plupart des dialectes arabes. Il est vraisemblablement dû à une influence berbère ».

En cas de simple voisinage la consonne qui suit ou celle qui précède le *ż* peut devenir plus sonore (1).

t

Le *t* français, le ت arabe, le + touareg. Employé à peu près comme en zouaoua (2). A l'O. Khemîs (et probablement sous l'influence d'un dialecte étranger (Figuig ?) le θ du Kef (ou le *h*), le θ de Mazzer est souvent remplacé par un *t*. Ex. :

K., Mz., maison θ*áddārθ*; O.K. *táddārt*;
— il le cacha *iffĕrih*; O.K. *iffer̆it*.

Même au Kef, le *t* correspond au *th* et au *ts*, qui en zouaoua servent à former la 5e forme (3) et à rendre les pronoms régimes directs masc. et fém. sing. de la 3e pers. Ex. :

Z. B.Sn. entrer *éffeγ*, V. Z. *theffer'* (R.B.);
V. K. *téffeγ*;
Z. arriver *aoudh* (R.B.), V. *tsaoudh*;
B.Sn. *áṷâḍ*, V. *táûḍ*;
Z. il la frappe *iouthits* (R.B.);
B.S. *iûθīt*.

Le *ts* du zouaoua devient aux B. Snoûs *tt*. Ex. :

Z. *etser* demander (S.S.), B.Sn. *ĕtter*;
Z. *etsou* oublier (R.B.), B.Sn. *ĕttu*;

1. Voir ces accommodations (Phonétique : *ḷ*, *ṛ*).
2. Sur les permutations du *t*, voir R. Basset, *Man. kab.*, p. 6; *Ét. dial. berb.*, p. 8; De Motylinski, *Le dial. de R'ed.*, p. 5 : *ch* et *t*.
3. Cf. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. 178; R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 143; E. Gourliau, *Gr. mz.*, p. 8.

Le *t* peut aussi résulter : 1° du *redoublement* d'un θ, θθ = *tt*. Ex. :

éfθel ouvrir, H. VI. *féttel*;

ou de celui d'un δ, δδ = *tt*. Ex. :

émδel, enterrer, H. VI. *méttel* (1) (Kef).

2° De l'*assimilation* d'un δ ou du *r* de la particule *ûr* précédant immédiatement (facult.), δ + *t* = *tt*. Ex. :

le pied et la sandale *ḍâr tétsīlä*, pour *ḍâr δtisilä*;
ne monte pas *ûttālīš*, pour *ûrtālīš*;

et peut être d'un *u* primitif dans les verbes qui, à l'état simple, commencent par un *t* redoublé (2). Ex. :

étter demander.

La racine primitive serait *ûθer* qui apparaît au nom d'action *ûθūr*, et à la 1re forme *sûθer*.

3° D'un θ sous l'influence d'une articulation contiguë qui le précède ou qui le suit (f.) et qui peut être :

a) Une dentale *d* ou δ, *d* + θ = *dt* ou θ + δ = *td*. Ex. :

une femme vint *tûset támeṭṭūθ* pour, *tûsed θameṭṭuθ*;
il dépiqua ici *iserųét din*, pour *iserųeθ δin*.

b) Une sifflante : *s*, *z*, après *š* (presque général). Ex. :

s + θ = *st*; vache, *θáfunāst* pour *θáfunāsθ*;

1. Un *š* étant redoublé, le premier *š* a une tendance à se changer en *t*. L'*ú* ou l'*ų* des formes *úš* donner, et *uųéθ* frapper, étant redoublé en *šš* (cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 51 : *u* + *u* = *k*), les formes d'habitude sont *ššúš* et *ššâθ* (cf. Bougie : *ekkath*, R. B.), d'où *tšúš* et *tšâθ*.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 39, dans les verbes qui « à l'état simple commencent par une consonne redoublée, provenant de l'assimilation d'un *ou* primitif à la consonne suivante... ».

z + θ = *zt*; petite fille, θ*ábzīzt* pour θ*ábzīz*θ;
š + θ = *št*; négresse, θ*íšmešt* pour θ*ísmeš*θ (nègre *išmež*).

c) Une liquide : *l*. *n*. Ex. :

l + θ = *lt* (1); θ*ámĕllält* blanche pour θ*ámĕllăl*θ;
n + *t* = *nt* (2); θ*úššent* femelle du châcal pour θ*úššen*θ.

d) Parfois aussi la gutturale γ devenue *ḫ* (facult.) :

K. θ*ázĕllūḫt* petite fille (O. K. θ*ázĕllū*γθ).

4° Il peut être le résultat de la *contraction* d'un δ et d'un θ (3), δ + θ = *t*. Ex. :

sucrée θ*mîzīt*, pour θ*mîzī*δθ;
le chien et la vache *a͡iδí tfûnăst*, pour *a͡iδí* δθ*ăfûnăst*;

de deux θ, θ + θ = *t* :

θ*äddâr tamóqrant* une grande maison, pour θ*äddâr*θ θ*amóqrant*;

d'un θ et d'un *t*, θ + *t* = *t* :

elle frappe *qâtšă*θ, pour *qâ*θ*etšă*θ.

5° Il peut provenir d'un θ sous l'influence d'une sifflante *contiguë* ou *voisine* qui le suit; on entend généralement : *tīsīla* et *tsīla* sandale, et non *thisila* comme en zouaoua :

*tsúm*θ*a*, Z. *thasoumtha* (R.B.);
bâtsen leur père, pour *bâ*θ*sen*;
immût slâz, pour *immû*θ*slâz*.

1. Cf. Si Saïd, *Pr. année de l. kab.*, p. VII.
2. Cf. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. VII; R. Basset, *Man. kab.*, p. 55.
3. Si Saïd. *Pr. ann. de l. kab.*, p. VII.

d

C'est le *d* français, le د arabe, le ⵎ du touareg.

Plus rarement employé qu'à Bougie (dont le *d* devient ծ en passant chez les B. Snoûs), il apparaît moins souvent même qu'en zouaoua ou que chez les B. Menacer ou que dans l'Ouarsenis; il correspond parfois au *t* du Figuig (1) :

B.M., O., B.Sn., entrer, *âdĕf*, Fg. *átef* (R.B.);
— plat, *dziu̯a*, Fg. *tzioua* (R.B.).

Il arrive souvent que, près de l'O. Khemîs, le *d* de Bougie n'est pas adouci en ծ comme en zouaoua et dans les dialectes intermédiaires :

Z., B.M., O., K., blé *ird'en* (R.B.);
O.K., F., B., — *îrden*;
Z., B.M., O., K., montagne *ad'rar*;
O.K., F., B., — *ắdrār*, etc.

De même qu'en zouaoua, chez les B. Menacer, les B. Halima, on rencontre souvent indifféremment le *d* et le ծ dans une même racine (2) :

K., accompagner *dûkel* et *ծûkel*;
— chemin *ábrid* et *ábriծ*.

de même que le *d* et le *ḍ* :

auḍ et *aud*, arrive.

Le *d* peut en outre résulter chez les B. Snoûs :

1. Voir pour les autres permutations du *d* (ծ, *t*, *z*) R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 16; *Zenat. du Mz.*, p. 1 et p. 2; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 12.

2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 18 : on trouve le *d* et le *d'* employés l'un pour l'autre. Voir aussi Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.

1° Du *redoublement* d'un ẟ (1) ou de son renforcement, ẟ = *d*. Ex. :

ẟer tresser, H *dar*;

ẟẟ = *dd*. Ex. :

fûd, pl. *ifadden*.

A côté de *zz* et *žž* on trouve aussi *dz*, *dž*. Ex. :

B.Sn., pieux *izâdžen*, pour *izâžžen*;
— briser *trédza*, pour *trézza*.

2° De l'*assimilation d'un* ẟ :

a) placé avant un *d*, ẟ + *d* = *dd*. Ex. :

addukĕleẟ tu accompagneras, pour *aẟdukeleẟ*;

b) placé après un *d*, *d* + ẟ = *dd*. Ex :

aẟiáuddīn il arrivera ici, pour *aẟiauẟẟin*.

3° Des dentales *t*, θ, ẟ *en contiguité* avec les sifflantes *s*, *z*, *ẓ* ou avec un *ž* ou un *g* :

a) d'un *t* placé devant un *z*, θ + *z* = *dz*. Ex. :

K. *dzîzṷi*, Z. *thizizoui* (R.B.);
K. *dziṷa*; R.M. *thezioua* (R.B.);

ou devant un *ż*, θ + *ż* = *dż*. Ex. :

K. *dżûm* elle a jeûné, pour θ*żûm*;

ou devant un *ž*, θ + *ž* = *dž*. Ex. :

K. *džâmūšt* bracelet, pour θ*žâmūšt*;

b) d'un *t* placé devant un *z* (surtout le *t* de la V° forme), *t* + *z* = *dz*. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 17.

ūr idzénzĕneš ils ne vendront pas, pour *ūr itzénzeneš*;
ádzīdāz nom d'un village, pour *átzīdāz*;

ou devant un *ẓ*, *t* + *ẓ* = *dẓ*. Ex. :

ūr idẓûmeš il ne jeûnera pas, pour *ūr itẓûmeš*;

ou devant un *g* (facult.), *t* + *g* = *dg*. Ex. :

ūr idgôrdeš il ne s'habillera pas, pour *ūr itgôrdeš*;
ūr dgôssiš ne soulève pas, pour *ūr tgôssiš*;

ou devant un *b*, un *ž* (f.), *t* + *b* = *db*. Ex. :

dbéṭṭá couper (H), pour *tbéṭṭá*;

t + *ž* = *dž*. Ex. :

qá idžélleb ḥes le voilà qui se précipite sur lui, pour *itžél-leb*;
éžṷa crier, H. *džúǧǧᵘa*.

c) D'un *ƌ* suivant un *ṭ* (facult.), notamment le *ƌ* signifiant *et*, *ṭ* + *ƌ* = *ṭd*. Ex. :

θịdẓẹṭ d ûmūš la poule et le chat, pour *ṭiaẓẹṭ ƌ ūmūš*;

ou précédant une sifflante *s*, *z*, *ż*, notamment le *ƌ* de la part. *ăƌ*; *ƌ* + *s* = *ds*. Ex. :

ád sleƌ tu entendras, pour *ăƌ sléƌ*;

ƌ + *z* = *dz*. Ex. :

ádzenzeƌ tu vendras, pour *ăƌzénzeƌ*;

ƌ + *ẓ* = *dẓ*. Ex. :

ádẓâḷḷăƌ tu prieras, pour *ăƌẓâḷḷăƌ*;

ou bien les suivant, *s* + *ƌ* = *sd* (1). Ex. :

1. Cf. G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 4.

ifkaįäs drûs il lui donna peu (peu = *ðrûs*);

z + ð = *zd*. Ex. :

izdukel il fit accompagner, pour *isðukel*;

ẓ + ð = *ẓd*. Ex. :

ûrāren ĕlḅáẓ dādi les enfants jouèrent là; pour *elḅáẓ ðaði*;

ou suivant un *n* (1) (f.), *n* + ð = *nd*. Ex. :

ûdfen díddārṭ, pour *ûdfen ði θeddarθ*.

5° De la dentale ð seulement *voisine*

a) d'une autre dentale qui la suit (facult.), ð...*d* = *d*...*d*. Ex.:

dîddārθ dans la chambre, dans = *ði*;

ð...*t* = *d*...*t*. Ex. :

ad itter il demandera, pour *äð itter*;

ð...*ṭ* = *d*...*ṭ*. Ex. :

aįetšá įad iṭṭás il dormira demain, pour *äð iṭṭás*;

ou qui la précède (facult.), *t*...ð = *t*...*d*. Ex. :

tâder, V de *äðer*, descendre;

θ...ð = θ...*d*. Ex. :

ikkâθ ädfel la neige tombe, neige = *äðfel*;

b) ou d'une *sifflante* qui la suit (facult.), ð...*z* = *d*...*z* :

ádiẓèr il verra, pour *äðiẓèr*;

ou qui la précède, *s*...ð = *s*...*d* :

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 17.

sûder Ire f., de *aδer* descendre.

6° De la dentale θ *voisine* des sifflantes *s*, *z*, ou de la dentale *d* qui la précèdent (facult.), *s*...θ = *s*...*d*. Ex. :

*sí dūfū*θ depuis le matin, matin = θ*úfū*θ;

z...θ = *z*...*d*. Ex. :

iûsem zíderbātu il fut jaloux de cette fillette, fillette = θ*árbā*θ;

d...θ = *d*...*d*. Ex. :

didγḗḍâṭ dans le chevreau, chevreau = θ*íγīḍâṭ*.

Le *d* représente parfois un *ḍ* (ض), un δ ou un θ (ث) dans les mots empruntés à l'arabe :

la racine ضحك rire,		donne	K. *dḥeš*;
—	تبع suivre	—	K. *débbâ*ع;
—	اذن appeler à la prière,		K. *âden*.

θ (θ[4] de Sievers).

Le *th* anglais sourd, le ث arabe. D'un emploi fréquent au Kef où il sert, comme en Zouaoua, à marquer le féminin, à former les diminutifs; il est aussi le thème du pronom régime direct masc. de la 3e pers. (O.L.).

Dans la tribu même, il se trouve modifié (*t*) (1). Au voisinage d'une dentale emphatique *ḍ*, *ṭ*, le θ initial d'un nom est articulé très faiblement sans que, cependant, on puisse le représenter par un *h*, comme cela a lieu dans le dialecte

1. Voir *supra* : le *t*, p. 22-23.

des B. Menacer (1), de l'Ouarsenis (2); c'est le cas de mots tels que :

θéṭṭâẏin yeux, θáměṭṭūθ femme.

Ce θ peut parfois disparaître (3) :

áẑẹ̄rnẹ̄ḍ cou, dim. aẑẹ̄rnẹ̄ṭ, pour θáẓẹ̄rnẹ̄ṭ

alors même qu'il devrait être redoublé. Ex. :

une femme θtš-měṭṭūθ, pour θíšθ θméṭṭūθ;

ce phénomène se produit notamment au voisinage d'une sifflante (4). Ex. :

je fus fatigué par la marche, *ûhlèγ siûra*, pour *sθiura*;
ils sortirent de la chambre, *éffγèn sí ddārθ*, pour *si θaddarθ*.

Dans la conjugaison, au prétérit, le θ du Zouaoua disparaît (2ᵉ p.) :

Z. *therdheledh*, tu as prêté (S.S.);
K. *érḍḷèδ*.

Il peut représenter, dans quelques rares cas, le *ts* du zouaoua :

Z. *thârouts* poumon (R.B.), K. θárūθ;

et dans les mots arabes usités chez les B. Snoûs le ة final :

rrémleθ le sable, الرملة;
séẑreθ arbre, شجرة.

1. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 30.
2. Cf. R. Basset, *La Zen. de l'Ouars.*, p. 49. Voir aussi G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.
3. C'est là une des caractéristiques des dialectes des B. Menacer et de l'Ouarsenis. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 30; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 49; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.
4. Sur les permutations du ṯ avec le *t*, le *d*, le δ, l'*s*, le *h*, le ṭ, le *z*, le ṭ, voir R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 10 et suiv.; *Zen. du Mzab.*, p. 1.

Le θ est parfois emphatique, ce θ correspond alors à un *ṭ* chez les A. Larbi. Ex. :

Kef. θ̣ẹ́ṭ œil, O.A. *ṭẹ́ṭ* ;
— θ̣ẹ́mzẹ̄n orge, — *ṭẹ́mzẹ̄n* ;
— θ̣íšše̩θ pou, — θíšše̩ṭ

ð (*d*[1] de Sievers).

Le ð (ذ) arabe, le *th* anglais doux. Chez les Beni Snoûs, il correspond généralement au *d* des dialectes forts (1) :

B.Mzab. *idammen* sang (R.B.), K.Mazz. *iðâmmen* ;
— *adrar* montagne (R.B.), — *áðrār*.

Il représente fréquemment le *ḍ* du zouaoua (2) :

Z. *thefferedh* tu as caché (R.B.), K.Mazz. θérffrð ;
— *iidhan* chien (S.S.), — *iðān* ;
— *emdhel* enterrer (R.B.), — *émðel* et *émḍĕl* ;

et plus rarement le θ du même dialecte (3) :

Z. *ithbir* (S.S.), K.Mazz. *áðbīr* ;

θ devant *b* devient parfois ð. Ex. : pluie, on dit *ðbíxa* et θ*bíxa*.

Ce ð peu différent au Kef du *ḍ*, devient fréquemment *ḍ* près de l'O. Khemîs (4) :

K. *íγẹ̄ð* chevreau, O.K. *íγẹ́ḍ* ;
— *érðel* prêter, O.K. *érḍā̟l*.

1. Il en est de même dans la plupart des dialectes intermédiaires.
2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 19; *Zén. du Mz.*, p. 2; pour les autres permutations, voir : *Ét. dial. berb.*, p. 17 et *Man. Kab.*, p. 7.
3. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 29.
4. Cf. R. Basset, *Zen. de l'Ouars.*, p. 41.

Bien que cette consonne entre fréquemment dans la composition des racines berbères usitées au Kef, elle se rencontre presque rarement dans le langage ; elle se prête en effet très facilement à diverses accommodations consonantiques. Elle peut même disparaître en certains cas.

Le د des racines arabes devient généralement un ð en passant dans ce dialecte :

rac. ar. غدر il a trahi, B.Sn. *iγðer* ;
— بعد il est éloigné, — *ibăɛăð* ;
— بارود poudre, — *bârūð*.

s

Le *s* français, le س arabe, le ʘ touareg. Se retrouve dans les mêmes racines qu'en Zouaoua. Il remplace cependant quelquefois le θ de ce dernier dialecte et celui de Bougie (1) :

Z.B. *akthoum* viande (R.B.) ;
B.Sn. *ăisúm* — (*s* très sifflant) ;
Z. *thidekth* lentisque (R.B.) ;
B.Sn. *fâḍẹs* —

il peut tenir la place d'un *z* précédant une dentale *t* ou θ (2) ou une sifflante *s* (f.), $z + t = st$:

O.K. *tázdūst* maillet, pour *tázdūzt* ;

$z + \theta = st$:

K. θ*áịendūst* génisse, pour θ*áịendūz*θ ;

$z + s = ss$:

1. Voir permutations du *s* (*ś*, *z*) : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 27.
2. Cf. H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11.

K. *θáịĕrzīst* hase, pour *θáịĕrzīzθ*;
B.Sn. *izéns sâsnu* il vendait des arbouses, pour *izénz sâsnu*.

On peut trouver dans une même racine à la fois le *s* et le *z* :

√IRS et √IRZ, B.Sn. *θáịẹrsa* soc;
— — — *θáịẹrza* labour;

ou le *s* et le *š* (1), on dit :

séššel ou *šéššel*, passer la journée;
âžrīs ou *âžrīš*, glace.

Le *s* assimile le *δ* de la particule *äδ*. Ex. :

B.Sn. *ássīrδeγ*, je laverai;

et le *r* de la particule *úr*. Ex. :

B.Sn. *ûssinĕγeš* je n'ai pas su.

En passant chez les B. Snoûs le ش de l'arabe devient fréquemment س. Ex. :

séžreθ arbre, de شجرة;
θäsâbīθ ravin, de شعبة, etc.

z

Le *z* français, le ز arabe, le # touareg. Il correspond au *z* du zouaoua et quelquefois à un *ž* (2) :

Z.', B.Sn. *ábzīz* cigale;
Z. *aqjoun* chien (R.B.), B.Sn. *áqzīn*;

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 14.
2. Voir le *z* dans les autres dialectes : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 31.

ou à une dentale ծ, *ḍ* :

Z. *d'effir* derrière (R.B.), de *edhfer*;
B.Sn. *zzéfr* —

ou à la fois à une dentale et une sifflante :

Haraoua *ar'esdis* côté (R.B.);
B.Sn. *áγĕzzīs* —

(l'*s* s'étant transformé en *z* au contact du *d*, et ce *d* ayant été assimilé).

L'*s* placé devant un *d* ou un ծ devient un *z* (facult.), $s + d = zd$:

B.Sn. *úzden* ils sont venus, pour *úsden* (1);
B.Sn. *dûkel* accompagner, Ire f. *zdûkel*, pour *sdûkel*;

$s +$ ծ $= zd$:

B.Sn. *ծél* couver, I *zdél*, pour *sծél*;

de même au voisinage d'une sifflante :

ilḫdem zîs il s'en servit, pour *sîs*;
énz être vendu, Ire f. *zénz* vendre.

Le *z* peut assimiler, outre le *d*, le *ι* :

álzzāz ou *ázzāz* garou (daphne gnidium), ar. لزّازة;
Z. *agelzim* pioche (R.B.), *áįẹzzīm*;

le ծ de la particule *a*ծ (qui devient *z* devant *ḍ*), *ä*ծ $+ z =$ *äzz* (facult.). Ex. :

åzzenzeγ je vendrai, pour *ā*ծ*zenzeγ*;
*ázdåbĕre*ծ tu décideras;

le *r* de la particule *ûr*, *ûr* $+ z =$ *ûzz* (facult.). Ex. :

1. R. Basset, *Zen. du Mz.*, p. 16; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 4.

ûzzenzĕneeš ils n'ont pas vendu, pour *ūr-zénzĕneš*;

le θ du féminin, *ûr* + θ*z* = *ûzz* (facult.). Ex. :

ûzznūzāš elle ne vend pas, pour *ûr*θ*zenûzāš*;

le *s*, *z* + *s* = *zz* (facult.). Ex. :

iddéz zúzdūz il pila avec un marteau, pour *súzdūz*.

Il tient aussi la place d'un *ž* ou d'un *j* dans certaines racines arabes. Ex. :

ezziš de l'arabe الجيش, parti;
zébš plâtre, جبس.

r et *ṛ*.

Le *r* (1) est l'*r* alvéolaire (cf. Sievers, § 300), le ر arabe, le O touareg. Parfois voisin du *l*, il permute avec lui (2), on dit :

B.Sn. *al* et *ar* jusqu'à, cf. Z. *ar*;
— *ārmi* et *ālmí* jusqu'à ce que, Z. *armi*.

Dans d'autres cas, le *r* s'articule plus fortement, par exemple au voisinage d'une consonne redoublée :

B.Sn. *ūr trúġġᵘāl* ne cours pas;
— *qa ítrâqq* il brûle;

ou bien quand il suit une consonne adoucie correspondant à une forte dans un autre dialecte. Ex. :

B.Sn. *ṭri* jeter; Z. *dheger* (R.B.);
— *iûres* il est gelé; — *iγres* (R.B.);

1. Le *r* de la négation s'assimile facilement à la consonne qui suit (voir Phonét. : *l*, *s*, *t*, *š*, etc.).
2. Voir l'*r* en berbère : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 27.

si le *r* est redoublé ou bien s'il se trouve au voisinage d'une emphatique, il peut être lui même emphatique *ṛ* :

> *áṛṛūd* vêtement, de *ired* être vêtu;
> *ẓáṛ* vois;
> *ĕṛẓ* briser;

le *ṛ* emphatique (*r* gingival d'Hoffory, cf. Sievers, § 300) se trouve également dans des vocables empruntés à l'arabe, et où il représente un *r*, soit simple soit redoublé (1) :

> B.Sn. θ*áḫáṛṛǫb*θ caroubier; ar. خرّوبة ;
> — *âṛṛōḥ* partons, pour *a*δ*neṛǫḥ*; ar. راح ;
> — *taṛǫ́mmᵘāṇt* grenadier; ar. رمّانة) (2).

l

L'*l* français, le ل arabe, le ‖ touareg. Cette articulation est employée comme en zouaoua. Elle remplace en quelques cas rares le *r* de ce dialecte (3) :

> Z. *thifirellesth* hirondelle (R.B.);
> B.Sn. θ*íflĕllest* — cf. B.M. *thafellist* (R.B.);
> Z. *thazermemoucht* lézard;
> B.S. θ*ăzĕ́lmūmᵘi*θ (4) —
> B.B.S. θ*ázlăf*θ cuvette, B.B.S. θ*ázrăft*;

devient parfois *n* à Mazzer :

1. Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 54.
2. Cet *r* est aussi emphatique en arabe, Tlemcen : *ḫáṛṛūba*, *ṛóḥ*, *ṛǫ́mmᵘūn*.
3. Sur les changements du *l* (*r*, *d*, δ, *ḍ*, *j*), cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 23; *Man. de l. kab.*, p. 9.
4. De même à Tlemcen on dit *zermūmtia̧* et dans le sud oranais *zelmūmtia̧*.

K., O.K. *âli* monter;
M. *âni* —
B.Izn. *ábĕlbūn* couscous;
B.Sn. *ábĕlbūl* —

ḷ

C'est un *l* articulé avec emphase (1). Cette consonne se rencontre chez les B. Snoûs au voisinage d'une autre emphatique (notamment d'un *ẓ*), ou d'une labiale fortement articulée, quelle que soit la voyelle qui précède (2). Ex. :

áṃâḷẓẹ thuya;
tíẓẹḷḷá prière, cf. Taz. *ḍẓâḷḷa* (H.S.);
táẓâḷmāṭ gauche (f.);
ḷûḍ boue;
íḷḷûẓ il a eu faim.

n

L'*n* français, le ن arabe, le I touareg. Cette articulation permute parfois avec le *m*, le *l*. Ex. :

B.Sn. *γânīm* roseau, B.M. *aralim* roseau (R.B.);
— *áskun* asperge, Z. *iskim* asperge;
— *sénsleθ* chaîne, ar. سلسلة chaîne.

Elle *assimile* souvent le ð notamment à Mazzer :

1. Cf. sur l'*l* emphatique : Doutté, *Un texte arabe*, p. 54; W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 21; Delphin, *Textes arabes*, p. 10; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 8; *Tun. Märch. und Ged.*, p. xx.
2. Cf. Doutté, *Un texte arabe*, p. 54.

K. θ*íseδnạn* femmes, M. θ*ísĕnnạn*;
— θ*ífeδne*θ orteil, — θ*ífĕnne*θ;

ou le δ de la particule *aδ* :

B.Sn. *ạnnffĕγ* nous sortirons, pour *äδ neffeγ*;

ou le *r* de la négation *ūr* :

B.Sn. *ûnnfγeš* nous ne sommes pas sortis;
— *ûnnāγeš* je n'ai pas dit, pour *ûrennāγeš*.

La racine *n* apparaît quelquefois dans le développement d'une racine *w* :

B. *iououa* il est cuit, I *seou*;
Z. *ebb* être cuit, I *sebb*;
Ouargla *imou* il est cuit, I *sam*;
Zenaga *ienoua*, Ch. *senou* (1);
B.Sn. *éuụ* cuire, H *túụụu* ou *tnénna*;
Ire f. *säû*, H *súụụa* ou *snénna*;
n. act. *anénna* cuisson, *asúụụi* cuisine.

Par suite d'un dissimilation, *n* remplace quelquefois l'*m* arabe :

θ*ánežδāmt* lézard, ar. مجدامة;
B.Sn. *ánesmīr* clou, ar. مسمار;

et l'*l* de l'article dans des cas rares :

ánzâr voisin, ar. الجار.

On trouve parfois cette lettre ajoutée à la fin d'un mot zouaoua. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 37; et permutation de l'*n* avec l'*m*, p. 38 et 39; cf. aussi *Zenat. du Mz.*, p. 3.

Z. *athemou* meule (R.B.), K. *dθmūn* (1);

cet *n* est d'ailleurs très faiblement articulé comme la plupart des *n* finals.

ñ (*ń*¹ de Sievers).

A peu près le *gn* français, se rencontre dans plusieurs dialectes intermédiaires (2). Chez les Beni Snoûs, il est ordinairement placé devant un *i*; c'est ainsi que l'*n* servant à marquer le rapport d'annexion se prononce *ñ* à Aït Larbi devant un *i* (3). Ex. :

A. Larbi. *ḫamsá ñîrgäzen* cinq hommes;

cet *i* peut provenir d'un *g* ou d'un *k* adouci :

B.Sn. *âni* monter, *ûñèɣ* je suis monté (A.L.);
K. *ðenii̧* sur, A. L. *ðenñîûðrär* sur la montagne;
Z. *nek* ou *neg* (R.B.).

Labio-dentales et labiales.

f

L'*f* français, le ف arabe, le ⵊ touareg. Dans certains

1. Le contraire peut avoir lieu :
corbeille plate (طبق)
B.Sn. *θándūθ*, Mzab. *tandount* (E.G.);
l'*n* paraît même parfois emphatique : *dẓẹrnẹd* cou, *nánnd* grand'mère.
2. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 39; chez les B. Menacer, les Haraoua, les B. Halima où il remplace *nk*, *ng*.
3. Mes informateurs pour les dialectes des Beni Iznacen et des Beni Bou Zeggou prononçaient cet *n* de la même façon; cf. E. Doutté, *Un texte ar.*, p. 36.

mots, par exemple : *ifádden* genoux, l'*f* est très faiblement articulé. Cette consonne correspond parfois au θ (1) du zouaoua :

Z. *thidekth* lentisque (R.B.);
B.Sn., B.Izn. *fâḍẹs* (2);

Le θ et le *f* sont même employés l'un pour l'autre dans quelques mots :

B.Sn. *âiθīl* variété de scille;
— *âifīl* —

L'*f* peut aussi représenter un *u* :

K., O.K. *zâf* cheveu (cf. B. Halima *zaf*);
Mazzer : *ázau*.

Dans des mots tels que θ*afḍist* marteau, *ifàġġuen* plat, le *f* est prononcé avec une certaine emphase.

b, *ḇ*.

Le *b* français, le ب arabe, le ⵀ touareg, plus rarement employé qu'en zouaoua (3); il ne résulte jamais, comme dans ce dernier dialecte, de la contraction de deux *u* (4):

Tantôt très labial (5). Ex. :

bâbūš haïk, *qâbu* pioche;

1. Cf. sur la perm. du θ et du *f* : E. Doutté, *Un texte arabe*, pp. 29, 52 : « on sait qu'en russe le caractère grec θ (*th*) représente le *f* »; H. Stumme, *Tun. Märch und Ged.*, p. 3; Delphin, *Recueil de textes*, p. 199 dernière ligne; Landberg, *Hadramaout*; le phénomène se présente fréquemment à 'Ammi Mousa.
2. Cf. Basset, *Et. dial. berb.* (*f* = *b* = *ou*), p. 6.
3. Cf. Phonét. le *u*.
4. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 6; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 12.
5. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 3; H. Stumme, *Houwara*, p. 11 *in fine*.

d'autres fois, mais rarement, à peine articulé, entre *b* et *v* :

ibâu̯en fèves (*ivauen* de qq. tribus zouaouas) (1);
ibúnzer il saigna du nez;

on dit aussi *iwúnzer*, cf. zouaoua *fúnzer*.

Le *b* remplace le *p* du français ou le *v* :

lblận plan, carte;
lbâlet pelle;
lbîlāj village;

c'est quelquefois une articulation voisine de *p* :

lḥébs prison (*lḥèps*).

u̯ (*û*).

C'est le *w* anglais, le و arabe, le ⁚ touareg. Cette articulation correspond au *b* du zouaoua, au *g* des Illoulen (au *ġ* des B. Iznacen, des Zekkara) (2). Dans la tribu même le *u̯* de Mazzer peut devenir *ġ* au Kef (3) :

K., O.K. θáu̯u̯ūrθ porte;
Z. *thabbourth* (R.B.);
Illoulen *taggourth* (R.B.);
B.Izn. θáġġūrθ;
Z. *ebb* être cuit (R.B.), *sebb* faire cuire (R.B.);
B.Sn. *éu̯u̯* être cuit, *sûu̯u̯* —

1. Parfois même emphatique : θáṣ̌ebûḍ outre, *bûd* fond.
2. Et dans d'autres dialectes à l'*f*, au *k*, au *š*, au *ṯ*. Cf. R. Basset, *Études*, p. 6; *Man. kab.*, p. 6; *Zenat. du Mzab.*, p. 2; A. Hanoteau, *Gramm. tam.*, p. 12.
3. Cf. le *ġ*, *supra* p. 6-7.

On rencontre aussi le *ų* dans des racines arabes, c'est le وّ :

B.Sn. *iġúųųeδ* il conduisit, ar. قوّد ;
— *iṛúųųăḥ* il partit, ar. روّح ;
— *isúųųêq* il alla au marché, ar. سوّق.

Au lieu de *ų* un *û* correspond parfois au *ġ* des dialectes forts (1) :

Z. *igres* il est gelé (R.B.), K. *iûres*.

m

Un *m* très labial (2); le م arabe, le ⵎ touareg. Remplace l'*l* de quelques racines empruntées à l'arabe. Ex. :

B.Sn., avoine *ḫọ́rṭạm* et *ḫórtạn* (ar. خرطال);

ou un *n* zouaoua :

B.Sn. θâmemθ miel, Z. *thamenth*.

Il permute facilement avec le *b* (3) :

γọrḍ̂m *ellīl* chat-huant, ar. غراب الليل ;
B.Sn. *mátta* que, quoi; Mz. *batta* (E.G);

donnant parfois lieu à des métathèses :

Kef *mûlāb* lézard, O.K. *bûlām*;

peut provenir de l'*n* du génitif placé devant un *bų* (4) :

1. Cf. *infra* l'*û*.
2. Parfois même emphatique. Ex. : *ìsmeẓ* nègre (la voyelle *e* est interm. entre *ŏ* et *u* franc.); *izmèr* agneau, *áqêmmûm* bouche, *ámẹ̄lẓẹ* thuya.
3. Cf. R. Basset. *Et. dial. berb.*, p. 7 et *Zenat. du Mz.*, p. 3.
4. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 62; et G. Mercier, *Le Ch. de l'Aur.*, p. 10; W. Marçais *le dial. de Tlemc.*, p. 22. — Permutation fréquente en arabe d'Égypte et en arabe marocain (*laqdm* نقب).

fûs embųâs la main de son père;

ou devant un *m* :

fûs ĕmmûsa la main de Mousa;
memmīs ĕmmémmi mon petit-fils;

on dit : *alâmðil* pour *elmendil*, ar. المنديل mouchoir.

ų̆

Le *ų* furtif (ų̆) (1) s'emploie après diverses consonnes (les labiales et les gutturalés), ordinairement redoublées; après un *ġ* :

B.Sn. *azúġġų̆āγ* rouge;
— *trúġġų̆al* courir (II);
B.Iz. *rúqqų̆il* —

après un *m* :

täzĕlmúmmų̆ĭθ lézard;

après un *f* :

úffų̆āl férule;

après un *k* :

ukkų̆ân̩ si, *súkkųen* se fâcher;

après un *b* :

bų̆a père;
dzûbų̆aīθ ordures;
ġĕbųila tout à l'heure;
qébbųāla parfaitement.

1. Sur le *u* furtif, cf. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 23; E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 2; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 10.

Métathèses.

Elles sont peu fréquentes, on peut noter :

B.Sn. *enntnâḍ* autre, Z. *ennidhen* (R.B.);
— *älînti* gardien, Ouars. *anilti* (R.B.);
— *sûfes* cracher, B.Ouars. *sousef* (R.B.);
— *θäśni/θ* pain, B.Hal. *thaifnith* (R.B.);
— *árnän* aire, Z. *annar* (R.B.);
— *áfγūl* distrait, ar. rac. غفل;
— *bûlạm* lézard, ar. *mûlāb*.

Addition de consonnes.

De même qu'en Zouaoua (1) et dans d'autres dialectes, des consonnes, des syllabes s'ajoutent à une racine qui se développe : le *ḅ*, le *ị*, le θ, le *n*, le ع, le *m*, le *l*, le *h*, le *b*, le *ɣ* (2).

Des consonnes tombées en Zouaoua peuvent exister aux B.Snoûs. Ex. :

B.Sn. *tâḍū̂ft* ou *ḍû̂ft* ou *dûft*, laine; Z. *thad'out*.

Chute des consonnes.

Des consonnes peuvent disparaître, rarement sans laisser de traces.

Quand une consonne tombe, celle qui la suit peut être renforcée (3). Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Ét. de dial. berb.*, lexicologie pp. 59-77.
2. Voir dans la phonétique chacune de ces consonnes et le lexique.
3. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 73.

B.Sn. *fâḍẹs* lentisque, Z. *thid'ekth*;

ou bien la voyelle qui précède s'allonge (1).

VOYELLES (2).

Les voyelles qui entrent dans la composition des mots zouaoua sont généralement conservées en passant dans le dialecte des Beni Snoûs. Cependant, elles peuvent être modifiées. Ex. :

Z. *ar'ousmar* mâchoire, B.Sn. *áγèsmīr*.

Il se produit ainsi de véritables permutations de voyelles ou bien des métathèses. Des voyelles parfois disparaissent, l'aphérèse est particulièrement fréquente; ou bien d'autres viennent s'ajouter à diverses racines.

I. — Métathèses.

La transposition de voyelles est un fait assez rare. On peut noter cependant :

B.Sn. *áselm* poisson, Z. *aslem* (R.B.);
— *θûreθ* poumon, Z. *tharouts* (R.B.).

II. — Permutations.

Voyelles longues.

Une voyelle longue peut représenter une voyelle longue d'un autre dialecte ou d'une langue étrangère.

1. Voir Phonétique : *Voyelles longues*.
2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 1 ; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13 et 14.

A une voyelle brève du Zouaoua peut correspondre une longue chez les B. Snoûs. Elle se rencontre :

1° Lorsqu'une consonne voisine ou contiguë cesse d'être redoublée (1), soit dans des noms. Ex. :

Z. *ir'r'ed'* (S.S.) cendre, B.Sn. *îγeð*;
— *ir'r'es* (S.S.) os, — *îγes*;
— *thad'ella* (S.S.) javelle, — *tâðla*;
— *akkal* (S.S.) terre, — *šâl*;
Mz. *zaff* (E.G.) cheveu, — *zâf*;

soit dans des verbes :

Z. *inna ias* il lui dit;
B.Sn. *iinās* — (mis pour *iinnās*, *innāiās*);
Z. *annettes* nous dormirons;
B.Sn. *ântês* —
Je les ai salués *sellmâḫsen*, pour *sellmeγḫsen*.

La voyelle allongée peut parfois changer de son :

Z. *iffer* aile, B.Sn. *âfer*.

2° Lorsque dans le mot disparaît une voyelle (ou une consonne) :

Z. *isisnou* arbouse, B.Sn. *sâsnu*;
— *ifilkou* faucon, — *fâlku*;
— *agarfiou* corbeau, — *žârfe*;
— *adhadh* doigt, — *ḍâḍ*;
— *aouren* farine, — *âren*;

ou lorsque plusieurs voyelles tombent. Ex. :

Z. *agoulim* peau, O.K. *îlem*;
Haraoua *thagijourth* tronc (R.B.), B.Sn. *θiiieṛθ*;
Z. *tharikth* selle (R.B.), — *θrîθ*.

1. Ce phénomène s'observe fréquemment dans les dialectes arabes.

On trouve un *ī* presque long à la fin de quelques mots :

B.Sn. *ári* alfa ; *izẹ̄* fiel.

(Voir *infra ī*, p. 52).

a, *ä*, *ā*.

L'*ä*, ou l'*a*, ou l'*ā* remplace souvent l'*i* du zouaoua ; soit un *i* initial (1). Ex. :

B.Sn. *ắlīli*, Z. *ilili* (R.B.) laurier rose ;
— *áɣīl*, — *ir'il* — bras ;
— *áfer*, — *ifer* — aile ;
— *áɣẹ*, — *ir'i* — lait ;
— *ắsli*, — *isli* — fiancé ;
— *aðmim*, — *iðmim* (R.B.) aubépine ;

soit *i* à l'intérieur d'un mot :

B.Sn. *sâsnu*, Z. *isisnou* (R.B.) arbouse ;
— *fâlku*, — *ifilkou* (S.S.) faucon ;
— θ*mälla*, — *thimilla* (R.B.) tourterelle ;

soit à la fin d'un mot :

B.Sn. *áženna*, Z. *igenni* (R.B.) ciel ;
— *ámṭṭa*, — *imetti* (R.B.) larme ;

soit après un θ marquant le féminin :

B.Sn. θ*ắzīri* ; Z. *thiziri* clair de lune ;
— θ*áfɣā* ; — *thifer'ouets* artichaut ;
— θ*ássir*θ ; — *thissirth* moulin ;

et dans les noms d'action de la forme zouaoua θ*imeXīū*θ. Ex. :

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 12.

B.Sn. θ*ámenγiu͡u*θ, Z. *thimenr'iouth* bataille;
— θ*ámesγiu*θ, — *thimesr'iouth* achat.

Il remplace parfois l'*u* du Zouaoua :

B.Sn. *âzzu* et *ázĕzzu*, Z. *ouzzou* (R.B.) genêt;

l'*a* pur est rare chez les B. Snoûs, on le trouve cependant dans des mots où il remplace une consonne disparue. Ex.:

B.Sn. *izẓa*, Z. *izger* il traverse;

ou bien à la fin d'autres mots dont une ou plusieurs voyelles ont disparu :

B.Sn. : *álĕfsa* et *álĕfsiu* serpent;
— *ázīza* et *ázīzau* bleu.

i, *ẹ*, *î*, *ĭ*.

L'*i* ou l'*ẹ* remplacent souvent chez les B. Snoûs le son *e* du Zouaoua, surtout après un *į* provenant d'une consonne *g*, *j*, *k* adoucie en passant dans notre dialecte. Ex. :

Z. *thagersa*, B.Sn. θ*áįẹrsa* soc;
— *agelzim*, — *áįẹzzīm*, pioche;
— *azekka*, — *áįẹtša* demain (1).

L'*î* ou *ệ* remplacent une consonne adoucie (2).

L'*i* furtif *ĭ* se trouve dans certains mots où il paraît tenir la place d'un *š* zouaoua. Ex. :

B.Sn. θ*äzelmúmmụĭ*θ lézard;
Z. *tazermemouçht*.

1. Cf. *supra* Phonét. : *g*, *ž*, *k*.
2. Cf. *supra* Phonét. : le *į*.

Dans quelques impératifs l'*i* ou l'*ī* correspondent à un *u* zouaoua. Ex. :

Z. *ergou* (R.B.), O.K. *ĕrẑīθ* rêver;
— *árou* (R.B.), B.Sn. *âri* écrire;
— *ernou* (R.B.), — *érni* ajouter (1);

on trouve parfois un *ĭ* devant le *ǎ* légèrement guttural qui tient lieu de ع dans des mots empruntés à l'arabe :

qûrnīḁ̈ä ou *qûrnīعä* artichaut, ar. قرنون;
ḍálīä pastèque, ar. دلاعة.

u, *ů*, *o̤*.

L'*a* ou l'*i* du Zouaoua et l'*u* ou l'*o̤* des B. Snoûs permutent fréquemment (2). Ce changement s'observe :

a) dans des noms :

B.Sn.	*lŭm*,	Z. *alim*	(R.B.)	paille;
—	*ămdūkūl*,	— *ameddakul*	—	ami;
—	*ûrθu*,	— *ourthi*	—	jardin;
—	*mûŝ*,	— *amchich*	—	chat;
—	*sγdrsōf*,	— *asr'arsif*	—	aune;

b) dans certains verbes à la 3e p. du sing. du prétérit (3) :

B.Sn.	*inγŭ* il a tué,	Z. *inrá*	(R.B.)
—	*itšú* il a mangé,	— *itcha*	—
—	*iušú* il a donné,	— *ifka*	—
—	*islú* il a entendu,	— *isla*	— (4);

1. Cf. Gourliau, *Gram. Mz.*, p. 11. Sur l'*i* final de l'impératif, voir *infra*, verbes de forme *XXi*.

2. Cf. Calassanti Motylinski, *Le Dj. Nef.*, p. 4 : « Cette préférence pour les sons sourds donne au dialecte des Nefousa une allure toute spéciale ».

3. La facilité avec laquelle les verbes changent de voyelles est remarquable dans ce dialecte. Les voyelles du prétérit sont souvent différentes au Kef et à Mazzer.

4. Chez les Zekkara on trouve la voyelle *i*. Ex. : *ínγi*, *ítši*, *iúši*, *ísli*.

c) dans des particules :

O.K. *um* comme, Z. *am*.

Réciproquement l'*i* ou l'*ẹ* des B. Snoûs peut correspondre à un *u* en Zouaoua, plus rarement cependant :

B.Sn. θἰɣ*mest* dent, Z. *tour'mesth* (R.B.);
— *áqzẹ̄n* chien, — *aqjoun* (R.B.).

e, *ė*, *å*.

La voyelle *e* ou *å* remplace parfois un *u* zouaoua :

B.Sn. *äl*ɣ*åm*, Z. *alr'oum* chameau;
— ɣ*ėrsen*, — *r'oursen* ils ont;

on trouve au contraire :

*tšûmā̈*θ bougie, ar. شمعة (1).

III. — Chute de voyelles.

Certaines voyelles disparaissent soit au commencement d'un mot, soit après le θ initial des noms féminins, soit à l'intérieur, soit à la fin des racines.

Exemples d'aphérèse. — Dans les substantifs masculins la voyelle initiale tombe fréquemment; le mot commence alors par une consonne et les voyelles qui suivent peuvent être modifiées (voir *Voyelles longues*), en outre la consonne qui suit peut cesser d'être redoublée (2).

1. On dit de même à Nédromah : *hem* هُم, *kell* كُل, *kem* كُم, *lĕbịa* لوبية.
2. Cf. *infra*, noms de la forme (*a*) X.

Le phénomène me paraît se produire ici plus fréquemment que dans les dialectes de Bougie, des B. Menacer, des B. Iznacen, moins souvent qu'à Figuig.

Cette voyelle peut aussi disparaître après le θ initial du féminin ou le *d*. Ex. :

Voyelles *ă* ou *e* :

B.Sn.	*dzîu̯a* plat en bois,	B.M. *thezioua*	(R.B.);
—	*tsúmθa* oreiller,	Z. *thasoumtha*	—
—	θ*ᵉmart* barbe,	— *thamarth*	—
—	*tᵉsa* foie,	— *thasa*	—
—	θᵉ*fuīt* lumière,	— *thafoukth*	—

Voyelle *i* :

B.Sn.	θ*mállă* tourterelle,	Z. *thimilla*	(R.B.);
—	θγ*îrdâmt* scorpion,	— *thir'erdemth*	—
—	*dzízu̯a* abeilles,	— *thizizoua*	— (1)

Exemples de syncope. — Elle se produit soit au milieu d'un mot :

Z. *ikhef* tête ou *ir'ef*;
B.Sn. *íḫf* — ou *íγf*;
Z. *inisi* hérisson, B.Sn. *i̯énsi*;

soit dans un groupe de mots où la voyelle s'évanouit par euphonie ou en raison du principe de moindre action. Ex. :

Z. *thenna ias* elle lui a dit;
B.Sn. θ*ínnăs* ou θ*ínăs* mis pour θ*innăiăs*.

Exemples d'apocope. — Des voyelles qui existent en Zouaoua ou dans d'autres dialectes font défaut à la fin des mots correspondants chez les B. Snoûs, ce sont *u*, *iu*, *i*. Ex. :

1. Cet *i* réapparaît au pluriel, cf. *infra*.

Z. *amzouarou* premier (R.B.), B.Sn. *ámzụār*;
— *azizaou* bleu — — *ăzīza*;
— *agarfiou* corbeau — — *žârfẹ*;
Dj. Nef. *afriou* aile (C.M.), — *âfer*;
— *achchaou* corne — — *išš*;
Mzab. *ainiou* datte (E.G.), — *θíni*;
Ouars. *aberriou* sauterelle (R.B.), — *ábĕrru*;

Une voyelle peut disparaître à la fin d'un mot par euphonie :

B.Sn. *itših* pour *itšu ih* il l'a mangé (1).

IV. — Addition de voyelles.

Les exemples de prosthèse sont rares. Les substantifs arabes passant dans le dialecte des B.Snoûs prennent généralement une forme berbère, en préfixant *a* pour la forme masculine (en préfixant et en suffixant θ pour la forme féminine). Ex. :

áḫáddām domestique, ar. خدّام;
θ*ḥánūt* boutique, ar. حانوت.

Des voyelles apparaissent à la fin de certains mots et ne sont pas représentées en zouaoua :

B.Sn. et B.Izn. *ălĕfsiu* serpent, Z. *thalefsa* vipère;
B.Sn. *ášniu* jumeau, — *iken*;
— *ánẹžžiu* (ou *ánūži*) hôte, — *inebgi*;
— *ábliu* paupière.

La rencontre de deux articulations nécessite parfois l'addition d'une voyelle épenthétique; une contraction,

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 13.

une modification des consonnes peuvent être ainsi évitées; ordinairement c'est un *e* qui est ajouté; il peut être modifié au contact ou au voisinage des emphatiques. Ex. :

B.Sn. *θiγẹ́ḍâṭ* chevrette, au lieu de *θiγẹṭ*.

Voyelles Euphoniques

Dans le dialecte des B. Snoûs, on évite la rencontre de deux *a*, de deux *u*, d'un *a* et d'un *u*, d'un *u* et d'un *a* en intercalant un *i* entre les deux sons.

a) Entre deux *a*; ou entre *a* et *ä* :

B.Sn. *itrọ̄ḥáiäsli* le fiancé part, pour *itrọḥa äsli*;
— *mätta iá itš* ce qu'il mangera, pour *mättä a itš*.

b) Entre deux *u* :

B.Sn. *itšúiúššĕn* il mangea le chacal, pour *itšú uššen*;
— *anéžžiuiu* cet hôte, pour *anežžiuu*.

c) Entre *a* et *u* :

B.Sn. *itrọ́ḥa i uššén γer ụúrbaiūδi*, le chacal se dirigea vers cet enfant (on dit cependant *a ûθeγ* je frapperai).

d) Entre *u* et *a* (*f*) :

B.Sn. *iûθu i ärgâziu* il frappa cet homme, pour *iûθu ärgâziu*.

Dans le cas de rencontre d'un *u* et d'un *i*, la première de ces voyelles peut disparaître, alors la deuxième s'allonge. Ex. :

B.Sn. *itšíh* (pour *itšu ih*) il l'a mangé.

De même pour *u* et *a*, *a* et *u* :

itšâs äγrúmennes il lui mangea son pain, (pour *itšu äs*);

et parfois pour *i* et *a* :

miz âtšeγ ce que je mangerai, pour *miziâtšeγ*.

Plusieurs *i* peuvent se succéder :

éršelịi illis marie-moi à sa fille;
érnịi imendi ajoute-moi de l'orge.

DEUXIÈME PARTIE

MORPHOLOGIE

CHAPITRE I

Pronoms

A. — Pronoms personnels.

I. — *Première personne.*

§ 1. Pronoms isolés. — Le pronom isolé de la 1re personne du singulier se compose (1) : d'un support *n*, d'un thème *tš* :

B.Sn. *nétš*;
cf. B.M., Ouars., Har., Ks. *netch* (R.B.);
Zekk. *nétš*;
B.Izn. *nétš*.

A cette forme s'ajoutent des particules démonstratives :

a) *īten*, Kef *nétšītĕn*;
b) *īnten*, A.Larbi, A.Achir, A.Ziddaz *nétšīnten*;
c) *īnṭịn*, Mazzer *nétšīnṭịn*;
cf. B.M. *netchinti* (R.B.);
Zekkara *nétšịnti*, *nétšīnten*.

Le pronom pluriel comprend (2) : un support *n*; un thème *tš* ou *š*, la marque du pluriel *n*, la particule démonstrative *ịn* :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 79.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 82.

Kef., A.L., A.A., A.Z. *nétšnīn*;
Mazz. *néšnīn*;
Cf. Ouars, B.M. *netchnin* (R.B.);
Ks. *nechnin* (R.B.);
Zekk. *néšnin.*

En ajoutant *t* on obtient le fém. plur. :

B.Sn. *nétšnīnt*;
O.L. *nétšnīntīn.*

§ 2. Pronoms affixes. — *a) Suffixes d'un nom.* Le thème γ est tombé et la forme complète *inuγ* (1) se réduit à *īnu.* Cette forme est employée après les substantifs et signifie : *de moi*; elle sert à rendre les adjectifs possessifs *mon*, *ma*, *mes* (2). Ex. :

B.Sn. *ḍârīnu* mon pied (*ḍâr* pied);
fûsīnu ma main (*fûs* main);
θ*iḫsíụinīnu* mes brebis (θ*iḫsíụin* brebis);
cf. Rif, B.Izn., B. Hal., B.M. *inou* (R.B.);
Zekk., *fûsīnu* ma main.

Elle s'emploie aussi seule et signifie alors : le mien, la mienne, les miens, les miennes. Ex. :

aiδiuδi īnu ce chien est le mien;
θ*aimar*θ*iu īnu* cette jument est la mienne;
išrareniu īnu ces moutons sont les miens.

Remarque. — La forme *iu* du zouaoua n'est pas employée ici, mais on trouve la forme abrégée *i* (3) (rare). Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 78. — *Ksours et Figuig*, p. 18.
2. Cf. *infra* : Adjectifs et Pronoms possessifs.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 78, *i* à Ghadamès.

azellifi ma tête.

On dit aussi :

illi ma fille (1) ; *memmi* mon fils.

Au pluriel, le thème γ se présente sous la forme *en-náγ* (2) qui signifie : notre, nos, le nôtre, la nôtre, les nôtres :

B.Sn. *áḫḫāmĕnnáγ* notre maison;
ifássennáγ nos mains;
θiγálliniu ĕnnáγ ces montures sont les nôtres.

on trouve aussi *náγ* (*θnáγ*) :

úmaθnáγ notre frère (3);
cf. Zekk., B.Izn., B.B.Zeggou *ifássennáγ* nos mains.

b) *Suffixes d'une préposition.* — Après les prépositions autres que *n*, on trouve le pronom sous deux formes *i* et *i̯i̯a*. Ex. :

i — sur moi *ḫi* ou *ḫẹ*;
chez moi *γri* ou *γrẹ*;
avec moi *akî*;
ia — dans moi *δi̯i̯a* ou *δẹ́i̯a*;
de moi *zîi̯a* ou *zệi̯a*;
Zekk. sur moi *ḫfi*;
de moi *zii̯a*.

Précédé de la préposition *i*, ce pronom rend le datif; on a la forme *i̯i̯i* quand le pronom est placé après le verbe :

auδi̯i̯i apporte-moi (à moi).

1. Cf. H. Stumme, *Hand.*, p. 22, § 37.
2. Cf. sur cette forme R. Basset, *Études*, pp. 80-81.
3. Cf. *infra* : Adjectifs possessifs.

Si le pronom précède le verbe, on a la forme *ia* ou *a*.

aẟia iaɣeẟ ou *aẟa iaɣeẟ*, il m'apportera (à moi).

c) *Affixes d'un verbe.* — Ce sont les mêmes que les pronoms régimes indirects : *ii̯* après le verbe, *ia̯* ou *a* avant le verbe. Ex. :

žérii̯ regarde-moi ;
ūdiiá iúθūš il ne m'a pas frappé.

L'*u* final de certains verbes disparaît devant le pronom *ii̯* :

iúθii̯ il m'a frappé, (*iuθu* il a frappé) ;
izrii̯ il m'a vu, (*izru* il a vu).

L'*i* final d'un verbe se contracte avec l'*i* initial du pronom :

isīi̯ soulève-moi (*isi* soulève).

II. — *Deuxième personne.*

§ 1. Pronoms isolés. — Le pronom isolé se compose ici au masc. sing. d'un thème pronominal *k* joint à un support *š*. Ainsi que l'a établi M. R. Basset (1), les dialectes qui ont les affixes en *tš* ou en *š* affaiblissent, au pronom isolé, la particule de support et maintiennent intact l'affixe pronominal *k*. Chez les B. Snoûs, l'affixe est adouci en *h* et l'on a, par suite, au pronom isolé *š* comme support et *k* comme thème (2) :

B.Sn. *šékk* toi ;
cf. *chek*. B.Hal., Ouars. Har., B.M. (R.B.) ;
Zekk. *šékk* toi.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 86.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 87.

Cette forme subit un allongement par l'addition de particules démonstratives :

a) *ītĕn* : *š*ᵉ*kkītĕn* ou *škitĕn* (Kef), toi ;
b) *īṭịn* : *š*ᵉ*kkīṭịn* (O.L.) —
c) *ịnṭịn* : *š*ᵉ*kkịnṭịn* (O.L.) —
d) *intĕn* : *š*ᵉ*kkintĕn* (Mazz.) —
Zekk. *š*ᵉ*kkịnti* —

Le féminin sing. se compose du même support *š* et de l'affixe *m* :

B.Sn. *šémm* toi (fém.).

Ce pronom est allongé par diverses particules démonstratives :

īten : *šémmītĕn* et *šmītĕn* (Kef), toi (f.) ;
īṭịn : *šémmīṭịn* (O.L.) ; —
ịnṭịn : *šémmịnṭịn* (O.L.) ; —
ịntĕn : *šémmịntĕn* (Mazz.) ; —
cf. Ksours *chemmint* (R.B.) ; —
Zekk. *šémm*, *šémmịnti*. —

Au masculin pluriel (1), le support est *k* ou *š* ou χ. — Le thème *u* ou *k* des autres dialectes a disparu ; le pluriel est marqué par un *n* (*ĕn*). Enfin, la forme a été allongée par les particules *īu̯en* ou *īu̯em* :

Kef. A.L. *kénnīu̯en* vous ;
A.L. *šénnīu̯en* —
Mazz. *χénnīu̯en* —
cf. B.M. *χennīu̯en* (R.B.) vous ;
Har. *šénnīm* (R.B.) —
Zekk. *šénniu* —

1. Cf. Basset, *Études*, p. 88.

Pour obtenir le féminin pluriel on ajoute θ ou *t* au masc. pl.

Kef, A.L. *kénnīụent* vous (f.);
A.L., A.Z., B.B.S. *šénnīuem*θ —
Mazz. *χénnīụent* —
cf. Zouaoua *kounemthi* — (R.B.);
B.Hal. *kounimt* (R.B.) vous (f.);
Kef *kénniụenti* vous (f.);
A.L. *kénniụenten* —
Zekk. *šénnīmti* —

Chez les A. Larbi on emploie les formes *šénniụentem*, *šémmịntụem*, en s'adressant à deux femmes; et les formes: *šénniụenten*, *šémmịntụen*, en s'adressant à plus de deux.

§ 2. PRONOMS AFFIXES (Singulier). — Le thème est *h* ou *k*.

a) *Suffixes d'un nom.* Le pronom est *h* :

umäh ton frère;
illih ta fille;

il donne *m* au féminin :

ultmam ta sœur (f.);
illim ta fille (f.).

On trouve généralement après les noms, les formes *ennäh* et *ennem* :

fûsĕnnäh ta main (m.);
azéllīfĕnnem ta tête (f).

Aux A. Larbi, à Mazzer, au lieu de *h* et *enneh*, on trouve *š*, *enneš*; χ, *enne*χ :

A. L. *nánnaš* ta grand-mère;
Mazz. *nánna*χ —

A. L. *afûnāsĕnneš* ton bœuf;
Mazz. *afûnāsĕnneχ* —

b) *Suffixes d'une préposition.* Le thème est également *h* au masculin, *m* au féminin :

ḫăh (m.) sur toi, *ḫém* (fém.);
ꝺih (m.) dans toi, *ꝺim* (fém.);
A.L. *γréš* chez toi;
Mazz. *γréχ* —

Au datif, on a les pronoms *ih* et *im* (avant le verbe) :

aꝺih ịauꝺ il t'apportera (à toi);
ūꝺth ịiụīꝺeš il ne t'a pas apporté;
aꝺim ịīna il te dira (à toi f.).

et *äh* et *äm* (après le verbe) :

iûꝺäh aγṛûm il t'a apporté du pain;
θiûꝺäm elle lui a apporté (à elle).

c) *Affixes d'un verbe.* Le pronom est *šékk* ou *īšekk* quand il est placé après le verbe. On emploie *šékk* après les verbes aux personnes (*a*). Ex. :

1re p. sing. *ṭféγšekk* je t'ai saisi;
2e p. sing. *ûθīnšekk* ils t'ont frappé.

On emploie *išek* après les verbes aux personnes (*b*) :

3e p. s. *iṭṭfīšek* il t'a saisi;
1re p. pl. *nėḍfĕrīšek* nous t'avons suivi.

Aux mêmes personnes, on emploie selon le cas pour le fém. *šém* et *išem* :

2e p. pl. *ḍĕfrenšem* ils t'ont suivie;
3e p. s. *iṭṭfīšem* il t'a saisie.

(**Pluriel**) *a*) *Affixes d'un nom, d'une préposition.* Le thème *k* a disparu, la forme *ụen* est seule employée. Ex. :

umaθụen (θ euph.) votre frère;
illiθụen votre fille.

(On trouve aussi après les noms la forme *ĕnụen* : *ḍâḍĕnụen* votre doigt) :

éḫụen sur vous;
ðiụen dans vous;
γérụen chez vous.

On obtient le féminin en ajoutant un *t* :

issiθụent vos filles (à vous f.);
γérụent chez vous;
énụent de vous.

Au datif, le pronom est *aụen*, *aụent* quand il est placé après le verbe :

ịinaụen il vous a dit (à vous m.);
isiụelaụent il vous a parlé (à vous f.);

il devient *iụen*, f. *iụent* s'il est placé avant le verbe :

aðiụén ịina il vous dira;
uðiụén issăuăleš il ne vous parlera pas;
aðiụént iâud il vous apportera (à vous f.);
uðiuént inâγeš je ne vous ai pas dit (à vous f.).

b) *Affixes d'un verbe.* Le thème *k* reparaît, le pronom est, soit *kún*, soit *ikĕnniụen*, soit *kénniụen*.

Kénniụen est le pluriel de *šek* et comme lui s'emploie après le verbe aux personnes (*a*). Ex. :

ṭfénkénniụen ils vous ont saisis;
ūθíγ kénniụen je vous ai frappés;

ikĕnniʮen est le pluriel de *išek* et comme lui s'emploie après le verbe aux personnes (*b*) :

iḍfér ikénniʮen il vous a suivis,
nézrikénniʮen nous vous avons vus;

kún est le pluriel de *š* et, comme ce pronom, s'emploie avant le verbe :

akún iueθ il vous frappera;
ukún neḍfer nous ne vous suivrons pas.

Pour chacun de ces pronoms, on obtient le féminin en ajoutant un *t* :

ūθịnkénniʮent ils vous ont frappées;
izrikénniʮent il vous a vues;
akúntịedž il vous abandonnera (f).

III. — *Troisième personne.*

§ 1. Pronoms isolés (Singulier). — Le pronom isolé de la 3ᵉ pers. se compose au masc. sing. : d'un support préfixe *n*; du thème pronominal (suff. dir.) *t*; de part. démonst. *a*, *n* (1) :

Kef, O.L. *néttä*, *nĕttan* lui;
— *ntạn* lui;
cf. Bougie, Chelha *nettan* (R.B.);
Tazeroualt *ntán* (H.S.);
Zekkara *nĕttä*.

Pour former le féminin, on ajoute θ, *t* au masculin :

K. A.L. *nĕttāt*, *ntât*;
— *nĕttạnt*;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 98.

cf. Chelha, B.Iz., B.H., Ks., etc. *nettat* (R.B.);
Tazer. *ntắt* (H.S.);
Zekkara *nĕttā̆θ*.

(**Pluriel**). Au masculin pl. le pronom comprend un support préfixe vocalisé en ẹ ou en *e* : le thème pronominal *h*; la part. démonst. *i*, *n* (1) :

Kef. A.L. *nĕ́hnịn*, eux;
Mazz. *nẹ́hnịn*, eux;
cf. Rif, B.M., Ouars., Chaouia *nahnin* (R.B.);
Chaouia *nihenin* (R.B.);
Zekkara *nĕ́hnịn*.

Pour former le fém. pl. on ajoute *t* au masc. pl.; le *t* est ainsi placé après la part. démonstrative :

Kef *nĕ́hnịnt* elles;
Mazz. *nẹ́hnịnt*;
O.L. *nĕ́hnịntịn*, *nĕ́hnịntịn*;
cf. Rif, Ouars., B.M. *nehnint* (R.B.);
Zikkara *nĕ́hnịnt* et *nĕ́hnịnti*.

§ 2. Pronoms affixes. *a*) *Affixes d'un substantif ou d'une préposition.* — Le thème pronominal joint aux substantifs ou aux prépositions est *s* (2). Le masculin singulier est semblable au fém. sing. — Le pluriel se forme en ajoutant *en* au singulier, on ajoute ensuite *t* pour le fém. plur. Exemples d'emploi avec un substantif :

ûmās son frère;
íllis sa fille;
ultmaθsen leur sœur;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 100.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 97.

on trouve aussi après les noms la forme *nsen* (1). Exemple d'emploi avec les prépositions :

ḫés sur lui, sur elle;
γérsĕn chez eux;
nsent d'elles.

Ces pronoms servent à marquer le datif. Quand ils sont placés devant le verbe, ils sont accompagnés de la préposition *i*. Ex. :

aδis ịaụed il lui apportera;
ūδis taudeš ne lui apporte pas;
ūδisen iụiδeš il ne leur a pas apporté;
ūδisent itauδeš il ne leur (f.) apportera pas.

Quand ils sont placés après le verbe, ils sont accompagnés d'un *a*. Ex. :

ịûδäs il lui a apporté;
ûšäsen donne-leur.

Remarque. — Quand le verbe est terminé par un *a* ou par un *u*, on intercale entre cette voyelle et le pronom un *i* euphonique. Ex. :

ínnä iäs il lui dit;
ịéṛṛû iäs θimuzunînnes il lui rendit son argent.

Parfois l'*a* ou l'*u* final du verbe disparaît :

iûšäs il lui donna;
ịinäs il lui dit.

b) *Affixes d'un verbe* (Singulier)(2). — Le pronom régime

1. Cf. *infra* : Adj. poss.
2. Cf. R. Basset : « Le thème pronominal de la 3ᵉ pers. est *th, t, ts, ṭ, tch* pour le suffixe direct d'un verbe ». (*Études*, p. 95.)

direct de la 3ᵉ pers. du masc. sing., lorsqu'il est *placé entre une particule* (*aꝺ, ur*) *et le verbe* est toujours *h*. Le ꝺ de *aꝺ*, l'*r* de *ur* disparaissent. Ex. :

> *ûh ḍfīrγeš* je ne l'ai pas suivi;
> *ûh ittūš* il ne l'a pas oublié;
> *ûh nūfāš* nous ne l'avons pas trouvé;
> *áh iuџeθ* il le frappera;
> *áh tšeγ* je le mangerai;
> *áh zrem* vous le verrez.

Placé après le verbe, ce pronom peut être *ih*, *h*, ou *t*.

Remarque. — Le pronom *h* peut se combiner avec le γ final de la prem. pers. du sing. pour donner un *ḫ*. Ex. :

> *ḍéfreḫ* je l'ai suivi, *éttūḫ* je l'ai oublié;
> *ûfāḫ* je l'ai trouvé, *zrîḫ* je l'ai vu.

La voyelle du pronom tombe quand celui-ci est placé après un verbe terminé par *a*. Ex. :

> *iûfāh* il l'a trouvé;
> *nûfāh* nous l'avons trouvé;

ou après un verbe régulier terminé par *u*. Ex. :

íttūh il l'a oublié; *néttūh* nous l'avons oublié; *éttūh* oublie-le.

Après un verbe régulier terminé par *i*, cet *i* tombe et l'*i* du pronom persiste :

> *ízrīh* il l'a vu;
> *nézrīh* nous l'avons vu.

Au lieu de *h* on observe *t* aux 2ᵉ et 3ᵉ personnes du pluriel (masc. et fém.) :

ḍéfrĕnt ils l'ont suivi;
ĕttunt elles l'ont oublié, $t = t + t$;
ûfạ̄mt vous (m.) l'avez trouvé;
zrịmt vous (f.) l'avez vu, $t = \theta + t$;

et à la 2ᵉ pers. du sing.

ûfāt tu l'as trouvé, $t = \delta + t$;
zrît tu l'as vu —

Le *t* s'observe aussi après un pronom régime indirect de la 2ᵉ et de la 3ᵉ personne :

iûšāst il le lui a donné;
iûšāmt il te (f.) l'a donné;

mais on dit :

ịûš ịịẹ̄h il me l'a donné;
ịûš ānâḫ il nous l'a donné.

Le pronom féminin (3ᵉ pers. du sing.) est *t* quand il *précède le verbe*. Ex. :

ût iḍfīreš il ne l'a pas suivie;
ût nettūš nous ne l'avons pas oubliée;
átzṛēγ je la verrai;
átnetš nous la mangerons.

Quand ce pronom *suit le verbe* il peut être soit *it*, soit *t*.
Quand un verbe peut être suivi du pronom masc. *iḥ*, le pronom féminin sera *it*. Ex. :

âfīt trouve-la;
iḍfĕrīt il l'a suivie;
θézṛẹ̄t elle l'a vue.

Si au contraire le pronom masculin est *h* ou *t* le féminin est *t* :

éttumt vous l'avez oubliée;
iûfāt il l'a trouvée;
zrint ils l'ont vue;
éttūt oublie-la.

Au *ḫ* de la 1re pers. du sing. correspond pour le féminin *ḫt* :

éttūḫt je l'ai oubliée;
zrêḫt je l'ai vue;
ûfāḫt je l'ai trouvée.

(**Pluriel**). Le masculin plur. est *hen* si le pronom est placé *avant le verbe*. Ex. :

ûhen itšu il ne les a pas mangés;
áhen nzer nous les verrons.

Si le pronom est placé après le verbe, il peut être *hen* ou *ihen*; *ihen* est le pluriel de *ih* :

nédférīhen nous les avons suivis;
iézrẹhen il les a vus;

hen est le pluriel de *h* et de *t* :

néttūhen nous les avons oubliés;
zrêδhen tu les as vus;

ḫ a pour pluriel *ḫḫen*. Ex. :

ûfaḫḫen je les ai trouvés.

Le féminin plur. se forme en ajoutant un *t* au plur. masculin :

áhentnzer nous les verrons;
ittuhent il les a oubliées;
ûfaḫḫent je les ai trouvées;
iézrẹhent il les a vues.

Place des pronoms affixes (1).

Le pronom régime direct ou indirect se place :

1° Après le verbe : *a*) Lorsque celui-ci est au prétérit positif. Ex. :

iûθīh il l'a frappé;
innä iäs il lui a dit;
Zekk. *iḍĕfrịị* il m'a suivi;

b) ou à l'impératif positif :

áuδīt amène-la;
înäsĕn dis-leur; Zekk. *aụiθ* emmène-le;

c) ou à une forme d'habitude marquant soit l'*actualité* :

qâ itéttīt il le mange;
qâ iqqârǟs il est en train de lui dire;
Zekk. *qâ iséssīt* il la boit;

soit l'*habitude* :

itšâθịị il me frappe continuellement;
Zekk. *iẓẓâṛẹθ* il le regarde continuellement;

Cette forme peut être au participe :

mâges qâ iẓẓârĕn ịị qui est en train de me regarder;
Zekk *mâimes ụûš ịûθịn* qui t'a frappé?

2° Avant le verbe : *a*) Entre la particule *ūr* et le verbe employé à tous les temps : prétérit, *ûδis iūšūš* il ne lui a pas donné; aor. av. part., *ûδaiẓẓāṛδeš* tu ne me verras

1. Cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 16.

pas; à la forme d'hab., *qâ ûδiissāleś* il ne m'entend pas; au participe, *nĕttạn ellí ûś izrīneś* c'est lui qui ne t'a pas vu;

Zekk. *ûrtịisi* il ne l'a pas enlevée;
— *ûrδiizzārrĕś* il ne me voit pas.

b) Entre la particule *aδ* et le verbe. Ex. :

îḫs ah inĕγ il voulut le tuer;
áδii zrĕδ tu me verras;
Zekk. *ūr iéḫs at iâụeθ* il ne veut pas la frapper.

c) Entre la particule *ara* et le verbe. Ex. :

ûr iūg aräs iérr äuāl il refusa de lui répondre.

d) Entre les particules *asi*, *matta*, *asa* et le verbe (même au prétérit). Ex. :

ás īhen itsûr quand il les eût remplis.

e) Ou avant un verbe au participe (passé ou futur) :

mâges aδiịízrīn qui m'a vu?
mâges aδiịízren qui me verra?

Dans tous ces derniers cas, si le pronom accompagne une préposition, elle est elle-même rejetée avant le verbe :

áḫụen débbreγ je vous tirerai d'affaire;
ásiγres iūséδ quand il arriva chez lui;
ázzīs ásmeδ tu seras jaloux de lui;
Zekkara *áḫfi irzu* il me cherchera.

Le pronom régime indirect précède le pronom régime direct :

ûδīht ūśiγeś je ne te l'ai pas donné;
ûśīδäst tu le lui as donné;
Zekkara *ûrδäγt ūγirγeś* je ne te l'ai pas volé.

B. — Particules et pronoms démonstratifs.

§ I. PARTICULES DÉMONSTRATIVES. — Les particules démonstratives employées chez les Beni Snoûs sont *u* et *n* (1).

a) *Particule u.* — Cette particule est invariable; elle s'emploie après les noms d'êtres ou d'objets rapprochés que l'on indique, ainsi qu'après les pronoms qui en tiennent la place. Ex. :

ärgāzu cet homme-ci;
θ*ärbātu* cette petite-fille-ci;
irgäzĕnu ces hommes-ci;
θ*iγallinu* ces montures-ci;
ụû celui-ci, θ*û* celle-ci;
Zekkara *ätĕrräsu* cet homme-ci;
— θ*áḥḍẹṭû* cette petite fille-ci.
B.Men. *irgazenu* ceshommes-ci (R.B.).

Augmentée de la particule δ*i*, elle donne la forme allongée *u*δ*i* (invariable) :

θ*ämĕṭṭû*θ*ūdi* cette femme-ci;
lụâγešūdi ces enfants-ci.

Les A.Larbi emploient la forme allongée *ū*δ*iịäh* :

θ*úl*θ*ū*δ*iịäh* cette plate-bande que voilà.

Ces trois formes *u*, *ū*δ*i*, *ū*δ*iịäh* sont parfois précédées d'un *ị* probablement euphonique, d'où les nouvelles formes invariables *ịū*, *ịū*δ*i*, *ịū*δ*iịäh*. Ex. :

ärgāzịu cet homme;
*aγṛúmịū*δ*i* ce pain;
*ä*δ*rärịū*δ*iịäh* cette montagne.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 103; *Manuel kabyle*, p. 17.

Après les noms terminés par *a*, *i*, *u*, les formes *iu*, *iuδi*, *iūδiịäh* sont seules employées à l'exclusion de *u*, *ūδi*, *ūδiịäh*. Ex. :

árbaịūδi cet enfant ;
θälĕfsaiu cette vipère ;
áγiịu ce lait ;
išérriịūdi ce mouton ;
abérruịu cette sauterelle.

Au contraire, après les pronoms on n'emploie que *u*, *ūδi*, *ūδiịäh* :

ụú, *ụúδi* celui-ci.

b) *Particule n* (1). — Cette particule est employée sous la forme *in* après les noms et après les pronoms pour marquer l'éloignement. Ex. :

áδrārīn cette montagne-là ;
θámδintin cette ville-là ;
θín celle-là ;
Zekkara *áiδiịīn* ce chien-là ;
— *íγzerīn* cette rivière-là ;
B.Izn. *thiχétfĕtiịīn* cette fourmi-là.

De même que *u*, la particule *in* peut être précédée d'un *ị*. Ex. :

ábriδiịīn ce chemin-là ;
θásirθiịīn ce moulin-là.

Cette dernière forme est seule employée après les noms terminés par *a*, *i*, *u*. Ex. :

aγénžaịīn cette cuillère-là ;
ífriịīn cette grotte-là ;
ázruịīn ce rocher-là.

1. Cf. René Basset, *Études*, p. 106.

Après les pronoms, on emploie seulement *in*. Ex. :

iīnịn ceux-ci.

La particule *n* se rencontre aussi dans le dialecte des Beni-Snoûs à l'état redoublé sous la forme *enni*. De même que *u* et *īn*, elle est invariable, s'emploie après les noms et les pronoms, on la rencontre dans le discours après un substantif ou un pronom désignant un être, un objet dont il a été déjà question, elle est parfois employée pour *u*. Ex. :

mémmis nužellið ímγer; *ídž ụās innă iās ažĕllið iúzĕllū-γenni* le fils du roi grandit; un jour le roi dit à ce jeune homme;

mátta ụénni γräh qu'as-tu là;

Enni est parfois précédé d'un *i*. Cet *i* existe toujours entre la particule et un nom terminé par *a*. Ex. :

arbaienni l'enfant en question;

mais jamais entre la particule et un pronom :

θ*enni* celle, celui qui.

On trouve aussi ce démonstratif *enni* sous la forme abrégée *en*. Ex. on dit :

iggú ĭáměnni et *iggú ĭámměn* il fit ainsi.

§ II. Pronoms démonstratifs. — 1° Singulier.

a) Masculin. Le thème pronominal est dans ce dialecte *ụ*. A ce thème viennent s'ajouter des particules démonstratives marquant soit la proximité (*u*), soit l'éloignement (*n*). On a ainsi :

ụú celui, celui-ci;
ụīn celui, celui-là;
Zekkara et B.Izn. *ụú* celui-ci, *ụín* celui-là;

on obtient aussi en suffixant la particule *ūδi* la forme allongée :

ụûδi celui-ci;

et la particule *ini*. Ex. :

ụíni celui-là (A.L.);
ụûδi iqérreb δụini íbăɛăδ celui-ci est proche, celui-là est loin; B.Izn. *ụû iûdas ûịn ịéggᵘež*.

b) Féminin. Le thème pronominal est θ qui donne avec les particules démonstratives. Ex. :

u = θ*u* celle-ci (et Zekk., B.Izn.);
ūδi = θ*ûδi* celle-ci;
ịn = θ*ín* celle-là (et Zekk., B.Izn.);
īni = θ*íni* celle-là;
θ*ūdí δúḷtma* θ*īṇí δḥénna* celle-ci est ma sœur, celle-là est ma mère.

2° Pluriel. — *a*) Masculin. On trouve au masculin pluriel :

ịinịn ceux-ci, ceux-là (Kef et B.Izn.);
ịûnu ceux-ci, ceux-là (A.L.Mazz. et B.Izn.);
Zekk. *ûnu* ceux-ci, *ìnịn* ceux-là.

Remarque. — A côté de ces pronoms généralement employés, on trouve aussi la forme *ụan*, rarement usitée; elle est invariable. Ex. :

ụân ụúrgaz cet homme;
ụân tméṭṭúθ cette femme;
ụân ịirgāzen ces hommes;
ụân tsénnān ces femmes.

b) Féminin :

θinīn celles-ci, celles-là (Kef);
θûnu celles-ci, celles-là (A.L.);
Zekk. *θûnu, θinīn* celles-ci, celles-là;
B.Izn. *θûnu udsent θinīn iúggᵘžent* celles-ci sont près, celles-ci sont loin.

Les différents thèmes pronominaux peuvent être aussi suivis de la particule démonstrative *enni*; d'où les formes :

> *ųénni* celui (en question), celui-ci;
> *θénni* celle (en question), celle-ci;
> *ịénni* ceux (en question), ceux-ci;
> *θịénni* celles (en question), celles-ci;
> Zekk. *ųénni* celui (en question), celui-ci;
> fém. *θénni*, m.pl. *ịinīn*, f.pl. *θinīn*.

Les formes *ųénni*, *θénni*, *iénni*, *θịénni* rendent les expressions françaises celui qui, celle qui, ceux qui, celles qui, quiconque. Ex. :

ina iųénni iδịiá iūδen dis à celui qui m'a amené;
ųénni isĕrkūsén ūr-itâδfeš-ĕγri celui qui ment n'entre pas chez moi;
θịénni gīmi ntŭųųûrθ celles qui sont à l'entrée de la maison;

ainsi que les pronoms ce que, ce qui :

essnéγ ųénni qdseδ je sais ce qui te plairait;
ųénni δịia indδ γệr tisérkās ce que tu m'as dit n'est que mensonge;
tšīγ uenní dịiá ušīδ j'ai mangé ce que tu m'as donné;

ce, ceci se rendent par *ųú;* ce, cela se rendent par *ųīn* :

> *ųú ìnu, δųīn énnăh* ceci est à moi, cela est à toi;

ųu peut se réduire à *u* :

égg amuú ou *egg ammu* fais comme ceci;

ceci, cela, c'est là, voici, voilà se rendent par les formes suivantes :

âịu ou *áịịu* pour les choses ou les êtres *rapprochés* :

áịịu ǒělmûs lliǒịịá irǒḥěn ceci est (c'est là) le couteau que j'ai perdu;

áịịu ǒiγzer llí izụá bbᵘá voici le cours d'eau que mon père traversa;

āịú ǒūma voilà (voici) mon frère;

Zekk. *aịú ǒụéltma* voilà ma sœur;

— *aịú ǒisinu* c'est là mon cheval;

et pour les objets *éloignés* : *ain* ou *aịěn*. Ex. :

árgāz iénni guámmäs emmíddeniu aín dûma l'homme qui est parmi ces gens, c'est mon frère;

ain dissma θịénní gîmi n tŭụụūrθ ce sont mes sœurs qui sont près de la porte;

θamĕṭṭŭθịénni gŭbriǒ aín ǒụéltma cette femme qui est dans la rue, c'est ma sœur.

D. — Pronoms relatifs (1).

Les pronoms relatifs qui, que (2), se rendent soit par *ěnni*, soit par *élli*. Ex. :

L'homme qui est venu est mon frère, *árgāz ěnni iuzdén ǒûma*,

Zekk. *átěrrāsịn diusạn ǒûma*.

J'ai lu le livre que tu m'as prêté, *γriγ lkitâb ělli ǒịịá rḍěḷéǒ*.

Le mouton que tu as tué est à moi, *iśérri lli-nγiǒ iśérriinu*;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 20.
2. Voir *supra* : celui qui, p. 81.

Zekk. *išérriu nɣïδ înu*;

B.Izn. L'enfant que j'ai frappé est mon frère, *ašlâlĕnni ūθïɣ δûma*.

Il a mangé le pain que tu m'as donné, *ítšu íaɣṛûm ĕnní díia ūšïδ*,

Zekk. *ítši aɣṛúm dí θūšïδ*.

Après un pronom personnel, qui, que se rendent par *ĕlli* :

C'est toi que nous avons vu dans la forêt, *šᵉkkītĕn elli nezṛú δílɣābeθ*;

Zekk. *edšékk agĕẓṛịn dí lɣābeθ*.

C'est lui que je conduirai à Tlemcen, *nĕ́ttạn elli siuḍáɣ i Tlénsịn*.

Parfois le pronom relatif n'est pas exprimé :

B.Sn. *θárbat iuzdén δuéltma*, la petite fille qui est venue est ma sœur;

B.Izn. *árgāz iserkusen*, l'homme qui ment.

Après les expressions, c'est moi, c'est toi, etc., le pronom relatif se rend par *ai* (*ag*) ou par *a* :

B.Sn. *δnĕ́ttạn agịinḍn äụâlĕnni*, c'est lui qui m'a dit ces paroles.

Zekk. *δnĕ́tta agennạn aụdlu*.

B.Sn. *δšékk aδía-ūθịn*, c'est toi qui m'as frappé ;

Zekk. *δšĕkk aiδ-iūθịn*;

B.Izn. *δšekk ag-ûχeren* c'est toi qui as volé;

δūmá ag-ûdefen c'est mon frère qui est entré.

Si le verbe qui suit le pronom relatif se construit avec une préposition, elle se place avant le verbe :

L'homme que j'ai cherché est parti, B.Sn. *árgāz miḫ urzáɣ irọḥ*.

Zekk. J'ai trouvé l'homme que je cherchais, *ûfîɣ ätĕrräsú mạnḫéf ettûɣ rezzûɣ.*

B.Sn. *nĕttạn ĕlli azzís âsĕmeδ* c'est de lui que tu es jaloux.

B.Sn. *árbaiĕnni mīmiûšīɣ θimūzūnịn.....* l'enfant à qui j'ai donné de l'argent.

Les expressions, ce que, ce qui, peuvent se rendre par *ai̯* (*ag*) :

Donne-moi ce qu'il y a, B.Sn., Zekk. *ûši̯i̯ ag éllạn.*

Voilà ce que je t'ai dit, Zekk. *δu̯û ai däh enntɣ.*

Voilà ce que j'ai voulu, ce qu'il a voulu, B.Sn. *äi̯i̯u δu̯enní iδ íh īnāɣ.*

B.Sn. *δu̯în aí ḫseɣ, ág iḫs*;

Zekk. *ai̯i̯u aí ḫseɣ, ág eḫs*;

B.Izn. *ûr-fehîmeɣ main-dì θénnīδ* je n'ai pas compris ce que tu m'as dit.

C. — Manière de rendre les adjectifs et pronoms possessifs du français.

Les adjectifs possessifs *mon*, *ton*, *son*, etc. ; *ma*, *ta*, *sa*, etc. ; *mes*, *tes*, *ses*, etc., se rendent en faisant suivre le nom de l'objet possédé de la préposition *n* à laquelle viennent s'ajouter les pronoms personnels suffixes d'une préposition. Ex. :

i̯isīnu mon cheval;
aiδinnäh ton chien (poss. m.);
ūδemennem ta figure (poss. f.);
aḫḫāmĕnnes sa maison (poss. m.);
θau̯u̯ūrθennes sa porte (poss. f.);
azellīfennaɣ notre tête;
ifassennaɣ nos mains;

arraunnuen vos enfants (p. m.);
θamūrθennuent votre pays (p. f,);
asūnensen leur douar (p. m.);
abriδensent leur chemin (p. f.);

Zekk. *iḫfinu* ma tête;
fûsenneχ la main;
aiδinnes son chien (1).

Dans quelques cas isolés, la préposition *n* est répétée devant la particule *inu*. Ex. :

aịunīnu mon petit-fils (*aịu* petit-fils).

Après certains noms terminés par *a* (la plupart noms de parenté) la préposition *n* qui précède les pronoms affixes disparaît à toutes les personnes. Un θ probablement euphonique (?) se place aux personnes du pluriel entre le nom et le pronom. A la première personne du singulier, l'affixe a lui-même parfois disparu. Ex. :

ūma le frère, *ūma* mon frère;
ultma la sœur, *ultmäh* ta sœur (p. m.);
aiθma les frères, *aiθmam* tes frères (p. f.);
bba le père, *bbas* son père;
ḥenna la mère, *ḥennaθnaγ* notre mère;
dadda la grand-mère, *daddaθụen* votre grand-mère;
issma les sœurs, *issmaθsen* leurs sœurs;
Zekk. *ultma* ma sœur;
aiθmäχ tes frères;
hénnaθnaγ notre mère.

Il en est de même pour certains mots terminés par *i* :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 19; *Études*, p. 79; *Nédromah et les Traras*, p. 136; *Le Dial. des B. Izn.*, p. 4.

illi ma fille;
illih ta fille;
memmis son fils;
memmiθsen leur fils;
issiθuen vos filles;
Zekk. *mémmiχ* ton fils;
illitsen leur fille.

Les pronoms possessifs *le mien*, *la mienne*, etc. se rendent par *inu*, *ennäh*, *ennem*, etc. :

iisiú inu ce cheval est le mien;
Zekk. *ụu ínu*, *uin enneš* ceci est à moi, cela est à toi;

ou par *agĕn* (bien) :

áḫ aγrum ennäh θūšiδ ií agĕninu prends ton pain et donne-moi le mien;
áḫ agĕlinu prends le mien.

E. — Particules et pronoms interrogatifs.

§ 1. — Particules interrogatives

On trouve chez les B.Snoûs une particule interrogative *män* (*m.*) quel? Cette particule est invariable. Ex. :

mǻn-aiδi iûδeδ quel chien as-tu amené?
mǻn tiγällīn iésγū quelles montures a-t-il achetées?
Zekkara *mǻn taiδit θiuiiδ* quelle chienne as-tu amenée?
— *mǻn tiseδnạn diûsạn* quelles femmes sont venues?

§ 2. — Pronoms interrogatifs

quel précédé d'une préposition se rend de la façon suivante :

avec quel = *män ..... mikeδ*. Ex. :

avec quel homme es-tu venu?
B.Sn. *män ärgāz mikéδ usīδeδ*,
Zekk. *män ärgāz ụdkẹδ-θūsīδ*;

chez quel = *män .... γers* :

chez quel individu as-tu passé la nuit?
B.Sn. *män ärgāz γérs nsīδ*,
Zekk. *män ärgāz γérs θensīδ*.

On rend de même : dans quel = *män .... miδi*, avec quel = *män .... mīzzi*;

mīḫ sur qui?

mīḫ qa trúzzāδ qui cherches-tu;
Zekk. *ụiḫéf*;

mīδi dans quoi? dans qui :

miδi qa íssāụāl de qui parle-t-il?
Zekk. *ụiδi qa íssāụāl*;

mīmi pourquoi?

mīmi qâttrūδ pourquoi pleures-tu?
B.Izn. *máinḫef θétruδ* pourquoi as-tu pleuré?

il signifie aussi à qui? Ex. :

mīmi ūšīδ θimūzūnīnnäh à qui as-tu donné ton argent;
Zekk. *ụīmi θūšīδ θimūzūnīnnäχ mīmi izénz ịisĕnnes* à qui a-t-il vendu son cheval?
Zekk. *ụīmi izénz ịisĕnnes*;

símīγer de chez qui?

símīγer iúseδ de chez qui est-il venu?

ụi à qui, marquant la possession.

La particule *ụi* qui se trouve dans les termes *ụiḫĕf*, *ụiδi*, etc., du dialecte des Zekkara se rencontre chez les Beni-Snoûs dans l'expression : à qui est? Ex. :

B.Sn. *ụih ịïlĕn* à qui est-il;
B.Sn. *ụit ịïlĕn* à qui est-elle;
Zekk. *ụíθ ịïlĕn* à qui est-il;
ụîteθ ịïlĕn à qui est-elle;
B.Sn. *ụihen ịïlịn* à qui sont-ils;
B.Sn. *ụihent iïlīn* à qui sont-elles;
Zekk. *ụiθen ịïlịn* à qui sont-ils;
ụíθent ịïlịn à qui sont-elles.

Qui interrogatif. — L'*m* de *măn* se retrouve dans *mâgĕs* qui? Ce pronom est invariable. Ex. :

mâgĕs šékk qui es-tu?
mâgĕs néhnịn qui sont-ils?
Zekkara *mâịmĕs*;
mâịmĕs néhnịn qui sont-ils?

mâges peut être suivi du démonstratif *ụu* :

B.Sn. *mâgĕs ụú iúsdĕn* qui est venu?
Zekk. *mâimĕs ụú diûsạn*;
B.Izn. *mânis ụú iûdfen ílqu* qui vient d'entrer?

mâges traduit aussi les pronoms : lequel? laquelle?

mâgĕs ultmáh žărädăsent quelle est ta sœur parmi elles?

măn se combine avec diverses prépositions; on obtient ainsi : *míkeδ*, avec qui :

B.Sn. *míkeδ ūsδéδ* avec qui es-tu venu?
Zekk. *ụákeδ θūsíδ* —

miɣer chez qui, vers qui :

B.Snoûs *miɣer tséδ* chez qui as-tu dormi?
Zekkara *ɥiɣer ṭeṭṭseδ* —
B.Snoûs *miɣer ɣa trọḥeδ* vers qui vas-tu?
Zekkara *ɥiɣer qa trọḥeδ* —

Que interrogatif. — L'*m* interrogatif se trouve aussi dans les termes suivants : *mắttä?*, que? quoi?

B.Sn. *mắttä ḫseδ* que veux-tu?
Zekk. *mán θeḫseδ* —
B.Izn. *máin taḫseδ* —
— *máin δaχ irộḥen* Qu'as-tu perdu?
B Sn. *mắttä qá ɣqāreδ* que dis-tu?
Zekk. *man θéqqāreδ* —

mízzi?, avec quoi? (avec *zzi*) :

B.Sn. *mízzi úθīδ ärgäẓịu* avec quoi as-tu frappé cet homme?
Zekk. *mạ́nzi tuθīδ áterräsu*;
B.Izn. *mánzi* avec quoi?

miδi? dans quoi? (dans = *δi*) :

B.Sn. *miδi ĕggiδ-ezzīθ* dans quoi as-tu placé l'huile?
Zekk. *mạ́ndi θĕggiδ–ezzīθ*;

miḫ, sur quoi? pourquoi? (sur *ḫ*) :

B.Sn. *miḫ-rūleδ* pourquoi as-tu fui?
Zekk. *mạ́nḫef θūsiδ* pourquoi es-tu venu?
B.Sn. *miḫ qa trúzzāδ* que cherches-tu?
B.Izn., Zekk. *mạ́nḫef θelliδ trézzūδ* que cherches-tu?

où? *mâni*, devant un passé :

mâni rọḥéδ iḍénnād où es-tu allé hier?

Zekk. *mâni θensîδ zzāθịiḍénnād* où as-tu passé la nuit avant-hier?

devant un présent :

mâniqa itrộḥa où va-t-il?

devant un futur :

mâni aδrộḥeδ áitša où iras-tu demain?

d'où? *mânis* :

B.Sn. *mânis ih sγîδ* d'où l'as-tu acheté?
Zekk. *mânis θeddûleδ* d'où es-tu venu?
B.Sn. *mânīs nettạn* d'où est-il?

quand? *mélmil*, devant un passé :

B.Sn. *mélmīl immūθ* quand est-il mort?
Zekk. *mélmi dịūsa* quand est-il venu?
B.Izn. *mélmi γā-θrọ̄ḥèδ* quand partiras-tu?

devant un futur :

B.Sn. *mélmīl aiāséδ ūmäh* quand viendra ton frère?
Zekk. *mélmi daγra iās ūmäχ*

on dit aussi *manlụóqθ* :

B.Sn. *manlụóqθ mīδî áiršel* à quel moment se mariera-t-il?

Zekk. *manlụóqθ mandí iddáqqᵘāl* quand reviendra-t-il?

ma, en quoi?

mäh ịilịn en quoi est-il?
mät ịilịn en quoi est-elle?
mähen ịilịn en quoi sont-ils?
mähent ịilịn en quoi sont-elles?

Zekk. *mánt ịîlĕn* (m. s.);
— *mánteθ iîlĕn* (f. s.);
— *mánten ịîlĕn* (m. p.)
— *mántent ịîlĕn* (f. p.).

F. — Pronoms et adjectifs indéfinis.

Autre. Pour rendre le mot autre, adjectif, on emploie *ĕnnînẹ̄d* (1) invariable :

sriγ ịîs ĕnnînẹ̄d j'ai acheté un autre cheval;
iršel θamĕṭṭû͡θ ĕnnînẹ̄d il épousa une autre femme;
irọ̄ḥ γer θmūrá ĕnninẹ̄d il partit pour d'autres pays;
Zekk. on emploie aussi *ĕnnînẹ̄d* invariable. Ex. :

θahdẹ̄ṭ ĕnninẹ̄d une autre fille.

Autre, pronom, se rend par *ĕnninẹ̄d* précédé des pronoms démonstratifs *ụ*, θ, *i*, θ*i* :

idžĕn iqqîm δụénnînẹ̄d īrọ́ḥ l'un resta, l'autre partit;
tîšt qáttellem tennînẹ̄d qattlâ͡s θîḫsiụin l'une file, l'autre tond les brebis;
m. pl. *innînẹ̄d*;
f. pl. θ*innînẹ̄d*.

Quelqu'un, *un*, se rendent par *ídžĕn*. Ex. :

B.Sn. *idžén ĕzzisĕn* un d'entre eux;
Zekk. *idžén ĕzzisen* —
B.Sn. θ*îšt ĕzzisĕnt* une d'entre elles;
Zekk. *išt ĕzzisent* —
B.Sn. *iûseδ īdžen* quelqu'un vint;
Zekk. *īdžén ịūsâd* —

1. Ce mot est une métathèse de *ennidhen*. V. sur ce mot R. Basset, *Man. kab.*, pp. 21-22.

Aucun se rend par *la* suivi de *idž* un, *θišt* une :

la ttaddârθ mátẓṛẹγ ou *uẓẓṛẹγéš la θišt eddārθ* je ne vis aucune maison;

Zekk. *ūr zṛẹ́γ ulāδ išt ntèddarθ*;

la δiγzér ma iûfa ou *ūr iufâš la-dîdž ḭiγzer* il ne trouva aucune rivière;

Zekk. *ur ḭufá ūlad idžén ñiγzer.*

Aucun, pronom, se rend de la même façon :

lâ θišt ĕzzisén máťūθīγ je n'ai frappé aucune d'entre elles;

Zekk. *ūr ūθíγ ūlād-išt ĕzzisĕñ*;

on dit aussi : B.Sn. *ūr uθiγéš lā-tišt ĕzzisĕn.*

Personne se dit *la dîdžén* :

B.Sn. *la-dîdžén ūr-iûsīˀeš* (ou *ma iuseδ*) personne n'est venu;

Zekk. *ūlā-dīdžén ūrd-iûsa.*

Quelques s'exprime par *išra* suivi du génitif. Ex. :

B.Sn. *íqqīm išrá ųússạn* il resta quelques jours;

Zekk. *íqqīm χrá ųússạn*;

B.Sn. *ẓṛẹ́γ išra ḭirbạn* je vis quelques petits garçons;

Zekk. *ẓṛẹ́γ šrá nĕlųâγeš*;

B.Sn. *išrá-zzīsen* quelques-uns d'entre eux.

Tout se rend par *kul* invariable :

kul-middén rộḥen tout le monde est parti;

kul-tisĕˀnạn ûzdent toutes les femmes sont venues;

kúl-aγṛūm itšīh il a mangé tout le pain;

Zekk. *isųit qäζa* il l'a toute bue.

On se rend par la 3ᵉ pers. du pluriel du verbe; on donne parfois à ce verbe pour sujet les mots : *mídden* les gens, *ĕddûniθ* le monde :

B.Sn., Zekk. *qâren middén* on dit;

B.Sn. *ûθīn ūma ūssīnéγ mâgĕs* on a frappé mon frère, je ne sais qui.

CHAPITRE II

VERBE

De même que dans divers dialectes (1), et en particulier chez les Beni Menacer (2) et dans l'Ouarsenis (3), les préfixes de la 2e pers. du sing. et de la 2e pers. du pl. (m. et f.) tombent.

IMPÉRATIF (POSITIF).

Il se conjugue de la façon suivante :

2e p. du sing. *éffeγ* sors ;
2e p. du m. pl. *ĕffγem* sortez (4) ;
2e p. du f. pl. *ĕffγemθ* —

Comme on le voit, l'impératif pluriel (2e pers.) se forme en ajoutant *m*, *ĕm*, au singulier. Ex. :

érdĕḷ prête, *érdĕḷĕm* prêtez ;
éffĕγ sors, *éffĕγem* sortez ;
îsi lève, *isīm* levez.

Pour former le féminin pl. on ajoute *t* au masc. pl. Ex. :
ĕdž laissez (m.), *ĕdžemt* laissez (f.) ;
éffĕrem cachez (m.), *éffĕremt* cachez (f.).

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 127. Il semblerait que le pluriel de l'impératif dût se former par l'addition des particules *m* ou *n*, comme à l'aoriste, mais cette formation ne se rencontre que dans trois dialectes : Touat, Gouraro, Haraoua. — *Zenat de l'Ouars.*, p. 42.
2. Cf. René Basset, *Études*, pp. 114-119; *Manuel kab.*, p. 26.
3. Cf. René Basset, *Le dialecte des Beni Menacer*, p. 12.
4. Cf. René Basset, *Zenat. de l'Ouars.*, pp. 41-43.

Dans les dialectes voisins la deuxième pers. du m. plur. se forme en ajoutant θ au singulier :

Beni Iznacen *ďδfeθ* entrez ;
Zekkara *irăreθ* jouez ;
B. Bou Zeggou *éffγeθ* sortez ;
Figuig *étšeθ* mangez.

Impératif (Négatif).

Il n'est qu'une forme abrégée du futur négatif; le suffixe ŝ tombe au singulier, alors que l'*m* du m. pluriel est conservé. Ex :

ur téffeγeš ne sors pas ;
ur téffeγĕmeš ne sortez pas ;
ur téffeγĕmθeš (f.).

Le š subsiste parfois chez les Beni Bou Zeggou, les B.Iznacen, les Zekkara. De plus, dans ces derniers dialectes, la forme d'habitude employée porte le son *i* (au lieu de *a*) :

Beni Iznacen *ur tilīδes* ne monte pas (H *tâli*) ;
— *ur tiδīfeš* n'entre pas (H *tâδef*) ;
Zekkara *ăur tirīδeš* ou *ăur tiri* n'écris pas (H *târī*) ;
— *ăur tízzīlδeš* ou *ăur tízzel* ne cours pas (H *tázzel*) ;
B. Bou Zeggou *ur θqizĕδeš* ne creuse pas (H *qâz*) ;
— *ur θrénnideš* ne continue pas (H *renni*) ;
Figuig *ur tziḍeδeš* ne mouds pas (H. *zâḍ*).

Conjugaison régulière.

Prétérit positif

1° Impératif : *éC¹C²eC³*.
Prétérit pos. : *éC¹C²C³*. Ex. :

érḍẹḷ prêter.

J'ai prêté (m. et f.)	*érḍḷêγ*;
Tu as prêté (m. et f.)	*érḍḷêδ* [a];
Il a prêté	*iérḍẹḷ*;
Elle a prêté	*θérḍẹḷ*;
Nous avons prêté (m. et f.)	*nérḍẹḷ*;
Vous avez prêté (m.)	*érḍḷêm* [b];
Vous avez prêté (f.)	*érḍḷêmθ*;
Ils ont prêté	*érḍḷên*;
Elles ont prêté	*érḍḷênt* [c].

(*a*) B.Izn., B.B.Zegg., Zekk. *θérḍḷêδ* (j'ai observé aussi cette forme chez les A. Larbi, mais assez rarement).

(*b*) B.Izn., B.B.Zegg., Zekk. *θérḍḷêm* (et chez les A. Larbi).

(*c*) Zekk. *érḍḷênt* et *érḍẹḷneθ*.

2° Impératif : *C¹éC²C²eC³*.
Prét. pos. : *C¹éC²C²eC³*. Ex. :

séllem saluer.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*séllĕmêγ*,	*nséllem*;
2e pers. m.	*séllĕmeδ*,	*séllĕmem*;
— f.	—	*séllĕmemθ*;
3e pers. m.	*iséllem*,	*séllĕmen*;
3e pers. f.	*θséllem*,	*séllĕment*.

3° Impératif : *é*$C^1C^1C^2$.

Prét. pos., pers. *a*) (1) : C^1C^2´ (rarement *é*C^1C^1*e*C^2) ;

— pers. *b*) (2) : ´$C^1C^1C^2$. Ex. :

étter demander.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*tréγ*,	*nétter* ;
2e pers. m.	*tréδ*,	*trém* ;
— f.	—	*trémθ* ;
3e pers. m.	*ítter*,	*trén* ;
— f.	*θétter*,	*trént*.

4° Impératif : C^1*e*C^2.

Prét. pos., pers. *a*) : C^1C^2*é* ou C^1´C^2 ;

— pers. *b*) : ´C^1C^1*e*C^2. Ex. :

qél voir.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*qléγ* ou *q´léγ*,	*néqqèl* ;
2e pers. m.	*qléδ* ou *q´leδ*,	*qlém* ou *q´lem* ;
— f.	—	*qlémθ* ou *q´lemθ* ;
3e pers. m.	*íqqèl*,	*qlén* ou *q´len* ;
— f.	*θéqqèl*,	*qlént* ou *q´lent*.

Remarque. — Prétérit précédé de particules telles que : *qā*, *lā*, *mi*, *si*.

Au prétérit, la première consonne des verbes de forme (impérat.) C^1*é*C^2 (ex. : *qél* regarde) est redoublée à toutes les personnes, quand des particules telles que : *qā*, *lā*, *si*, *mi*, précèdent immédiatement ces verbes. Ex. :

1. C.-à-d. : 1re pers. masc. du sing.
2e pers. du sing. et du plur. (m. et f.).
3e pers. du plur. (m. et f.).
2. C.-à-d. : 3e pers. du sing. (m. et f.).
1re pers. du plur.

sî-qqlen quand ils eurent vu;
lâ-qqlĕγ j'avais vu.

Précédés de ces particules, les verbes de la forme *é*C^1C^1*e*C^2 conservent les deux consonnes C^1C^1 à toutes les personnes. Ex. :

trĕγ, mî-ttrĕγ (*étter* demander);
frén, sî-ffren (*éffer* cacher);
fγém, qâ-ffγem (*éffeγ* sortir).

5° Impératifs C^1aC^2, C^1iC^2, C^1uC^2, C^1C^2a, C^1C^2i, C^1C^2u, voir *infra*.

Prétérit négatif.

1° Impératif, *é*C^1C^2*e*C^3.
Prét. nég. (1), pers. *a*) : $C^1C^2\bar{i}C^3$;
— — *b*) : *e*$C^1C^2\bar{i}C^3$. Ex. :

éḍfer, suivre.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ūr-ḍfîrĕγeš*,	*ūr-néḍfîreš*;
2e pers. m.	*ūr-ḍfîrĕδeš*,	*ūr-ḍfîrĕmmeš* (a);
— f.	—	*ūr-ḍfîrĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-íḍfîreš*,	*ūr-ḍfîrĕnneš* (b);
3e pers. f.	*ūr-θéḍfîreš*,	*ūr-ḍfîrĕnteš*;

(*a*) rarement : *ūr-dfîrmeš*;
(*b*) rarement : *ūr-dfîrneš*.

2° Impératif : C^1*é*C^2C^2*e*C^3.
Prét. nég. : C^1*e*C^2C^2*e*C^3. Ex. :

séllem, saluer.

1. Cf. René Basset, *Zenat de l'Ouars.*, p. 43.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ūr-séllĕmγeš*,	*ūr-nséllĕmeš*;
2e pers. m.	*ūr-séllĕmδeš*,	*ūr-séllmemmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-séllmemθeš*;
3e pers. m.	*ūr-isellĕmeš*,	*ūr-séllmenneš*;
3e pers. f.	*ūr-θséllĕmeš*,	*ūr-séllmenteš*.

3e Impératif : $\acute{e}C^1C^1eC^2$.

Prét. nég., pers. *a*) : $C^1\bar{\imath}C^2$;

— — *b*) : $\acute{e}C^1C^1\bar{\imath}C^2$. Ex. :

éffĕγ, sortir.

	Sing.	Plur.
1re pers. m.	*ūr-fīγĕγeš*,	*ūr-néffīγeš*;
2e pers. m.	*ūr-fīγĕδeš*,	*ūr-fīγĕmmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-fīγĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-iéffīγeš*,	*ūr-fīγĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéffīγeš*,	*ūr-fīγĕnteš*.

4e Impératif : C^1eC^2.

Prét. nég., pers. *a*) : $C^1\bar{\imath}C^2$;

— — *b*) : $\acute{e}C^1C^1\bar{\imath}C^2$. Ex. :

qél, regarder.

	Sing.	Plur.
1er pers.	*ūr-qīlĕγeš*,	*ūr-néqqīleš*;
2e pers. m.	*ūr-qīlĕδeš*,	*ūr-qīlĕmmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-qīlemθeš*;
3e pers. m.	*ūr-íqqīleš*,	*ūr-qīlĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéqqīleš*,	*ūr-qīlenteš*.

Remarque. — Dans le dialecte des Beni Snoûs, l'*i* caractéristique du prétérit négatif apparaît généralement à la 3e pers. du sing. (sauf dans les verbes de forme $C^1\acute{e}C^2C^2eC^3$). On le rencontre moins fréquemment aux

premières personnes (sing. et pl.) plus rarement encore aux 2e pers. Ces particularités seront indiquées dans le dictionnaire.

Cet *i* apparaît aussi dans les dialectes voisins :

Figuig :	*éssen* savoir,	*ūr íssīneš*, etc. (1);
Beni Izn. :	*âdžu* mesurer,	*ūr-ídžiūš*;
	âḥel être fatigué,	*ūr-iûḥīleš*;
	âδef entrer,	*ūr-iûδīfeš*;
	éffer cacher,	*ūr-íffīreš*;
	érzeg être amer,	*ūr-írzīgeš*;
	éqqen lier,	*ūr-íqqīneš*, etc.;
Zekkara :	*ĕkkes* enlever,	*ūr-íkkīseš*;
	âdef entrer,	*ūr-iúdīfeš*;
	ĕllef divorcer,	*ūr-íllīfeš*;
	ĕllem filer,	*ūr-íllīmeš*;
	ĕdder tisser,	*ūr-íddīreš*;
	ĕḍfer suivre,	*ūr-íḍfīreš*;
	ĕddeδ suer,	*ūr-íddīδeš*;
	ĕffeγ sortir,	*ūr-íffīγeš*, etc.;
B.B.Zegg :	*ĕṭṭef* saisir,	*ūr-íṭṭīfeš*;
	ĕffeγ sortir,	*ūr-íffīγeš*, etc.

Aoriste avec particule (*a*, *aδ*, *ara*).

1° Ex. : *érzem* lâcher.

Je lâcherai	*aδ-érzĕmeγ* ou *ârzĕmeγ*;
Tu lâcheras	*aδ-érzĕmeδ* [(a)] ou *ârzĕmeδ*;
Il lâchera	*aδ-írzem* ou *āírzem*;
Elle lâchera	*āθérzem*;

1. Voir aussi *infra*, l'*i* qui apparaît dans ces mêmes dialectes, à l'aoriste négatif et à l'impératif négatif.

Nous lâcherons	*ānérzem*;
Vous lâcherez (m.)	*aδ-érzĕmem*[b] ou *ârzĕmem*;
Vous lâcherez (f.)	*aδ-érzĕmemθ* ou *ârzĕmemθ*;
Ils lâcheront	*aδ-érzĕmen* ou *ârzĕmen*;
Elles lâcheront	*aδ-érzĕment* ou *ârzĕment*.

2° Ex. : *éγres* égorger.

J'égorgerai	*aδ-γérsèγ*,	*āγérsèγ*;
Tu égorgeras	*aδ-γérseδ*,	*āγérseδ*;
Il égorgera	*aδ-íγres*,	*āíγres*;
Elle égorgera	*āθéγres*,	
Nous égorgerons	*ānéγres*,	
Vous égorgerez (m.)	*aδ-γérsem*,	*āγérsem*;
Vous égorgerez (f.)	*aδ-γérsemθ*,	*āγérsemθ*;
Ils égorgeront	*aδ-γérsen*,	*āγérsen*;
Elles égorgeront	*aδ-γérsent*,	*āγérsent*.

(*a*) Quelquefois, mais rarement chez les A.Lârbi : *atérzmeδ*.

(*b*) Parfois : *atérzmem* (A.L.).

Verbes irréguliers (1).

Catégorie I (*a*), impératif : *âC¹C²*.
Prétérit positif : *íC¹C²*. Ex. :

âṛû enfanter;
âụeδ apporter.

	Sing.	Plur.
1re pers.	: *îṛụèγ*, *iûδaγ*;	*nîṛû*, *nîụeδ*;
2e pers. m.	: *îṛụeδ*, *iûδèδ*;	*iṛụem*, *iûδem*;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 29-31; id., *Études*, p. 130-135; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 72-73; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 29-30; Hanoteau, *Gr. kab.*, p. 100-105; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 22-23.

2ᵉ pers f. : *iṛṷeδ*, *iûδèδ*; *iṛṷemθ*, *iûδemθ*;
3ᵉ pers. m. : *ịiṛû*, *ịiṷeδ*; *iṛṷen*, *iûδen*;
— f. : *θiṛû*, *θiṷeδ*; *iṛṷent*, *iûδent*.

Prét. nég. : iC^1C^2 (ou) iC^1iC^2.

Singulier.

1ʳᵉ pers. : *ūr-iṛṷeγeš* (ou *iṛiuγeš*, rare), *ūr-iûδĕγeš*;
2ᵉ pers. (m.) : *ūr-iṛṷeδeš* (ou *iṛiuδeš*, rare), *ūr-iûδeδeš*;
3ᵉ pers. (m.) : *ūr-ịiṛiuš* (ou *ịiṛṷeš*, rare), *ūr-ịiṷīδeš*;
3ᵉ pers. (f.) : *ūr-θiṛiuš* (ou *θiṛṷeš*, rare), *ūr-θiṷīδeš*;

Pluriel.

1ʳᵉ pers. : *ūr-niṛiuš* (ou *niṛṷeš*, rare), *ūr-niṷīδeš*;
2ᵉ pers. (m.) : *ūr-iṛiummeš* (ou *iṛṷemmeš*, rare), *ūr-iû-δĕmmeš*;
2ᵉ pers. (f.) : *ūr-iṛiumθeš* (ou *iṛṷemθeš*, rare), *ūr-iû-δĕmθeš*;
3ᵉ pers. (m.) : *ūr-iṛiunneš* (ou *iṛṷenneš*, rare), *ūr-iû-δĕnneš*;
3ᵉ pers. (f.) : *ūr-iṛiunteš* (ou *iṛṷenteš*, rare), *ūr-iûδĕn-teš*.

Aoriste.

1ʳᵉ pers. s. : *aδ-iṛṷâγ*, *aδ-âuδeγ*;
3ᵉ pers. m. s. : *aδ-ịiṛû*, *aδ-ịauδ* ou *aδ-ịaṷeδ*;
3ᵉ pers. m. pl. : *aδ-iṛṷĕn*, *aδ-auδen*.

Participe.

iṛṷĕn, *iūδen*.

Se conjuguent sur ce modèle :

âdžu, mesurer du grain;
âṷi, emporter;

ârû, enfanter;
âṷeḍ, apporter.

La même conjugaison se rencontre chez les Beni-Iznacen :

âṛû enfanter, *iṛṷâγ*, *θiṛû*, *iṛṷênt*;
addžu mesurer, *idžṷaγ*, *ịidžu*, *idzṷen*;
âṷi emporter, *iuịaγ*, *ịiṷi*, *iuịen*.

de même qu'au Figuig :

âṷed apporter, *iûdaγ*, *ịiṷed*, *iûden*;
âṛû enfanter, *iṛṷâγ*, *θiṛû*, *iṛṷênt*.

L'impératif aC^1C^2 devient uC^1C^2 chez les Zekkara. Mes informateurs m'ont donné :

âdžu mesurer, *ûdžṷêγ*, *iûdžu*, *ûdžuen*;
âṛûᶣ enfanter, *ûṛṷâγ*, *θûṛû*, *ûṛṷênt*.

Un *i* apparaît au prétérit négatif :

B.Izn : *ūr-ịidžiuš* il n'a pas mesuré;
B.B.Zegg : *ūr-θiriuš* elle n'a pas enfanté;
Zekkara : *ūr-údžiuγeš* je n'ai pas mesuré;
ūr θúriuš elle n'a pas enfanté (1).

CATÉGORIE I (*b*). Impératif : $dC^1\check{e}C^2$.
Prétérit pos. : $\hat{u}C^1C^2$.
Prétérit nég. : $uC^1\bar{i}C^2$. Ex. :

âδĕf, entrer.

1. Les verbes de cette catégorie paraissent être peu nombreux en berbère. M. R. Basset a signalé *aru*, aor. *tiru*. Voir aussi H. Stumme, *Schil. von Taz.*, § 118, p. 74.

Prétérit positif.

	Singulier.	Pluriel.
1er pers.	*ûδfeγ*,	*nûδef*;
2e pers. m.	*ûδfeδ*,	*ûδfem*;
2e pers. f.	—	*ûδfemθ*;
3e pers. m.	*įûδef*,	*ûδfen*;
3e pers. f.	*θûδef*,	*ûδfent*.

Prétérit négatif.

	Singulier.	Pluriel.
1re pers.	*ūr-ûδīfĕγeš*,	*ūr-nûδīfeš*;
2e pers. m.	*ūr-ûδīfĕδeš*,	*ūr-ûδfimmeš*
—	—	et *ūr-ûδīfĕmmeš*;
2e pers. f.	—	*ūr-ûδfimθeš*;
—	—	et *ūr-ûδīfĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-iûδīfeš*,	*ūr-ûδfinneš*;
—	—	et *ūr-ûδīfĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θûδīfeš*,	*ūr-ûδfinteš*;
—	—	et *ūr-ûδīfĕnteš*.

Aoriste.

aδâδfeγ, *aδiâδef*.

Participe.

įûδfĕn.

Se conjuguent sur ce modèle :

âhel se fatiguer, *âųeθ* frapper,
âδef entrer, *âsed* venir,

âsem être jaloux,
aḭem puiser,
âδen être malade,
ârez lier,
âmes être sale,
âlïi monter,
ânïi monter à cheval,
ârïi écrire,
âfïi voler.

La conjugaison est la même au Figuig :

âsed venir, *ûsdèγ*, *ḭûsed*, *ûsden* ;
âdef entrer, *ûdfèγ*, *ḭûdef*, *ûdfen* ;
âlïi monter, *ûlḭaγ*, *ḭûlïi*, *ûlḭen* ;
ârïi écrire, *ûrḭaγ*, *ḭûrïi*, *ûrḭen*, etc. ;

chez les Zekkara :

âdef entrer, *ûdfèγ*, *ḭûdef*, *ûdfen* ;
âli monter, *ûlḭaγ*, *ḭûlïi*, *ûlḭen* ;
âχer voler, *ûχrèγ*, *ḭûχer*, *ûχren*, etc. ;

chez les Beni-Iznacen :

ârïi écrire, *ûrḭaγ*, *ḭûrïi*, *ûrḭen* ;
âlïi monter, *ûlḭaγ*, *ḭûlïi*, *ûlḭen* ;
âfïi voler, *ûfḭaγ*, *ḭûfïi*, *ûfḭen* ;
âzzel courir, *ûzlèγ*, *ḭûzzel*, *ûzlen* ;
âḥel être fatigué, *ûḥlèγ*, *ḭûḥel*, *ûḥlen* ;
âsem être jaloux, *ûsmèγ*, *ḭûsem*, *ûsmen* ;
ânïi monter, *ûnḭaγ*, *ḭûnïi*, *ûnḭen*, etc.

La conjugaison des verbes de la forme *aCïi* (*âlïi*, *ârïi*) est à peu près identique.

Catég. I (*c*). Ex. :

âlïi, monter.

Prét. pos. :	*ûlḭaγ*,	prét. nég. :	*ūr-ûlḭīγeś* ;
—	*ûlḭeδ*,	—	*ūr-ûlḭīδeś* ;
—	*iûlī*,	—	*ūr-iûlīś* ;

Prét. pos. :	θ*ûlī*,	—	*ūr-θûlīš*;
—	*nûlī*,	—	*ūr-nûlīš*;
—	*ûliem*,	—	*ūr-ûliīmeš*;
—	*ûliem*θ,	—	*ūr-ûliīm*θ*eš*;
—	*ûlien*,	—	*ūr-ûliīneš*;
—	*ûlient*,	—	*ūr-ûliīnteš*.

Aoriste.

1re p. sing. *aδ-âlieγ*,
2e p. sing. *aδ-iâli*,
3e p. pl. *aδ-âlien*.

Participe.

iûlīn.

Catégorie I (*d*). Impératif : *i*C^1C^2.
La conjugaison est régulière (v. *supra*).
Prét. pos. : *î*C^1C^2.
Prét. nég. : *i*C^1*i*C^2. Ex. :

ireδ laver;
irêḍ s'habiller;
inez se baisser;
izīf crier;
iru réunir;
îri jeter;
îsi lever.

Les verbes, *îli* être, et *ini* dire, ont une conjugaison particulière.

Prétérit positif.

J'ai dit : *énnāγ* ou *énnīγ*, ou *ínāγ*, ou *ínīγ*.
Tu as dit : *énnāδ* ou *énnīδ*, ou *ināδ*, ou *ínīδ*.
Il a dit : *iénna* ou *iína*.
Elle a dit : θ*énna* ou θ*ína*.
Nous avons dit : *nénna*.
Vous avez dit (h.) : *énnam*.
— (f.) : *énnam*θ.
Ils ont dit : *énnān* ou *inān*.
Elles ont dit : *énnānt* ou *inānt*.

Zekk., B.Izn. : *énnīγ*, θ*énnīδ*, *innä*, θ*énnä*, *nénnä*, θ*énnam*, θ*énnam*θ, *énnān*, *énnānt*.

Prétérit négatif.

Je n'ai pas dit : *ūnndγeš* ou *ūnnīγeš*, ou *ūr-ínīγeš*.
Tu n'as pas dit : *ūnndδeš* ou *ūnnīδeš*, ou *ūr-ínīδeš*.
Il n'a pas dit : *ūr-ínnaš*.
Elle n'a pas dit : *ūr*-θ*énnaš* ou *ūr*-θ*inaš*.
Nous n'avons pas dit : *ūr-nénnaš*.
Vous n'avez pas dit (m.) : *ūr-énnāmeš*.
Vous n'avez pas dit (f.) : *ūr-énnām*θ*eš*.
Ils n'ont pas dit : *ūr-énnāneš* ou *ūr-ínāneš*.
Elles n'ont pas dit : *ūr-énnānteš* ou *ūr-ínānteš*.

Zekk., B.Izn. : *ūr-enniγeš*, *ūr*-θ*enniδeš*, *ūr-ínnaš*, *ūr*-θ*énnaš*, *ūr-nénnaš*, *ūr*-θ*énnāmeš*, *ūr*-θ*énnām*θ*eš*, *ūr-énnāneš*, *ūr-énnānteš*.

Aoriste.

Je dirai : *aδ-īniγ*.

Il dira *aδ-īni.*
Ils diront *aδ-inin.*

Participe.

iinin (Zekk. B.Izn. : *innān*).

Le verbe être : *ili* se conjugue à peu près sur le même modèle :

Prét. pos. : *éllīγ* ou *ĕllāγ*, *illa.*
Prét. nég. : *ūr-llâγeš.*
Aoriste : *aδ-ilīγ* (voir *infra*, verbe être).

Catégorie I (*f*). Impératif *âC.*

Prétérit.

Prét. pos. : *uCa*(K.) et *uCi*(A.L.).
Prét. nég. : *uCa*(K.) et *uCi*(A.L.) (l'*n* et l'*m* de la 2e et de la 3e p. m. pl. ne sont pas redoublés). Ex. :

âf trouver.

Singulier.

1re pers.	*ûfāγ*,	*ūr-fāγeš*;
2e pers.	*ûfāδ*,	*ūr-ûfāδeš*;
3e p. m.	*iûfa*,	*ūr-iûfāš*;
3e p. f.	*θûfa*,	*ūr-θûfāš*;

Pluriel.

1re pers.	*nûfa*,	*ūr-nûfāš*;
2e p. m.	*ûfām*,	*ūr-ûfāmeš*;
2e p. f.	*ûfāmθ*,	*ūr-ûfāmθeš*;
3e p. m.	*ûfān*,	*ūr-ûfāneš*;
3e p. f.	*ûfānt*,	*ūr-ûfānteš.*

Chez les O. Larbi, le verbe *ủf* se conjugue ainsi à ce temps ; prétérit pos. : *ủfīγ*, *ủfīδ*, *iủfa*, *θủfa*, *nủfa*, *ủfām*, *ủfāmt*, *ủfạn*, *ủfạnt*. C'est aussi de le sorte que le conjuguent les femmes âgées du Kef. Prét. nég. : *ūr-ủfīγeš*, *ūr-ủfīδeš*, *ūr-iủfīš* (*i* à toutes les personnes).

AORISTE.

aδ-ảfeγ, *aδ-iủf*.

PARTICIPE.

iủfạn.

Au Figuig, la conjugaison est la même qu'au Kef :

ảf : *ủfāγ*, *iủfa*, *ủfạn*.

Mais, chez les Zekkara, le verbe *ảf* se conjugue au prétérit comme chez les O. Larbi :

ảf : *ủfīγ*, *iủfa*, *ủfạn*.

De même chez les Beni-Iznacen :

ảf : *ủfīγ*, *iủfa*, *ủfạn*.

CATÉGORIE I (*e*) : Impératif : *éC¹C²*.
Prétérif positif : pers. *a* : *C¹C²i* ;
— — pers. *b* : *´ C¹C²u*. Ex. :
érẓ, briser.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ĕrẓiγ*,	*nérẓû* ;
2e pers. m.	*ĕrẓīδ*,	*érẓīm* ;
2e pers. f.	—	*érẓīmθ* ;

3e pers. m. *ịéṛẓù,* *ĕṛẓīn* ;
3e pers. f. *θéṛẓù,* *ĕṛẓīnt.*

Prétérit négatif : pers. *a* : $C^1C^2\bar{\imath}$;
— — pers. *b* : ⁄ C^1C^2u.

ūr-ĕṛẓíγeś je n'ai pas brisé ;
ūr-ịéṛẓùś il n'a pas brisé.

Aoriste.

1re pers. *aδ-eṛẓèγ* ;
3e pers. m. s. *aδ-ièṛẓ.*

Participe.

íṛẓīn, aịèṛẓen.

Se conjuguent sur ce modèle :

éγz creuser,	*ĕns* passer la nuit,
énγ tuer,	*éṛγ* être allumé.
étś manger,	*éẓḍ* moudre ;
érr rendre,	*éṛẓ* briser.

Les verbes ayant l'impératif de forme $C^1éC^2$ (ex. : *zéṛ* voir) ont une conjugaison identique.

Prét. pos. : *zṛêγ, ịézṛù, zṛīn* ;
Prét. nég. : *ūr-zṛíγeś, ūr-ịézṛùś, ūr-zṛīneś* ;
Aoriste : *aδ-zṛèγ, aδ-izeṛ* ;
Participe : *ízṛīn.*

Se conjuguent sur ce modèle :

sél entendre, *zéṛ* voir.
γér lire, *ûš* donner.
ûųeθ frapper, *sᵃû* boire.

Au Figuig, la conjugaison est un peu différente à la 3ᵉ pers. du pluriel. Ex. :

ĕ́rγ brûler, *érγīγ*, *írγu*, *érγen*
ĕ́rr rendre, *érrīγ*, *írru*, *érren*
ĕ́ịị faire, *éịịīγ*, *íịịu*, *éịịen*
} forme *é*C^1C^2.

nés passer la nuit, *énsīγ*, *ínsu*, *nsén*
γéz creuser, *éγzīγ*, *íγzu*, *γzén*
téš manger, *tšīγ*, *ítšu*, *tšén*
} forme C^1*é*C^2.

Chez les Beni-Iznacen, la 3ᵉ pers. du sing. et la 1ʳᵉ pers. du pl. sont vocalisées en *a* (pers. *b*). Ex. :

ĕ́tš manger, *tšīγ*, *ítša*, *tšịn* ;
ĕ́γr lire, *éγrīγ*, *íγra*, *γrịn* ;
ĕ́nγ tuer, *énγīγ*, *ínγa*, *nγịn* ;
ĕ́ẓḍ moudre, *éẓḍīγ*, *íẓḍá*, *ẓḍịn* ;
éls s'habiller, *élsīγ*, *ílsa*, *lsịn* ;
zér voir, *zrīγ*, *ízra*, *zrịn* ;
ĕ́rr rendre, *érrīγ*, *írra*, *rrịn* ;
éns passer la nuit, *énsīγ*, *ínsa*, *nsịn*.

Mes informateurs des Zekkara vocalisaient ces mêmes personnes *b* en *i*. Ex. :

ĕ́ṛẓ briser, *éṛẓīγ*, *ịéṛẓi*, *éṛẓīn* ;
ĕ́nγ tuer, *énγīγ*, *ịénγi*, *énγīn* ;
ûš donner, *ûšīγ*, *iûši*, *ûšịn* ;
ĕ́rγ brûler, *érγīγ*, *iérγi*, *érγịn* ;
ĕ́ssuч boire, *éssŭųīγ*, *ịéssŭųi*, *éssŭųīn* ;

éγr lire, *éγrīγ*, *ịéγri*, *éγrịn*;
ésγ acheter, *ésγīγ*, *ịésγi*, *ésγịn*;
édž laisser, *édžīγ*, *ịédži*, *édžịn*.

CATÉGORIE I (*h*) : Impératif : uC^1C^2.
Prétérit positif : uC^1C^2. Ex. :

ùhem, faire erreur.

	Singulier	Pluriel
1re pers.	*ùhmèγ*,	*nùhem*;
2e pers. (m.)	*ùhmeδ*,	*ùhmem*;
2e pers. (f.)	—	*ùhmemθ*;
3e pers. (m.)	*ịùhem*,	*ùhmen*;
3e pers. (f.)	*θùhem*,	*ùhment*.

Prétérit : généralement : uC^1iC^2.

1re pers.	*ūr-úehmĕγeš*,	*ūr-núhịmeš*;
2e pers. (m.)	*ūr-úehmĕδeš*,	*ūr-úhmīmeš*;
2e pers. (f.)	—	*ūr-úhmīmteš*;
3e pers. (m.)	*ūr-ịúhīmeš*,	*ūr-úhmịneš*;
3e pers. (f.)	*ūr-θúhīmeš*,	*ūr-úhmịnteš*.

AORISTE.

1re pers. sing. : *aδ-ùhmèγ*;
3e pers. m. sing. : *aδ-iùhem*;
3e pers. m. pl. : *aδ-ùhmen*.

PARTICIPE.

iùhmen.

Se conjuguent sur ce modèle :

ûhen être facile,
ússer être vieux,
ûhem se tromper,
ûzen, peser;
úḫḫer reculer;
úddeb éduquer;
úqqāḥ réchauffer.

La conjugaison des verbes de cette forme est identique chez les B.Iznacen. Ex. :

ûhem faire erreur, *ûhmèγ*, *iûhem*, *ûhmen* ;
ûrār jouer, *ûrāreγ*, *i̦ûrār*, *ûrāren* ;
ûsu faire un lit, *ûsūγ*, *iûsu*, *ûsūn* ;

au Figuig. Ex. :

ûrār jouer, *ûrāreγ*, *iûrār*, *ûrāren* ;

chez les Zekkaṙa. Ex. :

ûsu faire un lit, *ûsūγ*, *iûsu*, *ûsūn*.

Catégorie II (*a*). Impératif C^1C^2i.
La conjugaison est régulière.
Prétérit pos. : C^1C^2i. Ex. :

érni, ajouter.

	Singulier	Pluriel
1re pers.	*ĕrnīγ*,	*ṅérni* ;
2e pers. (m.)	*ĕrnīδ*,	*ĕrnīm* ;
2e pers. (f.)	—	*ĕrnīmθ* ;
3e pers. (m.)	*i̦érni*,	*ĕrni̦n* ;
3e pers. (f.)	*θérni*,	*ĕrni̦nt*.

Prétérit nég. : C^1C^2i.

1re pers.	*ūr-ĕrnīγeš*,	*ūr-nérnīš* ;
2e pers. (m.)	*ūr-ĕrnīδeš*,	*ūr-ĕrnīmeš* ;
2e pers. (f.)	—	*ūr-ĕrnīmθeš* ;
3e pers. (m.)	*ūr-i̦érnīš*,	*ūr-ĕrni̦neš* ;
3e pers. (f.)	*ūr-θérnīš*,	*ūr-ĕrni̦nteš*.

Aoriste.

1re p. sing. *aδ-érnīγ*;
3e p. m. s. *aδ-iérni*;
3e p. m. pl. *aδ-érnın*.

Participe.

írnın.

Se conjuguent sur ce modèle :

íri jeter,	*íni* dire,
ísi lever,	*ézzi* griller.
érni ajouter,	

Les verbes de la forme C^1C^2ii (le *i* est à peine sensible) suivent, eux aussi, la conjugaison régulière (catég. II (*b*)).
Prétérit pos. : $C^1éC^2ii$ (l'*m* et l'*n* sont redoublés). Ex. :

ézlii, rouler, tordre.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*zéliеγ*,	*nézli*;
2e pers. (m.)	*zélieδ*,	*zéliem*;
2e pers. (f.)	—	*zéliemθ*;
3e pers. (m.)	*iézli*,	*zélien*;
3e pers. (f.)	*θézli*.	*zélient*.

Prét. nég. : $C^1éCii$.

1re pers.	*ūr-zéliiγeś*; ou	*ūr-zélieγeś*,	*ūr-nézliś*;
2e pers. (m.)	*ūr-zéliiδeś*; ou	*ūr-zélieδeś*,	*ūr-zéliemmeś*;
2e pers. (f.)	—	—	*ūr-zéliemθeś*;
3e pers. (m.)	*ūr-iézliś*;	—	*ūr-zélienneś*;
3e pers. (f.)	*ūr-θézliś*;	—	*ūr-zélienteś*.

Aoriste.

1re p. sing. *aδ-zélieγ*;
3e p. m. sing. *aδ-izli*;
3e pers. m. pl. *aδ-zélien*.

Participe.

izélien.

Se conjuguent sur ce modèle (voir en outre cat. A) :

âfii voler,	*éḫsii* éteindre;
âlii monter,	*ésfii* fondre;
ânii monter à cheval;	*ézzii* taire;
ârii écrire;	*éfrii* clore.

Chez les Beni-Iznacen, au Figuig, chez les Zekkara, la conjugaison de ces verbes est également régulière. Ex. :

Figuig : *ézzii* traire, *ézzīγ*, *izzi*, *ézzīn*;
éfrii clore, *fériaγ*, *iéfri*, *férien*;
Zekkara : *érni* augmenter, *érnīγ*, *iérni*, *érnīn*;
isi lever, *isīγ*, *iisi*, *isīn*;
ésfii fondre, *sfiieγ*, *isfi*, *sfiien*;
B.Iznacen : *érži* rêver, *éržīγ*, *ierži*, *éržīn*.

Catégorie II (*c*). Impératif C^1C^2u.
La conjugaison de ces verbes est régulière.

Prétérit.

Prétérit positif : $C^1C^2\hat{u}$,
$\angle C^1C^2u$. Ex. :

éssu faire un lit.

	Singulier.	Pluriel.
1re pers.	*ssûγ*,	*néssu*;
2e pers. (m.)	*ssûð*,	*ssûm*;
2e pers. (f.)	— .	*ssûmθ*;
3e pers. (m.)	*íssu*,	*ssûn*;
3e pers. (f.)	*θéssu*,	*ssûnt*.

Prétérit négatif : $C^1C^2\hat{u}$,
$\acute{_}C^1C^2u$.

	Singulier	Pluriel
1re pers.	*ūr-ssûγeš*,	*ūr-néssūš*;
2e pers. (m.)	*ūr-ssûðeš*,	*ūr-ssûmeš*;
2e pers. (f.)	—	*ūr-ssûmθeš*;
3e pers. (m.)	*ūr-íssūš*,	*ūr-ssûneš*;
3e pers. (f.)	*ūr-θéssūš*,	*ūr-ssûnteš*.

Aoriste.

að-éssūγ,
að-íssu.

Participe.

íssūn.

Se conjuguent sur ce modèle :

éttu oublier, *ûsu* tousser;
ézẓû planter; *rû* pleurer.
éssu faire un lit;

La conjugaison des verbes terminés par *ūu* est aussi régulière, différente cependant de la précédente (cat. II(*d*)).

Prétérit.

Prét. positif : $C^{1'}C^{2}$*ų*,
— $C^{1'}C^{2}$*u*.

Prétérit négatif : $C^{1'}C^{2}$*ių* ou $C^{1'}C^{2}$*ų*,
— $C^{1'}C^{2}$*iu* $C^{1'}C^{2}$*u*, (l'*m* et l'*n* sont redoublés). Ex. :

iruų réunir.

	Singulier.	Pluriel.
1re pers.	*ĭrųeγ*,	*nĭrū*;
2e pers. (m.)	*ĭrųeð*,	*ĭrųem*;
2e pers. (f.)	—	*ĭrųemθ*;
3e pers. (m.)	*ịĭrū*,	*ĭrųen*;
3e pers. (f.)	*θĭrū*,	*ĭrųent*.

1re pers.	*ūr-ĭriueγeś* ou *ūr-ĭrųĕγeś*;	
2e pers. (m.)	*ūr-ĭriuðeś* ou *ūr-ĭrųĕðeś*;	
2e pers. (f.)	—	—
3e pers. (m.)	*ūr-ịĭriūś* ou *ūr-ịĭrųeś*;	
3e pers. (f.)	*ūr-θĭriūś* ou *ūr-θĭrųeś*.	

1re pers.	*ūr-nĭriūś* ou *ūr-nĭrųeś*;
2e pers. (m.)	*ūr-ĭriūmmeś* ou *ūr-ĭrųemmeś*;
2e pers. (f.)	*ūr-ĭriūmθeś* ou *ūr-ĭrųemθeś*;
3e pers. (m.)	*ūr-ĭriūnneś* ou *ūr-ĭrųenneś*;
3e pers. (f.)	*ūr-ĭriūnteś* ou *ūr-ĭrųenteś*.

Aoriste.

að-ĭrųėγ, *að-ịĭru*.

Participe.

ĭrųen.

Se conjuguent sur ce modèle :

ḍṛūч enfanter ;	*lissūч* se faner ;
ṭrūч réunir ;	*zizūч* être bleu.
ḍdžūч mesurer ;	

Au Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Zekkara, la conjugaison des verbes de cette forme est aussi régulière.

Figuig :	*ézẓû* planter, *ēzẓûɣ*, *izẓû*, *ézẓûn* ;
	éssu faire un lit, *éssūɣ*, *īssu*, *éssūn* ;
Beni-Iznacen :	*érzu* chercher, *ērzūɣ*, *irzu*, *érzun* ;
	ẓû aboyer, *ẓûɣ*, *iẓû*, *ẓûn* ;
Zekkara :	*ûsū* tousser, *ûsūɣ*, *iûsū*, *ûsūn*.

Catégorie II (*e*). Impératif : C^1C^2a.
(La conjugaison est régulière).
Prétérit positif : C^1C^2a. Ex. :

éžẓa, bêler.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*ěžẓaɣ*,	*néžẓa* ;
2e pers. m.	*ěžẓað*,	*éžẓam* ;
2e pers. f.		*éžẓamθ* ;
3e pers. m.	*ižẓa*,	*éžẓān* ;
3e pers. f.	*θéžẓa*,	*éžẓānt*.

Prétérit négatif : C^1C^2a (l'*m* et l'*n* des 2e et 3e p. du pl. ne sont pas redoublées) :

1re pers.	*ūr-ěžẓāɣeš*,	*ūr-néžẓaš* ;
2e pers. m.	*ūr-ěžẓāðeš*,	*ūr-éžẓāmeš* ;
2e pers. f.		*ūr-éžẓāmθeš* ;
3e pers. m.	*ūr-ižẓaš*,	*ūr-éžẓāneš* ;
3e pers. f.	*ūr-θéžẓaš*,	*ūr-éžẓānteš*.

Aoriste.

1re p. m. *aδ-žṳaγ*;
3e p. m. s. *aδ-ižṳa*.

Participe.

ižṳān.

Se conjuguent sur ce modèle :

émda être achevé,
ébḍá partager,
éqṳa être fort,
éšši̧a se plaindre,
irẓá être amer,
úrza chercher,
génfa être guéri,
élha être occupé,
ébna bâtir,
érsa porter des fruits,
éṭra survenir,
éḍḷá enduire,
éžṳa bêler.

Au Figuig, chez les B. Iznacen, chez les Zekkara la conjugaison diffère aux deux premières pers. du sing. (voy. *i* au lieu de *a*). Ex. :

Figuig *ébḍá* partager, *ébḍīγ*, *i̧ébḍá*, *bḍâ̧n*;
B.Iznacen *ébna* bâtir, *ébnīγ*, *i̧ébna*, *bnâ̧n*;
— *génfa* guérir, *θgénfīδ*, *igenfa*, *génfā̧n*;
Zekkara *ébḍá* partager, *θébḍẹ̄δ*, *i̧ébḍá*, *bḍâ̧n*.

Catégorie III (*a*). Impératif : $éC^1C^1āC^2$. La consonne C^1 est redoublée à l'impératif, à toutes les personnes (*b*), au participe. En outre, si une particule de forme *c v* précède la consonne C^1, celle-ci est redoublée.

Prétérit positif : pers. *a* : $C^1ūC^2$, rar. $ĕC^1C^1ūC^2$;
— pers. *b* : $\acute{-}C^1C^1ūC^2$. Ex. :

ĕ́ffāδ avoir soif.

	Singulier	Pluriel
1re pers. m.	*fûδeγ,*	*néffūδ;*
2e pers. m.	*fûδeδ,*	*fûδem;*
2e pers. f.		*fûδemθ;*
3e pers. m.	*iffūδ,*	*fûδen;*
3e pers. f.	*θéffūδ,*	*fûδent.*

Prétérit négatif : pers. *a*) : $C^1\bar{u}C^2$;
— — *b*) : $\acute{}C^1C^1\bar{u}C^2$.

	Singulier	Pluriel
1re pers.	*ūr-fûδĕγeš,*	*ūr-néffūδeš;*
2e pers. m.	*ūr-fûδĕδeš,*	*ūr-fûδemmeš;*
2e pers. f.		*ūr-fûδemθeš;*
3e pers. m.	*ūr-iffūδeš,*	*ūr-fûδenneš;*
3e pers. f.	*ūr-θéffūδeš,*	*ūr-fûδenteš.*

Aoriste.

1r pers. s. *aδ-fâδĕγ;*
3e pers. m. s. *aδ-iffāδ;*
3e pers. m. pl. *aδ-fâδen.*

Participe.

iffūδen.

Se conjuguent sur ce modèle :

éḷḷāz avoir faim, *énnām* être habitué,
ĕggāž déménager, *éẓẓāḷḷ* prier,
éqqār être sec, *éffāδ* avoir soif.

Les verbes ayant à l'impératif une forme $C^1\bar{a}C^2$ (Ex. : *lâl* naître) se conjuguent de façon presque identique :

Prét. pos. : *lûlĕγ*, *ilūl*, *lûlen*.
Prét. nég. : *ūr-lûlĕγeš*, *ūr-ilūleš*, *ūr-lûlĕnneš*.

Aoriste.

aδlûleɣ, *aδ-ilūl.*

Participe.

ilūlen.

Même conjugaison au Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Zekkara. Ex. :

Figuig *lâz*, *llûzeɣ*, *illûz*, *llûzen*;
— *gâž*, *gûžaɣ*, *igūž*, *gûžen*;
— *fâd*, *fûdeɣ*, *iffūd*, *fûden*;
Beni-Iznacen *fâδ*, *fûδeɣ*, *iffūδ*, *fûδen*;
Zekkara *fâδ*, *fûδeɣ*, *iffūδ*, *fûδen.*

Catégorie III (*b*). Impératif : C^1iC^2.

La conjugaison est régulière; ceux de ces verbes, tels que *mir* être versé, *siɣ* tendre, qui commencent par un *s*, un *m* et sont probablement des I, des II formes de racines non usitées dans ce dialecte à l'état simple, redoublent l'*s* ou l'*m* aux personnes *b* et au participe. Précédés de particules comme *qā*, *lā*, *mi*, *si*, *δá*, *áim*, ils redoublent la première consonne à toutes les personnes du prétérit. Ex. : *sif* tamiser.

Prétérit positif.

	Sing.	Plur.
1re pers.	*sîfeɣ*,	*néssīf*;
2e pers. m.	*sîfeδ*,	*sîfem*;
2e pers. f.		*sîfemθ*;
3e pers. m.	*íssīf*,	*sîfen*;
2e pers. f.	*θéssīf*,	*sîfent.*

Prétérit négatif.

1re pers.	*ūr-sifĕγeš*,	*ūr-néssīfeš*;
2e pers. m.	*ūr-sîfĕδeš*,	*ūr-sîfĕmmeš*;
2e pers. f.		*ūr-sîfĕmθeš*;
3e pers. m.	*ūr-íssīfeš*,	*ūr-sîfĕnneš*;
3e pers. f.	*ūr-θéssīfeš*,	*ūr-sîfĕnteš*;

Prétérit précédé de *qǎ*.

1re pers.	*qā̆-ssîfeγ*,	*qā̆-néssīf*;
2e pers. m.	*qā̆-ssîfeδ*,	*qā̆-ssîfem*;
2e pers. f.		*qā̆-ssîfemθ*;
3e pers. m.	*qā̆-íssīf*,	*qā̆-ssîfen*;
3e pers. f.	*qā̆-θéssīf*,	*qā̆-ssîfent*.

Aoriste.

1re pers. s.	*aδ-sîfeγ*;
3e pers. m. s.	*aδ-íssīf*.

Participe.

íssīfen.

Verbe avoir.

Le verbe avoir se rend, chez les Beni-Snoûs, au moyen de la particule *γer* chez, vers, que l'on fait suivre des pronoms *i*, *äh*, *em*, etc.

Il se conjugue ainsi au présent :

J'ai : *γ̕ri* ou *qā-γri*;
Tu as (m.) : *γ̕räh* ou *qā-γ̕räh*;
Tu as (f.) : *γ̕rem* ou *qā-γ̕rem*;
Il a : *γ̕res* ou *qā-γ̕res*;
Elle a —
Nous avons : *γérnåγ* ou *qā-γérnåγ*;
Vous avez (m.) : *γérụem* ou *qā-γérụem*;
Vous avez (f.) : *γéruent* ou *qā-γérụent*;
Ils ont : *γérsen* ou *qā-γérsen*;
Elles ont : *γérsent* ou *qā-γérsent*;

J'ai une maison : *γ̕ri θáddarθ*;
Il a des juments : *γ̕res tíγallīn.*
Zekkara *γri, γérχ, γérm, γérs, γérnåγ, γérụen, γérsen, γérsent*;
Zekkara *γrí áγṛûm* j'ai du pain;
B.B.Zeggou *γri, γrek, γrem, γres, γérnåγ, γérụen, γérsen, γérsent.*

L'imparfait se rend par le présent du verbe avoir précédé des 3ᵉ personnes de l'imparfait du verbe être (v. conj. *infra*) :

J'avais *ílla* *γ̕ri* (ou *llá-γri*);
— *θélla* —
— *éllạn* —
— *éllạnt* —

J'avais un mouton *ílla γ̕ri íserri*;
Zekk. *tûγri áγṛûm* j'avais du pain (*tûγ* inv.);
Tu avais une vache *θélla γ̕räh θáfunāst*;
Zekk. *táγγerχ írδen* tu avais du blé;
Il avait des moutons *ellạn γ̕res ízmmāren*;
Elles avaient des juments *ellạnt γérsent tíịmārịn*;
Zekk. *tûγγersent tíịmārịn.*

De même avec l'aoriste du verbe être, on formera le futur du verbe avoir.

Verbe être.

Chez les Beni-Snoûs, le verbe être se rend au présent en suffixant les pronoms régimes directs (suffixes), soit au mot *âqĕl*, soit à la particule *qă* (ou *qā*).

A la première personne on emploie *âqĕl* :

Je suis, *âqĕliįi* ou *âqlii*;
Nous sommes, *âqĕlānâɣ* ou *âqlānâɣ*.

On dit aussi :

Kef : *qâqlii*, je suis;
— *qâqlānâɣ*, nous sommes;
Zekkara : *âqliįi*, *âqaį* (*elliɣ*), je suis;
— *âqlānâɣ*, *qânâɣ* (*nélla*), nous sommes.

A la deuxième personne, on emploie la particule *qă*; on a :

2ᵉ pers. du masc. sing. : tu es, *qâ-šekk* et *âqă-šekk*, ou *qâš* et *âqāš* (A.L. *qâi-šekk*);
2ᵉ pers. du fém. sing. : tu es, *qâšem* et *qâi-šem*.
2ᵉ pers. du masc. plur. : vous êtes, *qâkun* et *qâkenniụem* (à Mazz. : *qâken*; à A.L. : *qâi-šenniụen*);
2ᵉ pers. du fém. plur. : vous êtes, *qâkunt* et *qâkenniụent* (à A.L. *qaišenniụent*).
Zekkara : *qâšen*, (f.) *qâšent* (*θéllam*).

A la troisième personne, on emploie à la fois *âqĕl* et *qâ* :

il est, *qâh* ou *âqāh* et *âqĕlīh* ou *âqĕllīh*;
elle est, *qâit* ou *âqait* et *âqĕlīt* ou *âqĕllīt*;

ils sont, *qâhen* et *âqĕlīhen*;
elles sont *qâhent* et *âqĕlīhent*;
Zekkara : m. s., *qâθ*, *qâiθ*; *âqĕllīs* (*illa*);
— f. s., *qât*, *qâit*; *âqellīst* (?) (*θélla*);
— m. p., *qâθen*, *qâiθen*; *âqĕllīsen* (*éllạn*)
— f. p., *qâθent*, *qâiθent*; *âqĕllīsent* (*éllạnt*, *éllāneθ*).

Les mots *âqliịi*, *âqlīh*, etc., servent à rendre les expressions : me voilà, le voilà, etc. Te voilà se dit *âḫ*. Ex. :

où est-il? *mâni-qâh*; le voilà, *âqĕlīh*
où es-tu? *mâni-qāšekk*; me voilà, *âqliịi*.

Le pronom n'est pas toujours exprimé après les particules *mâni*, *mânis*. Ex. :

où sont mes enfants? *mâni-qā árṛaŭīnu*;
où est ma sœur? *mâni-qā últma*.

Bien que les deux particules *âqĕl* et *qâ* s'emploient l'une pour l'autre, elles proviennent sans doute de deux racines différentes. La première n'est autre chose que le mot *âqĕl* (1) vois, on dit en effet au Kef :

âqĕlās mäni-qāh, vois où il est;
Fig. : *âqĕl-dīs*, regarde-le;

âqliịi, *âqlānáɣ* correspondraient ainsi exactement aux termes arabes راني, رانا.

Quant à la particule *qâ*, elle est fréquemment employée chez les Beni-Snoûs, notamment devant un verbe à la forme d'habitude pour indiquer que l'action a lieu au moment où l'on parle. (Voir sur cette particule, *infra*.)

L'imparfait du verbe être se rend par le prétérit du verbe *ili*, être (Voir la conjugaison de ce verbe, *supra*) :

1. Cf. Zouaoua, *aqlii*; R. Basset, *Man. kab.*, p. 24.

mâni-llāδ, où étais-tu?
ĕllâγ δi-úδrăr, j'étais à la montagne;
mâni θéllăm (A.L.), où étiez-vous?
nélla gúḫḫăm, nous étions à la maison.

A Mazzer, l'imparfait se rend par le verbe *tûγ* qui se conjugue ainsi :

tûγèγ, j'étais,	Zekkara,	*tûγai*;
θtûγeδ, tu étais (m.),	—	*tûγāχ*;
— tu étais (f.),	—	*tûγāšem*;
ittūγ, il était,	—	*tûγāθ*;
θéttūγ, elle était,	—	*tûγāt*;
néttūγ, nous étions,	—	*tûγānâγ*;
θtûγem vous étiez (m.),	—	*tûγāšen*;
θtûγemθ, vous étiez (f.),	—	*tûγāšent*;
tûγen, ils étaient,	—	*tûγāsen*;
tûγent, elles étaient,	—	*tûγāsent*.

Il est à remarquer que dans ce verbe, les préfixes sont conservés aux deuxièmes personnes (le fait est fréquent à Mazzer, plus rare à Aït Larbi).

Au Kef ce verbe n'est employé que pour rendre l'expression « il y avait, il était ». Ex. :

ttûγ izzmān ịẹmḍâṇ, il y avait autrefois.

Le futur se rend par l'aoriste du verbe *ili* conjugué avec les particules *aδ* ou *âra* :

aδ-īlîγ δámahlūš, je serai malade.

Verbe Être (négatif).

Les expressions françaises : je ne suis pas, tu n'es pas, il n'est pas, etc., se rendent par le pronom sujet correspondant suivi de *mášiδ* (ar. ماشي) :

Je ne suis pas malade, *néts mási-ðámahlūš*;

Je n'étais pas, tu n'étais pas, il n'était pas, se disent : *ūr-éllâɣeš* (1), *ūr-éllâðeš*, *ūr-íllaš*; et au futur : je ne serai pas, tu ne seras pas, *ūr-tiliɣeš*, *ūr-tiliðeš* :

Zekkara :	Je ne suis pas malade,		*ūr-élliɣ*	*ðámahlūš*;
—	Je n'ai pas été	—	*ūr-ditúɣ*	—
—	Tu n'as pas été	—	*ūr-šettúɣ*	—
—	Elle n'a pas été	—	*ūr-θettúɣ*	—
—	Je ne serai pas	—	*ūr-tīliɣ*	—
—	Tu ne seras pas	—	*ūr-tīlīð*	—
—	Il ne sera pas	—	*ūr-íttīli*	—

Verbe Avoir (négatif).

Le verbe avoir négatif se rend en plaçant *úlliš* (*ūr-íllīš*) devant les expressions *ɣʼri*, *ɣʼräh*, etc. Ex. :

úlliš ɣʼri, je n'ai pas, je n'avais pas, je n'aurai pas;
úlliš ɣʼräh, tu n'as pas, tu n'avais pas, tu n'auras pas;
Zekkara : je n'ai pas, *ūr-éɣri* ou *ūr-ílliš-ĕɣri* (*ūr θílli*, *ūr-éllịn*, *ūr éllịnt*); tu n'as pas, *ūr-ɣérχ*; il n'a pas, *ūr-ɣérs*, etc.
Je n'avais pas, *ūr-túɣeš-ĕɣri*;
Tu n'avais pas, *ūr-túɣeš-ĕɣérχ*, etc.;
Je n'aurai pas, *ūr-ittīli* (*ttīli*, *tīlịn*, *tīlịnt*) *ɣri*;
Tu n'auras pas, *ūr-ittīli ɣérχ*.

On trouve aussi les tournures suivantes dues à l'influence arabe :

ūɣérseš álli, il n'a pas de cervelle;
ūɣriš áɣrūm, je n'ai pas de pain.

1. Cette particule *š* paraît être due à l'influence arabe. Au Figuig on prononce souvent *šdį*, chez les Beni-Iznacen *šrā* (Z. *kra*).

Manière de rendre divers temps du français.

Imparfait (1). Pour rendre l'imparfait du français, les Beni-Snoûs ajoutent, à l'imparfait du verbe *être*, le verbe conjugué à la *forme d'habitude*.

Le verbe être (*lláγ*, *lláδ*) peut devenir simplement *lá* ou *lla* à toutes les personnes. Ex. :

manger, *étš*; hab. *tétt*;

je mangeais, *lláγ téttèγ* ou *lă-téttèγ*;
il mangeait, *illa ittet* ou *lă-ittet*;
ils mangeaient, *llán tétten* ou *lă-tétten*.

Lorsque j'entrai chez lui, il dormait, *si-úδfaγ γrés*, *llá iṭèṭṭéṣ*.

Quand je le trouvai, il mourait, *si-ūfáḫ*, *illá itmétta*.

Plus-que-parfait (2). Le plus-que-parfait se rend par l'imparfait du verbe *être*, suivi du verbe conjugué au *prétérit*. Ce dernier verbe est parfois suivi de l'expression *ịă*, à toutes les personnes. Ex. :

manger, *étš*;

J'avais mangé, *lláγ tšīγ*	(ou *lla*, *lă*)	et *lláγ tšīγ-ịă*.
Il avait mangé, *illá itšu*	—	et *illá itšu-ịă*;
Ils avaient mangé, *llạn tšịn*	—	et *llạn tšịn ịă*.

Lorsque tu entras près de moi, j'avais mangé, *si-úδfeδ ḫi llá tšiγ-ịă*.

Quand je le trouvai, il était mort, *si-ūfáḫ*, *illá immūθ*.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

Futur et futur antérieur (1). Dans les phrases, telles que les suivantes, où un futur est suivi d'un second futur ou d'un futur antérieur, on rend :

1° Ce second futur par l'*aoriste* (avec particule *að*) de ce verbe précédé de la particule *qā* (*qāi̯*). Ex. : Quand tu arriveras près de lui, il fuira, *sâ-γers âuðeð qâi að-irųel.*

2° Le futur antérieur par le *prétérit* du verbe conjugué, précédé de l'*aoriste* (part. *að*) du verbe *être*, précédé lui-même de la particule *qā* (*qāi̯*). Ex. : Quand tu arriveras à sa maison, il aura fui, *sâ-γers âuðeð qâi̯ að-īlí irųel.*

Un futur négatif se rendra par la forme d'habitude. Ex. : Lorsque tu iras à lui, il ne fuira pas, *sâ-γers rọḥeð ūr-itrúǵǵųāleš.*

Si le futur antérieur est accompagné de la négation, il se rend par le verbe *être* suivi du verbe conjugué au *prétérit négatif*. Ex. : Quand tu seras arrivé à sa maison, il n'aura pas fui, *sâ að-ûzdeð γer-úḫḫamĕnnes að-īlí ūr-irųīleš.*

Conditionnel (2). Le conditionnel du français (ou le présent, où l'imparfait, ou le plus-que-parfait précédés de *si*) se rend, selon le cas, par un présent, un passé ou un futur. — *Si* se rend par *milla* ou *lûkān*. Ex. :

Si en ce moment, j'avais de l'argent, j'achèterais un cheval (présent), *ûlqu milla-γri θīmuzūnịn qâi̯ asγéγ ịis.*

Si tu me frappais aujourd'hui, je te frapperais (présent), *lûkān aðịi̯a ūθéð ássu qâi̯ aš-ûθèγ.*

Si tu ne me donnes pas de suite de l'argent, je ne te laisserai pas sortir (présent), *milla uð-ịi̯a-tsûtšeðeš tīmuzūnịn qâ ūštedžâγeš að-éffγeð.*

Si hier j'avais eu de l'argent, j'aurais acheté une vache,

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

(passé) *iḍĕnnāḍ lŭkān ĕllâṇ-ĕγri θīmuzūnịn, lŭkān sγîγ θáfunāst.*

Si hier tu m'avais frappé, je t'aurais frappé, *iḍĕnnāḍ mílla ûθeδii aš-ûθèγ.*

Si hier tu ne m'avais pas salué, je ne t'aurais pas donné d'argent, *iḍennāḍ mílla ûẖi sellemĕδeš qā-ûδih tsûtšeγeš sụâleδ.*

Demain si j'avais de l'argent, j'achèterais un mulet (futur), *áitša, mílla aγriîlin tīmuzūnîn asγáγ áserδun.*

Si demain tu me frappais, je te frapperais, *áitša, mílla áδ-ia ūθéδ qdi aš-ûθèγ.*

Si demain tu ne me prêtais pas d'argent, je ne pourrais acheter un mouton, *áitša, mílla ûδ-ia tértleδeš tīmuzūnịn, qâ ūttqdâγeš āsγéγ išerri.*

Participes.

Le verbe qui suit certains pronoms interrogatifs ou relatifs se met au participe indéclinable.

Chez les Beni-Snoûs, il se forme des temps suivants :

1° *Du prétérit positif* : il est entré, *ịûδef*; part., *ịûδfĕn.* Ex. :

qui est entré, *mâgĕs ịûδfĕn* ;
Zekk., qui est sorti, *mâimĕs ụû-iffγĕn.*

2° *Du prétérit négatif* : il n'est pas sorti, *ūr-iffīγeš*; part. *ūr-iffīγĕneš.* Ex. :

qui n'est pas sorti, *mâges ūr-iffīγĕneš.*

3° *De l'aoriste avec particule* (*aδ, ara*) : ils parleront, *aδsiūlen*; participe, *aisiūlen.* Ex. :

Ce sont ces gens qui parleront, *míddeniu llí áissiūlĕn.*

4° *D'une forme d'habitude emp. seule* : *tsâθ*, part. *itšāθĕn*. Ex. :

C'est cet homme qui toujours me frappe, *árgäzūδi lli δiịá itsâθĕn dīma*;

ou *précédée de qā* : il court, *qā-ittázzel*; part., *qā-ittázzlĕn*. Ex. :

Vois cet enfant en train de courir, *zĕṛ arbáịen qā-itázzlĕn*;

ou *précédé de ūr* : il ne donnera pas, *ūr-itšūšeš*; part., *ūr-itšūšĕnneš*. Ex. :

Qui ne me donnera pas de pain, *mâgĕs ūδiịi itšûšĕnneš áγṛûm*.

Pour chacun de ces termes, le participe se forme en ajoutant *en* à la trois. pers. du m. singulier.

Si le verbe est terminé par *a*, par *u* ou par *i*, on ajoute simplement *n* :

qui donc pleure? *mâgĕs qā-ittrūn*;
qui a soulevé ce tronc? *mâgĕs ịisịn θiịiḙ́rθiu*;
qui t'a dit cela? *mâges iδīh īnḍn ụú*.

Si au prétérit, un verbe irrégulier est terminé par *u*, cet *u* fait place au participe à la terminaison *in* :

C'est toi qui l'as tué, *šĕ́kk ĕllīh inγịn*;
Zekk., *δšĕ́kk aiθ iẹ́nγịn*.

On emploie aussi le participe pour rendre un infinitif venant à la suite de verbes tels que : savoir, pouvoir, vouloir, craindre. Ex. :

Je n'ai pu soulever cet enfant, *ûr qĕddĕγeš aidgĕssịn arbá iu* (ou *aδ-isīγ*);

Zekk., *ûrzemrèγ ägįęssįn áḥdędû.*

Il craint de mourir, *qā-iggûδ aítmĕttạ̄n*;
Zekk., *itúqqᵘèδ ägęttméttān.*

Il sait parler, *issén aíssaųālĕn* (*aδ-isiųel*);
Zekk., Il ne sait pas parler, *ūr-issịn ägę́ssaųālen.*
Zekk., Je ne crains pas de mourir, *ūr-túqqᵘeδeγ ägęt-méttạ̄n.*

Remarque. — Dans les dialectes qui ont, pour le futur négatif, une forme d'habitude spéciale, on suffixe également *n* à cette forme pour avoir le participe :

Zekk., C'est lui qui ne voudra pas, *nétta äūr-íqqisĕn* (*éḫs* H *qâs*, fut. nég. *qís*).

Interrogation.

Il n'y a pas dans le dialecte de forme interrogative. Le ton de la phrase indique seul cette nuance. Le ton de la dernière syllabe est fortement surélevé (notamment chez les femmes).

On trouve cependant des tournures calquées sur celles de l'arabe :

As-tu? *illaš γrâh.*
Auras-tu? *áδ-īlíš γrâh.*
Y a-t-il? *íllāš.*
Y a-t-il des enfants dans ta maison? *illāš uųrbá guḫḫā-mĕnnâh.*
Y a-t-il du pain chez lui? *illāš γrés ųéγṛûm.*

Remarque. — Les mots *arba* et *aγrûm* sont au génitif, étant en annexion avec *š*

Des gens sont-ils passés ou non? *iẹ́mḍ̣ênes̆ lγâši náγ-ârāh.*

Verbes d'état.

Les verbes marquant les couleurs, les qualités, les défauts, se conjuguent comme les autres verbes (sans forme commune pour le pluriel) (1). Ex. :

	émlel,	être blanc;	*iẓâį*,	être lourd;
1re pers.	*méllėγ*	—	*iẓâįėγ*	—
2e pers.	*méllėδ*	—	*iẓâįeδ*	—
3e pers. m. s.	*įémlel*	—	*įiẓâį*	—
3e pers. f. s.	θ*émlel*	—	θ*iẓâį*	—
1er pers. pl.	*némlel*	—	*niẓâį*	—
2e pers. m. p.	*méllem*	—	*iẓâįem*	—
2e pers. f. p.	*méllem*θ	—	*iẓâįem*θ	—
3e pers. m. p.	*méllen*	—	*iẓâįen*	—
3e pers. f. p.	*méllent*	—	*iẓâįent*	—

Zekkara : être noir, *berχ*; *bérχnėγ*, θ*bérχneδ*, *ibberšen*, *bérχnen*, *berχnent*.

Aoriste avec part. : *aδ-méllėγ*, *aδ-iẓâįeγ*;
— — *aδ-įémlel*, *aδ-įiẓâį*.

Prét. négatif : *ūr-įémlīleš*, *ur-įiẓâįeš*.

Certains, parmi ces verbes, ont une forme impérative curieuse. Ex. :

iẓẹ̄d être doux, *úfsūs* être léger,
irįu être large, *iγla* être cher.

Quelquefois cette forme est double; à côté de *iẓâ*, être doux, on trouve *iẓâį*; à côté de *irza*, être amer, on trouve *irzaį* et l'on dit :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, pp. 34 et suiv.; *Études*, pp. 136-137.

iẓâγ et *iẓâịeγ*, j'ai été doux;
ịirza et *ịirzâị*, il a été amer;
iγlān et *iγlaịen*, ils ont été chers.

L'impératif *ûfsūs* donne au prétérit :

1re p. s. *úfsūsèγ* et *fsûsèγ*, j'ai été léger;
3e p. p. *úfsūsen* et *fsûsen*, ils ont été légers.

Exemples de ces verbes marquant des couleurs :

émlel être blanc, *ûrèγ* être jaune,
bérŝen être noir, *zîzu* être bleu;
ézẉèγ être rouge,

des manières d'être :

émγer	être	grand,	*qûḍèδ*	être	court,
émẓẹ	—	petit,	*δérγel*	—	aveugle,
iẓēδ	—	doux,	*ússer*	—	vieux,
iẓâ	—	lourd,	*dérder*	—	sourd,
írza	—	amer,	*ézḥèf*	—	estropié,
ẓẹ́rēθ	—	long,	*ébkeŝ*	—	muet.

Particules accompagnant un verbe.

1° *Particule aδ*. Cette particule précède l'aoriste auquel elle donne le sens du futur. Ex. :

âitŝá aδ-ázdèγ, demain, je viendrai;
Zekk., *âitŝá aδrôḥèγ*, demain, je partirai.

On trouve aussi l'aoriste avec *aδ* après les verbes exprimant un ordre, un souhait, un désir, pour rendre le subjonctif du français (où l'infinitif en tenant lieu) :

ūr-qâseɣeš aδ-dδfeδ-ĕɣri, je ne veux pas que tu entres chez moi;
inās aδ-iffeɣ, dis-lui de sortir;
aδ-ih-iūš rĕbbi lmût, Dieu te donne la mort!

On trouve également la particule *aδ* devant un verbe au participe (pour rendre un futur) :

mâges aδidzden, qui donc viendra?
Zekk., *mâimes ụideɣrá-ịāsen*, qui donc viendra?

Le δ de la particule *aδ* s'assimile toujours à l'*n* de la prem. pers. du plur. (Cf. Phonétique, l'*n*.)
Dans ce dialecte le δ peut s'assimiler :

au *d* (phonét. le *d*) au *z* (phon. le *z*);
au *t* (phon. le *t*) au *ṭ* (ph. le *ṭ*);
au *ḍ* (phon. le *ḍ*) au *f* (ph. le *f*).

Le δ s'assimile toujours au θ de la 3ᵉ p. f. s. (ph. *p*); *aδ* peut aussi devenir *á* (1). (Cf. Phonétique.)
Quand un pronom doit suivre *aδ* le δ ne tombe jamais :

aδ-ih-iṅāɣ, je te dirai;
aδ-iṅaɣ izer, il nous verra.

Peut-être le δ de *aδ* pourrait-il être rapproché du δ de support qui accompagne les pronoms placés avant un verbe négatif :

ūδ-ih iụiδeš, il ne t'a pas apporté (à toi);
ūδiịd itšâθeš, il ne me frappe pas;
ūδ-ináɣ izrúš, il ne nous a pas vus.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 120 : « dans plusieurs dialectes le *d* ou le *d'* sont tombés ».

Particule *ara*. — Elle est peu usitée, et dans les rares cas où elle s'emploie, elle est souvent remplacée par *að*; ainsi on dit :

lûkạn âželliδ ârat ịeršél, si le sultan l'épouse;

et aussi :

lûkạn âželliδ âdat ịeršél;
mâmeš arâs-eggèγ, que lui ferai-je?

et

mâmeš að-îs-eggèγ (et *að-âs-eggèγ*);
arâụen iñaγ, je vous dirai, et *að-îụen īñaγ*.

Particule *qa*. Cette particule s'emploie devant un verbe généralement à la forme d'habitude, pour indiquer que l'action a lieu au moment où l'on parle. Ex. :

qā-qâreγ, je lis, je suis en train de lire;
qā-ittāri, il écrit, il est en train d'écrire;
Zekk., *qā-itéttiθ*, il le mange;
qā-iséssit, il la boit.

On la trouve aussi devant un verbe au prétérit pour rendre notre passé indéfini :

Je te l'ai (déjà) donné, *qā-ûšiγāht*; en tlemc. راني اعطيت لك;
Il l'a (déjà) vue, *qā-iẓṛẹt*; en tlemc. راه شافها;
Zekk., *qā-ûịéḫθ*, je l'ai (déjà) emmené;

ou bien devant un pronom personnel pour rendre le verbe *être* (cf. Verbe être) :

milla ûliδ δénịi ụūδrâr qā-šékk δârgāz, si tu montes sur la montagne, tu es un homme.

FORMES

Forme en *s* (1re forme).

Chez les Beni-Snoûs, comme dans les autres dialectes, la première forme s'obtient en préfixant un *s* à la racine (1). Elle exprime généralement la *causativité*. Ex. :

sᵃ̆û, boire; I. *sessu*, faire boire;
éi̯i̯ūr, marcher; I. *síūr*, faire marcher;
étš, manger; I. *sétš*, faire manger;

parfois aussi la *transitivité*. Ex. :

énz, être vendu; I. *zénz*, vendu;
érγ, être brûlé; I. *sérγ*, brûler;
B.Izn., *érs*, être posé; I. *sérs*, poser;
— *ézγel*, être chaud; I. *sezγel*, chauffer;
— *éni̯*, être monté; I. *séni̯*, monter;
Zekkara, *ékker*, se lever; I. *sékker*, faire lever;
— *étš*, manger; I. *sétš*, faire manger;
— *érγ*, être allumé; I. *sérγ*, allumer;
— *éssᵃ̆u*, boire; I. *séssᵃ̆u*, faire boire;
B.B.Zegg., *éru̯eθ*, être dépiqué; I. *séru̯eθ*, dépiquer.

L'*s* factitif peut devenir *z* au contact d'un *d*. Ex. :

dûkel, accompagner; I. *zdûkel*, faire accompagner;

ou au contact d'un ꝺ qui devient alors *d*. Ex. :

1. R. Basset, *Études*, p. 137; *Man. kab.*, p. 38; *Zen. de l'Ouars.*, p. 45; *Le dial. des B. Men.*, p. 26; H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 69; A. de C. Motylinski, *Le dial. de R'dam.*, p. 33. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 26.

éδɣel, retourner; I. *zdûl*, faire retourner;

ou au voisinage d'un *z*. Ex. :

énz, être vendu; I. *zénz*, vendre;

Zekk., *énz*; I. *zénz* (mais on trouve *éδɣel*, revenir; I. *sdûl*, faire revevenir).

L'*s* peut devenir *š* au contact d'un *š*. Ex. :

ékkăl, passer la journée;
I. *šéššel*, faire passer la journée;
énšef, être plumé;
I. *šénšef*, plumer.

L'*s* peut aussi devenir *ṣ* au voisinage ou au contact d'une emphatique. Ex. :

îẓēδ, être doux; I. *sîẓēd*, adoucir;
éṭṭēṣ, dormir; I. *ṣûḍēṣ*, endormir;
éṭṭēf, saisir; I. *ṣûḍēf*, faire prendre;
ḍḥèš, rire; I. *ṣḍḥèš*, faire rire;
éṣmēḍ, être froid; I. *ṣéṣmēḍ*, refroidir;
Zekk. *éṭṭēṣ*; I. *ṣûḍēṣ*;
B.Izn. *éṭṭēḍ*, téter; I. *ṣûḍēḍ*, allaiter.

Les voyelles de la racine peuvent être modifiées; dans les verbes de forme $éC^1C^1eC^2$ (ex. *éffeγ* sortir) (1) l'*e* initial devient *ú* (*û*); I. $súC^1C^2eC^2$ ou $sûC^1eC^2$. Ex. :

éṭṭēḍ, téter; I. *ṣûḍēḍ*, allaiter.
éǵǵᵘeδ, avoir peur; I. *súǵǵᵘeδ* (2), effrayer.
éffeγ, sortir; I. *sûfeγ*, faire sortir, extraire.

1. Mais non ceux de la forme $aC^1Ce^1C^2$. Ex. : *ázzel*, courrir; I. *sázzel*, faire courir (Z. *ázzel*, I. *zízzel*).

2. On dit aussi : *séǵǵᵘeδ* et *síǵǵᵘeδ*.

éṭṭėṣ, dormir; I. *ṣûḍėṣ*, endormir.
étter, demander; I. *sûθer*, demander, faire demander.
éṭṭėf, saisir; I. *sûḍėf*, faire prendre.
Figuig, *éffėɣ*; I. *sûfėɣ*.
Zekk., *éṭṭėṣ*, I. *ṣûḍėṣ*; *éqqᵘeð*, avoir peur; I. *súqqᵘeð*, faire peur; *éffėɣ*, I. *sûfāɣ*.
B.Izn., *éṭṭėḍ*, I. *ṣûḍėḍ*.

Dans les verbes de forme *âC*[1]*C*[2] l'*a* initial devient *i* à la 1re forme. Ex. :

âṛû, enfanter; I. *sîṛû*, accoucher.
âðef, entrer; I. *sîðef*, introduire.
âfii, voler; I. *sîfii*, faire voler.
âlïi, monter; I. *sîlïi*, faire monter.
âḥel, être fatigué; I. *sîḥel*, fatiguer.
âɣeð, apporter; I. *sîɣeð*, faire venir.
ânïi, monter à cheval; I. *sînïi*, faire monter à cheval.
B.Izn. *âdef*, entrer; I. *sîdef*, introduire.
— *âli*, monter; I. *sîli*, faire monter.
Zekk. *âdef*, entrer; I. *sîdef*, introduire.
— *âli*, monter; I. *sîli*, faire monter.
— *âḥel*, être fatigué; I. *siḥel*, fatiguer.
— *éñ*, être monté; I. *séñ*, monter.
— *âṛû*, enfanter; I. *sîṛû*, accoucher.
Figuig (1) *étš*, manger; I. *sîtš*, faire manger.
— *âdef*, entrer; I. *sîdef*, faire entrer.

Les voyelles peuvent être modifiées à l'intérieur même de la racine. Ex. :

qâr, être sec; I. *séɣr*, dessécher.

1. Cf. R. Basset, *Dial. de Fig.*, p. 24.

La première consonne de la racine est parfois redoublée à la 1re forme. Ex. :

s^ă^u, boire; I. *séss^ă^u*, faire boire.

Dans certains cas, la première consonne de la racine se modifie en passant à la 1re forme. Ex. :

q devient γ
qîm, rester; I. *sγîm*, faire rester.
qâr, être sec; I. *sγér*, dessécher.

A une consonne redoublée dans la racine, peut correspondre à la 1re forme une seule consonne, précédée alors d'une voyelle longue :

ṭ devient *ḍ*
éṭṭèḍ, téter; I. *ṣûḍèḍ*, allaiter.
éṭṭèf, saisir; I. *ṣûḍèf*, faire prendre.

t devient θ
étter, demander; I. *sûθer*, faire demander.

k devient *š*
ékkāl, passer la journée; I. *šéššel*, faire passer la journée.
Zekk. *éqqār*, être sec; I. *sγâr*.
— *qîiiem*, rester; I. *sγîm*.

Certains verbes usités dans le dialecte à la 1re forme ne le sont pas à l'état simple. Ex. :

sénker, se lever pour manger pendant les nuits du mois de Ramadhan. (Cf. R. Basset, *Loqmân*, p. 325.)
skîtšu, livrer aux vers.

Conjugaison d'un verbe à la 1re forme.

Prétérit. Sa conjugaison est toujours régulière.

Quand le verbe à la forme factitive est de forme *svc* (ex.: *sîf* tamiser, *sîγ* tendre) l'*s* est redoublée aux personnes *b*. (Voir *suprà*, p. 127.) Ex. :

issīf, il tamise;
néssīγ, nous tendons;

de même à l'aoriste et au participe :

aδ-issīf, *issīfen*.

Au prét. nég. l'*m* et l'*n* des 2e et 3e p. du m. pl. sont redoublées :

ūr sîfĕmmeś, vous n'avez pas tamisé;
ūr sîfĕnneś, ils n'ont pas tamisé.

Aoriste. — Contrairement au zouaoua (1), l'*a* primitif des verbes tels que *sîli*, *sîδef*, etc. (de *âli*, *âδef*, etc.) ne reparaît pas à l'aoriste. Ex. :

âṛû, enfanter; I. *sîṛû*;
pr. *sîṛụèγ*, aor. *aδ-sirụaγ*;
pr. *isīṛû*, aor. *aδ-isīṛû*.

Principaux verbes usités à la 1re forme.

érs, être posé;	I. *sérs*, poser.
étś, manger;	I. *sétś*, faire manger.
éns, passer la nuit;	I. *séns*, faire passer la nuit.
érγ, être brûlé;	I. *sérγ*, brûler.
ékk, être trouble;	I. *sékk*, troubler.
ússer, être vieux;	I. *sússer*, vieillir.

1. Cf. R. Basset, *Man. kabyle*, p. 39.

úff, être gravé;	I. *súff*, gaver.
ûf, être mouillé;	I. *sûf*, mouiller.
ûhem, se tromper;	I. *sûhem*, tromper.
ûhen, être facile;	I. *suheṇ*, faciliter.
âγ, prendre;	I. *sâγ*, acheter.
ịf, être tamisé;	I. *sîf*, tamiser.
fdâẟ, avoir soif;	I. *sfâẟ*, altérer.
ḷâ̂z, avoir faim;	I. *sḷâ̂z*, affamer.
ĕrṷel, fuir;	I. *sérṷel*, faire fuir.
ĕkker, se lever;	I. *sékker*, faire lever.
ĕγres, égorger;	I. *séγres*, couper.
ĕmlel, être blanc;	I. *sémlel*, blanchir.
ĕzdĕγ, habiter;	I. *sezdĕγ*, faire habiter.
ĕnnėḍ, être roulé;	I. *sénnėḍ*, rouler.
ĕmγer, être grand;	I. *sémγer*, agrandir.
ĕrni, ajouter;	I. *sérni*, faire ajouter.
ĕmẓe, être petit;	I. *sémẓẹ*, rapetisser.
ĕzṷa, traverser;	I. *sézṷa*, faire traverser.
ĕrseḍ, être puant;	I. *sérseḍ*, rendre puant.
ĕzγel, être chaud;	I. *sézγel*, chauffer.
ĕḫsi, être éteint;	I. *séḫsi*, éteindre.
ĕršel, épouser;	I. *séršel*, faire épouser.
ĕnịi, être monté;	I. *sénịi*, faire monter, enfiler.
ĕhleš, être malade;	I. *séhleš*, rendre malade.
ĕmda, être achevé;	I. *sémda*, achever.
ĕsfi, être fondu;	I. *sẹsfi*, faire fondre.
ĕṣmėḍ, être froid;	I. *ṣéṣmėḍ*, refroidir.
ĕḫser, être gâté;	I. *séḫser*, gâter.
bédd, être debout;	I. *sbédd*, faire tenir debout.
ịûr, marcher;	I. *sịûr*, faire marcher.
ḥûf, tomber;	I. *sḥûf*, faire tomber.

rû, pleurer;	I. *srû*, faire pleurer.
nûm, être habitué;	I. *snûm*, habituer.
béršen, être noir;	I. *sbéršen*, noircir.
ḏḥèš, rire;	I. *sḏḥeš*, faire rire.
ûsāع, être large;	I. *sûsāع*, élargir.
mîr, être versé;	I. *smîr*, verser.
dúlla, descendre;	I. *zdúlla*, faire descendre.
líssu, être fané;	I. *slíssu*, faner.
kúṭṭêf, être pincé;	I. *skúṭṭêf*, pincer.
kúmmeš, être ridé;	I. *skúmmeš*, rider.
kîtšu (?),	I. *skîtšu*, livrer aux vers.
éṭṭêḍ, têter;	I. *sûḍèḍ*, allaiter.
éġġᶣeδ, avoir peur;	I. *súġġᶣeδ*, effrayer.
éffêγ, sortir;	I. *sûfêγ*, expulser.
éṭṭèṣ, dormir;	I. *sûḍêṣ*, endormir.
étter, demander;	I. *sûθer*, faire demander.
éṭṭêf, saisir;	I. *sûḍèf*, faire saisir.
âṛû, enfanter;	I. *sîṛû*, accoucher.
âdef, entrer;	I. *sîdef*, introduire.
âfiį, voler;	I. *sîfiį*, faire voler.
âlïi, monter;	I. *sîlïi*, faire monter.
âhel, être fatigué;	I. *sîḥel*, fatiguer.
âụeδ, apporter;	I. *sîụeδ*, faire venir.
ânïi, monter à cheval;	I. *sînïi*, faire monter.
iẓâį, être lourd;	I. *siẓâį*, alourdir.

Forme en *m* (2e forme).

La deuxième forme s'obtient, ainsi que dans divers dialectes, en préfixant un *m* à la racine (1).

1. Cf. René Basset, *Études*, pp. 140-141; *Man. kab.*, pp. 39 et 40. C'est l'*m* forme de M. H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 70.

Elle lui donne une signification réfléchie. Ex. :

ẹ́rẓ, être brisé; II. *mẹ́rẓ*, se briser;
îru, être rassemblé; II. *mîru*, se rassembler;

ou bien le sens de la réciprocité. Ex. :

ĕnγ, tuer; II. *ménγ*, s'entre-tuer;
dûkel, accompagner; II. *mdûkel*, aller de compagnie;
lâġa, rencontrer; II, *mlâġa*, se rencontrer;

Figuig, *mlak'a* (R.B.) (1);
— *mdûkel*;
B.Iznacen, *mérzeg*, être amer;
— *ménγ*, se disputer;
Zekkara, *mlâga*, se rencontrer;
— *mdûkel*, aller de compagnie;
— *ménγ*, se disputer;
— *mîrrau*, se réunir;
— *mẹ́rẓ*, briser.

ou encore celui du passif. Ex. :

zẹ́r, voir; II. *mzẹ̀r*, être vu;

Les expressions françaises : être mangeable, être vendable, etc., se rendent par cette forme en *m*. Ex. :

ĕnz, être vendu; II. *ménz*, se vendre, être vendable;
ĕtš, être mangé; II. *métš*, être mangé, être mangeable;
Zekk., *ménz*, se vendre.

Principaux verbes usités à la 2e forme.

ĕnγ, tuer; II. *ménγ*, s'insulter.

1. Cf. René Basset, *Figuig*, p. 25.

dûkel, accompagner ; II. *mdûkel*, se tenir compagnie, aller de compagnie.
érs, être posé ; II. *mérs*, être posé, être vide.
îru, être rassemblé ; II. *mîru*, se rassembler.
éṛẓ, briser ; II. *méṛẓ*, être brisé, cassant.
énz, être vendu ; II. *ménz*, être vendable.
éẓḏ, moudre ; II. *méẓḏ*, susceptible d'être moulu.
lâǥa, rencontrer ; II. *mlâǥa*, se rencontrer.
éḫzer, regarder ; II. *mḫâzer*, se regarder l'un l'autre.
qâ̂bel, placer en face ; II. *mqâ̂bel*, se présenter l'un devant l'autre.
étš, manger ; II. *métš*, être mangé.

La forme en *m* peut se combiner avec la forme en *s*. Ex. :

siu̯el, parler ; II-I = *msâu̯el*, se parler l'un l'autre ;
*sen*γ ? II-I. *msén*γ, s'entre-tuer ;
Zekkara, *msâu̯e*θ, se donner des coups réciproquement ;
B.Iznacen, *msû*θ, se frapper l'un l'autre.

Forme en *n* (1) (2e forme *bis*).

La forme en *n* s'obtient en préfixant *n* à la racine. Cet *n* est généralement suivi du son *û*. Ex. :

éṛẓem, lâcher ; II. *nûṛẓèm*, être lâché ;
*éf*θ*el*, ouvrir ; II. *nûf*θ*el*, être ouvert.

Cet *n* donne au verbe le sens du passif ; mais le verbe est précédé du verbe *être*. Ex. :

1. Cf. H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 70.

la porte a été ouverte, *θáu̯u̯ūrθ θellá θnûfθel*;
le chien a été lâché, *áiδi illá inûṛẓèm*;

et aussi le sens réfléchi :

la porte s'ouvre (seule), *θáu̯u̯ūrθ qā-θnûfθel*;
le chien se détache (seul), *áiδi qā-inûṛẓẹm*.

Forme en *t*, *tu̯a* (3ᵉ forme).

On trouve, chez les Beni Snoûs, la forme passive qui s'obtient en préfixant un *t* à la racine (1). Ex. :

ĕ́tš, manger;
tétš, être mangé;
Zekkara, *ûu̯eθ*, frapper;
— *ìttūθ*, il a été frappé;

mais plus fréquemment on préfixe *tu̯á*, *tu̯â* (2). Ex. :

ìrìi, jeter;	III. *tu̯áiri*, être jeté.
îru, rassembler;	III. *tu̯âiru*, être rassemblé.
ĕfrìi, clore;	III. *tu̯âfri*, être clos.
ĕ́ṭṭĕf, saisir;	III. *tu̯áṭṭĕf*, être saisi.
ârìi, écrire;	III. *tu̯âri*, être écrit.
érzem, lâcher;	III. *tu̯ârzem*, être lâché.
ĕ́qqĕn, attacher;	III. *tu̯áqqĕn*, être attaché.
âu̯eθ, frapper;	III. *tu̯âu̯eθ*, être frappé.
bédd, être debout;	III. *tu̯âbedd*, être debout.
éẓẓi, traire;	III. *tu̯áẓẓi*, être trait;
éγres, égorger;	III. *tu̯áγres*, être égorgé.

1. Cf. Stumme, *Hand. Taz.*, p. 71, § 116.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 40, § 41; *Études*, p. 141; *Zen. de l'Ouars.*, pp. 45-46; *Dial. des B. Men.*, p. 10; *Dial. du Rif*, p. 93. — A. de Motylinski, *Le dial. de R'ed.*, p. 33. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 27.

Le passif au Figuig se rend aussi par *tsụa*. Ex. :

itsụáṭṭēf, il a été saisi.
itsụáqqēn, il a été attaché.
itsụâšer, il a été volé.
Zekkara, *éfrïi*, être clos, clore; III. *tụâfri*, être clos.
éṭṭèf, être pris, prendre; III. *tụáṭṭèf*, être pris.
érzem, être lâché, lâcher; III. *tụarzèm*, être lâché.
éqqēn, attacher, être attaché; III. *tụáqqèn*, être attaché.
B. Iznacen, *tụáṭṭèf*, être saisi.
tụáqqēn, être attaché.
tụâfrïi, être clos.

Dans les racines de forme *é*C^1C^2, l'*é* est rejeté à l'intérieur de la racine. Ex. :

énγ, tuer; III. *tụânēγ*, être tué;
éṛẓ, briser; III. *tụâṛēẓ*, être brisé;

ou bien on observe un *a* (bref). Ex. :

étš, manger; III. *tụátš*, être mangé;
éṛẓ, briser; III. *tụáṛẓ*, être brisé;
Zekkara, *tụâtš*, être mangé; *tuáṛẓ*, être brisé;
aγṛum ituátša, le pain est mangé;
lkâs ituaṛẓ, le verre est brisé.

Cette forme peut se combiner avec la forme en *s*; cette III-I forme a le sens passif. Ex. :

I. *sîḥel*, fatiguer; III-I. *tụásîḥel*, être fatigué.
I. *sérs*, poser; III-I. *tụásers*, être posé;
Zekk., *ituasers*, il est posé.

Elle peut aussi se combiner avec la 2ᵉ forme; cette III-II forme a le sens passif :

I. *mérs*, être vide; III-II. *tụâmers*, être vide.

Conjugaison. — La conjugaison d'un verbe à la III forme est régulière.

Aux personnes (*a*) des verbes dont la première consonne est redoublée, on trouve cette consonne à l'état simple :

éṭṭĕf, saisir; III. *tụáṭṭĕf*, être pris;
tụâṭfĕγ, j'ai été pris;
tụâṭfem, vous avez été pris.

Au prétérit négatif, l'*m* et *n* finals de la 2e et de la 3e pers. du m. pl. sont redoublés :

ūr-tụáṭfemmeš, vous n'avez pas été pris;
ūr-tụáṭfenneš, ils n'ont pas été pris.

A l'aoriste, la particule *aδ* est toujours *a* à toutes les personnes :

ā-tụâṭfĕγ, je serai pris (id. Zekk.);
ā-itụáṭṭĕf, il sera pris;
ā-tụâṭfen, ils seront pris.

Formes d'habitude.

Certaines formes, dites « formes d'habitude », sont employées pour marquer l'habitude, la continuité, l'actualité. Ex. :

Les Beni Snoûs vendent ordinairement leurs nattes à Tlemcen (habitude), *ssâγen át-Snūs izérθālensen i-Tlémsīn*.

L'eau de la rivière coule (continuité), *tázzelen amạn iịíγzĕr*.

Ton frère est en train de jouer (actualité), *ūmâh qá ítťūrār*.

On emploie aussi la forme d'habitude pour rendre l'impératif ou le futur négatifs. Ex. :

ne cours pas, *ūr-tázzĕleš*;
il ne viendra pas, *ūr-ittāzdeš*.

Remarque. — A Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Beni-Bou-Zeggou, les Zekkara, on emploie souvent à ces deux derniers temps une forme particulière tirée de la forme d'habitude (la voyelle *a* devient *i*). Ex. :

Figuig :

avoir soif, *éffād*;	H. *tfâd*,	Aor. nég.	*tfīd*;
avoir faim, *éḷḷāz*;	H. *tḷâz*,	—	*tḷiz*;
frapper, *ûṷeθ*;	H. *tšâθ*,	—	*tšiθ*;
trouver, *âf*;	H. *ttâf*,	—	*ttif*;
monter, *âli*;	H. *tâli*,	—	*tili*.

B.Iznacen :

porter des fruits, *érsa*;	H. *térsa*,	Aor. nég.	*térsi*;
être debout, *bédd*;	H. *tbédda*,	—	*tbéddi*;
dépiquer, *sérṷeθ*;	H. *sérṷāθ*,	—	*sérṷīθ*;
entendre, *séll*;	H. *tsélla*,	—	*tsélli*;
acheter, *éssèγ*;	H. *ssâγ*,	—	*ssīγ*;
être aveugle, *dérγèl*;	H. *dérγāl*,	—	*dérγīl*;
déménager, *éggāž*;	H. *dgâž*,	—	*dgīž*.

B.B.Zeggou :

creuser, *éγz*;	H. *qqâz*,	Aor. nég.	*qqīz*;
dépiquer, *sérṷeθ*;	H. *sérṷāθ*,	—	*sérṷīθ*.

Zekkara :

guérir, *génfa*;	H. *tgénfa*,	Aor. nég.	*tgénfi*;
frapper, *ûṷeθ*;	H. *tšâθ*,	—	*tšiθ*;
courir, *ázzel*;	H. *tázzāl*,	—	*tízzèl*;

jeter, *îri*;	H. *ggâr*,	Aor. nég.	*ggîr*;
mourir, *émmeθ*;	H. *tmétta*,	—	*tmétti*;
retourner, *éduel*;	H. *dúqquel*,	—	*dúqquīl*;
rendre, *érr*;	H. *térra*,	—	*térri*;
trouver, *âf*;	H. *ttâf*,	—	*ttîf*;
revêtir, *éls*;	H. *tlâs*,	—	*tlîs*;
venir, *âsed*;	H. *tâsed*,	—	*tîsed*;
voler, *âχer*;	H. *tâχer*,	—	*tîχer*.

Forme en *t* (1) (5ᵉ forme).

Le *t* préfixe peut exprimer — en dehors de l'idée passive ou réfléchie — l'idée d'habitude, de fréquence. Dans le dialecte des B.Snoûs, c'est, parmi les formes d'habitude, celle qui est le plus fréquemment employée. Ex. :

âriṡ, écrire;	H. *târiṡ*;
ázzel, courir;	H. *tázzel*;
éšrez, labourer;	H. *téšrez*;
éffeγ, sortir;	H. *téffeγ*;
égg, faire;	H. *tégg*, etc.

B.B.Zeggou :

ízzīf, crier;	H. *tízzīf*;
ázzel, courir;	H. *tázzel*;
qéṣṣ, couper;	H. *tqéṣṣ*;
γénna, chanter;	H. *tγénna*, etc.

Zekkara :

éllef, répudier;	H. *téllef*;

1. Elle tient lieu des 4ᵉ et 5ᵉ formes de M. René Basset, cf. *Man. Kab.*, pp. 41-43; *Études*, p. 142 et suiv.; *Zen. de l'Ouars.*, p. 46; *Dial. du Rif*, p. 93. — V. aussi : H. Stumme, *Handb. v. Taz.*, p. 82; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 33; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, pp. 27-28.

ázzel, courir;	H. *tázzel*;
âsu, tousser;	H. *tûsu*;
génfa, guérir;	H. *tgénfa*;
îrăr, jouer;	H. *tîrăr*, etc.

B.Iznacen :

éffer, cacher;	H. *téffer*;
étter, demander;	H. *tétter*;
éni, monter;	H. *téni*;
ẓû, aboyer;	H. *dẓû*;
înez, s'abaisser;	H. *tînez*, etc.

Figuig :

ouggoud, craindre;	H. *touggoud* (1);
âlï, monter;	H. *tâlï*;
éffĕɣ, sortir;	H. *téffĕɣ*;
âdef, entrer;	H. *tâdef*;
éqqĕn, attacher;	H. *téqqĕn*;
éllem, filer;	H. *téllem*;
šĕréž, labourer;	H. *téšrež*;
âf, trouver;	H. *tâf*;
âsed, venir;	H. *tâsed*.
ârï, écrire;	H. *târï*;
âụed, apporter;	H. *tâụed*.

Le *t* de la Vᵉ forme peut devenir *d* au contact d'un *z*, d'un *ž*, d'un *ǵ*, d'un *g*, d'un *b*, d'un *d*. Ex. :

ẓû, aboyer; H. *dẓû*;
éžụa, bêler; H. *dzúǵǵụa*, etc. (Cf. Phonétique : le *d*.)

La Vᵉ forme se combine rarement avec les trois premières, fréquemment avec celles qui vont suivre. (Voir *infrà*.)

1. Cf. R. Basset, *Dial. de Figuig*, p. 25.

Principaux verbes usités à la 5e forme.

âɛer, descendre;	H. *tâɛer*.
âṛü, enfanter;	H. *tâṛü*.
âɥi, emporter;	H. *tâɥi*.
âɥeδ, apporter;	H. *tâɥeδ*.
ârï, écrire;	H. *târi*.
âɛef, entrer;	H. *tâɛef*.
âḥel, être fatigué;	H. *tâḥel*.
âsem, être jaloux;	H. *tâsem*.
âdžu, mesurer;	H. *tâdžu*.
âlï, monter;	H. *tâlï*.
ânï, monter;	H. *tânï*.
âseδ, venir;	H. *tâseδ*.
ârs, devoir;	H. *târs*.
âịem, puiser;	H. *tâịem*.
âfï, voler;	H. *tâfï*.
âf, trouver;	H. *tâf*.
ázzel, courir;	H. *tázzel*.
îzem, blesser;	H. *tîzem*.
îrīδ, être lavé;	H. *tîrīδ*.
înez, se baisser;	H. *tînez*.
îzīf, crier;	H. *tîzīf*.
ûrār, jouer;	H. *tûrār*.
ûsu, tousser;	H. *tûsu*.
ûf, être mouillé;	H. *tûf*.
ĕ́ffer, cacher;	H. *téffer*.
ĕ́ffĕɣ, sortir;	H. *téffĕɣ*.
ĕ́ggᵘeδ, craindre;	H. *téggᵘeδ*.
ĕ́tter, demander;	H. *tétter*.
ĕ́kkes, enlever;	H. *tékkes*.

énnẹ̆d, être roulé;	H. *ténnẹ̆d*.
éddez, piler;	H. *téddez*.
éllem, carder;	H. *téllem*.
édder, vivre;	H. *tédder*.
éqqên, attacher;	H. *téqqên*.
éṭṭèṣ, dormir;	H. *ṭèṭṭèṣ*.
éssu, faire un lit;	H. *téssu*.
éttu, oublier;	H. *téttu*.
énnūm, s'habituer;	H. *tnûm*.
ézzi̊, traire;	H. *tézẓi̊*.
édder, vivre;	H. *tédder*.
ézzi, griller;	H. *tézzi*.
éẓẓů, planter;	H. *téẓẓů*.
éšši̊a, se plaindre;	H. *téšši̊a*.
égg, faire;	H. *tégg*.
ḷáz, avoir faim;	H. *tḷâz*.
fâš, avoir soif;	H. *tfâš*.
ṣûḍ, souffler;	H. *tṣûḍ*.
ḥûf, tomber;	H. *tḥûf*.
mîr, être versé;	H. *tmîr*.
ḥûz, expulser;	H. *tḥûz*.
ẓéṭṭ, tisser;	H. *dẓèṭṭ*.
érni, continuer;	H. *térni*.
éγres, égorger;	H. *téγres*.
ésfi̊, fondre;	H. *tésfi̊*.
érzem, lâcher;	H. *térzem*.
éḫsi̊, être éteint;	H. *téḫsi̊*.
ékụer, insulter;	H. *tékụer*.
érsa, être chargé de fruits;	H. *térsa*.
rů, pleurer;	H. *trů*.
élhä, être occupé;	H. *télhä*.

aɛáfes, écraser; H. *taɛáfes*.
ḫéṭṭèb, demander en mariage; H. *tḫéṭṭèb*.
séllek, sauver; H. *tséllek*.
génfa, guérir; H. *dgénfa*.
ḥâla, aboyer; H. *tḥâla*.
qérreb, approcher; H. *tqérreb*.
šéṭṭeḥ, danser; H. *tšéṭṭeḥ*.
fétteḥ, dire la « fatiḥa » H. *tfétteḥ*.
ržiži, trembler; H. *téržiži*.
aɛálleq, suspendre; H. *taɛálleq*.
aɛáqel, connaître; H. *taɛáqel*.
báɛäž, trouer; H. *dbáɛäž*.
séttel, raser; H. *tséttel*.
ḫém, regarder; H. *tḫém*.
aɛâber, mesurer; H. *taɛâber*.
ḥéšš, faucher; H. *tḥéšš*.
féllĕq, fendre; H. *tféllĕq*.
ṛûụèḥ, aller; H. *tṛûụèḥ*.
aɛâδel, arranger; H. *taɛâδel*.

Redoublement d'une consonne (6ᵉ forme).

La VIᵉ forme s'obtient en redoublant l'une des consonnes de la racine (1), ordinairement la seconde radicale. Elle exprime l'idée d'habitude (chez les Zekkara, elle peut exprimer l'idée passive). Ex. :

éẓḍ, moudre, être moulu;
iméndi iẹ̀ẓẓèḍ, l'orge peut se moudre;

1. Cf. René Basset, *Études*, p. 146; *Man. kab.*, p. 43; H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 81; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 33.

éṛẓ, casser, être cassé ;
ĕlkâs iéṛṛĕẓ, le verre se casse.

B.Sn. La consonne médiane peut être redoublée. Ex. :

éfrï, être clos ; Ḥ. *férrï*.
éḫsï, être éteint ; H. *ḫéssï*.

Cette consonne redoublée peut être modifiée, γ devient *qq*. Ex. :

ézγel, chauffer ; H. *zéqqĕl*.

θ devient *tt*. Ex. :

éfθel, ouvrir ; H. *féttel*.

ɣ devient *ǵǵᵘ*. Ex. :

éδɣel, retourner ; H. *dúggᵘèl*.
érɣel, fuir ; H. *rúǵǵᵘèl*. (Cette forme est fréquemment employée aux A.Larbi, tandis qu'au Kef on emploie plutôt la Ve-VIe forme.)

Zekkara :

ézɣa, franchir ; H. *zéqqᵘa*.
eδɣel, retourner ; H. *dúqqᵘel*.
érɣel, fuir ; H. *rúqqᵘel*.
érɣes, garder ; H. *rúǵǵᵘes*.
âḍĕl, tarder ; H. *âṭṭĕl*.

B.Izn. :

érḍel, prêter ; H. *réṭṭĕl* (et A.L.).
émdel, enterrer ; H. *méttel* (et A.L.).
ézγel, chauffer ; H. *zéqqĕl*.
érɣel, fuir ; H. *rúqqᵘel*.
éhɣa, descendre ; H. *húqqᵘa*.

Figuig :

éδųel, retourner; H. *dúġġ^{u}èl*.
érųel, fuir; H. *rúġġ^{u}èl*.

B.B.Zeggou :

érni, continuer; H. *rénni*.
ézγel, chauffer; H. *zéqqel*.
érzu, chercher; H. *rézzu*.
éʃri̤, clore; H. *ʃérri̤*.

Ou bien c'est la première consonne qui est redoublée; elle peut être modifiée. Ex. :

B.Sn. :	*i̥ûr*, marcher;	H. *ggûr*.
	îri, jeter;	H. *ggâr*.
A.L. :	*ìsi*, lever;	H. *géssi*.
	érγ, lire;	H. *qqâr*.
	éḫs, vouloir;	H. *qqâs*.
	éγz, creuser;	H. *qqâz*.
Zekkara :	*éi̧ni*, coudre;	H. *génni*.
	éi̧i̧er, jeter;	H. *ggâr*.
	i̥ûr, marcher;	H. *ggûr*.
	γér, lire;	H. *qqâr*.
B.Iznacen :	*éγr*, lire;	H. *qqâr*.
	éḫs, vouloir;	H. *qqâs*.
Figuig :	*îri*, jeter;	H. *ggâr*.
	éi̧i̧ūr, marcher;	H. *ggûr*.
B.B.Zeggou :	*éγẓ*, creuser;	H. *qqâẓ*.

Le redoublement peut aussi affecter la dernière consonne; *ḍ* devient *ṭṭ*; γ devient *qq*. Ex. :

	éẓḍ, moudre;	H. *ẓéṭṭ*.
	énγ, tuer;	H. *néqq*.
Zekkara, B.Izn. :	*énγ*, tuer;	H. *néqq*.

La VIe forme se combine avec la Ve. Cette V^e^-IVe forme exprime l'idée d'habitude. Ex. :

érzẑm, détacher;	H. *trézzẑm*.
éfrii, clore;	H. *tférrii*.
éfräḥ, se réjouir;	H. *tférräh*.
éḫlệd, arriver près de;	H. *tḫéllệd*.
ézlii, filer;	H. *dzéllii*.
éšnef, rôtir;	H. *tšénnef*.
éfreš, balayer;	H. *tférreš*.

A la Ve-VIe forme, les consonnes redoublées peuvent être modifiées. Ex. :

ụ devient *ğğu* :

ėžụa, bêler;	H. *džúğğua*.
ḫûụén, voler;	H. *tḫúğğuen*.

ị devient *g* :

ísi, lever;	H. *dgéssi*.
íru, réunir;	H. *dgérru*.
ịrệd, habiller;	H. *dgérrệd*.

ḍ devient *ṭṭ* :

émdẹ̀l, enterrer;	H. *tméṭṭẹ̀l*.
ébdå, partager;	H. *dbéṭṭå*.

γ devient *qq* :

ézγel, chauffer;	H. *dzéqqel*.
érγ, brûler;	H. *tréqq*.

θ̱ devient *tt* :

éfθel, ouvrir;	H. *tféttel*.

	émmeθ, mourir;	H. *tmétta*.
Zekkara :	*émmeθ*, mourir;	H. *tmétta*.

B.Izn., Fig., B.B.Zegg. :

ĕ́nγ, tuer; H. *nĕ́qq*.

Ainsi qu'on le voit, la voyelle initiale *ĕ́* ou *ĭ* tombe après le *t* :

ĕ́zli, filer;	H. *dzélli*.
ĭsi, lever;	H. *dgéssi*.
ĭru, réunir;	H. *dgérru*.

La voyelle *u* ne tombe pas et se trouve rejetée après la première radicale :

ûrza, chercher; H. *trúzza*;

l'*i* bref est aussi conservé :

izīf, crier; H. *tízzīf*.

La VI[e] forme se combine assez fréquemment avec les VII[e], VIII[e], IX[e] et X[e] formes (voir *infrà*).

Autres exemples de verbes usités à la V[e]-VI[e] forme :

ṣ'ḥen, montrer;	H. V[e]-VI[e]	*tṣéḥḥen*.
ĕ́šreẓ, labourer;	—	*tšérreẓ*.
éqụa, être gras;	—	*tqụ́ụụa*.
bréš, s'agenouiller;	—	*tbérreš*.
éšreš, s'associer;	—	*tšérreš*.
ébna, bâtir;	—	*tbénna*.
ûrza, chercher;	—	*trûzza*.
izīf, crier;	—	*tízzīf*.
hûụeδ, tomber;	—	*thûụụeδ*.

Forme en *a* interne (7ᵉ forme) (1).

C'est une forme d'habitude. Elle s'obtient en intercalant le son *a* avant la dernière radicale. Ex. :

	éḍfér, suivre ;	H. *ḍfâr*.
	sélmeδ, apprendre ;	H. *selmâδ*.
Zekkara :	*sésmèḍ*, refroidir ;	H. *sésmāḍ*.
	sázzel, faire courir ;	H. *sázzāl*.
B.Iznacen :	*sérụeθ*, dépiquer ;	H. *séruāθ*.
	δérɣel, être aveugle ;	H. *δérɣāl*.
	sézɣel, réchauffer ;	H. *sézɣāl*.
Figuig :	*sûfeɣ*, faire sortir ;	H. *sûfāɣ*.
	sîli, faire monter ;	H. *sâlai̥*.

Les verbes de forme *C¹éC²* changent l'*e* médian en *a* (VIIᵉ forme) ; en même temps la première consonne est redoublée (VI). Ex. :

séɣ, acheter ;	H. *ssâɣ*.
sél, entendre ;	H. *ssâl*.
δér, couvrir ;	H. *ddâr*.
zéṛ, voir ;	H. *zzâṛ*.

B.Iznacen : *séɣ*, acheter ;	H. *ssâɣ*.
Zekkara : *δér*, couvrir ;	H. *ddâṛ*.
Figuig : *zéṛ*, voir ;	H. *zzâṛ*.

Dans les formes en *s* (*siX*) provenant d'une racine *aX*, l'*a* initial reparaît à la Iʳᵉ-VIIᵉ forme. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 148 ; *Man. kab.*, p. 44 ; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46 ; *Zén. du Mzab.*, p. 17 : *Dial. du Rif*, p. 94. — H. Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 80. — A. de C. Motylinski, *Le dial. de R'dam.*, p. 34. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 29.

siδef, introduire;	H. Ire-VIIe	*sâdâf*.
sîreδ, laver;	H. —	*sârāδ*.
sîụeδ, faire venir;	H. —	*sâụāδ*.

Exemples de verbes usités à la Ire-VIIe forme :

sîụeδ, faire venir;	H. *sâụāδ*.
sîli, faire monter;	H. *sâlai*.
sʿḥen, indiquer;	H. *sáḥān*.
séδmer, parler;	H. *séδmār*.
sîṛû, accoucher;	H. *sáṛaû*;
sîreδ, laver;	H. *sárāδ*;
siḥel, fatiguer;	H. *sáḥāl*.
siδef, faire entrer;	H. *sâδāf*.
sînez, abaisser;	H. *sânāz*.
séḫsii, éteindre;	H. *séḫsai*.
séγres, couper;	H. *séγrās*.
zdûl, faire retourner;	H. *zdúāl*.
sûrėγ, jaunir;	H. *sûrāγ*.
sîụel, parler;	H. *siụāl*.
séssᵃu, irriguer;	H. *séssau*.
séglef, aboyer, arrêter;	H. *séglāf*.
sûreδ, abreuver;	H. *sûrāδ*.
sûfėγ, expulser;	H. *sûfāγ*.

Forme en *i*, *u* interne (8e forme) (1).

On obtient la VIII forme en intercalant un *i* ou un *u* avant la dernière radicale. Ex. :

zîreθ, allonger; H. *zîrīθ*.
zúγr, traîner; H. *zûγūr*.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 149; *Man. kab.*, p. 45; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46; *Zén. du Mzab.*, p. 17; *Dial. du Rif*, p. 94. — H. Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 81. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 29.

Elle se combine avec la Ire forme. Ex. :

sîfef, tamiser; H. *sîfīf*.
sûδen, embrasser; H. *sûδūn*.
zdûkel, faire accompagner; H. *zdûkūl*.

Mais généralement, on trouve la Ve-VIIIe forme. Ex. :

zînen, bourdonner; H. *dzînīn*;
ịrẹḍ, revêtir; H. *tịrīḍ*;
ûrèɣ, être jaune; H. *tûriɣ*;
líssu, être fané; H. *tlíssiu*;
ĕ́ns, passer la nuit; H. *tnûs*;
ĕ́mɣer, être grand; H. *témɣīr*;

ou avec la IIe forme :

mdûkel, aller de compagnie; H. *mdûkūl* (IIe-VIIIe) et *témdūkūl* (Ve-IIe-VIIIe).

Zekkara :

sûḍẹṣ, endormir; H. *ṣûḍūṣ*.
sûfèɣ, extraire; H. *sûfūɣ*.
zénz, vendre; H. *znûz*.
súzzer, vanner, secouer; H. *súzzūr*.
sûsem, se taire; H. *sûsūm*.
sîreδ, laver; H. *sîrīδ*.
sérkes, mentir; H. *sérkūs*.
âfru, voler; H. *tífriu*.
frûri, éclore; H. *tfrûrui*.
súzzer, vanner; H. *súzzūr*.
sûfes, cracher; H. *sûfūs*.
ṣûḍẹḍ, têter; H. *ṣûḍḍūḍ*.

Beni-Iznacen :

súzzer, vanner; H. *súzzūr*.

sérkes, mentir;	H. *sérkūs*.
ṣû̂ḍêḍ, allaiter;	H. *ṣû̂ḍû̂ḍ*.
żû̂γêṛ, traîner;	H. *żû̂γûr*.
sîred, laver;	H. *sîrīδ*.
érži, rêver;	H. *tîrži*.

Figuig :

mdûkel, s'accompagner;	H. *mdûkūl*.

Beni-Bou-Zeggou :

sûfes, cracher;	H. *sûfūs*.

Principaux verbes usités à la VIIIe forme.

sîfef, tamiser;	H. *sîfīf*.
ûrèγ, être jaune;	H. *tûrīγ*.
lîssu, être fané;	H. *tlîssiu*.
zînen, bourdonner;	H. *dzînīn*.
émγer, être grand;	H. *témγīr*.
îṛêḍ, revêtir;	H. *tîṛīḍ*.
ékθer, être nombreux;	H. *tékθīr*.
ússer, être vieux;	H. *tússīr*.
zîreθ, être long;	H. *dzîrīθ*.
zîzu, être bleu;	H. *dzîziu*.
dérγel, être aveugle;	H. *ddérγīl*.
élmed, apprendre;	H. *télmīd*.
énqêṣ, diminuer;	H. *ténqīṣ*.
sérkes, mentir;	H. *sérkūs*.
sûsem, se taire;	H. *sûsūm*.
séssen, interroger;	H. *séssūn*.
súkkᶣen, se fâcher;	H. *súkkᶣun*.
sûδen, embrasser;	H. *sûδūn*.

Forme en *a* final (9e forme) (1).

Cette forme d'habitude s'obtient en ajoutant un *a* après la dernière radicale d'un verbe primitif. Ex. :

IXe *tšâr*, être plein; H. *tsâra*;
džáll, jurer; H. *džálla*;

ou d'un verbe à la première forme. Ex. :

Ie-IXe	*sfdẑ*, altérer;	H. *sfáẑa*.
	sétš, faire manger;	H. *sétša*.
Ve-Ie-IXe	*sḥûf*, faire tomber;	H. *tseḥûfa*.
Ie-VIIIe-IXe	*séns*, faire passer la nuit;	H. *snûsa*.
	sérs, poser;	H. *srûsa*.
	zénz, vendre;	H. *znûza*.
Ie-VIIe-IXe	*sérγ*, brûler;	H. *srâγa*.
	séγr, instruire;	H. *sγâra*.
	smîr, verser;	H. *smâra*.

Remarque. — Au lieu de *â* long médian, on peut avoir *á* bref; mais la consonne qui suit est redoublée. Ex. :

sldz, affamer; H. *slázza*.
ḗṛẓ, briser; H. *tṛéẓẓá*.
émmeθ, mourir; H. *tmétta*.

Elle peut dériver aussi d'un verbe à la IIe forme :

Ve-IIe-VIIe-IXe *méts*, se manger; H. *tmátša*;
Ve-IIe-IXe *ménγ*, s'insulter; H. *tménγa*;
— *ménz*, se vendre; H. *ténza*;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 140; *Man. kab.*, p. 46; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46. — Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 80. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 80.

ou d'un verbe à la III[e] forme :

III[e]-IX[e] *tụāls̆*, être mangé ; H. *tụâts̆a* ;

ou d'un verbe à la V[e] forme (habitude d'un primitif). Ex. :

V[e]-IX[e] *ĕṛẓ*, casser ; H. *téṛẓâ*.

Zekkara :

séll, entendre ;	H. *tsélla*.
sbédd, dresser ;	H. *sbédda*.
émmeθ, mourir ;	H. *tmétta*.
úmmᶣ, cuire ;	H. *túmmᶣa*.
ĕ́rr, rendre ;	H. *térra*.
ĕ́dž, laisser ;	H. *tédža*.
lûl, naître ;	H. *tlûla*.

Beni-Iznacen :

sérs, poser ;	H. *srûsa*.
ts̆âr, remplir ;	H. *ts̆âra*.
séssu, irriguer ;	H. *séssụa*.
zénz, vendre ;	H. *znûza*.
bédd, être debout ;	H. *tbédda*.
séll, entendre ;	H. *tsélla*.
ĕ́rr, rendre ;	H. *térra*.
qụ̄iem, être debout ;	H. *tɣîma*.

Figuig :

sérs, poser ;	H. *srûsa*.
ĕ́rẓ, briser ;	H. *térẓa*.
smîr, verser ;	H. *smâra*.
émmeθ, mourir ;	H. *tmétta*.
sbédd, dresser ;	H. *sbédda*.
gâž, déménager ;	H. *tgâža*.

Principaux verbes usités à la 9ᵉ forme.

IXᵉ	*tšâr*, être rempli;	H. *tsâra*.
	džáll, jurer;	H. *džálla*.
Iᵉ-IXᵉ	*sfâδ*, altérer;	H. *sfâda*.
	sbédd, mettre debout;	H. *sbédda*.
	súu̧u̧, faire cuire;	H. *súu̧u̧a*.
	si̧ûr, faire marcher;	H. *si̧ûra*.
	sbéršen, noircir;	H. *sbéršna*.
	sétš, faire manger;	H. *sétša*.
	sékk, troubler;	H. *sékka*.
Iᵉ-VIIᵉ-IXᵉ	*smîr*, verser;	H. *smâra*.
	sγér, enseigner:	H. *sγâra*.
	sérγ, brûler;	H. *srâγa*.
	snûm, habituer;	H. *snûma*.
	súff, mouiller;	H. *súffa*.
Iᵉ-VIIIᵉ-IXᵉ	*sérs*, poser;	H. *srûsa*.
	séns, passer la nuit;	H. *snûsa*.
	zénz, vendre;	H. *znûza*.
Vᵉ-IIᵉ-IXᵉ	*ménγ*, se disputer;	H. *tménγa*.
	ménz, se vendre;	H. *tménza*.
Vᵉ-IIᵉ-VIIᵉ-IXᵉ	*métš*, se manger;	H. *tmátša*.
IIIᵉ-IXᵉ	*tu̧ạtša*, être mangé.	
Vᵉ-IXᵉ	*éδž*, laisser;	H. *téδža*.
	ẹrẓ, briser;	H. *tẹrẓạ*.
	ékk, passer;	H. *tékka*.
	gâž, déménager;	H. *dgâža*.
	bédd, être debout;	H. *dbédda*.
	qim, rester;	H. *tγîma*.
	ḥûf, tomber;	H. *tḥûfa*.
	héžž, aller en pèlerinage;	H. *théžža*.
	qûr, être sec;	H. *tγâra*.

Forme en *i* ou *u* final (10e forme) (1).

La Xe forme s'obtient par l'adjonction des sons *i* et *u*, à certaines formes dérivées. Elle sert de forme d'habitude, soit à un verbe primitif. Ex. :

IVe *bédd,* être debout ; H. *tbéddi* ;
béšš, uriner ; H. *tbéšši* ;

soit à un verbe factitif :

Ire-IIe-VIIIe-Xe *sṁéns*, faire souper ; H. *smúnsu* ;
Ire-Xe *sbédd*, dresser ; H. *sbéddi* ;

soit à une deuxième forme :

IIe-VIIIe-Xe *méns*, souper ; H. *múnsu.*

Noms verbaux.

Les noms verbaux s'obtiennent des diverses manières suivantes :

Ire Forme.

Emploi du radical simple = *XXX* (2). Ex. :

izzīf crier, *izzīf* cris ;
B.Izn. *ŭrăr* jouer, *ŭrăr* jeu ;
Zekk. *úġġ* pétrin, *uġġ* action de pétrir.

La voyelle est parfois modifiée :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 151 ; *Man. kab.*, p. 46 ; *Étude sur la Zenatia du Mzab.*, p. 18 ; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 47.
2. Pour ce chapitre cf. R. Basset, *Manuel kab.*, p. 49 ; *Études*, p. 155. — A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 38.

éffāð avoir soif, *fâð* soif;
éḻḻāẓ avoir faim, *ḻâẓ* faim.

Formes secondaires. — *a*) I-A, préfixation et suffixation d'un θ = θ*XXX*θ (1). Ex. :

ûsu tousser, θ*ûsūθ* toux;
úff être mouillé, θ*ûffeθ* fait d'être mouillé.

Dans cette dernière forme l'une des voyelles (interne ou finale) du radical peut être modifiée ou déplacée. Ex. :

ísi lever, θ*isĕt* action de soulever;
lûl naître, *tlâlĕt* naissance;
éls tondre, *tlâsĕt* tonte.

b) I-B intercalation d'un *a* avant la dernière radicale = *XXXaX*. Ex. :

âfi̧ voler, *áfai̧* vol;
âli̧ monter, *âlai̧* montée;
âni̧ monter à cheval, *ánai̧* chevauchée;
âðef entrer, *áðāf* entrée;
âụéḍ arriver, *áụāḍ* arrivée;
âðen couvrir, *áðān* action de couvrir.

c) I, A-B, forme θ*XX*θ :

âdžu mesurer, θ*âdžāūθ* action de mesurer;
âni̧ monter à cheval, θ*nâit* course à cheval.

IIe Forme.

Préfixation d'un *a* au radical (2). Ex. :

nûm rêver, *ánūm* rêve;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 59; *Études*, p. 155.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 49; *Études*, p. 156.

sîụĕl parler, *ásiụel* langage;
rú pleurer, *áru* pleurs;
sérfeg souffleter, *áserfeg* action de souffleter;
sûsem se taire, *ásūsem* silence;
sûfes cracher, *ásūfes* action de cracher;
súǵǵᵘèδ effrayer, *ásŭǵǵᵘèδ* action d'effrayer;
sûfèγ faire sortir, extraire, *ásūfèγ* extraction, sortie;
ṣûḍèṣ endormir, *áṣūḍèṣ* action d'endormir;
séfrūri égrener, *ásfrūri* action d'égrener;
sízzel faire courir, *ásizzel* action de faire courir;
súddem suinter, *ásuddem* suintement;
séḫsi éteindre, *áseḫsi* extinction;
sûref franchir, *ásūref* action de franchir;
síssen interroger, *ásessen* interrogation;
sîreδ blanchir, *ásīrèδ* blanchissage;
ẓûγèr traîner, *áẓūγèr* action de traîner;
ĕ́lmu laisser têter, *álmu* action de laisser têter;
gérri roucouler, *ágĕrri* roucoulement;
slîl laver, *áslīl* lavage;
sûδen embrasser, *ásūδen* embrassement;
smûrḍèṣ étrangler, *ásmûrḍèṣ* action d'étrangler;
ṣûḍ souffler, *áṣūḍ* action de souffler;
smîr verser, *ásmīr* action de verser;
ĕ́ržīži trembler, *áržīži* tremblement;
šérụèḍ déchirer, *ášĕrụèḍ* déchirement;
sîδef introduire, *ásīδef* introduction.
Zekk. *ĕ́ẓẓû* planter, *áẓẓû* plantation;
B.Izn. *sîδef* introduire, *ásiδef* introduction.

a) II-B forme *aXXaX* (1). Ex.:

ĕ́zdèγ habiter, *ázdaγ* habitation;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 49.

ĕ́fren sarcler, *áfran* sarclage ;
ĕ́freð balayer, *áfrað* balayage ;
ĕ́dṷel retourner, *ádual* retour ;
ĕ́rḍēḷ prêter, *árḍāḷ* prêt ;
ĕ́šrež labourer, *ášrāž* labour ;
ĕ́rzĕm lâcher, *árzām* action de lâcher ;
ĕ́ršel se marier, *áršāl* mariage ;
ĕ́rṣĕḍ puer, *árṣāḍ* puanteur,
ĕ́rṷel courir, *árṷāl* course ;
ĕ́γres égorger, *áγrās* égorgement ;
ĕ́ḫsiĭ s'éteindre, *áḫsāḭ* action de s'éteindre ;
ĕ́mḍēḷ enterrer, *ámḍāḷ* action d'enterrer ;
ĕ́ḍfer suivre, *áḍfār* action de suivre ;
ĕ́fθel ouvrir, *áfθāl* ouverture ;
ĕ́zγel se chauffer, *ázγāl* chaleur, action de s'échauffer ;
ĕ́lmeð apprendre, *álmāð* étude ;
ússĕr vieillir, *áussār* vieillesse ;
áðer descendre, *áðār* descente ;
íru réunir, *âirau* action de réunir ;
ĕ́γmiĭ pousser, *áγmāḭ* croissance ;
ĕ́friĭ clore, *áfrāḭ* clotûre ;
ĕ́zliĭ tordre, *ázlāḭ* torsion ;
înĕz se courber, *aînāz* action de se courber ;
ízem blesser, *aízām* action de blesser ;
ĕ́sfiĭ fondre, *ásfāḭ* fonte, fusion ;
ĕ́bziĭ mouiller, *ábzāḭ* action de se mouiller ;
ĕ́ḍren étourdir, *áḍrān* fait d'étourdir ;
ĕ́šreš nouer, *ášrāš* action de nouer ;
ĕ́šnef rôtir, *ášnāf* action de rôtir ;
ĕ́ndem se repentir, *ándām* repentir ;
ĕ́hleš malade, *áhlāš* maladie ;

ĕ́γleb vaincre, *áγlāb* victoire;
ĕ́ḫbeš griffer, *áḫbāš* action de griffer;
ĕ́fqĕs crever, *áfqās* action de crever;
ĕ́qšer écorcher, *áqšār* action d'écorcher;
ĕ́nšer étendre, *ánšār* action d'étendre;
ĕ́breš s'agenouiller, *ábrāš* action de s'agenouiller;
ĕ́γrii avorter, *áγrāi̧* avortement;
esrii vider complètement, *ásrāi̧* action de vider complètement.

b) et aussi la forme II-F : addition d'un *i* après la fin du radical (1). Ex. :

zénz vendre, *ázĕnzi* vente;
séγr enseigner, *ásĕγri* enseignement;
méns dîner, *ámĕnsi* dîner;
ménγ se battre, *ámĕnγi* combat;
sbédd faire tenir debout, *ásbeddi* action de dresser;
ẓéṭṭ tisser, *áẓèṭṭi* tissage;
bédd être debout, *ábeddi* station;
qi̧i̧em être assis, *áγīmi* action de s'asseoir;
ĕ́i̧i̧er, *îri* jeter, *áiri* jet;
sérs poser, *ásĕrsi* action de poser;
γéẓẓ ronger, *áγèẓẓe* action de ronger;
ẓémm serrer, *áẓèmmi* action de serrer;

c) La deuxième consonne de la racine peut être redoublée : (IIe-Ve forme).

ĕ́bḍa couper, *ábĕṭṭŭ* partage;
áu̧i emporter, *áu̧u̧ai̧* action d'emporter;
ĕ́θna doubler, *áθennu* doublement.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.

IIIᵉ Forme.

Obtenue par la préfixation de *u* au radical (1) *uXXX*. Ex. :

nûm s'habituer, *ûnūm* action d'habituer;
sûf mouiller, *ûsūf* action de mouiller.

Formes secondaires. — *a*) III A = θ*uXXX*θ (2). Ex. :

éɣres égorger, θ*úɣrest* action d'égorger;
éssu faire un lit, joncher, θ*úsū*θ action de faire un lit;
éẓẓú planter, θ*ûẓū*θ plantation.

b) III-D = *uXXuX* (3) forme fréquente dans le dialecte. Ex. :

dδef entrer, *ûδūf* entrée;
éǵǵᵘéδ craindre, *ûǵǵūδ* crainte;
éffêẓ mâcher, *ûffūẓ* action de mâcher;
áḥel être fatigué, *ûḥūl* fatigue.

Généralement les verbes de forme *éc¹c¹ec²* donnent au nom d'action, au lieu de *uc¹c¹uc²*, une forme *ûc¹ūc²*. Ex. :

ézzer arracher de l'alfa, *ûzūr* action d'arracher de l'alfa;
éffeɣ sortir, *ûfūɣ* sortie;
ékkes enlever, *ûkūs* enlèvement;
ékker se lever, *ûkūr* action de se lever;
éqqen attacher, *ûqūn* action d'attacher;
éqqel voir, *ûqūl* vue;
éqqeṣ piquer, *ûqūṣ* piqûre;
éqqeδ mettre des points de feu, *ûqūδ*;
énneḍ enrouler, *ûnūd* enroulement;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 159.

La consonne est parfois différente dans le radical et dans le nom d'action. Ex. :

ĕṭṭĕf saisir, *ûḍūf* saisie;
ĕtter demander, *ûθūr* demande.

On rencontre, mais plus rarement, les formes III-E — *uXXu*. Ex. :

ĕtš manger, *ûtšû* nourriture;
Zekk. *âdef* entrer, *ûdūf* entrée.

IVe Forme.

Cette forme obtenue par la préfixation au radical d'un *i* se rencontre rarement (*iXXX*). Ex. :

ĕẓḍ moudre, *îẓĕḍ* mouture;
ĕdder piler, *îdez* action de piler.

La consonne redoublée dans le radical peut devenir simple au nom d'action et se trouve modifiée. Ex. :

ĕṭṭĕṣ dormir, *îḍĕṣ* sommeil.

Formes secondaires. — *a*) IV-A forme *θiXXθ*. Ex. :

ĕṛẓ briser, *θîṛẓĕt*;
Zekk. *ĕẓẓi* traire, *iẓẓi* action de traire;
B.Izn. *ĕṭṭĕṣ* dormir, *îḍĕṣ* sommeil.

Ve Forme (1).

Obtenue en redoublant la seconde articulation. Ex. :

ăṛû accoucher, *áṛṛaû* accouchement;
îṛĕḍ habiller, *áṛṛûḍ* vêtement.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 160.

On rencontre surtout la forme secondaire V-A, les voyelles sont parfois déplacées et modifiées. Ex. :

éẓụa bêler, θ*ẓúğğᵘe*θ (ou θ*i*) bêlement;
érzu chercher, θ*rúzze*θ recherche;
éqụa engraisser, θ*qūuụe*θ (ou θ*i*) action d'engraisser.

Un *i* peut apparaître après le θ :

érni ajouter, θ*irĕnne*θ action d'ajouter;
éẓụa traverser, θ*iẓŭğğᵘet* traversée;

ou après la première radicale :

eγz creuser, θ*γízza* ou θ*íγīza*.
Zekk. *érni* ajouter, θ*rénnū*θ addition.

VIIᵉ Forme.

Forme simple : préfixation d'un θ (1).

Formes secondaires. — *a*) VII-*c* = θ*XXXa*. Ex. :

ázzel courir, θ*ázzla* course.
éḫụen voler, θ*ḫúna* vol.

Le θ peut être vocalisé en *a*. Ex. :

éịịūr marcher, θ*áịura* marche;
érụél fuir, θ*árūla* fuite;
éśrež labourer, θ*áśerza* labourage;

ou en *i*. Ex. :

*éuụe*θ frapper, θ*ịịi*θ*a* coup;
âri écrire, θ*îra* écriture;

1. Nous n'avons pu en trouver d'exemples dans ce dialecte. Sur cette forme cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 51; *Études*, p. 161.

'ẓẓâḷḷ prier, θ*íẓeḷḷâ* prière;
'džâll jurer, θ*ížilla* serment;
γ*ér* lire, θ*í*γ*īra* lecture;

ou en *u* :

ĕdž abandonner, θ*údža* abandon;
ĕkker se lever, θ*úkkra* action de se lever;
ĕffer se cacher, θ*úffra* cachette.

Parfois, une consonne redoublée dans la racine se trouve à l'état simple dans le nom d'action. La voyelle qui précède est modifiée :

ĕllef répudier, θ*úlfa* répudiation.

b) VII-F forme θ*XXXi* (1). Ex. :

génfa guérir, θ*génfi* guérison;
ĕllem filer, θ*ilmi* filage;
fĕl placer une natte sur le métier, θ*ífūli* action de placer une natte sur le métier.

Le θ peut être vocalisé en *i*; cette forme θ*iXXXi* est surtout employée pour former le nom verbal des verbes exprimant un état. Ex. :

émlel être blanc, θ*imĕlli* blancheur;
*ûrè*γ être jaune, θ*íur*γ*i* fait d'être jaune;
*ĕzụè*γ être rouge, θ*ízū*γ*i* rougeur;
bérŝen être noir, θ*íberŝni* noirceur;
*ĕm*γ*èr* être grand, θ*ímĕ*γ*ri* grandeur;
ĕmẓẹ être petit, θ*ímẓẹịi* petitesse:
ìrẓa être amer, θ*árẓūẓi* amertume;
iẓẹḍ être doux, θ*áẓẓūḍi* douceur;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 51; *Études*, p. 162.

érṣẹḍ être puant, θ*árṣūḍẹ* puanteur;
δ*éryel* être aveugle, θ*ídderyelt* aveuglement;
δ*érδer* être sourd, θ*íddeδerθ* surdité;
zîrĕθ être long, θ*ázzīrĕt* longueur;
qŭδeḍ être court, θ*áqŭδeṭ* brièveté;
úẓẓūr être grossier, θ*áẓẓūrĕt* grossièreté;
îrịu être large, θ*áhriūθ* largeur.

VIIIe Forme.

Obtenue par la préfixation de θ et la suffixation de *in* (1); elle est rarement employée. Ex. :

âsĕm être jaloux, θ*ásmīn* jalousie.

Une forme θ*Xíūθ* (2) donne les noms d'action de quelques verbes tels que :

ˊtšār remplir, *tšâriūθ* remplissage;
ˊggāž déménager, θ*gâžiūθ* déménagement;
édder tresser, *ddârịuθ* tressage;
éqqār être sec, θ*γâriuθ* séchage.

Le θ (θ*a*) est parfois suivi d'un *m* (3) pour donner des noms d'action de verbes à la 1re forme. Ex. :

úšš donner, θ*múššiūθ* cadeau;
zéṛ voir, θ*ámezṛiūθ* vue;
ĕns passer la nuit, θ*áměnsīūθ* action de passer la nuit;
séγ acheter, θ*áměsγiūθ* achat;
sél entendre, θ*áměsliūθ* audition;

ou à la Ire-IIe forme :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 52; *Études*, p. 163.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 52; *Études*, p. 163.
3. A côté de θ*údžiθ*, nom d'act. de *édž* laisser, on trouve θ*ímědža*, abandon.

sménγ se disputer, θ*ménγiū̆*θ dispute.

Parfois le nom verbal est emprunté à une racine ou à une forme autre que celle du verbe. Ex. :

é͡uų̧ų̧ cuire, θ*ínenni* cuisson;
džáų̧en rassasié, θ*ị̣áų̧int* rassasiement (et *síų̧ȇn*).

CHAPITRE III

SUBSTANTIF

Genres — Annexion — Diminutif
Nom d'Unité

Des genres masculin et féminin.

Les noms de personnes et d'animaux mâles sont masculins, les noms de personnes et d'animaux femelles sont féminins.

Le féminin se forme généralement en préfixant et en suffixant θ au masculin. Ex. :

álus beau-frère, θ*álust* belle-sœur;
a͡iräδ lion, *tá͡irat* lionne;
ắrba petit garçon, θ*ắrbat* petite fille;
ắsli fiancé, θ*ắsli*θ fiancée;
álγêm chameau, θ*álγêmt* chamelle;
íγẹ̄d chevreau, θ*íγẹḍėṭ* chevrette;
áγịūl âne, θ*áγịūlt* ânesse;
á͡iδt chien, θ*á͡iδit* chienne.

C'est de la même façon que se forme le diminutif :

áželθīl natte, θ*áželθīlt* petite natte;
íγzer rivière, θ*íγzer*θ ruisseau;
ásγūn corde, θ*ásγūnt* ficelle;
îfri grotte, θ*îfri*θ petite caverne;
á͡iddiδ outre, θ*á͡iddit* petite outre;

âbriδ chemin, θ*âbrīt* sentier;
ázduz massue, θ*ázduzt* marteau;
ạ́ịẹzzīm pioche, θ*ạ́ịẹzzīmt* sarclette.

On trouve parfois la terminaison *št* (pour *it*) :

ị́ẹ́nsi hérisson, dim. θ*ínsešt*;

et aussi la terminaison *it* (mis pour *ešt*) :

lézard = θ*ázelmumm*ᵘ*iθ*;
B.Izn., — θ*ázelmummešθ*;
lapin = θ*áqĕnenniθ*;
B.Izn., — θ*áqĕnennešθ*.

Un substantif à forme féminine peut parfois désigner un être mâle. Ex. :

θ*ûθa* désigne le frère de lait et la sœur de lait;
θ*ásiụānt* désigne aussi bien le milan mâle que sa femelle.

Dans ce cas le θ final fait généralement défaut (et parfois le θ initial) :

θ̱*ditša* ver;
θ*éllidura* ver luisant;
kúrzma crabe;
θ*qúnda* araignée;
θ*ídda* sangsue;
θ*âzgĕtta* fouine.

C'est cette forme terminée par *a* que revêtent un certain nombre de noms féminins s'appliquant à des choses sans sexe. Ex. :

θ*ábɣa* mûre;
θ*bixa* pluie;
θ*áɣda* poutre;
θ*âmra* troupeau;
θ*áfza* tuf;
θ*âzīri* lune, etc.

Le θ initial peut faire défaut. Ex. :

fûs main, *fûsĕt* petite main;

ḍâr pied, *ḍârĕt* petit pied ;
ḍâḍ doigt, *ḍâḍĕṭ* petit doigt.

Le θ final fait fréquemment défaut, et, dans ce cas, le correspondant masculin est généralement inusité dans le dialecte :

θ*âlĕfsa* vipère ;	θ*ámẓa* ogresse ;
θ*ídda* sangsue :	θ*ášna* co-épouse.

Ces substantifs terminés par *a* se présentent sous une forme incomplète (plur. en *ụin*) :

B.Sn., B.Izn. *álĕfsiu* serpent ;
— *ášniu* jumeau.

Un *i* (1) ou un *u* faisant partie de la racine et ayant disparu au masculin peuvent apparaître au féminin ou au diminutif :

áγènža cuiller, θ*áγènžai*θ petite cuiller ;
dzīza vert, θ*ádzīzau*θ absinthe ;
áγerða rat, θ*áγerðai*θ souris ;
mûš chat, θ*míššū*θ chatte ;
ánūží hôte, θ*ánĕžžiu*θ hôtesse.

Par contre, un substantif à forme masculine peut désigner un être femelle :

ísγi aigle (mâle ou femelle) ;
áγiläs panthère (mâle ou femelle).

Le masculin et le féminin se traduisent souvent par deux mots empruntés à des racines différentes. Ex. :

1. Cf. R. Basset, dans la *Revue critique*, 31 déc. 1906, p. 503.

bâba, *ba*, *bṷa* père, *ḥenna* mère;
dádda grand-père, *nánna* grand'mère;
ârgäz homme, θ*áměṭṭuθ*;
i̥ìs cheval, θ*âimārθ* jument;
isĕrri mouton, θ*iḫsi* brebis;
lḥiġūn perdrix mâle, θ*áskkūrθ* femelle;
aẓ̌âθrūs bouc, θγ*âṭ* chèvre;
ḥâqūl coq, θ*i̥dẓeṭ* poule;
âṣ̌ẹḍẹ sanglier mâle, θ*ilĕf*θ sanglier femelle.

Noms masculins.

Selon que les noms commencent par *a*, par *i*, par *u*, ou par une *consonne* nous distinguerons les formes suivantes:

1° *aX*. Ex. : *ârgäz* homme.
2° *iX*. Ex. : *iš̌ĕrri* mouton.
3° *uX*. Ex. : *úššen* chacal.
4° (*a*)*X*. Ex. : *ḍâḍ* (pour *aḍâḍ*) doigt.
5° (*i*)*X*. Ex. : *báṷen* (pour *ibaṷen*) fèves.

1° *aX* : Certains, parmi les substantifs de cette forme, deviennent à l'état d'annexion *ṷuX*; nous les désignerons par la forme *aX*(*ṷu*). Ex. :

ârgäz homme, ann. *ṷúrgäz* (1).

D'autres ont, à l'état d'annexion, la forme *ṷaX*, nous les représenterons par la forme *aX*(*ṷa*). Ex. :

âri alfa, ann. *ṷâri* (2).

1. On dit aussi (rarement) : *iùsed ṷérgāz* (ou *ṷúrgaz*) un homme est venu.
2. *ieγmi ṷari* ou *ieγmi ari* l'alfa a poussé.

D'autres, très nombreux, ayant généralement plus de deux syllabes, sont précédés, à l'état d'annexion, d'un *n*; ils seront représentés par *aX*(*nu*). Ex. :

ázĕllīf tête, ann. *núzĕllīf* (1).

Enfin d'autres, de forme *aiX* ou *auX* font à l'état d'annexion *ụiX*, *ụūX* (2), et seront désignés par *aX*(*ụi*) et *aX*(*ụū*). Ex. :

áȋδi chien, ann. *ụíδi-*; *áȗzīr* vizir, ann. *ụûzīr*.

Noms de forme *aX*(*ụū*) (3). Ils sont peu nombreux. Ex. :

áȗzīr vizir;
áȗssar vieillard.

Noms de forme *aX*(*ụi*). Voici les principaux :

áȋδi chien;
áȋsum viande;
áȋrāδ lion;
áȋržūm gorge;
áȋzzīm pioche.

Noms de forme *aX*(*ụa*). Voici les principaux :

áss jour; *áụāl* parole;
âri alfa; *állaγ* pente;
âḍŭ vent; *ámmās* milieu;
âfer aile; *ârba* enfant;
áman eau; *árraȗ* enfants;

et les noms d'action qui suivent :

1. *ịẹmda užerθīl* ou *ịẹmda ažerθīl* la natte est finie.
2. *itšiịi ụiδi* ou *itšiịi aiδi* le chien m'a mordu.
3. *innaiii ụússar* ou *inna iịi ussar* le vieillard m'a dit.

áfai̯ vol;
aδδar tressage;
amād passage;
ăi̯ām puisage;
adžau mesurage;
ar̄rūḍ ramassage;
áḥkam habillage;
áδāf entrée;
áδān action de couvrir;
ayyai̯ action d'apporter;
ăhlāš maladie.

Noms de forme (*a*)*X*.

Un certain nombre de substantifs masculins, qui, dans différents dialectes (notamment en zouaoua) ont une forme *aX*, sont privés, chez les B.Snoûs, de l'*a* initial (forme (*a*)*X*). La forme d'annexion de ces noms est *uX* (1). On observe parfois ici, chez ces substantifs, l'allongement de la voyelle interne (des vocables zouaouas) (2). D'autrefois ce sont des permutations des voyelles qui se produisent à l'intérieur du mot (3).

1. Cette forme s'emploie aussi (mais on l'entend rarement) quand le nom est sujet et placé après le verbe : Le chat a pris une souris, *iéṭṭèf ūmūš táγerdaiθ* ou *i̯éṭṭèf mūš táγerdaiθ*.

2. Ex. :
roseau *γánīm* (B.Sn., Fg.), B.M. *ar'alim* (R.B.), Z. *ar'anim* (R.B.);
puce *šúrδu* (B.Sn., Fig.), B.M. *χoured* (R.B.), Z. *akoured* (R.B.);
main *fús* (B.Sn., Fig., B.M., B.Iz., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *afous* (R.B.);
doigt *ḍāḍ* (B.Sn., Fig., B.M., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *adhadh* (R.B.);
genou *fúδ* (B.Sn., Fig.), Taz. *afud* (H.S.);
boue *lūḍ* (B.Sn., Fig.), Z. *aloudh* (R.B.);
meule *γáref* (B.Sn., Fig.), Z. *ar'aref* (R.B.);
corbeau *žárfe̥* (A.L., B.B.S.), *zárfiū* (Fig.), Z. *agarfiou* (R.B.);
pied *ḍár* (B.Sn., Fg., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *adhar* (R.B.);
soc *zăilu* (B.Sn., B.Izn., B.M.), *azaglou* (R.B.);
coq *i̯dzẹ̄ḍ* (B.Sn., B.Izn.).

Voir sur la chute de la voyelle initiale des substantifs : R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 31; C. de Motylinski, *Le Dj. Nefousa*, f. I, p. 4; G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 4; A. Hanoteau, *Gr. Tam.*, p. 17; E. Gourliau, *Gr. mzab.*, p. 17; H. Stumme, *Sch. von Taz.*, p. 18.

3. Ex. : chat *mūš* (B.Sn., Fg., B.Izn., B.B.Zekk.); Z.B. *amchich* (R.B.); paille *lūm* (B.Sn., B.Izn., Zekk.).

En outre, la première consonne, redoublée en certains cas en zouaoua [ac^1c^1X], se rencontre à l'état simple chez les Beni-Snoûs *(a)cX* (1).

La voyelle initiale *i* de quelques noms zouaouas peut aussi disparaître (2), forme *i(X)*.

Noms de forme *iX*. Parmi ces noms, les uns, précédés d'un *n* à l'état d'annexion, seront représentés par *iX(n)*. Les plus usités sont :

iš̆ĕrri mouton, *ími* bouche ;
imĕndi orge, *ísi* giron, etc.

et les pluriels masculins tels que :

ifunāsen bœufs, *iẓûδāḏ* oiseaux, etc.

Les autres sont précédés, à l'état d'annexion, d'un *i* (*i̦*) ; chez les uns, la voyelle initiale est longue (forme *īX(i)*. Ex. :

īzi mouche, *īššer* ongle ;
īẓẹ fiel, *īlĕs* langue ;

1. Ex. :
terre *šâl* (B.Sn., B.Izn., Zekk.), Z. *akkal* (S.S.) ;
genou *fûδ* (B.Sn., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg., Fig.), Taz. *affud* (H.S.) ;
cheveu *zâf* (B.Sn., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg., Fig.), Taz. *azzär* (H.S.).
Les mots zouaouas de forme ac^1c^2X ne perdent pas l'*a* initial en passant chez les B.Snoûs. Ex. :
neige *ăδfel*, Z. *ad'fel* (R.B.) ;
chemin *ábrīδ*, Z. *abrid* (R.B.) ;
âne *áγi̦ul*, Z. *ar'ioul* (R.B.) ;
homme *ărgāz*, Z. *argaz* (R.B.) ;
oiseau *dẓδiḏ*, Taz. *agdyḍ* (H.S.) ;
montagne *ăδrār*, Z. *adrar* (R.B.) ;
chameau *dlγĕm*, Z. *alr'em* (R.B.).

2. Ex. :
aigle, enfant méchant *žīδer*, Z. *igider* (R.B.) ;
arbouse *sásnu*, Z. *isisnou* (R.B.) ;
fève *báu*, Z. *ibiou* (R.B).

irδen blé, *ilef* porc;
iγδen cendre, *iḍẹs* sommeil;
išen jumeau;

chez les autres cette voyelle est brève (f. *iX*(*i*). Ex. :

ifri trou, *iγzer* cours-d'eau;
iγĕs os, *issi* filles;
iγẹḍ chevreau;

Noms de forme *uX-ann*. *ụuX* (1).

Noms féminins.

Ils sont de forme :

θ*aX*. Ex. : θ*amĕṭṭū*θ femme.
θ*iX*. Ex. : θ*imssi* feu.
θ*uX*. Ex. : θ*ūššent* chacal femelle.
θ*X*. Ex. : θ*málla* tourterelle.

Noms de forme θ*aX*. Il est certains de ces noms qui conservent l'*a* à l'état d'annexion, forme θ*aX*(*a*). Les plus usités sont :

θ*âla* étang, bassin,
θ*áqqa* genévrier,
θ*ázzèr*θ figue,
θ*ámem*θ miel,
θ*âilula* bryone,
θ*âqè*θ pouvoir,
θ*ázgetta* fouine,
θ*âbγa* mûre;
θ*ággŏnt* taon;
θ*állest* ténèbres;
θ*ánγi* mamelles;
θ*âịū*θ brouillard;
θ*âr*θ*a* chassie;
θ*áddèḫ*θ aisselle;
θ*âδla* gerbe.

1. Le chacal a pris un mouton *iéṭṭèf ụuššén išerri* ou *iéṭṭèf uššén išerri*.

Noms de forme θ*iX*. Parmi ces noms, il en est qui conservent l'*i* à l'état d'annexion.

Cet *i* est généralement long ou suivi d'une consonne redoublée (formes θ*îcv*, θ*íc¹c¹v*). Forme θ*iX*(*i*), les plus usités sont :

θ*îni* datte,	θ*îra* écriture ;
θ*îụa* dos,	θ*iẓzzi* alfa sec ;
θ*ẹṭ* œil,	θ*îδli* tresse ;
θ*îla* tamis,	θ*íθi* coup ;
θ*îli* ombre,	θ*ídda* sangsue ;
θ*íbbi* mauve,	θ*ímmi* sourcil ;
θ*îdi* sueur,	θ*ịúffa* crachat.

Ce sont parfois des féminins par θ...θ, ou des diminutifs :

θ*íšš*θ pou,	θ*íššer*θ ail ;
θ*íγzer*θ ruisseau,	θ*ílef*θ truie, etc.
θ*íẓẓer*θ tronc,	

Le nom d'unité se forme aussi en préfixant et en suffixant au collectif un θ :

áγlal escargots,	θ*áγlalt* un escargot ;
llûz amandes,	θ*ílūzĕt* une amande ;
lžûž noix,	θ*ížūžĕt* une noix, etc.

Les noms θ*ílūzĕt*, θ*ížūzĕt*, etc., désignent aussi l'arbre qui porte ces fruits (pl. *in*).

Noms de métiers.

La plupart des noms désignant des professions sont tirés de l'arabe. Ex. :

Cultivateur *áfĕllăḥ*.
Menuisier *ánĕdžar*.
Maçon *ábĕnnaį*.
Boucher *ágzzar*.
Jardinier *ábḥḥar*.
Boulanger *áẖbbaz*.
Brodeur *ádrrăz*.
Forgeron *áḥddad*.

Quelques-uns sont tirés d'une racine berbère et ont même forme que les précédents :

ézdem couper du bois, *ázddam* bûcheron ;
éfreð balayer, *áfrrað* balayeur.

Annexion (1).

1er ų.

Certains mots masculins, lorsqu'ils sont à l'état d'annexion, soit que la voyelle initiale soit modifiée, soit qu'elle reste intacte, sont précédés d'un *ų*. On rencontre ce *ų* :

1° Devant les noms de forme *uX*. Ex. :

iðámmĕn ųûl, le sang du cœur ;
θaųųûrθ ųúrθu, la porte du jardin ;
alĕmdîl ųúltma, le mouchoir de ma sœur ;
azĕllîf ųúššen, la tête du chacal.

(Voir pour *ûma* : emploi de *n*.)

2° Devant les noms de la forme *aX*(*ųa*) :

ẓeụ́ ųâri, un brin d'alfa ;
θaṣṃûdẹ ųâmān, la fraîcheur de l'eau ;
ĕlhéz ųâḍû, le souffle du vent ;
īmí ųérba, la bouche de l'enfant.

1. Cf. sur l'annexion R. Basset, *Man. Kab.*, p. 61- ; *Zén. du Mzab.*, p. 22 ; *Zén. de l'Ouars.*, p. 51 ; *Dial. du Rif*, p. 25 ; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 9 ; H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, p. 44.

(Voir emploi de *n*.)

3° Devant les noms de la forme *aX*(*ụu*) :

> *aḫḫám ụúsli*, la maison du fiancé ;
> *fûs ụúmžer*, le manche de la faucille ;
> *abríδ ụúδrär*, le chemin de la montagne ;
> *iššaún ụúɣläl*, les cornes de l'escargot.

4° Devant les noms de forme *aX*(*ụi*) ou *aX*(*ụū*).

aX(*ụi*). Ex. :

> *iššér ụîräδ*, les griffes du lion (voir emploi de *n*) ;
> *rríḥθ ụísum*, l'odeur de la viande ;
> θ*iɣmâs ụîδi*, les dents du chien.

aX(*ụū*). Ex :

> *illís ụûzîr*, la fille du vizir.

2° *n*.

On emploie *n* pour marquer le rapport d'annexion :

1° Devant les noms à forme féminine :

θ*aX* — *fûs ĕntmĕ́ṭṭū̆*θ, la main de la femme (femme θ*ámĕṭ-ṭū̆*θ).

θ*iX* — *ilĕs ĕntléfsiụīn*, la langue des vipères (vipères θ*ilĕf-siụin*).

θ*uX* — *īmí ntúụụū̆r*θ, l'entrée de la porte (porte θ*áụụúr*θ).

θ*X* — *īfér ntmálla*, l'aile de la tourterelle (tourterelle θ*málla*).

θ*āmém*θ *ĕndzîzụi*, le miel des abeilles (abeilles *dzîzụi*).

θ*aXa* — *āmân ntâla*, les eaux du lac (lac θ*âla*).

θ*iX*(*i*) — θ*aškᶣar*θ *ĕntîni*, un sac de dattes (dattes θ*ini*).

2° On peut aussi l'employer devant les noms à forme masculine *aX*(*ụu*), *aX*(*ụa*), *aX*(*ụi*), *a*(*X*). Ex. :

aX(ụu) — *iš nûzerf*, une corne d'argent (argent *azerf*).
a(X) — *azĕllif nûmūš*, la tête du chat (chat *mûš*).
aX(ụa) — *šụi nuámān*, un peu d'eau (eau *ámān*).
aX(ui) — *iššér nuíraδ*, la griffe du lion (lion *áiraδ*). (Voir emploi de *ụ*.)
amán ñ íɣzer, l'eau du cours d'eau (cours d'eau *íɣzer*) (O.L.) (rare).
(i)X — *dâr niénsi*, le pied du hérisson (hérisson *iensi*) (O.L.) (rare).
iX — *īdž ụūrú nímendi*, une poignée d'orge (orge *ímendi*) (pq. général).

3° Devant des noms étrangers :

amzụár en mârs, le commencement de mars;
illis nĕlbāša, la fille du Bacha;
aḫḫâm nelqâieδ, la maison du Caïd.

4° Devant quelques noms de la forme *ûX*. Ex. : *ûmafûs nûma*, la main de mon frère.

(*û* long correspondant à *eģ* en Zouaoua).

3° *i*.

Tandis que chez les Oulad Larbi, on emploie indifférement *n* ou *i*, devant les substantifs commençant par *i*; au Kef on emploie exclusivement *i* :

1° Devant les noms de forme *iX*, tels que :

íḍ nuit;	*θállest iíḍ*, les ténèbres de la nuit.
íẓẹ bile;	*lbénneθ iíẓẹ*, le goût de la bile.
ízi mouche;	*āfér iízi*, l'aile de la mouche.

Au contraire devant les mots *imi*, *isi*, on emploie exclusivement *n* :

θiɣmâs nîmi, les dents de la bouche (ou *ññmi*, ou *niîmi*); *dffú nisi*, la tiédeur du giron (ou *ñîsi* ou *niîsi*).

2° Devant les noms de deux syllabes, tels que : *ifri*, *irden*, *iɣës*, etc., on emploie généralement *i*, rarement *n* (l'*i* bref s'allonge). Ex. :

imí iîfri, l'entrée de la grotte;
θiḥébbet iîrðen, un grain de blé;
ṭérf iîlës, la pointe de la langue;
äslém iîɣzèr, le poisson de la rivière.

Mais l'on dit (forme *tX*) :

ḍâr nîɣẹḍ, le pied du chevreau;
ḥennâs iîšen, la mère de l'enfant.

Devant les mots de plus de deux syllabes, devant les pluriels commençant par *i*, on emploie de préférence *n* (voir emploi de *n*).

3° Devant les noms de forme (*i*)*X* on emploie *i*. Ex. :

azëllîf iẹ́nsi, la tête du hérisson.

Formation du pluriel.

Chez les Beni-Snoûs, le pluriel se forme de trois manières différentes (1).

1. Sur le pluriel cf. R. Basset, *Man. kabyle*, p. 62; H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, p. 61; A. de C. Motylinski, *Le Dj. Nef.*, fasc. I, p. 9; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 6.

Une première catégorie comprend des noms masculins et des noms féminins, dont le pluriel peut être ou externe ou interne, où à la fois externe et interne.

Une deuxième catégorie comprend quelques noms masculins ou féminins, qui forment leur pluriel par la préfixation d'une désinence marquant le pluriel : *id*.

Enfin certains substantifs d'origine arabe, ou ayant une forme arabe, ont des pluriels établis à la façon arabe.

Première Catégorie

Elle renferme des noms masculins et des noms féminins.

A. — *Noms masculins.*

Nous distinguerons :

I. — Des pluriels externes.
II. — Des pluriels internes.
III. — Des pluriels mixtes.

I. — Pluriels externes (1).

1° *en*.

Un certain nombre de noms forment leur pluriel en ajoutant simplement *ĕn* au singulier. Ex. :

áɥā̈l,	pluriel	*áuālĕn* parole ;
ûrā̈r,	—	*ûrā̈rĕn* jeu ;
îffīs,	—	*íffīsĕn* hyène ;
ā̈δūf,	—	*ā̈δūfĕn* os de la cuisse ;
báu,	—	*báɥĕn* fève.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 63; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 52.

2° *i-en.*

Un certain nombre de substantifs forment leur pluriel en préfixant *i* au singulier et en suffixant *en* (la dernière consonne peut être redoublée).

(a)x = iaXen.

ḍâṛ,	pluriel	*iḍáṛṛėn* pied.
ṣâḍ,	—	*iṣáṭṭėn* serpent.
ẓâf,	—	*iẓáffen* çheveu.
i̧ḍẓẹḍ,	—	*ii̧ḍẓẹ̄ḍėn* coq.
i̧ûrsel,	—	*ii̧ûrslen* champignon.

Des substantifs de la forme *aX* ont au pluriel une forme *iXen* ou *iXn*. Ex. :

afůṇas,	pluriel	*ifůnāsĕn* bœuf.
ábrīẟ,	—	*ibrīẟĕn* chemin.
âsūn,	—	*isūnĕn* douar.
ắrgāz,	—	*irgāzĕn* homme.
áiṛāẟ,	—	*iiṛāẟĕn* lion.
ái̧užīl,	—	*ii̧úžīlĕn* orphelin.
áγīlās,	—	*iγīlāsĕn* panthère.
ắselm,	—	*isĕlmĕn* poisson.
áfẟiẟ,	—	*ifẟiẟĕn* pou de chien.
ắgẟāl,	—	*igẟālĕn* prairie.
áγras,	—	*iγrāsĕn* ruche.
ắbššiš,	—	*ibššīšĕn* urine.
ázĕrdāb,	—	*izerdābĕn* trou.
áqĕllūš,	—	*iqĕllūšĕn* gourde.
aɛắddis,	—	*iɛắddīsĕn* ventre.
ásĕnnaṇ,	—	*isĕnnānĕṇ* épine.
árba,	—	*irbān* enfant.

ánĕžžiu,	—	*inĕžžiu̯ĕn* hôte.
ámězdaɣ,	—	*imězdāɣěn* habitant.
áɣĕzzīs,	—	*iɣĕzzīsĕn* côté.
áɛārūr,	—	*iɛārūrěn* dos.
ágĕmgūm,	—	*igĕmgūmĕn* bec.
áskkum,	—	*iskkūmĕn* asperge.
ásġġᵘās,	—	*isġġᵘāsen* année.

Une consonne redoublée au singulier peut devenir simple au pluriel et réciproquement ; l'accent est alors modifié :

áḫhām maison, pl. *iḫámmĕn* ; Zekk. *áḫḫām*, pl. *iḫḫāmĕn*.

Des substantifs de forme *iX* changent l'*i* initial en *a* au pluriel. Ex. :

íššer,	pluriel	*áššāren* ongle ;
íšerri,	—	*ášrāren* mouton ;
íšš,	—	*áššaun* corne ;

on trouve aussi les pluriels *íššāren*, *išrāren*, *íššaun*.

3° *an*.

Des substantifs de la forme *úX*, *íX*, (*a*)*X* forment leur pluriel en ajoutant *ān* au singulier :

iX, pl. *iXan*.

iɣzèr,	pluriel	*iɣzrạ̄n* cours d'eau ;
ílĕs,	—	*ílsạ̄n* langue ;
íḍ,	—	*iḍạ̄n* et *iḍḍạ̄n* nuit ;
iɣĕs,	—	*íɣsạ̄n* et *iɣssạ̄n* os ;
ifĕf,	—	*iffạ̄n* mamelle ;

ilĕf, pluriel *ílfạ̄n* porc;
ífker, — *ífkrạ̄n* tortue;

l'*i* final tombe au pluriel :

íθri, pluriel *íθrạ̄n* étoile;
ízẹ, — *ízạ̄n* mouche;
ífri, — *ífrạ̄n* grotte;

mais non *ii* :

inii, pluriel *iniịạ̄n* pierre du foyer.
ázḍii, — *izḍiịạ̄n* fuseau.

úX, pl. *úXān*.

úššen, pluriel *úššnạ̄n* chacal.

L'*u* final tombe au pluriel :

útšu, pluriel *útšạ̄n* mets.
úrθu, — *úrθạ̄n* jardin, verger.

cX, pl. *cXan*.

ịís, pluriel *ịīsān* cheval.

4° *i-an*.

L'*a* initial devient *i* (règle générale) :

aX = iXan.

ásli, pluriel *íslạ̄n* fiancé.
áiši, — *ịíšạ̄n* chien.
áẓụẹ̀ṛ, — *íẓūṛạ̄n* racine.
ámžer, — *ímīrạ̄n* faucille.
álinti, — *ílintạ̄n* berger.
áẓṛů, — *íẓṛụạ̄n* falaise.

Le mot *ass* jour, fait au pluriel *ussan*.

5° *i-un.*

D'autres le forment en ajoutant *un*, *ụen* au singulier :

áměṭṭa, pluriel *íměṭṭaụen* larme;
ámẓa, — *ímẓaụen* ogre;
áẓṭṭa, — *íẓṭṭaụen* tissage;

mais on trouve plus souvent *aun*, *aụen*. Ex. :

forme *iX*, pl. *iXaun*
ilĕs, pluriel *ílsaun* langue;
ífkĕr, — *ífkraun*, tortue;

forme *uX*, pl. *uXaun*
ûl, pluriel *ûlaun* cœur;
ûδem, — *ûδmaun* visage.

Quand le substantif est terminé par *i*, cet *i* devient *a* au pluriel. Ex. :

forme *iXi*, pl. *iXaun*
ísγi, pluriel *ísγaun* aigle;
îmi, — *ímaụĕn* bouche;
ịẹnsi, — *ịénsaun* hérisson;
ísi, — *isaụen* giron.

Lorsque le substantif est de la forme *aX*, le pluriel est de forme *iXaun* (r. gén.). Ex. :

ásγer, pluriel *íseγraun* charrue.

6° *i iun.*

On trouve aussi la terminaison *iụen*, *iun* :

išen, pluriel *íšniụen* jumeau;
áfer, — *ífriụen* feuille.

7° *tsen*.

L'*i* initial ne figure pas dans certains pluriels :

ḍáḍḍá,	pl. *dáddātsen* grand-père;
ḥeṇṇa,	— *ḥennātsen* mère.

II. — Pluriel interne (1).

1° *i-a*.

La dernière voyelle du mot (*u*, *i*, *e*) devient *a*. Ex. :

Xuc, pl. *Xac*.

áγịūl,	pluriel *iγịäl* âne ;
ázƹūq,	— *izƹāq* ânon ;
áfĕrqūs,	— *ifĕrqās* toison ;
áfĕrḍūs,	— *ifĕrḍās* nœud ;
áƹäθrūs,	— *iƹäθrās* bouc ;
áhiḍūr,	— *ihiḍār* peau ;
áịendūz,	— *iịendāz* veau ;
áḫĕnnūs,	— *iḫĕnnās* petit porc ;
áḫĕnǰūǰ,	— *iḫĕnǰāǰ* visage ;
áfĕnṭūṣ,	— *ifĕnṭāṣ* jeune bœuf ;
aịẹrẑūm,	— *iịẹrẑām* gorge ;
áθemmum,	— *iθemmam* meule.

Xec, pl. *Xac*.

ásīres,	pluriel *ísiras* sacoche ;
ámdukel,	— *imdukāl* compagnon ;
ásγūn,	— *ísγụān* corde.

1. Cf. René Basset, *Man. kab.*, p. 64 ; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 53 ; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 12 ; *Dj. Nef.*, p. 10.

Xic, pl. *Xac*.

áẑĕrθil, pluriel *íẑĕrθāl* natte;
áẑĕrneḍ, — *íẑĕrnāḍ* cou;
áγĕsmīr, — *íγĕsmār* clou;
áiddīδ, — *íiddāδ* outre;
áįĕrẓīz, — *iįĕrẓāz* lièvre;
áįĕẓẓīm, — *iįĕẓẓām* pioche.

2° *i-u-a*.

Dans les noms terminés par *cvc*, par exemple *äδrär*, *ärnän*, le son est introduit au pluriel avant *cvc*. Ex. :

áδrär, pluriel *íδūrär* montagne;
árnän, — *inūrär* aire;
áẑḍẹδ, — *iẑūḍāδ* oiseau;
ánfīf, — *inūfāf* corbeille d'alfa pour faire cuire le couscous.

On trouve aussi ce son *u* dans les pluriels :

ḍâḍ, pluriel *iḍūḍān* doigt;
bâbūš, — *ibūbāš* burnous.

III. — **Pluriel mixte** (1).

1° *i-a-en*.

iX, pl. *i-a-en*.

íšerri, pluriel *íšrären* mouton;
íššer, — *íššären* griffe.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 65; *Zénat. du Mz.*, p. 25; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 13; *Dj. Nef.*, p. 10; Hanoteau, *Gr. Kab.*, p. 27; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 53.

(*a*)*X*, pl. *i-a-en*.

fûδ, pluriel *ifáddĕn* genou;
fûs, — *ifássĕn* main;
ziž, — *izádžen* pieu;
áγîl, — *iγâllen* bras.

B. — *Noms féminins* (1).

Nous distinguerons également :
I. — Des pluriels externes.
II. — Des pluriels internes.
III. — Des pluriels mixtes.

I. — **Pluriels externes.**

Le *t* (θ) final fait place au pluriel à la terminaison *in*. Ces substantifs sont généralement de la forme θXθ, θ*Xe*θ. Ex. :

§ 1. — θ*iX*θ, pl. θ*iXin*.

θ*iḙ̇dfĕt*, pluriel θ*iḙ̇dfīn* fourmi;
θ*ímĕdžet*, — θ*ímĕdžīn* oreille;
θ*iẓẓèmt*, — θ*iẓẓmīn* palmier nain;
θ*iδret*, — θ*iδrīn* épi;
θ*išṭfĕḍne*θ, — θ*išṭfĕḍnīn* orteil;
θ*íržet*, — θ*íržīn* tison.

Souvent ils correspondent à un pluriel masculin externe par *en* :

§ 2. — θ*aX*θ, pl. θ*iXin*.

θ*áirāt*, pluriel θ*áirāδin* lionne;
θ*ábsāst*, — θ*íbsāsin* petite main;

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 65; *Zénat. du Mz.*, p. 25; *Zénat. de l'Ouars.*, p. 54; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 14; id., *Dj. Nef.*, p. 12; Hanoteau, *Gr. Kab.*, p. 31; *Gram. tam.*, p. 24.

θ*áfḍịst*,	pluriel	θ*ífḍīsịn*	marteau;
θ*ámĕllălt*,	—	θ*ímĕllălịn*	œuf;
θ*ắịužīlt*,	—	θ*íịužīlịn*	orpheline;
θ*ắlsăst*,	—	θ*ílsăsịn*	parcelle de terrain;
θ*ắskkūrθ*,	—	θ*ískkurịn*	perdrix;
θ*ắγrāst*,	—	θ*íγrāsịn*	ruche;
θ*ắzlăfθ*,	—	θ*ízlăfịn*	cuvette;
θ*ắsĕllūfθ*,	—	θ*ísĕllūfịn*	vermine;
θ*ámṣṣāṭ*,	—	θ*ímĕṣṣḍịn*	cuisse;
θ*ábrīt*,	—	θ*íbrīδịn*	sentier;
θ*ắumᵘāθ*,	—	θ*íumᵘāθịn*	génisse;
θ*ísīθ*,	—	θ*ísīθịn*	miroir;
θ*ắddārθ*,	—	θ*íddārịn*	maison;
θ*árbāt*,	—	θ*írbāθịn*	petite fille.

ou bien ils correspondent à un masculin formant son pluriel par *an*. (La voyelle interne est parfois modifiée et déplacée). Ex. :

θ*áḫlīšt*,	pluriel	θ*íḫĕlzịn*;	
θ*álγĕmt*,	—	θ*ílĕ̆γmịn*	chamelle;
θ*íšmẹšt*,	—	θ*íšĕmžịn*	négresse;
θ*ásrafθ*,	—	θ*ísĕrfịn*	silo;
θ*ámδelt*,	—	θ*ímĕḍlịn*	tombe.

§ 4. — θ*in*.

Parfois le θ final est conservé. Ex. :

θ*ísīθ* miroir,	pluriel	θ*ísīθịn*;
θ*ắumᵘāθ* génisse,	—	θ*iumᵘāθịn*;

ou bien ce θ disparaît et fait place aux terminaisons *ṷin*, *auin* :

§ 5. — *aɥin.*

θγírδemt,	pluriel	θiγérδmauin	scorpion ;
θlâθ.	—	θíliɥin	ravin.

§ 6. — *an.*

Certains noms qui (comme ceux du § 3) ont un pluriel masculin par *an*, prennent au pluriel féminin cette même terminaison (au lieu de *in*). Ex. :

θúššent,	pluriel	θúššnān	chacal (f.) ;
θíγzerθ,	—	θíγzrān	ruisseau ;
θaîδit,	—	θíiδān	chienne.

§ 7. — *a.*

Le θ final peut faire place aussi à la terminaison *a*. Ex. :

θăsirθ,	pluriel	θísīra	moulin ;
θmârθ,	—	θímīra	barbe ;
θămūrθ,	—	θímūra	pays ;
θáɥɥūrθ,	—	θíɥɥūra	porte.

§ 8. — L'*i* ou l'*u* finals disparaissent devant cet *a*. Ex. :

dzízɥi,	pluriel	θízizɥa	abeille ;
θáγzūθ,	—	θíγza	dépôt alluvionnaire.

§ 9. — θ*i-auin.*

Un certain nombre de noms forment leur pluriel en suffixant *ɥin* ou *auin* ; ce sont généralement des singuliers de forme θ-*a* ou θ-*i* (voir § 5). Ex. :

θẹ̈ṭ œil,	pluriel	θẹ̈ṭṭaɥin ;
θími sourcil,	—	θímiɥin ;
θaîtša ver,	—	θîtšaɥin ;

θ*íddá* sangsue,	pluriel	θ*íddáyin*;
θ*íssūbla* grosse aiguille,	—	θ*íssūblayin*.

§ 10. — *yin*.

Des noms de forme θ*aX* peuvent conserver l'*a* au pluriel. Ex. :

θ*âla* bassin,	pluriel	θ*áláyin*;
θ*áqqâ* genévrier,	—	θ*áqqâyin*;
θ*ä*ẓ*la* gerbe,	—	θ*á*ẓ*läyin*.

§ 11. — *iyin*.

L'*a* final peut devenir *i*. Ex. :

θ*ålefsa* (1),	pluriel	θ*ilefsiyin* vipère;
θ*ábγá*,	—	θ*íbγiyin* fraise;
θ*ámẓá*,	—	θ*imẓẹyin* ogresse;

on trouve aussi θ*išent* (2) jumelle, pl. θ*išniyin*.

§ 12. — *yin*.

L'*a* final peut disparaître. Ex. :

θ*árga* rigole,	pluriel	θ*irgyin*;
θ*aṣṣṭá* branche	—	θ*iṣṣḍyin*.

§ 13. — *u*.

On trouve aussi la terminaison *u*. Ex. :

θ*íya* dos,	pluriel	θ*íyāu*;
dziya plat,	—	θ*ízíyāu*.

1. Forme complète : *alefsiu* serpent (B.Sn., B.Izn.).
2. Forme complète : *ašniu* jumeau (B.Sn.).

Un *i* apparaît au pluriel après le θ initial des noms singuliers de forme θ*X*. Ex. :

θ*mällä* tourterelle,	pluriel	θ*imällä̆in*;
θ*mîššūθ* chatte,	—	θ*imîššiin*;
*tsúm*θ*a* oreiller,	—	θ*isúm*θ*ain*;
θγ*âtša* filet,	—	θ*iγátšiin*.

II. — **Pluriels internes** (1).

§ 1. — Changement de *e* en *a* (le θ final disparaît au pluriel) (2) :

θ*ínzer*θ nez,	pluriel	θ*ínzār*;
θ*íẓẓẹ̀lt* rein,	—	θ*íẓẓāl*;
θ*íflĕllest* hirondelle,	—	θ*íflĕllās*;
θ*íγmest* molaire,	—	θ*íγmās*;
θ*íγẹḍẹ̀ṭ* chevrette,	—	θ*íγẹḍāḍ*;
θ*íṣṣẹnef*θ aiguille,	—	θ*íṣṣẹnāf*;
θ*ársel*t colonne,	—	θ*iírsāl*;
θ*íịịer*θ tronc,	—	θ*íịịār*;
θ*ámdukelt* amie,	—	θ*ímdukāl*;
θ*íṣernest* boucle,	—	θ*íṣernās*;
θ*ás*ع*äbī*θ ravin,	—	θ*ís*ع*äbai*.

§ 2. — Changement de *i* en *a*. Ex. :

θ*áγĕzzīs* côté,	pluriel	θ*íγĕzzās*;
θ*ážẹ̀rnẹṭ* cou,	—	θ*iẓẹ̀rnāḍ*;
θ*áizzimt* pioche,	—	θ*íizzām*;
θ*ámzirt* clairière,	—	θ*ímizār*.

§ 3. — Changement de *u* en *a*. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 66 : *Zen. de l'Ouars.*, p. 55.
2. Cf. plusieurs masculins internes.

θáγịūlt ânesse,	pluriel	*θíγịāl*;
θáserδunt mule,	—	*θíserδān*;
θážaḥmūmt merle,	—	*θízeḥmām*;
θäfkunt fourneau,	—	*θífukān*;
θázĕknunt grappe,	—	*θízeknān*.

§ 4. — Dans les noms terminés par *cvcθ*, un *u* se place avant *cvcθ*. Ex. :

θánfifθ keskas,	pluriel	*θínufāf*;
θážḍẹṭ oiseau (f.),	—	*θížūḍāḍ*;
θáqmamθ muselière,	—	*θíqūmām*.

§ 5. — Ainsi que dans divers noms de forme *θac¹c²X*. Ex. :

θáqbūšt petite marmite,	pluriel	*θíqūbāš*;
θaịdūrθ marmite,	—	*θiūdār*;
θánǵult pain,	—	*θínuǵǵᵘal*;
θáḫsaiθ citrouille,	—	*θíḫusaị*.

III. — **Pluriel mixte.**

§ 1. — *θi-a-in*.

θfúrket,	pluriel	*θífurkāḍịn*;
θiɛ́ärseθ,	—	*θíɛärsāθịn*;
θáδmerθ,	—	*θíδmārịn*.

Deuxième Catégorie

Formation du pluriel par *id* (1).

Les mots *aiθ*, *aθ*, *ad*, *id* signifient gens, peuple, fils; il sert à former le pluriel de quelques mots de ce dialecte. Ex. :

1. Cf. H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, § 62.

ḅâḅ maître, pluriel *iθḅāḅ*;
ûṃa frère, — *aiθmă*.

On trouve aussi cette désinence *id* devant des noms féminins. Ex. :

lállă maîtresse, pluriel *iθlăllă* ou *idlăllă*, ou *lâl* pluriel *iθlāl*.

Troisième Catégorie

Pluriels ayant une forme arabe.

Les plus usitées de ces formes sont indiquées dans les exemples suivants :

zénqĕθ,	pluriel	*zẹ́nqáθ*;
lạ́mba,	—	*lạ́mbāθ*;
zbiṭār,	—	*zbiṭārāθ*;
lbọrž,	—	*lbrûž*;
lḥôrz,	—	*lĕḥrûz*;
tésbīḥ,	—	*tsâbāḥ*;
sénduq,	—	*snâdĕq*;
sénsleθ,	—	*snâsel*;
lbĕlɣeθ,	—	*lĕblāɣi*;
téḷiifĕθ,	—	*téklaif*;
lmâlik,	—	*lĕmláika*, etc.

Substantifs employés seulement au pluriel dans le dialecte (1).

irδĕn, blé. Ex. :

B.Sn. *īrδén iɣlận* le blé est cher;
Zekk. *īrδén eɣlận*.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 66.

iγδĕn, cendre. Ex. :

iγδén eḥmâ̤n, la cendre est chaude.

mídden, gens. Ex. :

middén ûzdĕn (1), les gens sont venus.

θ̤ém̤z̤īn, orge. Ex. :

θ̤e̤mz̤in γémi̤ent, l'orge a germé.

θínīfin, pois. Ex. :

θinīfi̤n uy̤int, les pois ont mûri.

iδámmen, sang. Ex. :

iδámmen zûγĕn (2), le sang est rouge.

áδā̤n, boyau. Ex. :

áδā̤n effγén sŭġuᶜáddisĕnnes, les intestins lui sortirent du ventre.

íz̤z̤ā̤n, ordures. Ex. :

iz̤z̤án qa térsid̤en, les ordures sentent mauvais.

íḫḫān, excréments.
ámān, eau. Ex. :

amâ̤n qa tázzālĕn; l'eau coule.

íbšīšĕn, urines. Ex. :

ibšīšén tazzālén δídderb, l'urine coule dans la rue.

íγergnen, sacoche. Ex. :

iγergnén qa tšûren, la sacoche est pleine.

1. Z. kk. *ūsá̤nd mídden.*
2. Zekk. *iδámmen izúġġ^uaγĕn.*

Substantifs employés au singulier et dont le pluriel dans le dialecte est emprunté à une autre racine.

Ces substantifs sont rares; citons :

θ*ámĕṭṭūθ* femme, pluriel θ*íseδnān*;
mémmi fils, — *áṛṛaû*;
ílli fille, — *íssi*;
ú fils, — *âθ*;
últma sœur, — *íssma*;
ûma frère, — *âiθma*;
iis cheval, — θ*iγállin* (1).

ADJECTIFS QUALIFICATIFS

L'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte. Il est placé après le nom qu'il qualifie.

Le féminin se forme par la préfixation et la suffixation au masculin d'un θ (*t*) :

âussar vieux, féminin θ*âussar*θ (Zekk. id.);
míriu large, — θ*míriu*θ (Zekk. id.);
nûfsus léger, — θ*núfsus*θ (Zekk. id.);

Un *u*, un *i* qui ont disparu au masculin réapparaissent parfois au féminin :

ázīza bleu, féminin θ*ázizau*θ (Zekk. id.);
mîrza amer, — θ*mîrzai*θ (Zekk. id.);
mîza lourd, — θ*mîzai*θ (Zekk. id.).

1. Sur ces pluriels cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 66.

1° Le pluriel masculin se forme généralement de la façon suivante *i-en* :

áδerγāl aveugle,	pluriel	*íderγālĕn* (Zekk. id.);
ămĕllāl blanc,	—	*ímĕllālĕn* (Zekk. id.);
ámqqrān grand,	—	*ímqqrānĕn* (Zekk. id.);
múzzur grossier,	—	*ímuzzūrĕn* (Zekk. id.);
núfsus léger,	—	*ínufsūsĕn* (Zekk. id.).

2° Un *i* ou un *u* peut réapparaître au pluriel :

mírẓa amer,	pluriel	*ímerẓain*;
mîẓa lourd,	—	*ímiẓain*;
ăzīza bleu,	—	*ízīzaṷen* (Zekk. id.).

3° B.Sn., Zekk.	*úṣbẹḥ* beau,	pl.	*úṣbẹḥen*;
—	*úqbẹḥ* méchant,	—	*úqbẹḥen*;
—	*úγmẹq* profond,	—	*úγmẹqen*.

4°	*ámĕllāzu* affamé,	pluriel	*ímĕlluza*;
	ámĕllaizu —	—	*ímĕlluiza*.

5°	*áδerδūr* sourd,	pluriel	*íδerδār*;
	ámähłūš malade,	—	*ímähłāš*;
	ámähbūl fou,	—	*ímehbāl*;
	ábĕkkūš muet,	—	*íbĕkkāš*;
	ázḥāf impotent,	—	*ízḥāf*;
	ámerṣūḍ puant,	—	*ímerṣāḍ*:
Zekk.	*ámähłūš* malade,	—	*ímähłāš*;
	ámerṣūḍ puant,	—	*ímĕrṣāḍ*.

Le féminin pluriel se forme du masculin pluriel :

m. pl. *ímĕllalen*,	f. pl. θ*ímĕllālin* (blanc);
— *úṣbẹḥen*,	— θ*úṣbẹḥīn* (beau);
— *ímĕllūza*,	— θ*ímellūza* (affamé);

m. pl. *izizauen*, f. pl. *θizizaṷin* (bleu);
— *iδerδar*, — *θiδerδār* (sourd);
— *imĕrṣâḍ*, — *θimĕrṣāḍ* (puant);

Zekk. *imĕllālĕn*, pluriel *θimĕllālin*;
— *iṣbeḥen*, — *θúṣbeḥin*;
— *imĕrṣâḍ*, — *θimĕrṣâḍ*.

Lorsque l'adjectif se rapporte à un nom indéterminé, jouant dans une phrase le rôle de sujet ou de complément direct, cet adjectif est précédé de la particule δ qui s'assimile au θ du féminin pour donner un *t*(1). Ex. :

mắttä ṷâdi? ṷûδi iśĕrrí δábĕrśān, Qu'est ceci? c'est un mouton noir.

qâ γri θăfūnâst tắmĕllālt, Il y a chez moi une vache blanche.

niṷed iïδān dímzziānen, Nous avons amené de petits chiens.

zénzén θiγallín tímqqrānin, Ils ont vendu de grandes montures.

iûδĕf ĕγrí mûś δábĕrśān, Un chat noir est entré chez moi.

Zekk. *γrí aîδí ábĕrśān,* J'ai un chien noir.

Mais on n'emploie pas *d* devant l'adjectif, si le nom indéterminé qu'il qualifie est précédé d'une préposition. Ex. :

zṛéγ iśśâṷen nufunás âmĕllāl, J'ai vu les cornes d'un bœuf blanc.

iûś aγrûm iïirbân imẓẓiānen, Il a donné du pain à de petits enfants.

ou bien si la phrase est interrogative :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 67.

mtγer aïδi ämĕllāl Qui a un chien blanc?

ou bien si la phrase est négative :

ŭlliš ĕγrí ịis äziza, Je n'ai pas de cheval gris.

Zekk. *ŭθīγ iḫf uịis abĕršạn*, J'ai frappé la tête du cheval noir.

On n'emploie pas non plus la particule δ devant l'adjectif qualifiant un nom déterminé :

γrí išérri aberšạn lli iûδeδ, J'ai chez moi le mouton noir que tu as amené.

má-ïlịn ịisiu äzīza, à qui est ce cheval gris?

āi äfunâs abĕršạn ô bœuf noir!

Comparatif (1). — Il s'exprime au moyen de la préposition *ḫ*. Ex. :

äδfel δämĕllâl ḫéḍḍūfθ, La neige est plus blanche que la laine.

ážĕnna δäzīzá ḫénnīl, Le ciel est plus bleu que l'indigo.

árgāziu, δámqqrạn ḫẹ́, Cet homme est plus grand que moi.

lkîtābiūδi ịiγlá-ḫụịn, Ce livre est plus cher que celui-là.

« Meilleur que » se traduit par *ḫẹ́r-zi*, *ḫẹr ĕzzi* :

ḫẹr ĕzzīs Meilleur que lui.

lqáhụeθ ḫẹr-zi-ụatäị, Le café est meilleur que le thé.

Zekk. *šĕkk ḫẹrĕzzi, δámqqrạn ḫfi*, Tu es meilleur que moi, plus grand que moi.

áγrûm ḫẹr zúġ-ụisūm, Le pain est meilleur que la viande.

Superlatif (2). — Le superlatif se rend de la même façon :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 68, § 97.
2. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 68, § 80.

ărgăziu ᵭámqqrạn-dīsen ou *ărgaziu ᵭamqqrạn ékθer-zīsen*, Cet homme est le plus grand d'entre eux.

nĕllạn dămĕllăl-ḥsen ou *dīsĕn* ou *ékθer-zīsĕn* ou *éšθer zisĕn*.

Formes d'adjectifs (1).

Les plus nombreux sont dérivés d'un verbe d'état (cf. *suprà*, p. 133) de la façon suivante : on préfixe *a* à la racine et la voyelle qui précède la dernière consonne devient *a*. Ex. :

ûrèγ être jaune,	*âuraγ* jaune ;
zîzu être bleu,	*ăzīza* bleu ;
dérγel être aveugle,	*áᵭerγāl* aveugle ;
nĕγnĕγ être nasillard,	*ánĕγnăγ* nasillard.

Zekk. : jaune *âurāγ*, bleu *âzīza*, aveugle *áᵭerγāl*, nasillard *ánĕfnăf*.

Quand la racine a trois consonnes et que la consonne médiane est simple, elle peut se trouver dans l'adjectif à l'état redoublé :

ésmẹ̆ḍ être froid,	*aṣĕmmăḍ* froid ;
ézdeᵭ être mince,	*azĕddaᵭ* mince ;
ûser être vieux,	*âussar* vieux ;
ézṷĕγ être rouge,	*ázŭggᵘaγ* rouge ;
ĕmlel être blanc,	*ámĕllăl* blanc.

Zekk. : froid *aṣĕmmăḍ*, mince *azddaᵭ*, vieux *âussar*, rouge *ázŭqqᵘaγ*, blanc *ámĕllăl*.

Si, au contraire, la consonne médiane est redoublée

1. Cf. R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 2.

dans la racine, elle se trouve dans l'adjectif à l'état simple. Ex. :

qûḍḍêδ être court, *áqûḍẹd* court.

Parfois on ajoute à la racine l'*n* du participe :

ĕ́mɣer être grand, *ámqqrạ̄n* grand ;
ĕ́mzẹ être petit, *ámẓẓịạ̄n* petit ;
bérŝen être noir, *áberŝạ̄n* noir ;
ĕ́ŝbäع être riche, *áŝbbaعạ̄n* riche.

Zekk. : grand *ámĕqqrạ̄n*, petit *ámẓẓịạ̄n*, noir *áberχạ̄n*, riche *áŝbbaعạ̄n*.

L'*a* initial se trouve parfois suivi d'un *m* :

ĕ́hleŝ être malade, *ámählūŝ* malade ;
ĕ́hbel être fou, *ámähbūl* fou ;
ĕ́ḷḷāz être affamé, *ámĕllāzu* affamé ;
ĕ́rṣẹ̀ḍ être puant, *ámĕrṣûḍ* puant.

Zekk. : malade *āmähluχ*, fou *äbähūl*, affamé *ámĕllāz*, puant *ámĕrṣûḍ*.

Certains adjectifs sont formés par la simple préfixation d'un *m* à la racine. Ex. :

írza être amer, *mírza* amer ;
íẓá être lourd, *míẓá* lourd ;
íẓẹḍ être doux, *míẓẹḍ* doux ;
íriu être large, *míriu* large ;
úzzur être grossier, *múzzūr* grossier ;

Zekk. *miriu* large ;
ou bien par la préfixation d'on *n*. Ex. :

úfsūs être léger, *núfsūs* léger.

Zekk. *nufsus* léger.

NOMS DE NOMBRES

De l'ancienne numération (1), les Beni Snoûs n'ont gardé que le premier nombre : *idžen* un, féminin *θišt*. Ex. :

idž ūfūs une main.

Zekk. : *idžen* un, féminin *išt* :

idž ūḍāḍ un doigt.

Les autres nombres sont empruutés à l'arabe (de même chez les Zekkura).

Nombres cardinaux.

un *ụáḥĕd*, fém. *ụáḥda*,	onze *áḥdăɛâš*;
deux *θndịẹn* ou *zûž*,	douze *tnăɛâš*;
trois *θlâθa*.	treize *θeltăɛâš*;
quatre *árbɛa* ou *rbɛa*,	quatorze *arbatɛâš*;
cinq *ḫámsa*,	quinze *ḫamstăɛâš*;
six *s^{e}tta*,	seize *sttăɛâš*;
sept *sébɛa*,	dix-sept *sbatăɛâš*;
huit *θménịa*,	dix-huit *θmentăɛâš*;
neuf *tésɛa*,	dix-neuf *tsātăɛâš*;
dix *ɛăšra*,	vingt *ɛašrīn*;

vingt et un *ụáḥd ŭɛâšrīn*;
vingt-deux *θndịẹn ŭɛâšrīn*;
vingt-trois *θläθa ŭɛâšrīn*;

1. Voir sur l'ancienne numération : R. Basset, *Man. Kab.*, pp. 68 et suiv.

trente *tlâθin*, soixante-dix *sebɛaìn*;
quarante *èrbɛaîn*, quatre-vingts *θmaniin*:
cinquante *ḫamšin*, quatre-vingt-dix *tèsɛai*.;
soixante *sttîn*; cent *miá*;

deux cents *meïtîn*;
trois cents *θéltmia*;
quatre cents *arbɛámia*;
mille *âlef*;
deux mille *älfeïn*;
trois mille *θeltâläf*;
dix mille *ɛašräläf*;
quinze mille *ḫamstăɛaš älf*;
vingt mille *ɛašrîn älf*;
million *bĕliûn*, pl. *blâien*.

Les nombres de « deux » à « neuf » (compris) sont suivis du nom berbère au pluriel. Ce nom est en annexion avec le nom de nombre :

Kef *θnāién iirgäzĕn* deux hommes;
ḫamsá uúššnān cinq chacals;
sttá ntsénnān six femmes;
A.L. *ḫamsá ñirgäzen* cinq hommes.

De « dix » à « dix-neuf » (compris), le nombre est suivi du substantif singulier arabe.

L'*r* de عشر réapparaît alors; mais les indigènes accolent cet *r* au nom qui suit. On dit :

onze femmes *aḥdăɛdš ĕrmra*;
quinze vaches *ḫamstaɛdš ĕrbégra*;
seize juments *sttăɛdš ĕrɛâuda*.

Après les noms de nombres « vingt, trente, quarante »,

etc., on emploie le substantif arabe singulier; ce nom n'est pas à l'état d'annexion :

vingt femmes *ʿaširîn ĕmra*;
cinquante mules *ḫamsîn beɣla*.

Employé seul, « cent » se dit *mịa* :

šḥâl iširārén ɣrăh? ɣrí mịa, Combien as-tu de moutons? J'en ai cent.
mịá zzīsĕn, Cent d'entre eux.

Suivi d'un nom, il se dit *mịdt* :

miât ĕbéɣla, Cent mules.
θélt mịdt ĕmra, Trois cents femmes.
âlĕf kebš, Mille moutons.
θelt ălâfěždi, Trois mille chevreaux.
Une douzaine, *ṭẹ̄ẓẓẹ̄neθ*.
θiúịịa nifūnăsĕn, Deux bœufs, une paire de bœufs.
θiúịịa ịiɣiăl, Deux ânes, une paire d'ânes.

Nombres ordinaux.

Seul le mot « premier » est rendu par un terme berbère :

premier *ámzụar*, féminin *θámzụārĕt*; masc. pl. *ímzụūra*, fém. pl. *θímzụūra*.

Pour les autres nombres ordinaux, on dit :

ụénni, *θénni*, *iẹ́nni*, *θịẹnni*, *néθnāịẹn* deuxième;
— — *néθlăθa* troisième;
— — *nérbʿa* quatrième;

ou *ụin*, *θin*, *inīn*, *θinīn néθnāiẹn*, etc.

« Dernier » se dit : *ánggar*, fém. θ*ánggarĕt* ; pl. *ínggūra*, fém. θ*ínggūra*.

Fractions.

Les fractions se rendent de la façon suivante :

un demi *nnûṣ*,
un tiers θ*élt* ou θ*ûlūθ*,
un quart *ĕrrûbʷʕa*,
un cinquième *lḫúms*,
un sixième *ssûdūs*,
un septième *ssábʕa*,
un huitième θ*ámna*,
un neuvième *ttásʕa*,
un dixième *lʕášra* ou *lŭfʷáiθ lʕâšra*.

Depuis « dix » on emploie l'expression *lŭfʷáīθ* :

un douzième *lŭfʷáīθ ĕθnʕâš*.

Un fermier au « cinquième » se dit *áḫĕmmas* ; un fermier au « quart » se dit *árĕbbʷʕa*.

Une « part », une « fraction » se dit θ*ûnt*, pl. θ*ûna* :

trois-quarts θ*láθa ntūná ḫérbʕa* ;
cinq-sixièmes *ḫámsa ntūná ḫsʼtta*.

CHAPITRE IV

Prépositions, Adverbes, Conjonctions, Interjections.

PRÉPOSITIONS

Les prépositions les plus usitées sont les suivantes :

1° dans, *ði* (*ðeǵ*, *ðuǵ*, *eǵ*, *ǵ*);
de, *si* (*seg*, *suǵ*).

2° à, *i*;
avec (en comp. de), *áki*;
devant, *zzáθi*;
derrière, *zzéfri*;
sous, *sụáddi*;
sur, *ðénịi*.

3° sur, *ḥ*;
vers, *γer*;
avec (au moyen de), *s*;
avec (en compagnie de), *ð*;
comme, aussi bien que, *am*.

4° jusqu'à, *al*.

Préposition *ði*. — La préposition *dans* se rend, chez les Beni-Snoûs par *ði*, *ðeǵ*, *ðuǵ*, ou par *i*.

1° On emploie exclusivement *ði* devant les noms à forme féminine :

θ*aX* devient θ*X*, *ðí-θeddar*θ dans la maison;
θ*iX* devient θ*X*, *ðí-θẹmẓịn* dans l'orge;

θ*uX* reste θ*uX*, ð*í*-θ*uddrin* dans les maisons;
θ*X* reste θ*X*, ð*í-dziụa* dans le plat;
θ*aX*(*a*) reste θ*aX*, ð*í*-θ*āla* dans le bassin;
θ*iX*(*i*) reste θ*iX*, ð*í*-θ*īla* dans le tamis.

On dit aussi : ð*í* θ*ū* dans celle-ci, ð*í* θ*īn* dans celle-là.

On emploie aussi ð*i* devant les substantifs empruntés à l'arabe. Ex. :

ð*íssĕndūq* dans la caisse.

2° On emploie *ġ* ou *eġ* devant les formes suivantes :

aX(*ụu*), *ġúbrīð* ou *éġubrīð* dans le chemin;
aX(*ụi*), *ġụísum* ou *éġụisum* dans la viande;
aX(*ụū*), *ġûzīr* dans le vizir;
iX(*n*), *ˊġmendi* dans les céréales;
— *ˊġmi* dans la bouche;
iX(*i*), *ˊġfri* dans la grotte;
— *ˊġγes* dans l'os;
iX(*i*) *ġiγðen* dans le blé;
— *ġîḍẹṣ* dans le sommeil;

On emploi *uġ* (ou *ûg*) devant les formes suivantes :

(*a*)*X*, *úġšāl* dans la terre;
— *úġfūs* dans la main;
aX(*nu*), *úġžerθīl* dans la natte;
aX (*ụa*), *úġụāmān* dans l'eau.

On n'emploie ð*úġ* que dans ces mêmes cas, mais on entend plus souvent *uġ* que ð*úġ*.

On n'emploie guère ð*eġ* que devant les pronoms *ụu*, *ụin* :

ð*eġụu* dans celui-ci;
ð*eġụin* dans celui-là.

ı mis pour ðı, s'emploie devant tous les substantifs (voir *i*). Ex. :

θéggit i úγānim elle l'a placée dans un roseau.

Devant les pronoms affixes, *dans* se traduit par ði et s'emploie comme *si* (voir *si*). Ex. :

íssaųāl dīs il médit de lui.

ði se retrouve aussi en composition dans *miði*, dans quoi. Ex. :

mīði ggīd amán dans quoi as-tu placé l'eau?
ūšįi dzíųa midi aðeggéγ ábelbūliu donne-moi un plat dans lequel je placerai ce couscous.

Préposition *si*. — La préposition *de* marquant l'éloignement, le point de départ, l'origine, se rend par la préposition *s* (*s*, *seǵ*, *sûǵ*, *si*).

On emploie *seǵ* :

1° devant les substantifs commençant par *i*.

a) La forme *iX*(*i*) devient *ẹX*. Ex. :

iffeγ seǵ ẹ̆fri il sortit de la grotte;
Zekk. *zeggĕfri* de la grotte;
— *zeggĭγzer* de la rivière.

b) La forme *iX*(*i*) reste *iX* :

néttān ðamahlúš seǵ ilĕs il a mal à la langue;
Zekk. *zeǵǵiles*.

c) La forme *iX*(*n*) devient *X* :

séǵmi de la bouche;
iḥûf ségsi il tombe du giron;
séǵmendi de l'orge;
Zekk. *zéǵmi* de la bouche.

2° Devant les noms commençant par *a* ou par *u* :

a) Dans les formes *aX*(*ụu*) ; *aX*(*ụi*) ; *aX*(*ụū*) ; *aX*(*na*) ; *uX*, la préposition devient *sėǵ*. Ex. :

sėǵ-udrar de la montagne;
séǵ-ụisum de la viande;
séǵ-ūzir du vizir;
séǵ-aiθma des frères;
séǵ-uššen du chacal.
Zekk. *zúgūrθu* du jardin.

b) Devant les formes *aX*(*nu*), *aX*(*ụa*) et (*a*)*X* la préposition devient *suǵ* (ou *sûǵ*). Ex. :

súǵ-žerθīl de la natte;
súǵ-ụāri de l'alfa;
súǵ šāl de la terre; Zekk. *zúǵ-šāl*.

On emploie *si* devant les noms à forme féminine. Ex. :

θ*aX*, de la maison *si-θéddārθ* (θ*eX*);
de la femme *si-tméṭṭūθ* (θ*X*);
du moulin *si-tsirθ* (θ*X*);
θ*aiX*, de la chienne *si-θīžit* (θ*iX*);
θ*auX*, de la vieille *si-θússarθ* (θ*uX*);
θ*aX*(*a*), de l'étang *si-θâla* (θ*aX*);
θ*iX*, du feu *si-θmessi* (θ*X*);
θ*iX*(*i*), de l'ombre *si-θili* (θ*iX*);
θ*uX*, de l'oreiller *si-θûsūθ* (θ*uX*);
tX, du plat *sidziụa* (*tX*).

Devant les thèmes pronominaux joints aux prépositions *s* devient *zz* :

1re p. s. *zzịịa*, 2e p. m. s. *zzîh*, 2e p. f. s. *zzîm*, 3e p. m. et f. s. *zzîs*, 1re p. p. *zzînáγ*, 2e p. m. p. *zzîụen*, 2e p. f. p. *zzîụent*, 3e p. m. p. *zzisen*; 3e p. f. p. *zzisent*.

s entre dans l'expression *mânis*, « où » interrogatif :

mânis ūzdéδ d'où viens-tu ?

« où » non interrogatif :

qâh δiθmûrθ manis qâ-tazdeδ il est au pays d'où tu viens.

Prépositions *i* dans, à.

δénịi au-dessus, sur, de *âni* monter.
zzéfri derrière, en arrière de (*éḍfer* suivre).
zzâθi au devant de, devant.
sẏáddi au-dessous de, sous.
âki avec, en compagnie de.

1° Employées devant un nom, ces particules ont la même influence sur les noms qui suivent. Ex. :

iurgāz à l'homme;
zzefríẏiδi derrière le chien;
akiūzīr en compagnie du vizir;
δenịi ẏâri au-dessus de l'alfa;
δenịi userδun sur le mulet;
zzâθi ịifri devant la grotte;
âkịiiγzer avec la rivière;
zzâθi imi devant la bouche;
sẏáddi imendi sous l'orge;
âki uššen avec le chacal;
iθmeṭṭûθ à la femme;
iθīδīt à la chienne;
zzâθi θússārt devant la vieille;
δenịi θāla au-dessus de l'étang;
iθidda à la sangsue;
zzefri θuššent derrière le chacal (fém.).

REMARQUE. — 1° On dit aussi : *ifūs* à la main ; *zzéfri-mūš* derrière le chat. — 2° On trouve : *zzáθ ịifri* devant la grotte ; *sụáddi iγès* sous l'os ; *aki iγẹḍ* avec le chevreau. — 3° On dit aussi : *zzáθi ịimi* devant la bouche ; *δenịí ịisi* sur le giron.

2° Employés devant des pronoms (1), on obtient :

1re p. s. *zzâθi* ; 2e p. s. *zzâθäh*, f. *zzáθem* ; 3e p. s. *zzâθes* ; 1re p. p. *zzâθnáγ* ; 2e p. p. m. *zzâθụen*, f. *zzâθụent* ; 3e p. m. p. *zzâθsen* ; 3e p. f. p. *zzâθsent*.

Les prépositions *zzefr(i)* et *sụadd(i)* s'emploient de la même façon :

aki donne avec ces pronoms :

aki, *akih*, *akim*, *akis*, *akináγ*, *akiuen*, *akiụent*, *akisen*, *akisent*.

δenịi donne :

δenịi, *δenịäh am*, *δenịẹs*, *δenịináγ*, *δenịiụen-ụent*, *δenịisen -sent*,

Elles accompagnent aussi un pronom démonstratif. Ex. :

zzáθiụu devant celui-ci ;
zzéfriθu après celle-ci ;
sụáddi ụīn sans celui-là ;
ákīθīn avec celle-là.

Préposition *ḥ*, sur. — « Sur » se rend chez les Beni Snoûs par *ḥ* ou par *δénịi*.

ḥ s'emploie : 1° devant les noms ; 2° devant les pronoms.

1. On obtient avec *i* : *ịi*, *iäh*, *äm*, *iäs-ianáγ*, *iaụen*, *ụent*, *iäsen*, *sent*.

1° Devant les noms. — Il s'emploie devant toutes les formes :

aXụu devient *ḫụéX* et *ḫụŭX* : *ḫụĕ̀ᵟfel* et *ḫụŭ̆ᵟfel* sur la neige.

aX(ụi) devient *ḫụíX* : *ḫụízzīm* sur la pioche.

aX(ụu) devient *ḫûX* : *ḫûssăr* sur le vieillard.

(a)X devient *ḫûX* : *ḫûfūᵟ* sur le genou.

aX(ụa) devient *hụaX* : *ḫụâri* sur l'alfa.

aX(nu) devient *ḫûX* : *ḫûzĕllīf* sur la tête.

iX(i) devient *ḫịiX* : *ḫịifri* sur la grotte ; *ḫiíšŝer* sur l'ongle.

iX(n) devient *ḫîX* : *ḫîmi* sur la bouche ; *ḫímĕndi* sur l'orge.

uX devient *hụĕX* ou *ḫụúX* : *hụĕššĕn* et *ḫụúššĕn* sur le chacal.

Les noms féminins ne donnent lieu à aucune irrégularité.

θ*aX* devient θ*X* ou θ*eX* : *ḫ*θ*éddăr*θ sur la maison ; *ḫ*θ*ˊfūnăst* sur la vache.

θ*aiX* devient *ḫ*θ*íX* : *ḫ*θ*íᵟīt* sur la chienne.

θ*auX* devient *ḫ*θ*ûX* : *ḫ*θ*ûraḫ*θ sur la jaune.

θ*iX* devient *ḫ*θ*X* ou *ḫ*θ*eX* : *ḫ*θ*émsi* sur le feu ; *ḫ*θ*ˊfrī*θ sur la grotte.

θ*uX* devient *ḫ*θ*uX* : *ḫ*θ*úsu*θ sur l'oreiller.

θ*aX(a)* devient *ḫ*θ*aXa* : *ḫ*θ*âla* sur le lac.

θ*iX(i)* devient *ḫ*θ*iX* : *ḫ*θ*íni* sur les dattes.

θ*X* devient *ḫ*θ*X* : *ḫĕ́dzīụa* sur le plat.

Zekkara : *ḫéf* sur :

ḫîmi sur la bouche ;
*ḫé*θ*mūr*θ sur le sol.

2° Devant les pronoms :

1re pers. du sing. *ḫí*,	Zekk.	*ḫfi*;
2e pers. du sing. *ḫâh*,	—	*ḫék*;
2e pers. du f. sing. *ḫém*,	—	*ḫém*;
3e pers. du sing. *ḫés*,	—	*ḫés*;
1re pers. plur. *ḫnáγ*,	—	*ḫéfnäγ*;
2e pers. pl. m. *ḫụén*,	—	*ḫáuụĕn*;
2e pers. pl. f. *ḫụént*,	—	*ḫáuụent*;
3e pers. pl. m. *ḫsen*,	—	*ḫéssĕn*;
3e pers. pl. f. *ḫsent*,	—	*ḫéssĕnt*,

Elle accompagne aussi les pronoms démonstratifs :

ḫụú sur celui-ci, *ḫụịn* sur celui-là;
ḫθú sur celle-ci, *ḫθịn* sur celle-là.

S'emploient de la même façon les prépositions *γer*, chez, vers; *s*, avec, au moyen de :

γer-ụéðrär vers la montagne;
γer-ịifri vers la grotte;
γrâh vers toi;
γérsĕn chez eux.

Préposition *s* avec.

s signifie « au moyen de, avec ». Il s'emploie devant les noms comme *ḫ* (voir p.), sauf aux formes *aX*(*ụū*) qui devient *sụûχ* :

sụâzīr avec le vizir;

ıX(*i*) qui devient *siX* :

sīγes avec de l'os.

Devant les pronoms, elle devient *z* :

zzịa avec moi,
zzih avec toi,
zzim avec toi (f.),
zzis avec lui, elle,
zzinaγ avec nous.
sụu avec celui-ci,
sθu, (*stu*) avec celle-ci,
zziụen avec vous;
zziụent avec vous (f.);
zzisen avec eux;
zzisent avec elles;
sụin avec celui-là;
sθin(*stin*) avec celle-là;

Préposition *γer*, vers, chez.

γer signifie « vers, chez », cette préposition s'emploie devant les noms; elle les modifie de la même façon que *ḥ* (voir p. 221), sauf la forme *aX*(*ụu*) qui devient *γer uuX* :

γer uússar chez le vieillard;

on dit :

γer imi (ou) *γer ịimi* vers la bouche;

γer s'emploie aussi devant les pronoms :

γer ụú chez celui-ci.

Suivi de *i*, *äh*, *am*, *as*, etc., elle sert à rendre le verbe *avoir* (cf. p. 122).

Préposition *am*, comme, s'emploie comme *ḥ*; on dit cependant *aX*(*ụu*) :

am-ùrgäz comme un homme.

Le θ féminin devient *t* après *am* :

am tél γemθ comme une chamelle;
am tmálla comme une tourterelle.

Préposition δ, avec. (Voir *infrà*, Conjonction.)

Préposition *al*, jusqu'à. — Elle s'emploie devant les noms et n'a sur eux aucune influence :

ál-äδrär jusqu'à la montagne ;
álfūδ jusqu'au genou ;
álíγzer jusqu'à la rivière ;
álθaụụûrt jusqu'à la porte, etc.

Jusqu'à moi, à toi, etc., se disent *álγri*, *álγräh*, etc.
Jusqu'à celui-ci, celle-ci, etc., se disent *ál-ụīn*, *ál-θīn*, etc.

ADVERBES

a) Adverbes de négation.

La négation se rend chez les Beni-Snoûs au moyen de la particule *ûr* qui précède le verbe (1), et de la particule *š* qui le suit. Ex. :

ūr-ítturār-eš il ne joue pas.

L'*r* de *ur* peut s'assimiler à la plupart des consonnes qui suivent (sauf aux articulations *m*, *ḥ*, *h*, *ụ*), notamment aux dentales et aux sifflantes. (Cf. phon. *suprà.*)

L'*r* du *ūr* peut tomber devant *i*. Ex. :

uíttālīš il ne monte pas ;

mais jamais devant *a*, ni devant *u*. Ex. :

ūr-ûsīdĕγeš je ne suis pas venu ;
ūr-âs-i̥ūšūš il ne lui a pas donné.

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 31-34 ; *Zénat. du Mzab*, p. 15 ; *Zénatia de l'Ouars.*, p. 44 ; Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 29 ; id., *Le Dialecte de R'edamès*, p. 34-35 ; G. Mercier, *La Chaouia de l'Aurès*, p. 25-26 ; Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, p. 175-178 ; id., *Gram. tamachek*, p. 87-89.

L'*r* de *ūr* tombe pour faire place à un *δ* devant les pronoms régimes indirects :

ūδ-iá ịáụed il ne m'apporte pas;
ūδím ịūšūš il ne t'a pas donné (à toi f.);
ūδíh ináɣeš je ne t'ai pas dit.

De même, devant les pronoms régimes directs de la 1[re] personne :

ūδīnáɣ íḍfīreš il ne nous a pas suivis.

mais devant les pronoms régimes directs de la 2[e] et de la 3[e] personne on ne trouve ni *r* ni *δ* :

ûkun neḍfer nous ne vous suivrons pas;
ûh ẓṛīneš ils ne l'ont pas vu;
ût neẓṛūš nous ne l'avons pas vue.

On trouve cette particule *ur* redoublée dans les expressions telles que les suivantes :

ûr-urageɣ áδazdèɣ je ne veux pas venir;
ûr-uṛịag áδịeṭš il ne veut pas manger;
ûr-urragen áδḫeδmen ils ne veulent pas travailler;

mais on dit aussi :

ūṛịág áδịẹṭš il ne veut pas manger;
ūragéɣ áδazdèɣ je ne veux pas venir.

La particule *š* est parfois remplacée par *šáị* (une chose), on dit :

ūr ittetteš ou *ūr ittet šái* il ne mange pas;
ūr íqqāreš ou *ūr íqqār šáị* il ne dit pas;

ou par *ụálu* (rien). Ex. :

ūr-ittet ụālu il ne mange rien.

15

La particule *š* disparaît après les verbes tels que : savoir, pouvoir, craindre, etc., suivis d'un infinitif, et devant *la*, *ιaδ* :

ūr-issín aíssauālĕn il ne sait pas parler ;
ūr iqéd aitenkārĕn il ne peut pas se lever;
ūr iteggûδ aitmĕttạn il ne craint pas de mourir;
ûr-tšīγ lā-δūγí lá δųāmān je n'ai bu ni lait ni eau.

Pour la négation devant le verbe avoir (*ûγrīš*, *ūllîš ĕγri ųálu γri*), voir *suprà*, p. .

Pour la négation accompagnant le verbe être (*ma-ši*), voir *suprà*, p. .

ur ... *aεaδ* rend l'expression ne ... pas encore, accompagnant un passé :

ūr iûsīdeš áεāδ il n'est pas encore venu;
ūr tšîγeš áεāδ je n'ai pas encore mangé.

Avec un présent ou un futur on emploie les expressions *ūr-ûšīγ*, *ūr-ûšīδ*, *ūr-iûši*, etc., devant l'aor. av. part. *aδ*. Ex.:

ūr iûš áδiāsed il ne vient pas encore ;
ūr-ūšín ássiulĕn ils ne parlent pas encore.

« Ne... jamais » se rend par la négation précédée de l'expression invariable *εamru* (عمرة) :

εamrú ūr-iûsīdeš da il n'est jamais venu ici ;
εamrú ūhẓṛệγeš je ne t'ai jamais vu.

Non, *lâ*, *läla*, *lâųäh*, *ârạḥ*, *ịḥịᵉị*.
Pas même, *ûläδ...ur* :

ûläδ ba ūr-iûsīdeš même mon père n'est pas venu.

b) Adverbes d'affirmation.

Oui ! *ĕnăɛám*, *ẹh*, *iẹh*, *ɥăh*.
Soit ! *bénniịa*, *sénniịeθ*.
Volontiers, *ăiɥa*, *ẹɥa*.
Sûrement, *béṣṣāḥ*, *nnît*; Zekk. *stîdet*. Ex. :

ûr trūš, *nnît dịăsed* ne pleure pas, il viendra.

c) Adverbes de doute.

Peut-être, *iẹmken*, *ɥáqẹla*.
Qui sait ! *mâgĕs íssnen* !

d) Adverbes de temps (1).

Aujourd'hui, B.Sn. *ássu*; Zekk. *ûḍû*.
Ce matin, B.Sn. *θūfûθ ɥássu*.
Cet après-midi, B.Sn. *θamddîθ ɥássu*.
La nuit prochaine, *iḍû*.
Midi (الظهر), *tizárnīn*.
Hier, *iḍĕnnăḍ* (B.Sn., Zekk.).
Demain, *áitša*, *áịetša* (B.Sn., Zekk.).
Avant-hier *férịeḍĕnnăḍ* (B.Sn.); *zăθịeḍĕnnăḍ* (Zekk.).
Après-demain, *ðfféryaitša*, *féryaitša* (B.Sn., Zekk.).
Maintenant, *ûlêq* (B.Sn., Zekk.); *ûlĕqqû* (B.Sn., Zekk.).
Tout à l'heure (passé), *éllīn* :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 77-78; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 32; id., *Zénat. de l'Ouars.*, p. 42; id., *Dial. du Rif*, p. 29; de Motylinski, *Djeb. Nefousa*, p. 39; id., *Dial. de R'edamès*, p. 44; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 34-35; Stumme, *Handb., d. Schilh.*, p. 121-122; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 244.

il est venu tout à l'heure, *i̯ûsed ĕllīn* (B.Sn.); *i̯ŭséd ilĕl-līn* (Zekk.);

au futur on emploie *ɛála ḥāl* (B.Sn., Zekk.).

Dès maintenant, *si lu̯oqθu*.
Jusqu'à maintenant, *álūlĕq*, *ássalūlĕq*.
Une fois, *θišt elmérreθ* (B.Sn.).; *hišt ikkelt* (Zekk).
Toujours, *dīma* (B.Sn.); *δīma* (Zekk.).
Chaque jour, *kûl-āss* (B.Sn., Zekk.).
Chaque nuit, *kûlīḍ* (B.Sn.); *kúlĕllīleθ* (Zekk.).
Ce mois, *i̯ûriūδi* (B.Sn.); *i̯ūru* (Zekk.).
Cette année, *asġġʷâssiu* (B.Sn.); *asġġássu* (Zekk.).
Le mois prochain, l'année prochaine, *i̯ûr*, *asġġʷas itāz-dĕn*, *iûr*, *asggʷas iggūrĕn*.
De bonne heure, *ziš* (B.Sn.); *zix* ou *ziχ* (Zekk.).
Il y a trois jours, *ái̯u θlāθá uússạn*.
Dans trois jours, *ázdenni ntlāθá u̯ússạn*.
Premièrement, *δi-θémzu̯ūra*.
Dernièrement, *δi-θénggūra*.
Il y a trois ou quatre jours, *iḍḍīn*.
— cinq ou six jours, *ázḍīn*.
— six ou sept jours, *féri̯iḍḍīn*.
— huit ou neuf jours *δefri fĕriiḍḍīn*.
— quatorze jours environ *feru̯ázḍīn*.
— seize jours environ *δefri fĕru̯ázḍīn*.

e) Adverbes de lieu (1).

Ici, *δa* :

je demeure ici, *qa zdγéγ δa* (B.Sn.);

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 77; id., *Zén. du Mzab.*, p. 30-31; id., *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 61-62; id., *Dial. du Rif*, p. 29; Stumme, *Handb. de Schilhisch.*, p. 119-120.

cet homme mourut ici, *äterräsú ímmūθ da.*

airu :

Viens ici, *árụāḥ aîru* (B.Sn.); *árụāḥed aûru* (Zekk.).

Là-bas, *ðínn, ðínni, ðịénni* :

mon frère est là-bas, *ūmá qâh-ðínn* (B.Sn.);
mon cheval est là-bas, *ịisinú qâh-ðinni* (Zekk.).

Là-bas au loin, *áụīn* :

accours là-bas au loin, *ázzĕl áụīn* (B.Sn.);
fuis au loin, *érụel ðihi* (Zekk.).

D'ici jusqu'à là-bas, *ssá al-aụīn* (B.Sn.); *zissá γâs-alal-ðihi* (Zekk.).

De là, *síssịn* :

Je suis venu de là-bas, *uzdéγ sissịn* (B.Sn.); *usîγd zíssihi* (Zekk.).

Par ici *ssa* :

passe par ici, *ékk-sa.*

Par là *sín* :

passe par là-bas, *ékk-sịn.*

Au lieu de *ssa*, on dit aussi *síssa, síssāði.*
Au lieu de *sin*, on dit aussi *síssịn.*
En haut *γérnež* (B.Sn., Zekk.) :

je monte en haut, *aðalịéγ γérnež.*

D'en haut, *síγèrnež* :

je viens d'en haut, *ūzdéγ síγĕrnez* (B.Sn.); *usîγd zíγrĕnnez* (Zekk.).

En bas, *γer-ṷádda* (B.Sn.); *γer-ṷáddaị* (Zekk.).
D'en bas, *sīγerṷádda* (B.Sn.); *zīγer-uáddaị* (Zekk.).
Par dessous, *sṷádda* (B.Sn.); *sṷaddaị* (Zekk.)
De dessous, *sisṷádda* (B.Sn.).
Par dessus, *sénnež* (B.Sn.).
De dessus, *sísennež* (B.Sn.).
Au dehors, *bérra* (B.Sn., Zekk.).
Du dehors, *si bérra* (B.Sn.); *zibérra* (Zekk.).
Au dedans, *γer dâḫel* (B.Sn., Zekk.).
Du dedans, *sīγer-dâḫel* (B.Sn.); *zīγer dâḫel* (Zekk.).
En deça (d'un point), *δi lzîhθ ṷáiru.*
Vers ce côté-ci, *γer ịáiru.*
De ce côté-ci, *sŭǵŭáiru.*
De ce côté-ci (d'une rivière), *δi-lbérriu*; *ažúmmādiu.*
Sur la rive opposée, *δi-lbérriịin*; *ažúmmādẹịin.*
Au milieu, *ǵṷámmās.*
En avant, *γérzzāθ* (B.Sn., Zekk.).
En arrière, *sizzfer* (B.Sn.); *sezzfer* (Zekk.).
A côté, *ākí-ūγezdīs, zzáθ-iūγezdīs* (B.Sn. Zekk.).
A droite, *δi-lžihθ táfusīθ* (B.Sn.); *ḫûfusi* (Zekk.).
A gauche, *δi-lžîhθ tázẹlṃāṭ* (B.Sn.); *ḫúzẹlṃāḍ* (Zekk.).

Par ici, de mon côté, *āiru* :

Viens par ici, *ĕkk āiru.*

Par là (de ton côté), *āurrāh* :

Passe par là, d'un autre côté, *ĕkk āurrāh.*

Entre toi et moi, *āurdāh, sāurdāh* :

Passe par là, entre toi et moi, *ekk āurdāh.*

Au delà, *δi lžîhθ uγûrịn.*
Vers le côté opposé, *γer-γûrịn.*
Du côté opposé, *sēǵ-γûrịn.*

f) Adverbes de quantité (1).

Combien? se dit *ášḥāl*, *'šḥāl* :

Combien vaut ton cheval? *ášḥāl isụá i̥isennäh* (B.Sn.); *ášḥāl isuqqᵘá i̥isennex* (Zekk.).

Pour combien? *mízzi*.

Beaucoup, *i̥ûsāع* :

Il a beaucoup de blé, *γ'res īrδén i̥ûsāع*;

on emploie aussi le verbe *erru*, être abondant :

beaucoup de viande, *a͡isum iẹrru*;
beaucoup de levain, *θamtūmt térru*;
beaucoup de cendres, *īγδén érrūn*;

Zekkara : *aγṛúm i̥érru*, beaucoup de pain; *amán érrūn*, beaucoup d'eau.

Un peu, *δrûs*, *šụíi̥a*, *šúi̥a* (B.Sn.); *δrûs* (B.Sn., Zekk.).
Tout, entièrement, *lkᵘěl*, *qaعa* (B.Sn., Zekk.).
Pas du tout, *úllīšuálu*.
Autant, *γệr-am*, *lqědd* :

Donne-moi autant qu'à lui, *ûši̥i γệr am nétš ám nĕttạ̄n*, *ûši̥i lqéddĕnnes*, *ûši̥i qédqéd nétš-ākīs*.

Plus que, *ékθer zzi*, *éšθer zzi*, *ḫệr zzi* (B.Sn., Zekk.).
Moins que, *qělzzi*, *δrûs-ḫ* (B.Sn., Zekk.).
Assez, *bărka* :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 78; *Zénat. du Mzab.*, p. 32; *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 62; *Dial. du Rif*, p. 30; de Motyl., *Djebel Néf.*, p. 35-36; id., *Dial. de R'edamès*, p. 42-43; Stumme, *Handb. der Schilhisch.*, p. 122-123; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 35-36.

assez de paroles, *bárka-sûǵaẏāl*;
j'en ai assez, *bårkaiịi*;
tu en as assez, *bårka šek*;
il en a assez, *bårkäh*;

ou bien : *ˠγri mättá aȥâiqèdden.*
A peu près, *béttèqdīr.*

g) Adverbes de manière (1).

Comment? (cf. *suprà*) :

dis-moi comment il a fait, *inäiịi mâmeš iggu.*

Vite, *fissäɛa.*
Doucement, *slåhẏa.*
A pied, *ḫiḍárṛèn.*
A cheval *ḫûịịis.*
A la main, *sûfūs.*
Exprès *bëlɛâni.*
De force, *ṣèẓẓèẓ*
De bon gré, *ḫëlḫâḍèr.*
Par ruse, *sthílëθ*, *sthíli*, etc.

CONJONCTIONS (2)

« Et », ȥ, ȥ, préposition signifiant « avec », sert à rendre la conjonction « et ». Voici divers exemples de son emploi :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 78; *Zénat. du Mzab.*, p. 32; *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 62-63; *Dial. du Rif*, p. 30; de Motylinski, *Dial. de R'edamès*, p. 43.
2. Cf. R. Basset, *Manuel Kabyle*, p. 79; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 33; id., *Zénat. de l'Ouars.*, p. 63-67 : *Dial. du Rif*, p. 30-31; de Motylinski, *Le dial. de R'edamès*, p. 45-46; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 34; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 235-239.

L'enfant et l'homme, *arbá ðuérgāz* ou *ðųúrgāz*;
Le chacal, et le chien, *uššén ðųîði*;
Le roi et le vizir, *äžellið ðųûzīr*;
Le chien et le chat, *aiðí ðûmūs*;
Le lait et l'eau, *āγí ðųâmān*;
Le rat et le bœuf, *aγĕrðá ðŭfûnās*;
La maison et la grotte, *θäddárθ ðitfri*;
La terre et les cendres, *šál ðįîγðĕn*;
La langue et la bouche, *ilés ðîmi*;
La brebis et le mouton, *θiḫsí ðíšerri*;
Le cheval et la vache, *įîs tfûnāst*;
Les moutons et les chevaux; *ašrārén tγállīn*;
Le chacal et sa femelle, *uššén túššĕnt*;
Le fleuve et l'étang, *iγzér tálä*;
Le raisin et la datte, *asĕmmúm tîni*;
L'aigle et la tourterelle, *isγí tmállă*.

On répète devant chaque substantif. Ex. :

Il lui donna du pain, de la viande et du lait, *iûšäs aγrúm ðųisúm ðûγi*.

ð traduit aussi l'expression « quant à » :

Le hérisson partit, quant au chat il resta à la maison, *įęrōḥ įénsi ðûmūš iqqīm ģúḫḫām*.

On emploie ð pour joindre des pronoms :

mon frère et lui, *ūmá ðnéttąn*;
moi et celui-là, *nétš éðųįn*.

ð devient parfois *n* :

lui et toi, *néttąn nšékk*;
moi et lui, *néts ĕnnéttąn*;
lui et eux, *néttąn ĕnnéhnīn*.

« Lorsque », *si*, devant un passé :

Lorsqu'il entra, je sortis, *si i̯ŭδéf fĕγáγ*;
Quand nous eûmes mangé, nous partîmes, *si nĕtšú nrọ́ḥ* (ou *aṛṛọ́ḥ*).
Zekk. *mîsem netšî aṛṛọ́ḥ*.

si, devant un présent :

Quand il me voit, il me frappe, *siδia iẓẓáṛ itšâθi̯i̯i*;
Zekk. quand je mange du miel, j'ai soif, *zi tétteγ θămémt tffâδĕγ*.

sa, devant un futur :

sa iâseδ ūmá séllĕm ḥés, quand mon frère viendra, salue-le.
Zekk. *zíγra trọ́ḥ ultmá ûsās aγṛûm*, quand ma sœur viendra, donne lui du pain.

Au lieu de *si*, on emploie aussi *mélmil ma* suivi du passé ou du présent. Ex. :

Quand ils eurent bu, ils se levèrent, *mélmil-ma si̯în ékkrĕn*;
Quand il parle, je me tais, *mélmil ma issauâl sûsūmeγ*.
Zekk. *mélmímma iḷḷûz iušâs áγṛûm*, quand il eut faim, il lui donna du pain.

On emploie aussi, notamment chez les Oulad Larbi, l'expression *segga* :

Lorsqu'il laboura...., *ségga išerréž*....

A côté de *si*, *assi*, on trouve aussi *assiẹnni*, le jour où :

Quand j'eus fini le tout... *assiẹ́nni sémdaγ elkᵘŭ́l*...

Afin que, *mízzi* :

Il prit un bâton pour me frapper, *i̧isi θaγrîθ mizzi aδáiuɥeθ.*
Donne-moi du pain afin que je mange, *ûši̧i̧ aγrûm mizzi atšeγ.*
Il prit un bâton pour me frapper, Zekk. *i̧tsi θaγrîθ mánzi δiγrá-iúɥeθ.*
Donne-moi du pain afin que je mange, Zekk. *ûši̧i̧ aγrûm mánzi aγrá tšeγ.*

Jusqu'à ce que, *âsi*, *alsi*, *assi*, devant un passé :

Ils mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés, *tšin āsi džiûnĕn.*
Ils le frappèrent jusqu'à ce qu'il fut mort, Zekk. *ūθint γássāl i̧immūθ.*

alsa, *assa*, devant un présent (futur) :

Je resterai ici jusqu'à ce qu'il revienne, *aδqîmeγ δīní assá-īaseδ.*
Je le pleurerai jusqu'à ce que je meure, Zekk. *truḫḫés γasmá mteγ.*

« Depuis que » se traduit par *si*, *si lɥo̧qθenni sugasdenni.*

Qu'as-tu fait depuis que tu es venu, *mátta ggîδ si-ûzdeδ.*
Il ne travaille plus depuis qu'il est malade, *ur itḫéddmeš silɥóqθ mīδi-hleš.*
Il lit depuis qu'il est levé, *si ikkér nĕttâ̧n iqqâr.*
Il n'a pas dormi depuis que tu es parti, *ur i̧t̨ḙseš suǧazdenni si rô̧ḫeδ.*

Mais, *ɥaláinni* :

Cette viande est bonne, mais elle est chère, *âisumiu δáɥaḫδi ualáinni nettá i̧ḙγla*; Zekk. *âisumu z̧ḙlĕn ɥalainni i̧ḙγla.*

Ce café est chaud mais amer, *qáhụeθiu θáḥma ụalainní tmírzaîθ*.

Ou, *náγ* :

Sors ou je te frappe, B.Sn. *éffeγ náγ áhūθeγ*; Zekk. *éffeγ náγ áχūθeγ*.

Est-il venu ou non? B.Sn. *iûseδ náγ ûr-iusîδeš*; Zekk. *iûsad náγ ûr-diūsa*.

Mange du pain ou de la viande, Zekk. *étš aγrūm náγ δâisum*.

Bois de l'eau ou du lait, B.Sn. *seú amán náγ âγi*.

Entre ou sors, B.Sn. *âδĕf náγ éffeγ*.

ni .... ni, *la* .... *la*, *laδ* .... *laδ* :

Je ne mange ni pain ni viande, *ūr tšīγ lâ-δaγγrūm lâ-δaisum*.

Je n'ai vu ni chien, ni chat, *ūr zrîγ lâ-aîδi lâ-mūš*.

Ni mon père ni mon frère n'est venu, *ūrdiūsá lá bbua lá δūma*.

Comme, de la façon que :

Il fit comme il le lui avait dit, *íggu māméš iδísīna*.

J'ai fait comme tu m'as dit, Zekk. *ĕggīγ mīsém δí-θĕnnīδ*.

INTERJECTIONS (1)

Pour appeler, ô = *a* :

áultma, ô ma sœur;
áīărba, ô enfant.

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 79; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 43; id., *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 67; Motylinski, *Le dial. de R'edamès*, p. 46; Stumme, *Hand. d. Schilh.*, p. 124-125; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 245; id., *Gram. tam.*, p. 126.

ia :

iá ūma, ô mon frère;
iáīārba, ô enfant.

Ah! oh! (d'étonnement) :

iáoḫtī ou *iáoḫtẹh*, ô ma sœur!
iáḫuịā ou *iáḫuịāh*, ô mon frère!
iálaṭẹf ô Dieu;

Par Dieu! *ụûḷḷah*.
Allons! *iállah*.
Tant mieux! *lḥámduḷḷah*.
Ô mon Dieu! *iâ rĕḅḅi*.
Attention! *ŧri θdiṭṭẹnnăh* : *γrâh*! *bâlĕk*.
Excuse-moi! *ḥâšăk*.
Certainement! *ĕiụa*.
A ta santé! *ṣáḥḥa*.
Fi! *eḫḫ*.
Eh! *uịk*.
Ô mon cher! *áuddi*.
Malheur! *áụīli*.

TROISIÈME PARTIE

TEXTES

TEXTES

I

Uššén δịẹ́nsi (1)

Ịẹ́šreš úššĕn nĕttạn δịẹ́nsi; rộḥen äδ-ḫéδmen imĕndi; ịẹ́k-kāl ịẹ́nsi, ịẹ́ṭṭạ̊ṣ sụäddí ụûzrụ̊; úššĕn ịẹtḫéddem ās-ịẹṭåḥḥāl, ịẹ́nsi ịirộḥ ịînās: « — Šékk, äδ-ḫéδmeδ, si-dūfûθ imúllä-teγli; néts̆, áṭṭfåγ ázṛụ̊, maḥéδ ū-ịẹtḥūfâš áḫnåγ ». — Āl-támĕd-dīθ, sîṛọ̄ḥ uššĕ́n ịînās : « — Â-ɛammi nélš ūttqĕddāγéš áṭṭfåγ; îršĕkk, â-ɛâmmi ịẹ́nsi. » — Éδ-ụāss ĕnnịnéḍ, rộḥén ássrūθĕn; úššĕn ịẹkkâl isérụáθ; δịẹ́nsi ịẹ́kkāl ịẹ́ṭṭạ̊ṣ; âsi sĕm-dận ū̊ǵ-serụeθ, îdžụen imĕndí ǵšdšạ̄n; rộḥen äδ-ḫéznĕn; smîrĕn δi-tsérfịn.

Qīmĕn-dinn ās-ädĕḫsén äδ-šéržĕn; inna-ịâs ịẹ́nsi : « — Â-ɛämmi ĭúššen, ịáḷḷah ānsīlí θẹ́mzịn. » — Ṛộḥen āsi-ūzdén ĕzzâθ its̊rāfθ. Inna-ịâs uššĕn : « — Â-ɛämmi ịẹ́nsi, hū́ụụeδ šékk. » — Ihúụụeδ ịẹnsí, sîḷịen, Sí-sĕmdạ̄n ū̊ǵ-sīlí, inna-ịâs úššĕn : « — Ûlėq, šékk, ûšk-ĕžbδeγeš. » — Inna-ịâs ịẹ́nsi : « — Zdúllä-ịi θáḍlä̆ɛāθ ārās-ggéγ šụí-nimĕndi, äh-aụ̊γ iụåṛṛaụ̊ īnú, tmĕ́ttạ̄n ṣū̄ḷâz ǵụ̊ḫḫām-īnu, matlá iátšĕn ». — Si-zdúllä-ịäst, ịẹ́ggu imännés si-sụádda; ịẹ́ggu

1. Dicté par Si Ḥamza Ben el-Ḥâdj En Nâcer, du Kef.

ḫés šui̯-nimĕndi. Inna-i̯ās : « — Žbĕ́δii̯i θâḍlăεāθ ». — Iżbĕδit, nĕttận δi̯ẹ́nsinni δîs-iffγen ; lqennii̯áh, i̯ẹ́qqėn täsrâfθ ; i̯ı̂ṛọ̄ḥ iṛūu̯áḥ símĕndi ; i̯ẹtférräḥ, i̯ẹ̈tdaḥaš ; úzdĕn γrés aṛṛáů i̯ẹ́nsi. Ĕnnận-ās : « — Máni-qâ bâθnáγ ». — Inná-i̯āsĕn : « Ẹ́qqnėγ ḫés δí-tsrāfθ ». Nĕttận, ínna-iās : « — Âqli-δāδi, ússġġᵘāδeš aṛṛáů-īnu ; lqennii̯áh, i̯ẹ́fféγ si-su̯äddí ímĕndi.

Traduction

Le chacal et le hérisson.

Le chacal prit le hérisson comme associé. Ils allèrent cultiver de l'orge. Pendant que le chacal se fatiguait à travailler, le hérisson passait le temps à dormir sous un rocher : « Tu travailleras tout le jour, disait-il au chacal ; et moi, je soutiendrai la falaise, afin qu'elle ne tombe pas sur nous ». Le soir venu, comme le chacal partait, il dit à son associé : « Mon oncle, je ne suis pas capable de rien soutenir ; il n'y a que toi qui le puisses, ô mon oncle le hérisson ! » Un autre jour, ils allèrent dépiquer l'orge. Le chacal passa son temps à battre le grain ; quant au hérisson, il dormit jusqu'à ce que le dépiquage fut terminé. Alors, ils mesurèrent l'orge dans des sacs d'alfa, puis l'emmagasinèrent en le versant dans des silos.

Ils restèrent ainsi jusqu'au jour où ils voulurent labourer. Le hérisson dit alors au chacal : « O mon oncle, allons sortir l'orge du silo ». Arrivés au silo : « Descends, toi, ô mon oncle le hérisson, dit le chacal ». Le hérisson descendit. Quand ils eurent achevé de vider le silo : « Maintenant, fit le chacal, je ne te remonterai pas ! — Fais-moi descendre la musette, dit l'autre, j'y mettrai un peu de grain et tu l'emporteras à mes enfants qui meurent de

faim à la maison ». Quand le chacal eut tendu la musette, le hérisson y prit place et se recouvrit d'orge. « Tire-moi cela ! dit-il alors ». Le chacal obéit et remonta la musette ainsi que le hérisson qui y était caché. Et ayant fermé le silo, tout joyeux, il emporta l'orge en riant. Les enfants du hérisson vinrent à lui : « Où est notre père ? demandèrent-ils. — J'ai refermé sur lui le silo ! dit le chacal. — Eh ! chacal, n'effraie donc pas ainsi mes enfants, s'écria le hérisson, je suis ici ! » Et à l'instant même, il sortit de dessous l'orge.

II

Uššén δi̥ẹ́nsi (1).

Īdž-u̥úššen, δīdž-i̥ẹnsí mdûkūlĕn; īdž-u̥âss, ṛộḥèn äδ-ḫâunen lébṣèl; ûδfĕn ǵīdž-u̥ūrθú si-ubåεīž mḍẹ́i̥i̥ẹq i̥ûsäε. Úššen, γẹ̄r-si-i̥ûδef, íqqīm äittét äm-īdž-u̥úmẓa; δi̥ẹ́nsi, nét-ṭān ittétt, u̥alåinni, múdda múdda, íllä itṛọḥá γer-ubåεīž-ĕnni, ítqqās ăεáddīs-ĕnnes ākí-úbäεīž, mízzi äiqédd äiffėγ. Sí-džiun uššén, i̥ẹ́ḫs äiffėγ sí-ubäεíž; ūiqéddeš. I̥inä-īäs i̥ẹ́nsi : « — Qi̥i̥ẹm δînni; égy imännáh mûθeδ Sāδiâsĕd bāb-ĕntebḥîrθ āšek-íṭṭėf sůǵ-ḍâr, īšek-i̥īrí γer-γūṛîn nélḥẹ̄ḍ ». — Íggu imännes ímmūθ; i̥isi iḍáṛṛênnes ůǵ-ženna; ifθél imín-nes.

Lqênni̥i̥áh, iûsed áfqẹ̄r ienní bâb-entĕbḥīrθ; íṭṭėf lbėlγe-θĕnnes tesbẹ̄ḥĕnnes, isérsẹ̄hen égmi ntúu̥u̥ūrθ, iûδef-ĕγres. Sī-îzṛů iuššén, íγīl néttạ̄n immûθ, íṭṭėfẹ̄h sůǵḍâr, i̥īrẹ̄h-bérra; lqênni̥i̥áh iḫûu̥nās lbėlγéθ tésbẹ̄ḥ; lbėlγeθ, i̥ẹṛḍệṭ, ettesbệḥ, i̥ẹggệh ůǵžérnẹḍĕnnes; iṛộḥ âki-i̥ẹnsi.

1. Dicté par Ben 'Aṭiya ould El-Ḥâdj Moḥand, du Kef.

Ûfąn, ŭgbrīɓ, ilintąn; ịénsi iqqīm itšäθäsen lbéndair; ĕnnéhnịn tûrăren, ɓûššen ịtẹ́ṭṭėf θiɣĕṭṭėn; ịénsi iqqār-äs: « — Â-ɛämmi-uššen, ĕṭṭėf θenni ūidžŭġġᵘānes̆, ĕttĕnni idžŭġġᵘân, réẓmẹṭ ». — Äsi-ịĕṭṭĕf iūsâɛ, ịinäs : θénni idžŭġġᵘąn áṭṭfeɓ, θénni ūidžŭġġᵘānes̆, átreẓmeɓ. Iggu iuššén mâmeš iɓīs-īnâ ịénsi; qqîment tiɣĕṭṭén äɓɛâiḍen; ilintân dzâḥkąn, džịn iḥâuliịennsen, tiš-tebšišt âkīɓsen. Iisihen ịẹnsi, iṛọḥ ɣer-iḥâuliịen, irẓėm ɓisén timssi; tebšišt, ịéggīt sụâddi itâdèḫθĕnnes, iṛọḥ; ilḥėġ úššen, ịûfäh ittet tiɣĕṭṭén ġifri; ịinâs ịẹ́nsi : « — Ākẹḥ-tšĕɣ »; — ịinâs-uššen : « — ūkiịittettĕɓeš ».

Isûsem ịẹnsi, itḫémmem, ịinäs : « — Âɛammi úššen, úšịịi ɣệr īdž-ụâɓán. » — Lqẹnniịáḥ, iûšäs uššén âɓānĕnni; iqqīm ịẹnsi ūrittetteš, iqqīm iṭṣūḍ-ḍẹṣ; si-iṭṣūḍ, iûθū zzis äki-lḥẹḍ ịiifri. Sĭ-islu lhéss, iggᵘėɓ úššen, irụel; ɓ-ịẹnsi, itšu iérni ä-iɛámmer θâɓûnt di-tébšišt.

Si-iɓụel uššén, ịinäs : « — Sĕkkīten, tšiɓ θâɓūnt īnu. » — Iīnâs ịénsi : « — Šĕkkiten tšiɓit, ĕnnétš, ûtšiɣeš ». — Iīnâs uššen : — ɓụenni ɣệr-θiserkäs ». — Iīnâs ịẹnsi : « — Áṛụäḥ ánnĕfqėr imánnáɣ, ánnqėl mâgĕs äižĕbɓen θâɓûnt sėġuɛâddisĕnnes ». — Innä-ịäs úššen : « — Ébɓa, šĕkkiten, ébɓa ĕfqėr imânnäh ». — Ittegg ịẹnsi tábšišt sụâddi itádĕḫθĕnnes; ifqėrīt selḫėdmiθ, θéffĕɣ ĕzzis θâɓūnt; iṭṭėf úššen lḫėdmiθ, iûθu imánnes; iffĕɣ äɓân immūθ úššenĕnni; iqqīm ịénsi ittétt ụáḥdes.

Néttąn ittét ɓidž-ụúššen ĕnninệḍ âsi ḫlẹ́ḍ ịinäs : « — Âɛämmi ịẹ́nsi ānémdūkūl nétš-äkẹḥ. Iinâs ịẹnsi : « Áṛụaḥ ». — Iûɓef ĕɣrés, iqqīm ittett âkīš. Úššĕnienni âsi-sĕmdąn aisúm, ịinäs ịénsi : « Â-ɛämmi úššen ịáḷḷah ánnḥāụes ». — Ṛộḥen; tâdfen támmūrθ téffɣen támmūrθ; néhnịn ûfąn īdž-

ěssérž; iinäs iénsi : « Â-εämmi úššen, áruah ánnqās sérž-iūδi mîḫ iûsed ». — Iīnäs úššen : « Â-εämmi iénsi, ěbδa, šěkkīten ». — Iibδa iensí, íggu hés uššén ěssérž, ūr-iûsīdeš lqéddënnes; iûsed iensí iinäs : « — Â-εämmi úššen, ěgg-āiru θtuannäh ». — Íggu ḫés iensí ěssérž. Iūséd lqéddënnes, δi-lûqënni íšed ěḫḫés īdž-uáhzām, íggäs ělläzméθ, ínëqqêz, iûsed ğuammâs ěntriθ. Íggu šuâber ğudârënnes, íqqīm itnúḫᵘsēh. Si-itnúḫḫᵘes, itnéqqāz uššén idzáhka zzís.

Tâdfen tammūrθ, téffγen tammūrθ âsi ḫeldén īdž-iiγzèr; iinäs : « — Â-εämmi úššen äš-sáhmėγ ». — Isídfeh iuámmäs ěntâla, ūr-ílḫseš äδ-iséiieb úššen, ěδuúššen itrôhá äδ-ímmeθ. Lqénniiáh, éffγen sí-θäla, rôhen âsi rgebén ḫidž-ūsūn. Iinäs úššen : « — Â-εämmi iénsi, mânis ánnekk ». — Iinäs iénsi : « — Â-εämmi úššen, qā-zzâréδ íθemra šhâl ». Néhnīn, āién δíberhāš. Rôhen, ěkkīn ḫéṭṭerf nūsûn δíberhāš. Zrīn uššén-iënni; ûzden zähkān. Si-ḫes lèhgén, ínëqqêz, íffer iensí suäddí idzébleθ núuγiūl ěδuuššén, lèhgent iidān, ěnγīnt; δiiensí ûhzrīnteš.

Qdren aθ-εÂrbi (1) : *Īdzěn uuššén íšreš něttá δīdžén iénsi. Séggä ḫéδmen täfěllähθ, qqîmen séruāθen, gôrruen iměndí δi-īdžén nuúmšān. Āl-ázd-ěnni sěmddān, iûsed uššén, iīnâs iiénsi : « — Ûδ-äš tšitšěγeš si-temzēn iûδiiäh ». — Iûsed īnsí isúkkᵘen iinä-iäs : « Â-uāien uúššen, mīni ûδ-iii tsitšěδeš si-uuâien ěntémzēn. Má-netš ḫéδmeγ ākīš ěssúrūθeγ ākīš, δûlqû úttehsěδeš äδ-iii-tūšéδ äggěn-īnú. Nétšnīn ánnrōh ûlqû áḫněγ ferrěqén ífěllahen ». — Iûsed ínna-iäs úššen : Ánnrōh ». — Rôhen γer-ífěllahen; hkân-äsen ěddäεáueθ-*

1. Conté par Aḥmed Ould Mḥammed Belkheir, des O. Larbi.

ënsen. Ûzd'en ënnân-āsen. « — Îmi lä-kënnīuen ðiśrīśén, lâ-uäh ëbdām tâfëllaḥθ ënnuén ðinnōṣ zârāð-auen. Rôhen.

Iûsed uśśén, innä-iās : « nétśnīn āð-ënérrōḥ γer-ëṭṭémzēn ðänemsâma ðänâseð nëtâzzel γê-millä iṭémzēn; uénni isëbqén, āð-iâni ṭémzēn ». — Iûsed īnsí, iinās : « — Ânäzzel ». — Iûsed īnsí iiueð arráūnnes iéffer-īhen ði-ubrîð, kúll-īdzën di-úmśān, iéffer ídžen tāīná ði-ímëndi. Qîmen tázzëlen. Itázzël uśśén, ímmēdrēn zéffrënnes, ínnä-iās : « — mâni qā-śékk, â-iensi »; ëð-nétta, íkker-ās memmís, ínnä-iās : « — Âqëliii zéffrënneś, âzzël, âžžël ». — Iqqīm itázzel, nëtta iḥléd itémzēn, ðnëtta íqqēl zéffrënnes, ínnä-iās: « — mâni qâ-śekk, â-iensi » — Innä-iās : « — Âqëliii ði-ímëndi, qā-tâdžuëγ ». — ðiénsi iīsí imendí ënní-nnes.

Traduction

Le chacal et le hérisson.

Un chacal et un hérisson allaient de compagnie. Un jour, pour voler des oignons, tous deux entrèrent dans un jardin par un trou très étroit. A peine entré, le chacal se mit à manger comme un ogre. Quant au hérisson, il mangeait, lui aussi; mais, de temps à autre, il allait au trou par lequel il était venu; et, afin de pouvoir sortir du jardin, il réglait, sur cette ouverture, le volume de son ventre. Quand le chacal fut rassasié, il voulut sortir par le trou, mais il ne put y arriver : « Reste ici, dit le hérisson, et fais le mort. Quand le maître du jardin arrivera, il te prendra par une patte et te jettera de l'autre côté de la clôture ». Le chacal fit le mort, leva les pieds en l'air et resta là, la bouche ouverte.

Bientôt, le maître du jardin, un faqîr, arriva; il déposa

à la porte, avant d'entrer, ses chaussures et son chapelet. En voyant le chacal, il le crut mort, le saisit par le pied et le jeta dehors. Aussitôt, le chacal prit les chaussures et le chapelet du faqîr, mit à ses pieds les *bolr'as* et passa le chapelet à son cou. Puis, il partit avec le hérisson (1).

En chemin, ils trouvèrent des bergers. Le hérisson se mit à les amuser au son du tambour; et, pendant ce temps, le chacal s'emparait des chèvres : « O mon oncle le chacal, lui dit le hérisson, prends celles qui ne crient pas; quant à celles qui bêlent, laisse-les ! » Quand le chacal eut emmené beaucoup de chèvres : « Et maintenant, lui dit son compagnon, prends celles qui crient et laisse les autres ! » Le chacal suivit ce conseil : les chèvres se mirent à bêler. Aussitôt, les bergers accoururent, laissant là leurs vêtements et une outre. Resté seul, le hérisson mit le feu aux vêtements et, prenant l'outre sous son aisselle, il partit. Il atteignit le chacal qui était en train de dévorer les chèvres dans une grotte. « Je vais manger avec toi, dit-il à son compagnon. — Tu ne mangeras pas avec moi, fit le chacal ».

Le hérisson se tut, et ayant réfléchi : « O mon oncle le chacal, dit-il, donne-moi seulement un boyau ». Le chacal le lui donna. Au lieu de manger, le hérisson souffla dans le boyau et quand il l'eut gonflé, il en frappa les parois de la caverne. Au bruit, le chacal eut peur et s'enfuit. Le hérisson se mit à manger; puis, il remplit de graisse l'outre qu'il avait apportée.

Quand le fuyard revint : « C'est toi, dit-il à son compagnon, qui as mangé ma graisse. — Non, c'est toi, dit le hérisson, quant à moi je n'ai rien mangé. — Ceci n'est

1. Cf. sur ce conte et ses similaires : R. Basset, *Contes populaires berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 18 et notes p. 144-146; *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 13-14 et notes p. 257.

que mensonge, dit le chacal ! — Viens, fit l'autre, nous fendrons notre ventre et nous verrons bien lequel d'entre nous en fera sortir de la graisse. — Commence, toi, dit le chacal, commence à t'ouvrir le ventre ». Le hérisson, prenant l'outre sous son aisselle, la frappa d'un coup de couteau. Il s'en échappa de la graisse. Le chacal prit ensuite le couteau et d'un coup se fendit le ventre ; ses entrailles sortirent et il mourut. Le hérisson resta seul à manger les chèvres (1).

Pendant qu'il mangeait, voici qu'arriva un autre chacal : « O mon oncle le hérisson, dit-il, nous serons compagnons, moi et toi. — Viens, répondit le hérisson ». Le chacal entra et se mit à manger avec son nouveau compagnon. Quand le chacal eut entièrement dévoré la viande, le hérisson lui dit : « Allons nous promener ». Ils partirent, arrivèrent à des régions qu'ils traversèrent et enfin trouvèrent une selle : « Viens, dit le hérisson à son compagnon, nous allons essayer auquel de nous deux ira cette selle. — Commence par essayer, toi, fit le chacal ». Le hérisson se plaça sous la selle, mais elle ne lui allait pas. Il se retira en disant à son camarade : « A ton tour, donne ici ton dos ». Il lui plaça, sur le dos, la selle qui allait bien à sa taille. Vite, le hérisson lui passa une sangle, lui mit un mors, et, d'un bond, se plaça au milieu de la selle. Il ajusta des éperons à son pied et se mit à piquer le chacal. Celui-ci, sous la piqûre, se mit à sauter et à courir, emportant son cavalier.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 68; trad. G. Faure-Biguet, p. 23. — Belkassem Ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, p. 281. Un trait analogue existe dans un conte scandinave : Stephens et Cavallius, *Old Norse Fairy Tales*, Londres, s. d. in-12; *The boy and the Giant*, p. 101-110; id. *Schwedische Volkssagen* übers. von Oberleitner, Vienne, 1848, in-12; I. *Der Hirtenknabe und der Riese*; A. *Der Knabe der mit dem Riesen Wettete*, p. 1-7 et les variantes citées p. 337-339. (René Basset.)

Ils traversèrent une grande étendue de pays; arrivèrent auprès d'un cours d'eau. « Eh! mon oncle, dit le hérisson, je te ferai prendre un bain ». Il fit arriver le chacal au milieu d'un bassin de l'oued; mais comme il ne voulut pas abandonner sa monture, celle-ci faillit se noyer. Enfin, ils sortirent de l'oued, et reprirent leur course. Arrivé en vue d'un douar, le chacal demanda : « Par où passerons-nous? » — L'autre répondit : « Mon oncle, tu vois quel grand troupeau est devant toi ». Or, c'était un troupeau de chiens. Le chacal et le hérisson passèrent à proximité du douar, près des chiens. Ceux-ci virent le chacal et accoururent. Pendant la poursuite, le hérisson sauta et se vint blottir dans du crottin d'âne. Les chiens ne le virent pas; mais ils atteignirent le chacal et le tuèrent.

Le chacal, disent les Aït L'arbi, devint l'associé du hérisson. Quand les travaux de culture furent terminés, les deux associés dépiquèrent l'orge et réunirent le grain en un même endroit. Le jour où tout fut achevé, le chacal s'en vint dire à son compagnon : « Je ne te donnerai pas un seul grain de cette orge ». Le hérisson se fâcha : « Ce chacal! s'écria-t-il; et pourquoi ne m'en donnerais-tu pas! N'ai-je pas travaillé avec toi? ne t'ai-je pas aidé à dépiquer? Et maintenant tu refuses de me donner ce qui me revient. Nous allons de suite trouver les cultivateurs qui feront le partage entre nous. — Allons, dit le chacal ». Arrivés près des cultivateurs, ils leur exposèrent leur affaire : « Puisque vous êtes associés, dirent les juges, naturellement vous vous partagerez la récolte à parts égales ». Les deux associés se retirèrent.

Le chacal, alors, se mit à dire : « Prenons pour but le tas d'orge; nous partirons ensemble, nous accourrons vers le grain; celui qui devancera l'autre emportera l'orge.

— Courons! dit le hérisson ». Ce dernier alla chercher ses enfants et cacha chacun d'eux en un point de la route. Il en plaça aussi un dans l'orge. Puis, il se mit à courir avec le chacal. Tout en courant, celui-ci regarda derrière lui : « Où es-tu, mon oncle! cria-t-il ». Un des enfants du hérisson surgit : « Me voilà derrière toi, dit-il, cours, cours! » Le chacal reprit son galop. Arrivé près de l'orge il se retourna en criant : « Où es-tu, hérisson! — Me voilà dans l'orge, en train de mesurer, lui répondit-on ». Et le hérisson emporta son orge (1).

III

Ọṣẹịịeθ ụúššen tsĕkkûrθ δbérrăreẓ (2).

Úššĕn tsĕkkûrθ šéršen; *θáskkūrθ θéqqīm ġúžṛú âtāṛû Ăsi-θeδlú*, *ĕffγén-ifĕrkās*; *ịẹqqim iqqâr-ās uššĕn* : « — *Ûš-ịịi iδž-ŭferkūs* ». — *θūšâs*, *ịétšẹh uššén*, *ịīnâs δụáitša* : « — *Ûš-ịịi idž-ĕnnīnẹd*, *γẹ́r-ămĕnni* ». — *Âs-īhen isĕmdá lkúll*, *iqqim γẹ́r-īdžĕn*. *Ịûsed berrăréž γer-tsékkūrθ*, *ịīnās* : « — *Mắžărem γrém γẹ́r īdž-ŭferkûs-iūδi* ». — *θinās nĕttánt* : « — *Ịẹ́tšẹhen úššĕn ịẹdž-ịịí γẹ́r-ụūδi* ». — *Ịûsed berrăréž*, *ịīnâs.iụúššĕn* : « — *Árụăḥ*, *ăδ-ăh-séḥnaγ θāmrá âttšeδ* ». — *Ịisīh ŭġ-žĕnná*, *ịẹuịẹ́h*, *ịīrīh δí-lĕbḥar*.

Ịûsed uššẹ́n iqqār : « — *Â-rebbi*, *séllĕk-ịịi sí-lĕbḥar* ». — *Ịīnäs* : « — *Éffẹ́γ bérra* ». — *Isûfĕγẹh*; *iqqīm uššén itéržiži*. *θīnâs θišt-mĕṭṭūθ* : « — *Mắžărăh teržīžíδ* ». — *Ịīnās* : « — *Sûsem*, *qa-qārĕ́γ δi-lḥizeb* ». — *θinās* : « *Âδ-ăh auδĕ́γ aṛṛáû-īnu*, *séγrẹhen* ». — *Ịinäs uššén* : « — *Áuδihen* ».

1. Cf. sur ce conte et ses similaires : R. Basset, *Contes populaires berbères*, p. 14-15 et notes p. 139; *Nouveaux contes berbères*, p. 195-197.
2. Dicté par Mḥammed Ben El-Hâdj En-Nâcer, du Kef.

Ḷéɣzu uššén īdž-uáḥfīr; iqqīm isɣâra; kullāịúm, ịittét idžen. Ȃlsi-hen isĕmdá, ítšu sĕttá nlụâɣeš. θûsed ḥennātsén, θināš : « — Mâni-ṛōḥen aṛṛáŭ-īnu ». — Ịīnāš nĕttân : « — Ṛōḥén áδ-zedmĕn ». — θûsed nĕttâθ, θeqqîm δĭīnni; θûḥel θĕqqim, ûr-usīdneš; θināš : « — Mâniqai aṛṛáŭ-īnu. » — Úššĕn ịeģģᵘéδ si-tᶜmĕṭṭūθ; ịeṛụél ăk-ịifrinṇi. θéṭṭfẹh sŭģ-ẓĕnṭẹṭ; iqqîm ịeḍḥáš, itéẓẓẹf : « — θéṭṭĕf δi-lbéṛụag ». — θérẓĕmẹh; lqenniịáh, ịiṛôḥ ịéṛụel.

TRADUCTION

Le chacal, la perdrix et la cigogne.

Le chacal et la perdrix s'associèrent. Celle-ci pondit des œufs sur un rocher, et, après qu'elle les eut couvés, des petits éclorent : « Donne m'en un, dit le chacal ». Elle lui donna un petit et il le mangea : « Donne m'en un autre, dit-il le lendemain ». Il finit de la sorte par manger toute la couvée, sauf un seul petit qui resta. Une cigogne vint alors chez la perdrix et lui dit : « Comment se fait-il que tu n'aies que ce seul petit? — Le chacal les a mangés, répondit la perdrix, il ne m'a laissé que celui-ci ». La cigogne vint trouver le chacal : « Viens, lui dit-elle, je te montrerai un troupeau que tu mangeras ». Puis, l'enlevant, elle l'emporta et le jeta à la mer.

« O mon Dieu, se mit à dire le chacal, sauve-moi de la mer! — Sors de l'eau, ordonna Dieu ». Et Il le fit sortir de la mer. Comme le chacal était là à grelotter, une femme lui demanda : « Qu'as-tu à trembler ainsi? — Tais-toi, lui dit-il, je récite des versets du Qoran. — Je t'amènerai mes enfants, continua la femme, et tu les feras étudier. — Amène-les moi, dit le chacal ».

Il creusa un trou et se mit à enseigner. Chaque jour, il

mangeait un enfant. La mère vint, alors qu'il en avait mangé six : « Où sont mes enfants? demanda-t-elle : — Ils sont allés chercher du bois, répondit le chacal ». La mère resta là, resta jusqu'à en être fatiguée, et les enfants ne venaient pas : « Où sont donc mes enfants? dit-elle ». Le chacal, pris de peur, courut au trou qu'il avait creusé. Comme il fuyait vers sa retraite, la femme le saisit par la queue. Le chacal se mit à rire : « Elle n'a saisi qu'une tige d'asphodèle! s'écria-t-il ». La femme, à ces mots, lâcha le chacal qui, aussitôt, reprit la fuite (1).

1. Ce conte renferme deux récits bien distincts qui ont été juxtaposés et auxquels on a adapté une fin appartenant à un autre conte. Le premier est un épisode du *Kalilah et Dimnah* qui manque dans la version arabe, publiée par De Sacy, mais elle existe dans celle de Boulaq, 1249 hég., p. 107, jointe à une autre. Benfey (*Pantschatantra*, Leipzig, 1879, 2 vol. in-8) s'appuyant sur un passage de la version latine de Raymond de Béziers (*Liber Kalilae et Dimnae* ap. Hervieux, *Les fabulistes latins*, t. V, Paris, 1899, in-8, p. 772) avait déjà montré que ce conte a passé par un intermédiaire arabe. Il a été conservé aussi dans la version hébraïque attribuée à Joel (J. Derenbourg, *Deux versions hébraïques du conte de Kalilah et Dimnah*, Paris, 1881, in-8, p. 306) et la traduction latine par Jean de Capoue (*Directorium humanæ vitae*, éd. Puntoni, Pise, 1884, in-8, ch. xvii, p. 264 : le héron est remplacé par un moineau et le chacal par un renard. Elle existait aussi dans l'ancienne version espagnole du xiii[e] siècle (cf. Clifford G. Allen, *L'ancienne version espagnole de Kalila et Digna*, Mâcon, 1906, in-8, p. 199). C'est sans doute l'arabe qui a été la source, médiate ou immédiate, des autres versions de ce conte : en Nouba (dialecte de Fadidja : Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, I, Vienne, 1879, in-8, n° IV); en Bilin (nord-est de l'Abyssinie), le renard effraie le canard sauvage, en le menaçant d'abattre le baobab où il niche s'il ne lui donne un de ses petits (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, Vienne, 1883, in-8, p. 231-234), mais la fin de l'histoire diffère. Il en existe une autre version kabyle aux environs d'Azeffoun (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabydie*, t. I, 4[e] fasc., Paris, 1894, in-8, n° XVII, p. 227 : *Le chacal, l'alouette, la cigogne et la laie*) et chez les Basoutos de l'Afrique australe (E. Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, Paris, 1895, in-18 : *Le chacal, la colombe et la panthère*, p. 34). Dans ce dernier, comme dans le conte de la Grande Kabylie et celui des B. Snous, le premier épisode est joint au second. En Occident, nous le rencontrons seul en finnois (Emmy-Schreck, *Finnische Märchen*, Weimar, 1887, in-8, p. 189); dans un conte des Slaves du sud (Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slaven*, Leipzig, 1883, t. I, n° 10 : *Le renard et la colombe*) et chez les

IV

Uššén dúγịūl (1).

Īdž-uáss, ịûsed idžĕn-uûγịûl, ịisi lεaụịn niḫĕmmāsen, aγrûm δûγẹ. Iûsed uššén, imlāga áγịūl ǵūbrīδ, iẹ́ggu imānnes δámähllūš siúḍāṛĕnnes; inná-iās : « — A-εâmmi-aγịūl, sénịi sénnež ḫθiụanneš ». — Iûsed aγiûl, isĕñīt; sī-iẹ́ñiu uššén, iqqīm itéttās áγrûm δūγẹ́ niḫĕmmāsen iumddú-kĕlennes; nĕttạn ittét; ísḫūf šụi-nūγẹ́ ḫûγịūl; inna-iās : « — A-εâmmi-uššen, mátta-ūδi θeggéδ ». — Inná-iās : « — Qli-fẹqséγ θádĕrrīθ ». — Isûsem aγịûl; iqqīm iggūr; δụûššen, si-ísemda ǵūtšú, inná-iās iúγịūl : « — A-εâmmi-aγịūl, nétš suiḫléγ; ūléq áδṛọḫẹγ ».

Si-ịtụẹḍ ḫiḫĕmmāsen, ĕnnạn-ās : « — Mâniqaị aγrûm δûγẹ ». — Inná-iāsen : « — Ítšịi úššen séñīḫ ḫθiụaīnu, iûfa lεáụīnĕnni, itšit, iṛọḫ ». — Ennânās : « Ātáudet, ānáγ āšékk ĕnnáγ ». — Ūzdén tšâθen-dīs. Inná-iāsen áγịūl : « — Ērẓmeθịi, aδ-áụent-audĕγ ».

Saxons de Transilvanie (Haltrich, *Zur Volkskunde der Siebenbürgen Sachsen*, Vienne, 1879, in-8, n° XXI. Cf. aussi Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, t. II, Liège, 1897, in-8, p. 112.

Le deuxième épisode, joint au premier, comme dans les contes de la Grande Kabylie et de Basoutos, existe aussi ailleurs : chez les Zoulous, Callaway, *Nursery tales, traditions and histories of the Zulu*, Natal, 1888, in-8, p. 25-27; *Uhlakanyana et le léopard*) et à la limite nord des populations de race bantoue, dans l'Ounyoro, (Casati, *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892, in-8, ch. XXI, p. 282; c'est le chien qui emploie ce stratagème avec le léopard. La version de la Grande Kabylie est plus développée et plus complète que celle des B. Snous.

Pour la conclusion du conte (le chacal faisant croire à la femme qu'elle ne tient pas sa queue, var. sa patte), les diverses variantes finnoises, laponnes, suédoises, françaises, grecques, indiennes, africaines et brésiliennes ont été étudiées par Kaarle Krohn, *Bär* (*Wolf*) *und Fuchs* übers. v. O. Harkman, Helsingford, 1889, in-8, p. 62-65. (René Basset.)

1. Dicté par Si Moḥand ou-Ghânem, des Ait Lârbi.

Ídụël aγịûl; íggūr īr-âllmèγreb; āsi-iịụẹ̄ḍ γer-ịifri nụuš-šén, ịéggu imânnes ímmūθ, ịéṭṭẹṣ zzăθ-ïiifri; ịisi idárṛĕnnes úǵženna; ídžu īzân tâdfen ǵmínnes. Úššen tuššént llân tsén Túššent tékker sĕǵiḍēṣ; tûsĕd ĕǵmí ịifri; θúfa aγiûl ímmūθ; lqenniịâh néttānt tûdef, θérru imânnes ṭéṭṭeṣ; θénna-ịās iụúššen : « — Â si-εâli, nétš ĕržiθèγ idžĕn ụūγiûl qâh éǵmi ñífri, ímmūθ ». — Inná-iās úššen : « — γ́rem āsérkseδ ». — θénnä-iās : « — Ékker, ṛôḥ âzṛèδ ».

Ékkren θnâịen, ūfân áγiûl, θinās : « — Ámmu inîγāš ». Inná-iās-uššen : « Áisum-ūδi δaụáḥδi, áṛụah annsīdéf ǵi-frinnáγ ». — Néttānt téqqēn tăεânäbθ-ĕnnes δiθăεânābθ ụúγịûl, θīnâs iúrgäz-ĕnnes : « — Ïállah, â-si-εāli, šékk édfäε δnétš ádzūγrèγ ». — Nĕttānt tûḥèl sûǵ-úžbāδ, nĕttān iúḥèl sûǵ-údfäε; ụaláinni, aγiûl ūhhézzĕnneš sûǵ-úmšānnes; ụššen-isúkkʷen, ínna-iās : « — Šénniụent, tísĕnnān, ūr-δiụent lfâideθ ». — Íqqēn θăεânābθ-ĕnnes δi-θăεânābθ ụûγiûl, nĕttān ížbed, θáměṭṭūθ-ĕnnes tédfäε sī-zzfer.

Áγiûl, si-zṛû úššen íqqēn qĕbbʷālá, íkker, íṛōḥ ijérjer-dīs γér āl-íḫĕmmāsen; ínna-iāsen : « — Áqqa iúššen ítšīn áγṛûm δûγẹ ». Eṭṭfent; ịinān : « — Ál-nĕnγ ». — Ínna īdž-ĕnnînẹ̄d : « — Ūt-netnéqqēš, ḫẹr-atnéslēḫ, ịédder, atnér-ẓĕm, ur-ítqĕddāš āịûr ǵûzĕzzu ūr-itqĕddāš aiṭṭẹṣ ». — Sél-ḫent rézment. θélla θaměṭṭūθ-ĕnnes θrúzza-ḫès. θézṛû lmés-kīn-ĕnni θina-iās : « — Ịā-šĕkkīten ya ịéṛḍẹ̄ḍ lqĕrftān ázūǵ-ǵʷaγ, ūzzṛẹ̄δeš si-εâli bĕn-Ịûsef ». — Ịína-iās úṣṣen : « — Âinnetš, âzīnt lĕmnâm-ḫẹ ».

Traduction

Le chacal et l'âne.

Un jour, un âne allait porter des provisions aux fer-

miers : du pain et du lait. Chemin faisant, il rencontra un chacal qui, en le voyant, fit semblant d'avoir mal au pied : « O mon oncle l'âne, dit le chacal, fais-moi monter sur ton dos! » L'âne l'y plaça. Une fois juché là, le chacal se mit à dévorer, à son compagnon, le pain et le lait des travailleurs. Pendant qu'il mangeait, il fit tomber sur l'âne un peu de lait : « Qu'est-ce que tu fais-là? ami chacal, dit l'âne. — Je suis en train de percer une tumeur, dit le chacal ». L'âne se tut et continua de marcher. Quand l'autre eut achevé de tout manger : « Eh! l'ami, fit-il, me voilà reposé; et maintenant, je pars ».

L'âne arriva près des ouvriers : « Où sont les provisions? demandèrent-ils. — C'est le chacal qui les a mangées, répondit l'âne. Je l'ai monté sur mon dos; il a trouvé les provisions et a tout mangé; puis, il est parti. — Tu vas nous l'amener, dirent-ils, ou bien nous te tuons ». Et ils se mirent à le frapper : « Lâchez-moi, dit l'âne, et je vous l'amènerai ».

L'âne partit et marcha jusqu'au coucher du soleil. Arrivé à l'entrée du terrier du chacal, il s'y coucha et fit le mort, les pieds en l'air, laissant les mouches entrer dans sa bouche. Le chacal et sa femme étaient endormis. Celle-ci se réveilla; venant à l'entrée du terrier, elle y trouva l'âne mort. Elle rentra aussitôt et, feignant de dormir, elle dit au chacal : « Eh! si 'Ali, j'ai rêvé qu'un âne était mort à la porte de notre demeure. — Prends garde de mentir! dit le chacal. — Lève-toi, dit-elle, et va voir ».

Ils se levèrent tous deux et trouvèrent l'âne : « Je te l'avais bien dit, fit la femelle — Quel festin! s'écria le chacal; viens que nous le fassions entrer dans notre maison ». Elle attacha sa queue à celle de l'âne : « Allons! si 'Ali, dit-elle, pousse et moi je tirerai ». Elle se fatigua à tirer et lui, à pousser; mais l'âne ne bougea pas. Le chacal se

fâcha : « Vous autres femmes, dit-il, n'êtes bonnes à rien ». Il s'attacha la queue à celle de l'âne, et tira, pendant que la femelle l'aidait par derrière.

L'âne, voyant le chacal solidement attaché, se leva et partit avec lui. Il le traîna jusqu'auprès des ouvriers : « Voilà, dit-il, le chacal qui a mangé le pain et le lait ». Ils l'attrapèrent : « Nous le tuerons, dit l'un. — Non, dit un autre, ne le tuons pas; mieux vaut l'écorcher vif, puis, nous le lâcherons; il ne pourra plus ni marcher dans les genêts épineux, ni dormir ». Ils l'écorchèrent et lui donnèrent la liberté. Sa compagne, qui le cherchait, vit le malheureux et lui cria : « Toi qui portes un vêtement rouge, as-tu vu si 'Ali Ben Yoûsef? — C'est moi, dit le chacal. Ah! quel beau rêve tu m'as fait là! (1) »

V

Úšŝen, δuirâδ, δiẹ́nsi (2).

Úšŝen δuirâδ mdûkūlĕn; íqqīm äδfél íttāγ, íqsäḥ äirâδ sėǵ-ḍárṛėn; ịīnâs iuúšŝen : « — Débber-ḫi mâmeš áδeggėγ ». ịînās : « — Ṛọḥ, áued tīšt-fûnāst āθīlí táussārθ θétšet θékseδās ahîḍūr; θaudét ạδ-īh-ĕggėγ zzîs bûmttel ». — Iṛộḥ, iûdīh, íggās búmttel, mâmeš iδ-îs-inna; íggāst ġḍárṛėn; iziịiĕrās-ḫės; ịînās : « — Sâ-θīli θbîxa ūr-téffγeš, sâ-θīli tfúịθ, ĕ́ffėγ ». — Íggu äiráδ mâmeš ịīnâs úšŝen.

Ās-iḫs íqqūr, ūitqėddāš áiịūr; íqqīm itnūsá, isγúịịu, íkkāl isγúịịi. Äl-īdž-uâss, ịûsed ịẹnsí itḥáuues, ịûfāh isγúịịu, ịīnās : « — Mážäräh ». — Ịînās : « — Qa-izíịier ḫẹ bú-

1. La première partie de ce conte existe en Kabyle; cf. R. Basset, *Contes populaires kabyles*, p. 11.
2. Conté par Slîmân Ould El-Qornâbi, du Kef.

mĕntel ». — Íyqīm itáudās āmạn, isúffᵘah íkksāst, ɜụušśén írụel.

Āl-īdž-uâss, ịéṭṭfẹh äirâɜ, ịinās : « — Šĕkk ālẹ̣́ iziịrĕn mízzi áɜmeθèɣ ». — Jinās : « — Má-ši-ɜnetš ». — Jinâs-äirāɜ : « — Qa-εáqlèɣ šékk sídaġūrṭẹṭ ». — Jinās : « — Áġūrṭẹṭ, míllä ḫséɜ, āɜīh-audéɣ lâdmịa ». — Jinās : « — Ŗôḥ āudīhen ».

Jiṛōḥ ušśén ilɣâbeθ, ịiru úšśnạn ịinäsen : « — Säd-izẓẹféɣ, sɣérsem, θeṛụâḥem ». — Íqqēnẹhen ɜilɣâbeθ si-tiεânābīn. Sĭ-īḫḷeḍ tāl-äirâɜ, ịéẓẓẹf, sḷiniäs ušśnâṇ, sɣérsen θiεānābinn-sen āsiḫėlḍén úšśnạn; ịinâs iụírāɜ : « — Jínịn ». — Íqqīm itṣáḥ, íssūsem.

θállest eqqén, ṛọḥen aṭṭsén ḫísĕf ụûzṛû. Júsed úšśenĕnni ḫelḥâfeθ, ɜụirāɜ ịûsed ɜilžiheθ ĕlûsäε; ĕġġẹ́ḍ (1), *ịûsed ušśén sûġ-ɣûrịnnes, ịinâs úšśen : « — Âqli ɜilḥâfeθ qáị aɜḥâūféɣ ékᵘhez āurräh ». — Áirāɜ ūr-íssịn lžihéθ, íkᵘhez ɣer-lḥâfeθ ítɣīl imânnes qâh ɣer-lûsäε, ịûsed ḫelḥāféθ, iḥûf āl-dīdžér ụûzṛû, ítferṭēḫ; tšịnt úšśnạn.*

Traduction

Le lion, le chacal et le hérisson.

Le lion et le chacal allaient de compagnie. La neige s'étant mise à tomber, le lion eut froid. « Que dois-je faire? dit-il au chacal. — Va, lui dit celui-ci; prends une vache qui soit vieille; mange-là, enlève-lui la peau et apporte-la moi, je te ferai des sandales ». Le lion partit, amena une

1. Avec un *d* emphatique (*ḍ*).

vache et, comme il l'avait dit, le chacal lui fit des sandales. Il les lui plaça aux pieds en les serrant fortement : « Lorsque la pluie tombera, dit-il à son compagnon, ne sors pas; mais lorsque le soleil se montrera, va te promener ». Le lion suivit ce conseil.

La peau se desséchant, le lion ne put bientôt plus marcher. Il passa ses nuits, il passa ses jours à rugir de douleur. Une fois, un hérisson qui se promenait, trouva le lion rugissant et en eut pitié : « Qu'as-tu? lui dit-il. — Les sandales me serrent, dit le lion, et me font bien souffrir ». Le hérisson apporta de l'eau, en imbiba les sandales et les enleva au lion; la bête féroce, alors, cessa ses rugissements. Quant au chacal, il avait déguerpi.

Un jour cependant le lion l'attrapa : « C'est bien toi, lui dit-il, qui m'a comprimé les pieds dans des sandales au point de me faire mourir. — Ce n'est pas moi! dit le chacal. — Je te reconnais, dit le lion, à ta queue coupée. — Mais si tu le veux, dit l'autre, je t'amènerai cent chacals sans queue. — Amène-les, dit le lion ».

Le chacal partit dans la forêt, rassembla les chacals et leur dit : « Lorsque je vous appellerai, coupez et accourez ». Et, les ayant attachés par la queue, il partit. Quand il arriva près du lion, il se mit à crier. Les chacals l'entendirent. Brisant leur queue, ils s'élancèrent et arrivèrent près du lion : « Les voilà, fit le chacal ». Et le lion resta à les considérer en silence.

Comme les ténèbres arrivaient, les chacals allèrent dormir au sommet d'une falaise. Notre chacal vint tout au bord du rocher, tandis que le lion s'en tenait à quelque distance. Pendant la nuit, le chacal passa de l'autre côté du lion « Serre-toi, lui dit-il; me voilà au bord du rocher et je vais tomber ». L'autre, désorienté, se serra du côté de la falaise, croyant le faire du côté opposé. Arrivé au bord du

précipice, il tomba et vint s'écraser en bas du rocher. Les chacals le mangèrent (1).

VI

Léqṣẹịéθ nĕnnâbi tlefsá ƌụúššen (2).

Iûsed īdž-ĕnnābí ithā̆ụes ăki-θĭšt-tûfūθ; *néttạn ittăf θĭšt-ĕntlefsá θḥúnžér, ịisīt, ịéggīt ġsínnes, maḥéƌ ătèḥma. Ássaεă ūr-tèḥmâš, isnéqlīt dílltăm. Si-dèhmá, ịinăs* : « — *Hū̂ụeƌ, áddĕbreƌ mâni ázzedγeƌ* ». — θ*ínăs* : « — *Ū̂γri mâni trộḥèγ; aịiú ƌámšạnīnu* ». — *Iûḥèl, itéḥš em-ƌīs, ūr-téḫseš áθăƌer. Iīnăs* : « — *Iállah, áṛṛọh γer-ĕlqâḍẹ* ». — θ*énnä-iăs* : « — *áṛṛọḥ* ».

Rộḥen γẹr-al-ûššen, ĕrrịnt delqâḍẹ; θ*éqqīm nettáθ áttegg azéllīfĕnnes zzăθịiīmí nĕnnâbi* θ*sáụụăl ăkis sillá issáụụăl. Iīnăs úššen* : « — *Maši* θ*nâịen ăsịûlen ġidž-īmi* ». — θ*hū̂ụeƌ* θ*ălĕfsá*, θ*ûsed ăm-ụáụın; úššen ịīnăs* : « — *Iā-nâbi-ḷḷah, ĕssém ūr-itnăεáḍăqeš* ». — *Iûθit ịénγẹt*.

Iīnăs : « — *Ái-uššen, qă-sidfĕγ šékk ilžénneθ* ». — *Iīnăs*. « — *Iā-sīd-ĕnnâbi, ūr tqébblĕγeš lžénneθ* ». — *Iīnăs* : « — *Éggiịi ĕθθélt ġuḥárrăg* ». — *Iīnăs* : « — *Rộḥ, qă-ggiγăh ĕθθélt ġûḥárrăg; ġụassú, qă-íttett uššén kθér-iθθelt*.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 69. Les deux premiers épisodes se trouvent dans un conte berbère de Ouargla, *Le hérisson, le chacal et le lion* (cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 14-17), et dans un conte de Bougie, *La panthère, le chacal et le hérisson* (R. Basset, *op. laud.*, p. 18). Cf. sur les rapprochements avec un conte ossète du Caucase, un conte arabe de Mossoul, un conte arabe des Hoouara du Maroc, un des Berbères du Tazeroualt : R. Basset, *op. laud.*, p. 257-259.

2. Conté par Ben Lakhdar ould El-Hâdj ʻAli, de Tr'alîmet.

Traduction

Histoire du prophète, de la vipère et du chacal.

Un prophète, un jour, se promenait à l'aube. Il trouva une vipère morte de froid, la prit et la plaça dans son giron pour la ranimer. Comme elle ne se réchauffait point, il la déposa dans son *lithâm*. Quand le reptile eut repris vie, le prophète lui dit : « Descends et trouve à te loger ailleurs. — Je ne sais où aller, répondit la vipère, c'est ici ma demeure ». Le prophète essaya, mais en vain, de la faire rougir de sa conduite ; elle ne voulut point quitter le lithâm : « Alors, dit le prophète, viens avec moi devant le qâḍi. — Allons, dit-elle ».

Ils allèrent devant le chacal, qui rendait la justice. Comme le prophète exposait sa plainte, la bête venimeuse parlait, elle aussi, en plaçant sa tête devant la bouche du plaignant : « Il ne faut pas que deux voix sortent d'une même bouche, fit le juge ». La vipère alors descendit et se tint à l'écart. « O prophète de Dieu, dit le chacal, il ne saurait y avoir de miséricorde pour le poison ». Et il tua la vipère.

Le prophète dit alors au juge : « Chacal, je te fais entrer en Paradis. — Je ne veux pas du Paradis, dit l'animal ; accorde-moi plutôt le tiers d'un troupeau. — Va, dit le prophète, c'est accordé ». Aujourd'hui, en effet, le chacal mange plus du tiers d'un troupeau (1).

1. Cf. sur les rapprochements avec les diverses versions de cette fable dans les littératures orientales : R. Basset, *Contes populaires kabyles*, p. 140-142 et *Nouveaux contes berbères*, p. 197-202.

VII

Úššen ẓṳirâẓ tfûnäst diffīs (1).

Iûsed äirâẓ, iḫûṳṳên täfūnäst; iéggīt gúḫlīž; iûsed iffis ẓṳúššen ūfân ddini; ĕnnânäs : mátaqa tégged dâdi; θinäs néttäθa : iiuẓiii âirāẓ, iéggīii ẓâẓi gúḫlīžu; iûsed iffis, iiṳi θáfūnäst.

Iûsed äirâẓ, idzäḫka, iézreh uššén, iinäs : d-iffīs, éttef äki-tfûnäst äurdäh, adzälley tizärnīn; iinäs : lṳóqθ θimèdeii; iûsed uššén, iérṳêl; iḫlèd äirâẓ ḫiifīs iinäs : mátta-θūẓi; iinäs-iffīs : täfünäst, nettâθa-īnu; iḫlèd ĕḫsén, itšīhen; ẓüṳuššén iérṳêl.

TRADUCTION

Le chacal, le lion, la vache et l'hyène.

Un lion ayant volé une vache la cacha dans un buisson. Une hyène et un chacal vinrent et la trouvèrent en cet endroit : « Que fais-tu là? lui demandèrent-ils. — C'est le lion, dit-elle, qui m'a amenée dans ce fourré ». L'hyène emmena la vache.

Mais le lion arriva, en courant, derrière eux. Le chacal le vit venir : « Passe par là-bas avec la vache, dit-il à l'hyène; moi, je vais faire la prière de midi. — Mais l'heure est passée, dit l'hyène ». Le chacal prit la fuite. Le lion tomba sur l'hyène : « Qu'est ceci? lui dit-il. — C'est une vache qui m'appartient, fit-elle ». Le lion la mangea ainsi que la vache. Quant au chacal, il avait fui.

1. Conté par Embarek ould Guendouz, du Kef.

VIII

Lḫeδméθ núžěrθīl (1).

Irgâzen tsěnnân trộḥān ilγâbeθ; árgāz itékkes ěllif sụíz-zīm; tméṭṭûθ seqšâr δíllīf. Asítteggen ěrbεá náγ ḫámsa ntγúǵǵᵘạn, ddūǵǵᵘālěn iúḫḫām; tisěnnân tγimạn, tféssunt δíllīf, dzéǵǵūδent. tbéṭṭạnt tiεámiθīn, téllment: táuděn ěllif, téggent ḫθūqiθ, ttili šụịịá θuεâla; srûsạn ḫés θauqiθ iénnīnẹd, terššént sụdmạn maḥéδ áδịezlū. Tlúụzen stezḍéθ; ṭěnḍént sûfūs; sizzārāθent, ṭěnḍént ḫθézḍeθ. Si-sméddạnt δi-θīlmí, ténnạnt dzéllīịěnt; si-sméddạnt ǵuzlái, tmáḥāḍěnt ḫižâdžen, tšâθen žīž-δá δûžīž ěnnīnẹd aụịn tmáḥāḍěnt ḫés ěllif. Tmá-ḥāḍěnt ḫθûfūθ, tmeddiθ, tkáurent.

δụaitšá, ffālěnt ḫižādžěn. Tsâθen θnāịén ižâdžěn; θnâịen tsěnnân tγimạnt, tīšt-ězzâθ iúžīžiu, θennīnẹd, zzâθ iúžīžịịn; īdž uγézzāl, tsâθen ǵụámmās tišt θsázzāl tšéddạn lḫẹḍ ǵīdž-užīž; išra belḫẹṭréθ ssâmāḍ sěǵγúrịnnes, išra belḫẹṭréθ taúd airunnes; lkûl-lḫẹṭrèθ, θéǵǵār tässflûθ ḫés, maḥéδ äθéṭṭef lḫẹḍ maḥéδ sâdīrịn ḫīfědžādžén, ūr-itéḫsīrěš. Si-sméddạn ǔǵsizzél, tnéttren ižâdžen, táuden θiγδδụịn, sánāịen dīsén ěllif gârěn ižādžén âm-ụaụīn.

Táuden tisěnnân afědžâž ụádda; téggen ākís θáγda ienni-ḫés ěllif; tšéddạnt séffluθ. Tāzden tnâịen tsěnnạn, tγīmạn dgôssịnt ḫúfědžāž ụádda δéllīf; δúfědžāž nénnež ṭěṭṭfent tnâịen tsěnnạn náγ θláθa; téggen tâγda iennīnẹd ākíženběn-nes; džébbδent, ṭěnḍént ḫúfědžāž enní nénnež; lqênnīịáh, ssiụra tīšt-ězzīsént γânīn ǵụámmās, tětšâθ sizězzụeδ maḥéδ millä ílṣěqeš nelḫẹḍ ākilbáεāḍ-ennes, áδinūfθel. Āsisméddạn

1. Dicté par Moḥand ould Qaddoûr, du Kef.

g̅ŭnûḍ srûsạnt dí-θmūrθ; tnĕqqäzeh θīš-terbât millä ntéslīt náγ-ụúḫḫām, ssûrūfẹh tīš-terbât dlá‹äzba, ssūrūfẹh slá‹äzem θlâθa lḥĕṭrâθ náγ-θnâịen; dgóssịnt, tauịint iúḫḫām.

Millä illäš lĕbnādem γer-dāḫĕl, itffĕγ, sâdäfent γer-dāḫél, siffγen irgäzén, näγ-tisĕnnận, náγ-lụâγeš.

Éllạn tnâịen ifĕdžäžen, äfĕdžäž nennéž ðŭfĕdžäž ụádda. Éllạn tnâịen tméndụīn dgóssịnt äfĕdžäž nénnež; ssâdäfent θimĕndụīn dịṭṭĕrf nufĕdžäž ụádda, žär-aššâụennes.

Ázĕṭṭá ðīs θlâθa-niγūnām mízzi tḫâlāfen lĕḫịūḍ; ụénni aus̄ṭāní sámmạnt ásĕnni, iṭéṭṭĕf ðillīf; eṭṭérf, téṭṭfent, ðeṭ-ṭérf ūṭéṭṭfenneš, âsi-semdạn; éllạn tnâịen iž́ bbāð, džébbðen asĕnní ðéllīf.

θámĕṭṭūθĕnni idzéṭṭen, qä-tqérreð zzefrí-ūzṭṭá; éllif, ĕnnéṣ γerγûrịn, ðennéṣ äiru; étteg žär-lḫịûḍ sûγānīm; sisḫûụụeð γānīm, itféttel ĕllif; néttāθ, ttáud äri ámĕllāl, dzéṭṭ idž-īγẹð, tta‹áụĕð âḍrāf ábĕršạn ðụûḍrāf ĕnnīnĕḍ ázŭggụaγ ðụûḍrāf ĕnnīnéḍ äuraγ, náγ-äzīza. Ssâdäfen äri, mérra stịịsset, mérra sụâḍūr; sittegg äri, dgóssi γânīm, éttšāθ zzétša ụúz-zäl mízzi aðizịịer qĕbbᵘāla.

Âṭrāf nužerθil qárennäs áγĕddu, téggenhen sụâri; si-dbĕttạn ūgzĕṭṭá, téggen tnâịen iγéddụịn tšéddạnhen žär-nifĕdžäžen.

Si-tbéddạn ažĕrθil, qâren : ĕššš, ṣĕbb, ṣĕbb, mahéð âðịäfiį. Iblīs élli tīlịn-dīs. Millä ūqqârĕnneš, ĕkkâlent nhâr nhâr, nĕhnịnt tnúddūment.

Uénni itmĕγγðen zzäθsént, ûhqāsĕnteš ‹āla ḫâṭĕr ĕkkâlent tnúddūmt.

Si-tĕkksent ažĕrθil, téssunt, tnéfḍent gâren ḫés θâzzārθ, tīni, ðqâûqaû, dézbīb; ðélḫezz tḫéṭfen, tétten; ðužĕrθil dgós-sịnt.

Si-sméddạn ġužĕrθil, tḥéššen ĕllif sḥédmīθ. Tγímạn tšéh-ðĕnās qâren : lā ilaha illa llāh, am iụúrgä̈z ítmetta. Síkkĕ-sent ážĕrθil ntĕslíθ, slẹ́lẹụĕnt.

Ffâlen ážĕrθil džéllābīθ, ðusĕlhām ðūbu-râbāḥ, ðuḥẹdūs, tä̈zâbbäiθ néḍḍū̄fθ, ðubábūš múzzūr. Znûzạnhen am-táḥĕlụās íṣṣū̄q.

Traduction

Confection des nattes.

Hommes et femmes vont à la forêt; l'homme arrache le *lif* avec une pioche, et la femme sépare cette bourre des tiges; ils en font quatre ou cinq bottes et reviennent à la maison. Ils étirent le lif, le frappent avec un bâton, puis le partagent en poignées.

Les femmes prennent le lif, le placent sur une pierre un peu élevée et en posent une autre par dessus; elles l'arrosent d'un peu d'eau afin qu'il puisse être facilement tordu. Alors, agitant le fuseau, elles tordent la filasse et l'enroulent sur leur main. Quand le fil est suffisamment long, on l'enroule sur le fuseau; on le double et on tord à nouveau. On dévide le fil le matin, sur deux piquets; puis, l'après-midi, on le met en pelote.

Le lendemain, on prépare la trame. On plante deux pieux. Une femme se tient devant chacun d'eux; elles ont placé un bâton entre les deux piquets; l'une d'elles, ayant attaché le fil au premier piquet, le fait passer autour de l'un et l'autre, et alternativement d'un côté et de l'autre du bâton. Chaque fois qu'elle a passé le fil autour des pieux, l'autre femme le fixe au moyen d'un autre fil, appelé *tas-floût*, qu'elle jette par dessus. De la sorte, les fils ne s'emmêleront pas quand on enlèvera les piquets. On ôte en

effet ceux-ci quand l'opération est finie et deux perches sont glissées à leur place.

Les femmes prennent alors la poutre inférieure du métier et plaçant, tout auprès d'elles, l'une des perches portant le lif, elles l'y fixent avec du fil. Puis deux femmes soulèvent le tout. Quant à la poutre supérieure, deux ou trois femmes la saisissent, y adaptent l'autre perche, chargée de lif, et se mettent à enrouler la trame sur cette poutre en tirant sur les fils. En même temps, pour séparer ceux des fils qui auraient pu s'enchevêtrer, une femme fait glisser un roseau entre eux et les frappe avec une baguette.

Quand le fil est enroulé, on pose le tout par terre; si la natte est destinée au lit d'une fiancée ou d'une femme du village, on fait passer rapidement, à deux ou trois reprises, par dessus la trame enroulée, une jeune vierge de l'endroit; puis, on enlève le lif sur les poutres et on emporte le tout à la maison.

Si à ce moment, il se trouve quelqu'un dans la pièce, hommes, femmes ou enfants, on les fait tous sortir.

Le métier à tisser les nattes se compose des deux poutres dont on a parlé. La poutre supérieure repose sur le haut de deux montants dont l'autre extrémité s'engage dans la poutre inférieure où se trouvent ménagées des sortes de mortaises. Il y a aussi trois roseaux destinés à entre-croiser les fils de la trame; celui du milieu se nomme *asenni*, on y a fixé les fils de lif, de façon qu'un fil de la trame soit fixé au roseau pendant que le suivant reste libre. Deux autres roseaux servent à faire mouvoir l'asenni et les fils.

L'ouvrière se tient accroupie devant la trame dont la moitié des fils se trouvent en avant et l'autre moitié en arrière. En élevant l'un des roseaux, elle fait écarter les fils de lif, elle prend alors de l'alfa blanc et elle en fait une bande blanche; elle passe aussi, dans le tissu, des fils de

laine noire, de laine rouge, ou bien de laine jaune ou de laine bleue. Elle fait en sorte que les fils successifs de la chaîne passent alternativement devant et derrière les fils de la trame. Quand elle a passé des fils d'alfa, elle soulève le roseau et frappe sur le tissu avec un peigne de fer pour serrer les fibres.

Les deux bandes placées sur les bords de la natte s'appellent *ar'eddou*, on les fait en alfa, et on les dispose avant de commencer la natte entre les deux poutres.

Quand on commence une natte, on dit : « Echchch! va-t'en! va-t'en, Iblis! » afin de faire fuir le diable qui pourrait être dans le tissu. Si on négligeait cette précaution, les ouvrières passeraient la journée à sommeiller. Elles détestent les personnes qui s'étirent en leur présence quand elles travaillent, car cela leur donne envie de dormir.

Quand elles ont enlevé une natte du métier, elles l'étendent, la battent, puis jettent sur cette natte des figues, des dattes, des arachides, du raisin sec; les gamins du village se les disputent.

Quand la natte est achevée, on coupe les fils de la trame avec un couteau. A mesure que l'on coupe, on récite la formule : *Il n'y a pas d'autre divinité que Allah*, comme lorsqu'un homme va mourir.

Quand on enlève du métier une natte faite pour une jeune mariée, les femmes poussent leurs cris de joie.

On fait aussi, dans la tribu, des jellâbas, des burnous blancs, des couvertures, des burnous noirs, des gandouras de laine, de grandes pièces d'étoffe grossière (*ḥaïk*) dont les femmes s'enveloppent. On les vend au marché comme les nattes.

IX

Ṣbîγeθ (1).

Mízzi tḫéddmen ižĕrθâl, ṭṣébbγĕn ārí ḍḍūfθ; *ðụâri, tézz-rent, téggent úğụamạn itγîma ɛăšrịn-ịum náγ-θlâθịn-ịum džébbðent, ṭṣébbnent, téggent γer-tfúịθ ttγîma ɛăšér-ịiām, tqéllbent ḫélžīheθ ĕnnīnéḍ âs-itemlīl*; *dgórrụent, téggent ğūḫḫâm, džébbðent, tédžent*; *súffụạnt ūğ-ụamân, dżéṭṭént.*

ði-zzmạn, llạn ṭṣébbγĕn auráγ sulâzzāz, ðuzūğğụáγ, sel-qármez; *táudent si-lγābéθ, tâfent ði-lkuṛṛêš ịiilĕf*; *ðubĕršạn ṭṣébbγĕn sizūṛạn ĕntífžžūž. Ṭṣébbγen seddūḫạn llí itĕlṣẹqén ði-téḥnāịen, ittāšĕd dímzụaγ*; *ĕðụássu, sáγen ṣṣbīγéθ sí-Maγnịa náγ si-sidi Iáḥịa náγ si-Tlémsịn, ṭṣébbγĕn ézzīs.*

Nétšnịn, ði-ụáθ ăɛârbi, nĕttâụed tifžžûž nésnĕnnāt ði-θīdūrθ āl-irĕẓẓém lγélleθĕnnes, nĕttâụeð θāḍūfθ nĕttáudīt, nĕttéggīt dăžĕllāb; *si-ūntāfés, ụénni itṛọḥa äinféḍ θižûžéθ, nĕttâụed lqšūrĕnní nĕlžûžĕnnes nĕttáuðīt iuḫḫám, nĕsnén-nāt di-θídūrθ ālirĕẓẓém amạnnes ðibĕršānén, ännṣébbeγ ĕzzis áqĕrdāš, nĕttéggīt ịeṭγārá ði-teṣḍẹḥθ ĕnụéḫḫām, ịékkāl ịeṭγārá qĕbbụâlt nétfuịθ*; *āltmĕddiθ, dgössịnt tísĕɛnạn, ssā-dāfént iúḫḫām ttáudent ûzḍû ffālént, dżéṭṭént ði-uḫidūsĕnni ịirgâzĕnnsen.*

Nétšnịn ĕttáuden ānáγ tịịāḥịāuịịn lqârméz si-tmûrθĕnsen iléḫmīs néssāγẹt ḫsén, néttegg ĕzzis θūsûθ ĕllí ntéssūt nṣébbeγ ĕzzis θisúmθaụin élli-nĕttégg γer-iḫfaụennáγ; *ṣébbγĕn ĕzzis θūsûθ élli-tāðnén ðeniịnsen*; *ségga ṭéṭṭṣĕn ĕggẹḍ*; *θisĕðnạn ṣébbγent ĕzzis áḥzāmĕnsent.*

Tṛọḥạn iụūrθạn, ĕttéksen lḥább nerṛémụạn ĕttaudén iúḫ-

1. Dicté par Aḥmed Ben 'Atia.

ḫām, tkérfzent ĕttéggent qĕbbᵘâlt nétfuiθ; itɣārá, ĕttédzent ṣĕbbɣĕn ĕzzis âri dzéṭṭĕnt ĕzzîs θiḥălụās; ṣĕbbɣĕn ĕzzis âqĕr-dāš, ittéffĕɣ δáuraɣ ĕttéggent itɣārá tšáụāden ttéggent dil-qármez ịẹtteffĕɣ δázŭġġᵘaɣ qĕbbᵘāla ázẓĕṭṭĕn ĕzzis θisúm-θaụin ịẹtteffĕɣ ḫĕr iụénni iṣĕbbɣén ɣĕr- δilqármez.

Si-ûttūfānes ụūδí, trôḥān ttéksĕn ámĕlẓẹ ttáuden ĕlụĕr-qĕnnes, ttéggent di-θīdûrθ ítnenna; ṣĕbbɣen ĕzzîs aqĕrdāš ịẹtteffĕɣ δáuraɣ, ttéggenṭ ĕzzis θizĕllābiịin ânáɣ netroḥá ĕnttáụed si-ụûrθān ntékkes ĕlụĕrq iịižž nĕttáudīt iúḫḫām ttéggent di-θīdûrθ ítnenna ṣĕbbɣen ĕzzis âri ĕttéksent si-tidûrθ ggârent itɣārá, tšáụāden, térrānt di-θidûrθ, ttéggen dīs amân nétnīθ, ttéggent ítnenna iẹtteffĕɣ δáběršān ădzĕṭṭĕn ĕzzîs θiḥălụās. Mízzi ánntegg ámān nĕtníθ, netrôḥa itḥânĕt ĕnttáụed θáuqẹθĕnni llûseḫĕnnes nttéggīt di-tĕfkúnt āltĕ-zụíɣ δitméssi nteksît nggârīt di-θidūrθĕnni ĕnụamân idŭġ-ġᵘĕl ámān ĕnní δáběršān.

Netrôḥa i-Tɣâlīmĕt ĕnttáụed lûs sitmûrθ nessḅáhīs si-ụūzrū nûlūs, si-δīnáɣ uzzârĕnneš, nĕttáudīh ġɣérgnen náɣ δi-téškᵘārθ âsi-tɣāra nedgösṣẹh ĕnttezẓẹh ŭġfān âsi nseḥússa qā-íụụū nsrússäh itṣĕmmẹd ttáuden tīš-dzīụá ttéggen dis šụí ụámān, ggârĕn dīs īdž-ụûru nūlûs, tḫĕllḍĕn sûfūsĕnsen āsitnūrzūm ttáudĕn aqĕrdâš, tɣĕṭṭṣĕn dīs, tɣimān déllken ŭq qĕrdâš; sizzârĕnt ịemlél tnétšrent âiqqār.

Traduction

Teinture.

Pour confectionner les nattes, on teint l'alfa et la laine. L'alfa étant arraché, on place cette plante dans l'eau; on l'y laisse vingt ou trente jours; puis on la retire, on la

frappe à coups de battoir et elle est exposée au soleil pendant dix jours; on la retourne alors de l'autre côté jusqu'à ce qu'elle soit blanche. Les femmes la ramassent, la placent dans la maison; quand elles en ont besoin, elles la font tremper dans l'eau, puis ces femmes la tissent.

Autrefois, on teignait en jaune avec le *garou* et en rouge avec le *kermès* que l'on recueillait dans la forêt sur les chênes-kermès. On fabriquait la teinture noire avec les racines du *plombago*; on employait aussi le noir de fumée, qui se dépose sur les poutres, pour obtenir un rouge-brun. Maintenant, nous achetons les produits qui servent à teindre, à *Maghnia* ou à *Sidi Yaḥia*, ou à *Tlemcen*.

Pour teindre avec le plombago, nous, les *Aït Larbi*, nous faisons cuire cette plante dans une marmite, jusqu'à ce qu'elle ait abandonné son principe colorant. Nous apportons la laine, nous la plongeons dans l'eau; cette laine servira à faire les *jellâbas*.

Quand on ne trouve pas de plombago, on va abattre des noix, on en prend les coques vertes, que l'on fait cuire à la maison dans une marmite jusqu'à ce que l'eau soit noire; nous teignons, avec cette eau, la laine filée que nous mettons ensuite sécher sur la terrasse en plein soleil. Le soir venu, les femmes l'enlèvent, la portent à la maison, la filent et en confectionnent des burnous noirs pour leurs maris.

Les gens des *Doui Yaḥia* nous apportent, de leur pays, du *kermès* qu'ils récoltent sur les chênes de leur région; nous le leur achetons pour teindre en rouge la laine employée dans la confection des nattes sur lesquelles nous dormons, des oreillers sur lesquels nous appuyons nos têtes, des couvertures dont nous nous couvrons pour dormir. Les femmes l'emploient aussi pour teindre leurs ceintures.

Ou bien nous allons aux vergers chercher des grenades, nous les apportons à la maison; on enlève l'écorce que nous mettons sécher au soleil; on la pile et on l'emploie pour teindre en jaune l'alfa dont on fait les nattes ordinaires. Avec cette teinture, on colore aussi la laine que l'on fait sécher, une fois jaunie, pour la plonger ensuite dans le kermès où elle prend une belle nuance rouge. Cette laine employée pour fabriquer nos coussins a une teinte plus vive que celle du kermès employé seul.

Si nous ne trouvons pas de grenades nous prenons des feuilles de *pin d'Alep*, nous les faisons cuire dans une marmite; on teint en jaune, avec ce produit, la laine filée dont on fait nos jellabas.

Ou bien nous rapportons des vergers des feuilles arrachées aux térébinthes, on les fait cuire dans une marmite, on y plonge de l'alfa que l'on fait sécher pour le baigner de nouveau dans le liquide auquel est mêlée de l'eau de *tnit*. Pour préparer cette eau, nous prenons, dans une forge, des scories que nous plaçons dans le fourneau jusqu'à ce qu'elles rougissent : nous les enlevons, nous les jetons dans une marmite pour noircir l'eau qu'elle contient.

Nous allons à *Tr'âlimet*, nous rapportons du gypse pris sur la terre des Spahis, sans que l'on nous voie; nous en rapportons à la maison dans des *tellis*, dans des sacs; nous lavons sept fois ce gypse, nous le mettons sécher sur un sac, quand il est sec nous le faisons cuire dans un plat. Quand nous le supposons cuit, nous le laissons refroidir, puis nous en jetons une poignée dans un plat renfermant de l'eau; on mélange avec les mains et dès que le plâtre commence à prendre, nous plongeons dans la préparation de la laine filée. On agite : quand la laine est blanche, on l'étend pour qu'elle sèche.

X

Lḫèδméθ ĕntiûdār (1).

γérnáγ θisĕδnār tḫéddment tiḥăluās δiirgăzen tḫéddmen lmuεán nûšăl. Tróḥan irgâzen táuden šâl silmáεaden enni δi-Tâirĕt. Ettáudent ttéggent di-úrnānĕnnes ítγāra ĕttédzent, ĕttráunent suâmān máḥeδ aterrént amláεažin taεájnent qĕbbᵘala, téggent δenii-llūleb tḫéddment térrānt táidūrθ náγ-eδfān náγ-δaqbūš ámzziān, íḫdem ittéffĕγ aγĕrrâf, íḫdem ittéffĕγ lméžmer, íḫdem ittéffĕγ θaḥéllābθ. Si-smĕddān, tedždnt ítγāra ĝuammâs uúḫḫām náγ δenii-tĕṣdēḥt.

Síssĕnni trohán ilγâbeθ, táuden isγârĕn mízzi ĭáḥmān ûfūrĕnsen rézzmen disen timssí; téggen dīnn tiûdār ĕnní ḫédmen, suuān tiûdār-ĕnni. Si-tnénnānt dgóssinhen siûfūr, téggen tiudâr δenii-zzăileθ táuienhen i-Tlémsin, náγ i-Sébdû, náγ i-Máγnia náγ i-Úždăθ, náγ i-Lăεârīša maḥéδ āhén-zenzen. θiûdārĕnni ûḫsen teggĕnéš ĕṭṭéli.

Traduction

Poteries.

Aux *Ait Larbi*, les femmes font des nattes, les hommes fabriquent des poteries.

Ils vont chercher de la terre à une carrière située sur le *Tairet*. Ils la placent sur une aire spéciale et la réduisent en poudre quand elle est sèche. Puis il ajoutent de l'eau

1. Dicté par Moḥammed Bel Kheir, des At. Lârbi.

pour en faire une pâte, qu'ils pétrissent bien; alors ils prennent de la pâte, la placent sur le tour, la travaillent et façonnent une marmite (1), ou un plat (2), ou un bol (3), ou un réchaud (4), ou une terrine; quand ils ont fini, ils laissent sécher l'objet dans la cour de la maison ou sur la terrasse.

Ensuite, ils vont à la forêt, en rapportent du bois avec lequel ils chauffent le four à poteries; ils placent les objets qu'ils ont confectionnés dans le four, près du bois allumé, les vases cuisent; la cuisson une fois achevée, on enlève les poteries du four, on les place sur des montures et on les porte à *Tlemcen*, à *Sebdou*, à *Maghnia*, à *Oujda*, à *El 'Arîcha* pour les vendre.

Ces poteries ne sont pas vernies.

XI

Taṣéịịāṭ nisĕlmén di-Tâfna (5).

Aθ-Snûs tṛọḥạn ĭịíγzėr áṭṭfen isĕlmen δegŭbâbŭš náγ δitsénnārθ náγ ůġ-sénnāž; ġŭnébδu, tîlịn isĕlmén ṣâmṭịn ūtṣéịḍėnneš; δí-lmešta, tîlịn isĕlmén bénnen; ụálūkụạn ámān díṣĕmmāḍėn tâdfen ġiγzér, ṭéṭṭfenhen. Táuden θnâịẹn ibū-bās; qérnenhen sélḫẹḍ, téggen tīšt-s kkụārθ ġụámmās. θnâịẹn ịírgāzen, kūl-īdžén iṭéṭṭėf bâbúš; ggûren diθālá, džéržren θaš kkụārθ ġụámmās ĕntâla. Éllạn innīnéḍ tṣúġ-

1. *θáidụ̄rθ*, pl. *θịúdār*, marmite en terre (supportant le *keskâs*).
2. *fạn*, pl. *ifaġġ^{u}en*, plat pour faire cuire le pain.
3. *áγĕrrūf*, pl. *iγĕrrāfen*, bol pour boire, pour faire ses ablutions.
4. *lmėžmėr*, pl. *lĕmždmer*, réchaud en terre. Ils fabriquent aussi des casseroles (*áqbūš*, pl. *iqūbōš*), des terrines (*θáḥėllābt*, pl. *θiḥallūbin*), des sortes de cuvettes (*áqlluš*, pl. *iqllāš*). Une marmite se vend de 0 fr. 60 à 0 fr. 75, un bol 0 fr. 15; un plat à pain de 0 fr. 50 à 0 fr. 75; une terrine 0 fr. 20; un réchaud 0 fr. 25.
5. Dicté par Si-Laḫsen ould En-Nâṣer, du Kef.

ġen isĕlmén zzâθsen; ðisĕlmen tṛôḥān ilžiħθ iûbābūš; tšâθĕn ġųâmān siγĕzlān diḍárṛênnsen; isĕlmen tĕggŭðen trúġġᵘālen tâdfen úġ-bābūš dgôssịn bābûš, sufâγent bérra; téksen isĕlmén, téggen ġĕγérgnen náγ ði-tšᵗkkųārθ Téggen isĕlmén dîzzīt; tqĕllān isĕlmén, súųųān isĕlmén ġųâmān dífĕlfel tîššerθ ðéliebzār. Íllä ųénni îteggen ásĕnnāž sųâri; íz dullāh ditâla maḥéð ieṭṭef îsĕlmen. Aθ-Báḥθĕl tšéiiḍĕn isĕlmén ākiTâfna máḥeð ahen-auién i-Tlémsịn náγ i-Sébdû znûzānhen.

TRADUCTION

La pêche dans la Tafna.

Les *Beni-Snoûs* vont à la rivière prendre des barbeaux dans des burnous ou dans une nasse, ou à la ligne. En été, le poisson a mauvais goût et on ne le pêche pas; mais, en hiver, il est bon et bien que l'eau soit froide, nous entrons dans la rivière pour le prendre.. Nous plaçons côte à côte deux bournous, nous les cousons en plaçant un sac au milieu. Deux hommes saisissent chacun l'un des burnous et parcourent l'étang en traînant le sac au fond. D'autres chassent les poissons devant eux, dans la direction du sac, en frappant l'eau avec des bâtons et avec les pieds. Les poissons ont peur, ils fuient et entrent dans les burnous et dans le sac. Les pêcheurs enlèvent le tout, tirent le sac hors de l'eau, prennent les barbeaux et les placent dans des sacs d'alfa.

Ils mangent le poisson frit dans l'huile, ou cuit dans l'eau avec du poivre, des ails et des épices. Il en est qui font des nasses en alfa et les placent au milieu des bassins pour prendre les poissons. A *Beni-Baḥdal*, des gens pêchent le poisson pour venir le vendre à *Tlemçen* et à *Sebdou*.

XII

Trúzzet ḥélmāneθ (1).

Sí-ttīli θišt-ĕlmâneθ ġīdž-u̯umšạn, u̯aläinni ūttsínĕn mān-amšạn, táu̯ie̯n šu̯í i̯irδen náγ ĕlqéṣbēr; tšéttāθent ġúmšạn ĕnní mâni tšékkạn; tšéttāθent dínni; δu̯aitšá, trọḥân tḥém-men; míllä ûfạnt i̯irú, qârĕn: « — Qā-δâδi lmâneθ ». Qāzén, tâfent. δmíllä ûfạn írδenĕnni náγ ĕlqéṣbēr izĕrbâɛ qārén : « Qâ-ullīš ».

Traduction

Recherche des trésors (2).

Quand un trésor est en quelque endroit, mais que l'on n'en connaît pas l'emplacement exact, on prend un peu de blé ou des grains de cerfeuil, on les éparpille à l'endroit où l'on suppose que le trésor se trouve. Le lendemain on vient regarder les graines que l'on a jetées. Si on les trouve réunies en un point, c'est là qu'est le trésor; on creuse et on le découvre. Mais si l'on trouve les graines de blé ou de cerfeuil éparpillées, c'est qu'il n'y a pas de trésor.

XIII

Dzízu̯a (3).

Sittīli ídž-eššīḥ itšūr sézzīzu̯a, téffγent berrá ākiṣṣóltạn-nsen. Äl-īdž-uâss, síttīli tfúi̯θ itγīma iddûr úġ-žĕnna; itšāθ

1. Dicté par Belkacem ould Mohammed, du Kef.
2. Sur les légendes des trésors en Afrique, cf. R. Basset, *Contes berbères*, préface, p. v-x.
3. Dicté par Moḥand Ben 'Abd er-Raḥmān, du Kef.

ǵīdž-ịžž náɣ ᵭi-tṛómmᵘānt. Itṛộḥa bâbĕnsen itĕdduīrθ; idǵŏssi īdž-ụaɣrâs, ittīli iḫlā; itḥémma timssi ᵭiθịzzi, ītbéḫḫer ḫés áɣrās; míllä illäš nubäɛiž, itṛộḥa ittaụed lĕɣbâr nifunā-sen, ittĕqnẹh slĕ́ɣbār. Itṛộḥa ittaụed nänâɛ nédzīzụa, iddeh-nẹh iuɣrâs siɣer-däḫel. Itṛộḥa täl-aɣrâs mânis iffĕ́ɣ lférḫ ittĕkkes tīšt-lèqqịmθ nĕttāmemt; ittaudẹh, itteggīt dižžénb ụúɣrās sizzẹ́unụâri. Idǵŏssi aɣrâs, itṛộḥa ɣer-èlférḫ, isḥūfāh súfūsĕnnes ǵúɣrās-ĕnni ŭǵfûs ĕnnínẹd. Si-itáɛamrẹh, isrûsāh ᵭi-θmûrθ, ittegg-āḫés lhīšer, ᵭīminnes itteg-āḫés θámdelt, ālmi-innūm. Âsi itnāmá, idǵössẹh ittauịẹh itĕdduīrt isrūsāh zzâθi idž-ụaɣrās; itāᵭen ḫés īdž-ụaḥlâs bâli, itedžāh. Tṛộḥānt tīzīzụá ilɣābeθ, théᵭᵭạnt ilĕḫlā. Si tṛúụḥạnt táuden nŭụâr ĕǵdârṛĕnnes iṣṣọlṭạn; ittétt, táudĕnnās âmạn ĕ́ǵmaunnsen, mízzi ūitrûǵǵᵘāleš, lá-ḫāṭĕr lûkᵘạn aiffĕ́ɣ, áh-dẹffrent.

ᵭéššheᵭ ḫéddment sinnŭụār, ᵭúsĕdfūr tḫéddment séllqāḥ žịžž; téqqnen zzís ibâɛižen sūǵ-ṣĕmmẹd; ᵭéššheᵭ táṛụĕn dís tâmemθ. Tṛộḥạnt innŭụâr nélḫeṛṛūb théᵭᵭānt; ttâsed tâ-memtensen dís tīšt-elbennéθ táụaḥdīθ, ụalâinni ttâsed táḥrĕš; θâmemt žịirᵭén ttâsed táụaḥdīθ ḫẹr-ĕzzí iθénni lḫéṛṛūb.

Sīttīli ᵭbīxa ttâɣ, ttīli zérrèθ táměqqrạnt, táụinnāsen tā-mémt iûɣrās; tfárɣènt ǵŭɣrâs idzīzụa, maḥéᵭ âtšent náɣ táụinnāsen âren žịirᵭen, tfárɣènt ǵŭɣrâs maḥéᵭ âtšent.

Sí-itšāra iáɣrās stāmémt, ittāụi bâb ĕntéddụīrt tiɣīrīn ɣrés ittegg tákŭmmᵘẹṭ itkkes θámdelt; ittaud táḫĕdmīθ, itɣīma itqèṣṣ ᵭi-tnŭǵǵᵘāl ĕntâmemt; itteg ᵭi-tɣīrθ âsisemda; ittauịīt áḫḫām, tɣīmạn dẓĕmmen di-tɣīṛịn, tḥémmạnt īdž-eššụịịa. Téggent di-θīdûrθ náɣ-ᵭilbūš, téttent náɣ-znūzânt itemdịnt.

Sí-qqāsen âᵭauden iɣrāsén, tṛộḥạn iθmûrθ nélfernạn; tqéṣṣĕn sí-sụadda, tqèssĕn sénnež lqédd idž-ĕlmẹtrá tfézdĕnt, téggen-ās sụâddi iuqšûr iqššụād ākí-lženbĕnnes, tšâθen āsīh-

tékksen; srûsạ̄nt táuị̧̄nt iúḫḫām; dbáεā̆žent, téggĕnnā̆s tírzzuị̧̄n sųâri ðúfllīqenni dẹ́llạ̄nt slé̊γbār nîfunā̆sen, dzizųa té̊qqnent sûsĕdfū̆r. Téggen‿tamdẹ́lt sisĕnnež, téggen tiị̧zzí sísųădda.

Traduction

Les abeilles.

Quand une vieille ruche est remplie d'abeilles, celles-ci sortent et fuient avec leur reine. Un jour, quand il fait grand soleil, elles se mettent à tourner en l'air et s'établissent dans un térébinthe ou dans quelque grenadier. Le propriétaire du rucher prend une ruche vide; après avoir enflammé de l'alfa sec, il expose la ruche (*ár'râs*) à la fumée qui se dégage; s'il y a des trous, il les ferme avec de la fiente de bœuf; puis, il va chercher de la menthe d'abeilles, il en frotte la ruche à l'intérieur; alors il prend dans la ruche, d'où l'essaim s'est enfui, un rayon de miel qu'il fixe au moyen de quelques brins d'alfa sur le côté de celle qu'il a préparée. Il se rend ensuite près de l'essaim et, d'une main, le fait tomber dans l'*ar'râs* qu'il tient de l'autre main; puis il place la ruche à terre, la couvre d'herbe et ferme l'ouverture avec un couvercle; il la laisse jusqu'à ce que les abeilles soient habituées à leur nouvelle demeure. Alors, il prend le tout et vient placer, dans le rucher, cette nouvelle ruche à côté d'une autre, après l'avoir recouverte d'un vieux *barda'*. Il la laisse et les abeilles vont butiner dans la forêt ou dans les champs. Elles rapportent à la reine des fleurs dans leurs pattes et de l'eau dans leurs bouches pour qu'elle mange et boive et pour qu'elle ne fuie pas de nouveau, car alors, elles devraient la suivre.

Elles fabriquent les rayons avec les fleurs; quant à la

substance nommée « *asedfoûr* » dont elles ferment les ouvertures de leur ruche pour se préserver du froid, elles la prennent sur les bourgeons des térébinthes. Elles remplissent les rayons du miel qu'elles prennent sur les fleurs; quand elles butinent sur les caroubiers, le miel qu'elles rapportent à bon goût, mais il durcit vite; celui qu'elles recueillent sur le blé est de meilleure qualité.

Quand il pleut et que la pluie est persistante, on apporte, aux abeilles, du miel que l'on verse dans leurs ruches pour qu'elles trouvent de quoi manger; on leur donne aussi de la farine.

Lorsque la ruche est pleine de miel, on apporte des marmites au rucher; le propriétaire place sur son visage un masque de fil de fer, enlève le couvercle; puis avec un couteau, il détacha les gâteaux de miel, les place dans des marmites qu'il emporte à la maison; on presse les rayons de miel dans la marmite et on chauffe un peu : le miel coule, il est recueilli dans des pots de terre; on le mange ou bien on le vend à la ville.

Pour faire une ruche, on va là où il y a des chênes-liège, on coupe un chêne-liège en bas et en haut sur une longueur d'un mètre, on incise l'écorce et on glisse, par dessous, des coins de bois sur lesquels on frappe pour enlever le liège, d'une seule pièce; on emporte l'écorce à la maison, des trous sont creusés sur les bords de l'écorce et, avec de l'alfa, on réunit les deux lèvres de l'entaille que l'on garnit ensuite de fiente de bœuf. Les abeilles parfont ce travail de suture avec de l'*asedfoûr*, on ferme la ruche avec un couvercle de bois en haut et un bouchon d'alfa par en bas.

XIV

Lụâɣeš i-Ât-Snūs (1).

Tîš-mĕṭṭûθ, si-téqqās ā-θíssi ăεâddīs trọḥá ɣer-ímrābḍên. Dzûr ḥụárṛaū; míllă iûšās Rĕbbí, ā-θíssi ăεâddīs; ðmíllă ūðís-iūšūš Rĕbbí ûr-dgŏssīš. Ttâụi ššĕmăεâ náɣ áɣṛûm náɣ ịâzẹḍĕn. Tšăεâlen ššūmăεâθ náɣ tédžạn dînni; ðuɣṛûm, téttent, ðịāzẹḍén tɣérsenhent.

Si-θéqqās ā-θāṛú, ttâdef ðilfrăšĕnnes tεaịḍên ḥelqâbla. Téggen ásɣûn úg-ženna. ði-téhnaịen, ðéniis. Si-tḥûfa iārbá, tqéssās θẹmẹ́ṭ θlâθa nidūḍān dgôssẹḥ lqâbla, ttéggẹḥ ğĕḥâu-liịen ĕndûfθ; ddĕhnẹḥ séddhen, ṭténḍẹḥ ğĕḥâuliịen sétṣûnnet, ṭémẹṭ, téggīt itṣúnnet, téggen tâina ði-tṣúnnet lḥórz téɣlālt măḥéð ûɣres tâzdennež léjnūn; si-ittăsed lžénn tɣíma tḥâla-ðīs itrúğğᵘal ûttĕgenneš tnâịen. Míllă téggen tnāịén, θịn téqqār iénnīnẹḍ : « Ḥâla šékk » -ðụịn íqqār íθīn : « Ḥâla šémm » -ūtthâlạneš lā-ðụịn lâ-θịn, ūssĕğğᵘâðĕnneš ĕlžénn.

θsúụụa-iās ḥénnās θáqneṭṭá, téggent sụărén ịtrðen ðéddhen tšûtšennāst téttīt. Tâudennās ĕddûnīθ bérkūkĕs, téttẹḥ. Tâz-dent, tergbént-ḥẹs, téttent tazémmẹṭ táqneṭṭa kûl-tīšt zzîsent tâụi šụí ndzémmẹṭ iúḥḥāmĕnnes iụárṛaûnnes.

Si-ítlăla iārbá tsámmạnt ìšmẹž; si-itsébbaε tâuden īdž-īɣẹḍ, ɣérsent, qârennās : « Qā-nɣérs-īšekk ḥlísem Mŏḥạnd; tsámmānt Mŏḥạnd; tísĕnnạn tεaiḍĕnnās : « Â Mŏḥạnd! â Mŏḥạnd. » — Téggen abĕlbûl sụísum, táuịen ábĕlbûl iịénni iūdén bérkūkĕs azĕnni ụârṛaū; táuịen θâina abĕlbûl iθẹ́ṭ ilɣâši.

1. Dicté par Belqâçem ould Moḥammed.

Si-itlāla γrés ārbá itférrāḥ kθér-mᵘa γrés tlâla θârbāt; si-tmlâqa āki-ídžĕn, iqqārās : « Mbârek mazâd ɛándek ».

Âzdĕnni si-itḥéffās ụénni itḥéffen téggĕnnās lmelụi δụâtâi. Itáɛalmās ĕbbâs θγâṭ stímĕdžeθ; itqqêṣ timĕdžét itiši-γâṭ âθīli θγâṭĕnni iụérba maḥéδ nĕttân itémγīr θγâṭ-ṭārū, ázdĕnni, si-itémγīr ittāfīt tiṛū-iās áḥĕṛṛāg náγ θáserɛūfθ.

Íllā ụénni tedžân θágĕṭṭâiθ íllā ụénni ūδ-ih-tenžānes θá-ġĕṭṭâiθ.

Si-tṛôḥa ḥénnāṣ âtĕffreδ náγ âtĕẓẓe téggās θaḫĕdmīθ tiržĕt tmélḥĕt γer ûzĕllīf ụérba māḥéδ ūḫés-dūrnneš léjnūn.

Si-téffγĕnnās θīγmâs tgôssīnt tirbāθīn ḫθiụaunsent táuịīnt āki-iḫḫāmen tšûtšen-āsen drâ δíbāụen δịirδen, táuịīnt iúḫ-ḫām, téggen ibâụen δi-θīdūrθ ụáḥedsĕn δịirδén ụáḥedsĕn δĕddrâ ụáḥdes súụụānt dbéṭṭān iịinni δisĕn iûšīn.

Si-itemγīr, itγīmá idzâɛāfīt téggās isĕlụān ġīfĕf, māḥéδ ūiṭéṭṭĕḍĕš; teggâs lḥénni.

Si-itmetta idž-uérba, ṭéẓẓe ḥénnās šụi-nūγé δiθiš téγlālt-tázirārθ, tauịéh tâl-nannās tméṭṭḷeh āki-nennās θéqqār-ās : « Âγennāh qâh tâl-nannah » māḥéδ ā-θettú memmís, náγ-íllis.

Si-itlāla idž-ụérba ġāt-Snûs itṛôḥa lāɛārīf iséssun ḫiérbān, ṣḥánĕnnās ịirbān, itṛôḥa lāɛārīf iúḫḫāmĕnni mīγér irbān, itγīma itšāθ lgôllāl dĕẓẓâmer tšûtšĕnnāsen fraňk nĕttān itšûtšāsen īdž-ĕlḫĕḍ ĕllâḥrīr δábĕršān téggent ditbĕssast ụérba, téggen-āsen ámensi, tmúnsīụen, δụâitša ḫθūfûθ tṛô-ḥān. Si-tšūtšen-āsen timuzūnīn tbérrḥen, qâren : « Âna báịɛāt sídi-flān būḫssârtu ».

Traduction

L'enfant chez les Beni Snoûs.

Lorsqu'une femme désire un enfant, elle va rendre visite au tombeau de quelque saint. Si Dieu lui accorde la faveur demandée, cette femme deviendra enceinte; sinon, elle restera stérile. Elle emporte avec elle des bougies, ou du pain, ou des poules. Elle allume des bougies sur le tombeau, mange le pain avec ses compagnes; quant aux poules, elles sont égorgées à cet endroit.

Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, elle se met au lit et on fait venir la sage-femme; on attache, aux poutres du plafond, une corde au-dessus de la malade. Quand l'enfant vient au monde, la sage-femme coupe le cordon ombilical d'une longueur de trois doigts. Elle prend ensuite l'enfant et le place dans des lambeaux d'étoffe de laine, elle le roule dans ces langes, puis elle le lie au moyen d'un gros cordon d'étoffe de laine dans lequel on a placé une partie du cordon ombilical, des amulettes et un petit escargot. Cet escargot ne laisse pas les génies approcher de l'enfant; quand l'un deux vient, il se met à aboyer et le génie prend la fuite. On ne place jamais dans le cordon deux de ces escargots; autrement, un génie viendrait-il à s'approcher : « Aboie, toi, dirait l'escargot femelle. — Non, dirait l'autre, aboie, toi ». Et ni l'un ni l'autre n'effraierait le génie.

La mère de l'accouchée lui prépare la *taqneṭṭa* avec de la semoule de blé que l'on fait cuire dans du beurre. La jeune mère en mange; on en sert aussi aux femmes qui viennent lui rendre visite et qui lui apportent du *berkoûkes*. Elles mangent aussi de la *taẓemmiṭ* et chacune d'elles en emporte à la maison pour ses enfants.

Quand l'enfant vient au monde, on l'appelle « *ichmej* » (nègre). Sept jours après sa naissance, on amène un chevreau que l'on égorge en lui disant : « Je t'égorge sur le nommé Moḥand ». Et l'enfant s'appelle Moḥand. Les femmes se mettent à crier : « ô *Moḥand*! ô *Moḥand*! » On fait du couscous à la viande et on en donne à tous ceux qui ont apporté du *berkoukes* à l'accouchée, le jour de la naissance. On porte aussi du couscous à la fontaine pour les gens.

Quand un enfant naît à quelqu'un, si c'est un garçon, le père se réjouit plus que s'il lui était venu une fille. Lorsqu'une personne le rencontre, elle lui dit : « Que l'enfant qui vient de te naître soit béni! ».

Le jour où, pour la première fois, on coupe à l'enfant ses cheveux, on prépare pour le coiffeur du *meloui* et du thé; le père coupe à une chèvre, pour la reconnaître, le bout d'une oreille; cette chèvre est alors la propriété du petit garçon, ainsi que les chevreaux qu'elle mettra bas plus tard; de sorte que l'enfant, devenu grand, trouve tout un troupeau ou bien tout au moins cinq ou six chevreaux qui lui appartiennent.

A certains enfants, on laisse une touffe de cheveux. à d'aufres on n'en laisse pas.

Lorsque la mère d'un enfant va balayer ou traire, elle place un couteau, un tison et une pierre de sel près de la tête de son enfant; de la sorte, les génies ne viennent pas tourner autour de lui.

Quand un enfant met des dents, les petites filles l'emportent sur leurs épaules dans chaque maison, on leur donne du maïs, des fèves, du blé, qu'elles emportent à la maison. Elles placent, dans une marmite, les tèves seules, le blé seul, le maïs seul; elles font cuire tout cela et le distribuent à ceux qui leur ont donné.

Quand l'enfant grandit, il mord sa mère en tétant; elle met alors de la suie à son sein, afin que son nourrisson refuse de le prendre; elle y met aussi du *ḥenna*.

Quand un enfant non sevré meurt, sa mère met un peu de son lait dans un escargot long; elle le porte ensuite sur la tombe de la grand'mère de l'enfant et là, elle l'enterre en disant à son petit défunt: « Ton lait est chez ta grand' mère ». Elle peut ainsi oublier son fils ou sa fille.

Quand un enfant mâle naît chez les Beni Snoûs, un musicien vient, se fait indiquer les maisons des nouveaux-nés; il s'y rend et fait de la musique à la porte sur un long tambour et avec une flûte; on lui donne un franc et il fait, en échange, cadeau d'un fil de soie noire que l'on attache à la main du petit garçon. On prépare à souper aux musiciens, ils dînent et partent le lendemain.

Si on leur donne de l'argent, ils disent à haute voix: « Je profite de la générosité de Monsieur un tel ».

XV

Ĕṭṭĕhāreθ (1).

δi-θmûrθĕnnăγ, ụénni íttili sụăggennés idzíịịẹnāsen dímẓ-ẓịānen, ḫámsa nísġġᵘassen nắγ sĕ́tta; δmiγer ullíš, itédžihen āsí-temγīren. Síttīlịn dimẓẓịānén ḫệr-ĕzzi iθmề́γri.

Ázd-ĕnni nuzịịẹ́n, ssâṛūḍās ḥennâs iḥáuliịen diụáḥδịịẹn; tsélleqās íměllālịn itéttīhent; íttāsed ụénni idzịịnén ísγrīma iắrbaịenni δenịí dziụa; itĕ́ggās tḫâdemt δinnéfsĕnnes, ížbeδ lẽmqẹ́ṣ iqqâr-ās : « Âqel ắγerda ú́ġ-žĕnna; néttạn itṣaḥ, issâfaịīāst sḷẽmqės; ârba itγim aíttru. Si-smeddá, tísĕnnạn

1. Dicté par Belqâçem ould Moḥammed.

slẹlẹụént ḫés; isúzzūr-ās ĕddụá, itĕggâs tīš-kéttạnt ḫĕnnéf-sĕnnes. Tísĕnnạn táuịent ärbaiú ḫθiụansen, mäḥéδ ähtsûs-men θqéddīθ-ĕnni itéggīt ůg-šâl ntíịĕdfịn lli-iûden. Si-smĕddá tγébren sụáddi ịīni ntéfkunt.

Traduction

Circoncision.

Dans notre pays, celui qui a une situation aisée fait circoncire ses enfants quand ils sont petits, à l'âge de cinq ou six ans; ceux qui n'ont rien les laissent grandir sans les faire opérer. Circoncire les enfants tout jeunes vaut mieux qu'attendre un âge plus avancé.

Le jour de la circoncision, la mère habille son enfant de beaux vêtements; elle lui fait cuire des œufs qu'il mange. Arrive l'opérateur. Il fait asseoir l'enfant sur un plat de bois renversé et lui glisse un anneau à la verge. Alors, tirant des ciseaux, il dit au petit garçon : « Regarde la souris qui est là-haut ». L'enfant regarde et l'autre tranche avec les ciseaux. Aussitôt l'enfant se met à pleurer, pendant que les femmes poussent leurs cris de joie. L'opérateur saupoudre la plaie avec des médicaments(1) et enveloppe la partie blessée dans un morceau d'étoffe de coton. Puis les femmes emportent l'enfant pour le consoler.

La partie détachée du petit garçon est placée, par l'opérateur, dans de la terre de fourmilière qu'il a apportée et qu'il place ensuite sous l'une des pierres du foyer.

1. On emploie surtout : le *ḥarmel* pilé, la cendre de palmier nain, la sciure de figuier rongé par les vers, le cœur de carroubier pourri, des bourgeons de ronces desséchés et pilés, des feuilles d'aulne pilées, la mousse verdâtre du fond des oueds (*θāḍlûfθ ịiγzér*), puis de la graisse ainsi que des fumigations de feuilles de laurier rose.

XVI

Ắršăl (1).

Íllä uénni itrĕtšélen síttīli θnăεâšer-ăεām *náγ* θelθεâšer-ăεām ꝺi-lăεâmerĕnnes; *tméṭṭūθ* θmén-nsnīn *náγ* ăεâšra; *ualáinni qlil mâgĕs itrétšlen* ꝺ-*ámzziạn ámmu*; *qlil* θénni *itrétšlen támzziạnt lkū*θreθ*ienni miγer ḫámsa ū-*εâšrīn-ăεām *ăgitrétšlen*; *tsénnạn lkū*θreθ *ḫamstă*εâšer ăεām *ăgitéršlen.*

Ázertīf ittīlịn ꝺ*amerkuạnṭé, itrétšel giūr mīꝺi itḫéṭṭeb,* ꝺ*úzertīf ittīlịn* ꝺ*ĕlmeskín itγíma ásġġuās míllä a*εā*ꝺ-įisi náγ itγîma ek*θ*ér iúsġġuās.*

*Sĭ íqqās idžen äiršél, itrộḥa issâfe*ꝺ *ibbâs* θ*īš táussār*θ θ*qqár-ās* : « *Â-flạn įinäh memmih* : *éršel-įįi* θ*ámṭṭū*θ, *éršelįįi įillis nĕflân.* » — *Míllä įéḫs bbâs, ä*ꝺ*ís-iḫḍéb*; *míllä ūr-iḫsés, ū*ꝺ*ist-itḫéṭṭebes.*

*Si-ḫsen âggen ūrâr, trộḥạn āki-tiš-*θ*ūfū*θ *téltren iγiâl, trộḥạn adzéddemen i-Zä*ε*itra náγ i-Táint tšârạn iγįâl siisγā-ren nĕlkúrrọš* ꝺ*ufâḍẹs mizzi ássuen trī*ꝺ ꝺ*-éṭṭa*ε*ām. Si-lă*ε*āṣér, néhnīn súuạn* ꝺ*ittrī*ꝺ, *γẹr alámmās-įẹḍ.*

Sí-ttīlịn súuạn ꝺ*ittrī*ꝺ, *ítrọḥa iäslí iúr*θ*unnes, náγ itrộḥá ilγâbe*θ *la-ḫáṭèr itéssḥa si-luâldéinnes. Ázdĕnni táuįen* θ*isĕn-nạn* θ*ímūḫfuai néttrī*ꝺ *ítslī*θ; *ázdĕnni tsammạnt áss nḥéṭṭāba.*

ꝺ*uaitšá, lḥénni*; *āki-dūfû*θ, *dfá*ε*ạn imiddén trī*ꝺ *ettâmemt. Ekkâlen tise*ꝺ*nạn tûrārent,* ꝺ*élγāši tûrāren lbâṛū*ꝺ; ꝺ*uésli išlú* ꝺ*i-lγâbe*θ *ísrāḥ*; ꝺ*uâki* θ*meddi*θ, *íttāsed gīdž uūmšạn îtγīma as-itrộḥá tᶜfuį*θ. *Sí-tĕqqen tallést tâzden γrés lγâši, táuįent stémža* ꝺ*élbendaīr, táuįent iúḫḫāmĕnnes, ítγīma* ꝺ*išs-ḍâḥ náγ díddār*θ *ġuámmās lγâši*; *dfá*ε*ạnt ir-berkūkĕs ilžé-*

1. Dicté par Moḥammed ould L'Arbi, du Kef.

mäεāθ, tmúnsiu̯en tqéssren stémža, tsséssen ätâi̯, ĕδu̯ū̂ ítšūtš iu̯ū̂ lqáhu̯èθ kûl-īdžen itäεäi̯i̯ed̦ ḫúbĕrrăδ; δu̯ésli γẹr-itṣáh̩ mâgĕs iséḫsāren iūsâε δmâges iséḫsĕren δrûs ám-nèhnịn ittégg ǵûrârensen.

Sí-teqqèn tallést, tsénnạn tedzént lḥénni, sīfīfént, tḥémmạnt-āmạn, táuden äslí, táudent lγăší stémža δélbendaīr; tisnnạn sḷẹḷẹu̯ent, taudént lḥénni. Tīštĕzzīsent, téggās i̯ifassen. θénni δīs-íteggen ítĕggās rii̯āl ǵmínnes; táuden ālĕmdīl téssūnt ḫés sīni̯eθ; íǵbĕd̦ īdžén tímūzūnīn, tγíman īr-gâren ḫsīni̯eθ. Sí-teggen i̯ūsâε dgôssīn âlĕmdīlĕnni tṛọḥạn tisĕnnạn tfĕqδen̦.

Äslí tsámmạnt ṣọḷṭạn; ídžen sèǵmdûkālĕnnes náγ εámūmᵘīs íttīlịn ūr-írŝīleŝ tsámmạnt âuzīr. δu̯āītša âki-θūfūθ, itnékkär äslí, itrọ́ḥa ǵīdž-u̯ûrθu, íkkăl iẹ́ṭṭẹṣ, íttaudās âuzīrennes ábĕlbūl mattá-i̯aitš; δúǵu̯āss tṛọ́ḥạn, táuden täslíθ iúḫḫāmĕnsen ḫθîmārθ; míllä áḫḫām ibaεāδ, táudent ḫθīmārθ; míllä áḫḫam íqreb, ídgössīt īdž-u̯urgâz ḫúδmerĕnnes itṛọ́ḥa idzâḥkä-zzīs. Tāzdent tisĕnnạn tγénnịnt; δelγâši, tḫéllạn lbârūδ; δíǵṣṣâben tšâθen lūḫmāṣẹ èǵmĕzuarĕnsen.

Sí-tèqqen tallést, tṛọ́ḥạn, táuden äslí, sâdāfent ḫθméṭṭūθĕnnes. Sí-ttäsed âi̯āδef íttāf ḥennâs, néttạnt dgôṛrẹd̦ īdžûžĕllāb náγ δâselhām, ttâsed ǵmí ntéddārθ u̯ûsli, tuu̯érräkδīnn; íttäsed äslí, ídzäḥka íssūrūfīt.

Sí-tḫéllèd̦ ăḫés, íttāfīt tịrẹd̦ u̯aláinni blä-iáḥzām. Nĕttạ́n, γẹr íttäδef ítšūtšäs θlâθa náγ èrbăεâ lγérδăθ iθii̯annes; δu̯énni íttīlịn iγĕzzạn ḫés, ítšäθīt âsí tédža-iās âisumĕnnes δâzīza, máḥeδ âzdĕnni sădiffĕγ, áθqīm téggŭδẹh.

Táu̯innās tisĕnnạn lmélu̯i tâzzārθ δĕlqâhu̯eθ δu̯âtāi̯. Lqáhu̯eθ δu̯ātâi̯, tšûtšẹh iimzzi̯ạnen δélmelu̯i ttäzzârθ, téffrẹh iimĕqqrānen. Síttäzden ímĕqqrānen tâli̯en ízd̦āḥ, tγímạn

dérdzen ūr-thúụụāδĕnneš γẹmillä ûšı̣nāsen lmélụi ttâzzārθ thúụụāδen millä ūδisen-ūšı̣neš, trénnı̣n dérdzen.

Si-tšāθ θaměṭṭūθĕnnes, itéffěγ äslí idžémmāε ākī-imẓẓịānen tqẹ́ṣṣren îr āl-néṣ ịẹd. Dfäεánnäsen ûtšu, tétten téffγen ĕģmí ntúụụūrθ tédžąn äslí δiteddārθ. Idgémmẹḍ ḥtměṭṭūθĕnnes. Néhnı̣n tḥellân lạεâmāreθ. Sûfāγen θäεäbäiθ ntéslīθ, tšéṭṭaḥ ĕzzîs tiš-mĕṭṭūθ néttąnt dgóssīt mízzi atzāṛén ĕddûniθ, δlég-ṣāṣbịịa tšâθen θämžá δelbéndair. Si-tsemdá, tšûtšīt iḥénnās ĕntʻslīθ; θénni itšéṭṭḥen tšûtšennās θnâịen-ilemdāl tšéršennās tímuzūnīn.

δụâitša ākiθūfûθ, itšûšäs tḥâdemθ δúlemdīl, millä iufât táụaḥdīθ. δmillä iûfāt tûqbẹ́ḥθ ūδis-itšūtšeš.

Az-denni ntéltịịäm, itéffěγ äslí iíγzèr, ittáγlūḍû idžémmāε ākí-ímẓẓịānen, tséssen âtāị, tétten ṭăεąm táuịennās lmélụi siiḥámmennsen; ụaláinni ūr-itḥéddemeš; sébăεä ịịâm ūri-tḥéddĕmeš ụâlu.

Éttslīθ, ttîli δi-teddârθennes, θéqqīm dinn ākí-tsennąn. Tâzden ĕlbéẓ δelụâγšāθ, trǫ̂ḥąn mízzi átzāṛèn. Tnékkāren tisĕnnân mízzi tékksenäsen ššmâli tšûšāị tšûtšĕnẹhent ítslīθ. Néttāθ térra-iäsen, dnéhnı̣n táudennās ûtšu náγ šụí ụâtāị, millä ūr-tšûtšenneš ūrâsen-tšūtšeš ụénni âsen-ḥẹ́ṭfent.

Si-tsébbāε θäslīθ, θáḥzèm, θéffěγ si-téddārθennes, tsébbāḥ tsûδūn ázĕllīf nḥénnās δuzĕllîf nébbās ụèrbá, tḥéddem; δụèrbá itnékkār assūδí zīš, itṛǫḥa ilγābéθ náγ iûrθu itḥéddem itḥáụụes. Sídgĕmmāḍ lmĕγreb ittâsed, ittâdef iddârθennes; ụaláinni itγíma θlāθa-ụûssān náγ-erbăεá ūr-itγímāš zzāθ-ibbâs dzâθ iḥénnās iéḥšem zzîsen, issûδūn ázĕllīf nḥénnās δuzĕllîf nébbās.

Itγîma ḥamstăεâšer ium náγ εâšrīn-ium, itṛǫ̂ḥa γer-udúģ-ģᵘalennes, issûδūnās ázĕllīfennes, issûδūn ázĕllif iddúģģᵘal-tenneš; tmĕṭṭūθ, ûttṛǫ̂ḥāš áḥḥām nebbâs āsitmedd nnẹ́ṣ nú-

sŭǵǵᵘas tγérsennăs lbĕhîmeθ, lgâšūš tettệh, ddinīθ ttáuịīt iúḫḫāmennes, téttent.

Támĕṭṭū̃θ ūr-tsámmāš ărgăzĕnnes δizzạ́qqeθ nắγ sittīlịn míddēn ġŭ̊ḫḫām tsámmăh īr-síttīlịn nèhnịn tnâịen tsámmăh: A-flạ̄n, nĕ́ttạn īsemmāt â-flăna. Tsémma bbâs ụúrgăzĕnnes â-sīdi flạn, δḥénnăs tsémmāt âlalla flăna; dnèhnịn sémmạnt θíslīθīnu ụálukăn γrés ạ́rrau.

TRADUCTION

Le mariage.

Il arrive que les hommes se marient à douze ou treize ans; les femmes à huit ou dix ans; il est cependant rare que, soit chez les garçons, soit chez les filles, on se marie aussi jeune : les jeunes gens prennent femme ordinairement de vingt à vingt-cinq ans, les jeunes filles entrent en ménage vers quinze ans.

Le jeune homme qui est riche se marie dans le mois qui suit la demande en mariage. Celui qui est pauvre attend un an ou plus.

Quand un garçon veut se marier, il envoie à son père une vieille femme qui lui annonce : Ton fils te dit : « Donne-moi pour compagne la fille d'un tel ». Si le père y consent, il demande pour son fils la jeune fille en mariage; sinon, il s'abstient.

Quand ils veulent célèbrer le mariage, les Beni Snoûs vont, dès l'aube, demander des ânes, pour aller chercher du bois. Ils partent à *Zaεītra* ou à *Taint,* chargent les ânes de chêne et de lentisque. C'est pour faire cuire les *trîds* et le couscous. A partir de *l'εaṣer*, ils font frire des beignets jusqu'au milieu de la nuit.

Pendant que l'on fait cuire les trîds, le fiancé s'est retiré

dans le verger ou dans la forêt, car il a honte de se trouver en présence de ses parents. Les femmes portent un plat de beignets à la fiancée. On appelle ce jour « jour de la *ḥèṭṭaba* ».

Le lendemain s'appelle « jour du *ḥenni*(1) ». De bonne heure, on sert à tout le monde des beignets et du miel. Les femmes passent la journée à jouer; les hommes tirent des coups de fusil. Quant au fiancé, il passe la journée dans la forêt à garder les troupeaux.

Vers le soir, il se rend à certain endroit où il reste jusqu'au coucher du soleil. Les ténèbres venues, la foule vient le trouver et l'emmène à sa maison au son de la flûte et du tambourin. Il s'asseoit dans la grande pièce ou sur la terrasse, parmi les invités; à ceux-ci, l'on ne sert à dîner que du *berkoukes*. La soirée se passe en musique, à boire du thé; l'un offre du café à l'autre; chacun fait venir un *berrâd* de thé. Le fiancé observe la dépense faite par chacun; selon que les invités se montrent, ou chiches, ou généreux, il dépensera peu ou beaucoup le jour de leur mariage.

Pendant ce temps les femmes ont pilé le *ḥenna*, l'ont passé au tamis et jeté dans l'eau bouillante. On amène le fiancé au son des flûtes et du tambourin; les femmes poussent des cris de joie et apportent le ḥenna. L'une d'elles pose la préparation sur les mains du jeune homme. Celui-ci place dans la bouche de cette femme une pièce de deux francs. Alors, on étale un mouchoir, on place un plat par dessus; les assistants tirent de l'argent et le jettent dans le plat. Quand il y en a beaucoup, on enlève le mouchoir et les femmes se partagent la somme.

1. Gaudefroy-Demombynes, *Les cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie*, Paris, 1901, p. 30; E. Doutté, *Figuig*, p. 194; Narbeshuber, *Aus dem Leben der arabischen Bevölkarung in Sfax*, Leipsig, 1907, in-4, p. 25, § 3, *Lîlt-elḥenna*, p. 5, 8, 12.

Le fiancé est appelé le sultan; parmi ses amis ou ses cousins non mariés, il se choisit un vizir(1).

Le lendemain, dès l'aube, le futur marié se retire de nouveau au verger; là, il passe la journée à dormir; son vizir lui apporte du couscous. Dans la journée, ou amène la fiancée à la maison qu'occuperont les jeunes mariés. Si la maison est éloignée de celle qu'habite la jeune fille, on monte celle-ci sur un mulet; si la maison est toute proche, un homme enlève la fiancée dans ses bras et l'emporte en courant jusqu'au domicile du fiancé. Les femmes viennent et chantent; les hommes lâchent des coups de feu, pendant que les musiciens jouent de la flûte en précédant la mariée.

Le soir arrive; la foule amène le fiancé auprès de la jeune fille. Au moment où il va entrer chez elle, le jeune homme trouve, à la porte, sa mère vêtue d'une *jellaba* ou d'un burnous, couchée sur le seuil. D'un bond, il passe au-dessus d'elle et arrive auprès de sa fiancée.

Derrière un rideau tendu au milieu de la pièce, il la trouve toute parée, mais *sans ceinture*. A peine entré, il donne, à celle qui va être sa femme, trois ou quatre coups de poing dans le dos. Quand le jeune homme est mal disposé, il la frappe à lui en laisser le corps tout bleu, mais, de la sorte, la femme craint son mari. Les invitées apportent du *meloui*, des figues, du café, du thé. La jeune fille donne, aux enfants qui sont là, le café et le thé. Elle garde le meloui et les figues pour les gens âgés. Ceux-ci montent sur la terrasse au-dessus de la chambre où se trouvent les fiancés et frappent du pied, refusant de descendre, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu du meloui et des figues.

Le fiancé quitte la jeune fille et passe avec ses amis a

1. Cf. G. Demombynes, *Cérémonies du mariage*, ouv. cité, p. 42.

moitié de la nuit. A ce moment, les invités, après avoir mangé sortent au dehors, devant la porte, laissant le jeune homme à l'intérieur. Le mariage consommé, on tire des coups de fusil. On apporte la chemise de la mariée; une femme se met à danser au son de la musique, étalant cette chemise aux yeux de tous; puis elle la remet à la mère de la mariée. On donne à cette danseuse deux mouchoirs et de l'argent.

Le lendemain, le marié donne à sa femme, s'il est content d'elle, une bague. S'il ne l'a pas trouvée telle qu'il la désirait, il ne lui donne rien du tout.

Puis il descend à la rivière, y fait ses ablutions; là, avec ses amis, il boit du thé, mange du *couscous*, les jeunes gens lui apportent du *meloui* : pendant sept jours, il ne se livre à aucun travail.

Quant à la jeune femme, elle reste à la maison avec les femmes; les enfants, garçons et filles, viennent la voir et les femmes cherchent à leur enlever leur *chemla* ou leur *chéchia* qu'elles donnent à la jeune mariée. Celle-ci ne rend aux enfants ce qu'on leur a pris qu'en échange de quelque mets ou d'un peu de thé.

Après sept jours de mariage, la jeune femme *reprend sa ceinture*. Elle sort de sa chambre, embrasse sa belle-mère et son beau-père et se met au travail. De même, ce jour-là, le nouveau marié se lève de bonne heure, va à la forêt ou à son verger, il s'y promène ou travaille. Quand le soleil est couché, il revient à la maison; mais il reste encore trois ou quatre jours sans oser paraître devant son père et devant sa mère. Puis il vient les embrasser à son tour(1).

Il laisse écouler quinze ou vingt jours. Alors il se rend

1. Cf. G. Demombynes, *Cérémonies du mariage*, p. 75; E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 331-339; Aboubekr Abdesselam, *Usages*, p. 97.

chez son beau-père, lui embrasse la tête; il embrasse aussi sa belle-mère. Quant à la jeune femme, elle ne se rend chez ses parents qu'au bout de six mois. Ce jour-là, ils égorgent à leur fille un mouton, elle mange le *gâchouch*, quant à l'arrière-train de la bête, elle l'emporte à sa maison et le mange avec son mari.

La jeune femme n'appelle pas son mari dans la rue, ni en présence d'autres personnes. Quand ils sont seuls, elle l'appelle : ô un tel. Le mari appelle sa femme : ô une telle. La femme dit à son beau-père : ô sidi un tel; et à sa belle-mère : ô lalla une telle. Ses beaux-parents l'appellent du nom de « *taslit* » même après qu'elle a eu des enfants.

XVII

Ámḍâḷ (1).

Īdž-ụúrgäz si-ítehlīš trọḥạn írgäzen tisnnận térgben ḥ̥és mízzi ázzṛèn millä ᵭamähłûš gébbᵘāla ānáɣ ārâh.

Míllä áimmeθ, tâzden tisnnận élkul; téggen dârt ḥ̥és, tɣimạ̄n trûn, tšâθen áižḍūr. Táuden lkéttān sí-tḥ̥ūna tšûtšent iṭṭèlba tḥ̥îịḍènt mizzí átkefnen; ᵭụénnīnèḍ téḥmạ̄n āmận, sârăᵭent. Sísmĕddạn, téggennäs áṛṛůḍènni iḥ̥îịḍen, téggent di-lkfén, téqqnent ḥ̥és ɣer-úzllīfĕnnes trennịn ɣer-íḍäṛṛèn. Tédžạ̄n ākiᵭes ídžen nessuál, íttäri-iäs lefqẹ̄ḥ mízzi äissīụél ḥ̥ụénnī-mmūθen.

Síttāsed lúụọqt nụèmḍâḷ, tâzden lɣâši, téggen améltiènni ᵭí-nnäεäš tâᵭnen ḥ̥és subâbūš; dgôssịnt, táuịnt, tsĕnnạ̄n trûn; irgäzén tɣénnịn : lā ilaha illa ḷḷâh. Tâzden irgäzen

1. Dicté par 'Amer Ben 'Aṭîya.

zzăθi-iúmetti, tisnnăn tâzden zéffrennes; yaláinni tisnnạn ūtrọḥānes̆ âltemdẹlt dz̆émmäεạn dilūsäε.

Míddèn-elkúl trọḥăn, qâzĕn-ās θámdẹlt; δyénnīnẹd taudén tíūqạị. Sittăzden tḫẹllden itemdẹlt, srûsạnt. Ṭṭélba tγīmạn qạren-ḫès. Sísmĕddạn didzẹllá, θnâịen sḥūfânt di-temdẹlt ṣūdūsent ḫúγezdīsĕnnes áfūsi mas̆í ḫθiyannes. Tâmdẹlt, téggen-dīs ĕs̆s̆ber; yénni lεâmălĕnnes δ-ayaḥδí, teggen dinn íthūyeδ; δyénni lεâmălennes δūqbẹḥ, teggen dinn ūittăg aδíhūyeδ; taεâfsen ḫès mízzi ähsădăfen dí-temdẹlt.

Si-téggen di-temdẹlt, téggen ḫès tíūqaị: trénnīn s̆âl irūyenen, trénnīn s̆âl iqūren trénnīn s̆yáheδ, idz̆en γer-uzĕllif δīdz̆én γer-idạrrĕn.

Si-sméddạn, sdrāden ifâssennsen, δyâmạn iqūnén trés̆s̆en ĕzzīs támdẹltenni, tímẹdlīn elli sâmạnt ḫufūsí ḫūzẹlmăḍ.

Trọḥạn-midden; δelfĕqẹh, itγīma γer-uzĕllīf númĕtti, itlĕqāmâs s̆ḥâδeθ. Si-itsḥăδăs lefqẹh, ítnekkär ametti δitémdẹltĕnnes sélz̆ĕheδ, thézzez-zīs θámūrθ; δelfqẹh, itrọḥ itrūyāḥ.

Dégged, tγérsen iúḫḫām numĕttí ídz̆ uεâθrūs; téggen ábĕlbūl sûfaγent bérra iṭṭelba, tεáyāδen tsûs̆ĕnăsen arbεâdūro năγ-ḫámsa δịínni iqâzen tamdẹlt, tsûs̆en-ăsen s̆rá ntmúzūnīn, qạren-ăsen: « Iáuddi sámḥemt di θiδinnịen ». — Qárĕnnăs: « Qa-nsámḥīt, δi-θáddārθiu di θáddārṭịīn ». — Éllạn yénni ūṭéṭṭefĕnnes̆, qạren: qă-nḫéddem īr-δi-sâbillah

Âzdenni medlẹnt, itrọḥa ggẹd ūmăs ānăγ-ĕbbâs; itrọḥa γer-témdẹltĕnni, ittaịi timssi δí-lmez̆mér; ittaịi s̆ịi-lbârūδ. Sí-ttaud dinn, itteg timssí δi-lbârūδ; qạren mízzi millă âiăsed iffis, dais̆emm erriḥèθ lbarūδ, dáiryel.

δi-ịedū, tnûsăn tisĕnnạn ăkilăhlĕnnes iúḫḫāmĕnnes mízzi aṣébbrenẹhen.

δyáitsa, δféryaitsa, δyássnni zĕffĕrsen trọḥạn tisĕnnạn

ɣer-témdẹḷt; *táuịen aɣṛúm tázzārt, tférrqẹnt, téttent. Táuịen tāīná tīš-tifīlt, tézzûnt di-témdẹḷtenni, mízzi ätεâqĕlen*; *ẟénnūbeθ ennīṇéḍ, téggen-ḫes šâl ámĕllāl.*

Tédžān ellûḥenni isīrīẟen-ḫés amĕttí, iɣíma θláθa ụússạn di-úḫḫām ụénni-mmūθen.

Árgāz, si-ítmetta, θláθa lžúmūεāθ itrâža ẟi-lụáldāînnes. Si-tṛôḥạn tréggben ḫés, táuịṇ áɣṛûm, tšûtšent ĕḫés imíddên tīlịn dīīnnị. Si-tḫéllḍen dinn, nĕttạn izzâṛẹhen, nèhnịn ūhzâṛĕnneš; íttāsed zârāẟāsen īdž-ĕššfâq ẟázdāẟ am-ĕlkāɣéḍ náɣ lébṣẹl.

Si-ítmetta bnādém táuịṇ ĕlεâmerĕnnes, tauịịnt úġ-ženna; sâdāfent di-tīšt-bāεīšt am-θénni nĕdzizụi; ẟelkerkĕréθ, θɣīmá ẟí-θmūrθ.

Īdž-ụúrgāz si-itnéqqen ġīdž-ụubrīẟ, tɣíma ẟinn ṣṣûreθĕnnes. Si-idgémmādeš ḥéẟ ĕġġẹd ẟinn, itffēɣ ẟis, ittɣíma ittru. Ụénni itédhīšen itḥûfa ẟi-θmūrθ, ụénni ūr-itédhīšen, ûr itḥûfāš itɣīma itnékkār dinn âsi tḫéllạn ĕl-medfâε ġúmšạnĕnni, tṛôḥa senní ṣṣûreθ.

Si-tgémmāḍen íθbāb ĕnsúkkᵘèr ẟi-lĕmqétleθ ĕn-Tínịalịn ĕġġẹd sâlennāsen mázza ụénni ittrûn, mázza ụénni isɣûịịûn, mázza ụénni idaḥšén mázza ụénni itnázāεạn.

Qâren míddên tīšt-séžžerθ ûġ-ženná ẟis θīšt-ụérqẹt ikûlīdžen. Míllā θiurqĕtĕnnāh tâzizauθ, ittīli ɣrâh nezhá qébbᵘāla ẟí-ddūnīθ; θīšt-ụérqẹt, sí-ttīli téllissūᵘ, ittīli bābĕnnés ẟāmahlūš. Sí-ttīli θīšt-ụérqẹt teqqûr thûfa, itmettá bâbĕnnes.

Īdž-ụúrgāz (1) *si-ítmetta, ittīli ẟáụaḥẟi âki Rebbí, ittāzdās Mâlīk ĕlmût, ittāzdās dûṣbẹḥ ám ĕṭṭāleb. Sí-ḫes itḫĕllĕḍ ẟi-temḍélθ, íqqār-ās : « Māġĕs rrébbĕnnāh ». — Íqqār-ās :*

1. Ce qui suit a été dicté au café maure du Kef, par divers indigènes du village.

« Rébbi ů-Rébbek ðîdžen ». — Íqqār-ās : « Lla-dẓā̆ḷḷāð náγ-ārāh ». — Íqqār-ās : « Llîγ dẓā̆ḷḷāγ ». — ðnéttạn, itγīmá ídẓā̆ḷḷā qḗbbᵘaltënnes ; íqqār-ās : « Ûšīð lăɛášūr náγ-ārāh ». — Íqqār-ās : « Ûšīγ ». — Íqqār-ās : Ûšīð ĕzzkât náγ-ārāh ». Íqqār-ās : « Ûšīt tâina ». — Síqqās ăð-íṛọḥ Mâlīk ĕlmût, itṣẹ̈ịịẹb šụí nérrīḥeθ nĕlženneθ ḫụúrgāz ĕnni immûθen itékksās tīšt-qḗrdiūθ nelkettạn sílkfen, íttāri ðis, íttauịīt í-Rebbi.

Ídž-ụúrgāz si-ítmetta, íttīli ðů́qbẹḥ âki Rebbí, íttāzdās Mâlīk ĕlmût důqbẹ́ḥ am-ịíšmẹž γ́res tiγmâs tímqqrānịn, ídgössi tīš-taγriθ, ðīs-sensléθ, túụzzen mẹ̈ịtīn qᵘọ́nṭār, ttâzdās ám-ĕrrīš. Si-ḫès ítḫĕllĕḍ itemḍĕ́lt, íqqār-ās : « Mâgès rréb-bĕnnăh ». — Nĕttận íttuggᵘeð, íqqār-ās : « Šĕ́kkīten ain ðrébbi ». — ðilů́gĕnni, itšâθẹh Mâlīk ĕlmût stéγrīθĕnnes. Si-itšâθ, íttaụĕ̇ḍ sébăɛa ů-sebăɛịn ĕlqâmāθ. Segăɛâðīh θamḍĕ́lt γẹr-θmûrθ, íqqār-ās : « Mâgĕs rrébbĕnnăh ». — Iqqār-ās : « Rébbi ů-Rébbek ụáḥĕd ». — Íqqār-ās : « Mâžār-ăh ū-dẓáḷḷāḍeš ». — ðmíllă iqqār-ās : « Ūr-ssinĕ̇γ aíqqāren tiγīrá nĕdzáḷḷa ». Íqqār-ās : « Ịûšăh Rébbi imi mízzi ásesneč, ịûšăh θẹ́ḷṭāụin mízzi ázzṛĕ̇ð, ịûšăh ifăssen mízzi ăž-áγḷūḍūḍ ». — Íqqār-ās : « Mâzār-ăh ĕllâž tšīð ăggen ĕmíddĕn ». — Íqqār-ās : « Mâžār-ăh ĕllâð sγâðeð iụánžār ». — Síqqās ăð-íṛọḥ Mâlīk ĕlmût, itṣẹ́ịịẹb ḫés tīš-tšémmušt nerrīhéθ nžáhĕnnāma, itékksās tīšt-qĕrdiūθ nelkettạn sílkfen, íttāri čis, íttauịīt í-Rebbi.

Lqiṛāḍ tméttạn dis ĕddúnīθ, ítγīma γệr Mâlīk-ĕlmūt. Íqqār-ās Rebbi : « Éqbĕ̄ḍ ɛámrek bịidīk ». — Si-ítmetta ítezzẹf selḥárr nelmùt, âsi tésfịien ízĕṛụạn, íddugg̈ᵘal kūl-ši ɛâmạn. Tγârạn ámạnĕnni, tγémmịịen bnādém am-igúrslen. Ttâsed tišt tíimārθ téttẹhen, nettât tâðerγalt. Íttāsed mûš, idzáḥka âki itimārθĕnni maḥéð ùr-tetteš. Âsi témγīren irgā-zén, ddúgg̈ᵘal dīsén ĕrrọḥ : tnékkāren, tâzden ḫezzin nsīdna Iùsef, tsennận ḫezzin lálla zīluḫa.

Si-ímmūt īdžén, lkérkĕreθ ðeṣṣûreθ tɣīmân ðíθmūrθ ðerrộḥ ttrọḥá ŭġ-ženna ɣér-Rebbi. Āl-ázdĕnni nelqiịāmá, lqénniịäh thŭụụèð ĕrrộḥ ɣer ĕlkérkĕreθ, itfăqú bnâdem. Tâzden lmè-lăikăθ. táuịen-hen ɣer-ennâbi, ɣer-Sîdna ɛîsa náɣ ɣer-Sîdna lăɛâqūb, íqqār-äsen : « Nétšīten, máši nnâbi-nnụen. Ṛộḥèm ɣer-ĕnnâbi-nnụen. ðennâbi-nnáɣ íttīli aɛâð ūr-ifāqeš, âsah isfāq Mâlīk-ĕlmūt. Si-ítfāqa íttäf umtís ði-läɛáðāb. Lqén-niịäh ítteg isbédda-iäsen lḥisâb ŭ-lɛíqāb.

Ụénni itnéqqen errộḥ ðiddárθiịin itémšārae âki ụenní ih-ịenɣịn. Íqqār-äs ennâbi Mọ́ḥammed : « ɣéfrīh náɣ ūh-tɣéfreɛeš ». — Íqqar-äs : « Ūh-tɣéfreɣeš, äh-enɣéɣ mâmeš iš-iịá ínɣŭ. Itnéqqẹh mămés-inɣù; ðmíllä iɣèfrệh, ûh-itnèq-qeš, itedžáh ítrọḥa.

ðụénni ítšịn āisum ĕmiddén íqqār-äs : « Mâžăr-äh tšīð âġġen ĕmídden ». — Íqqār-äs : « Ûr-tsīɣeš ». — Tâzden lmèlăikăθ néhnịn ðéššhūð, qârĕnnās : « ðšékk áitšīn āisu-mĕnni ġûmšạn ụáị flâni, ázdenni nĕlflâni ». — Tɣîmạn džébbden lèmqẹ́ṣ tqẹ́ṣṣĕnnās āisúm si-lġūáịem-ĕnnes, téġġen āisumĕnni ðí-lmīzạn âsi íterra āisúm lebhîmeθ ĕlli iḥûụnen.

Traduction

Enterrement (1).

Lorsqu'un homme est malade, les gens du village, hommes et femmes, viennent le visiter, afin de savoir s'il est sérieusement atteint ou bien si le mal est peu grave.

Si l'individu vient à mourir, les femmes du village viennent toutes à sa maison; elles se placent en rond

1. Cf. E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 354-365; *Figuig*, *Notes et Imp.*, p. 196; Abou Bekr Abdesselam, *Usages*, p. 111.

autour du défunt et se mettent à pleurer et à se déchirer le visage. On va acheter de l'étoffe de coton, on la donne aux tolbas qui, (à gros points), cousent les vêtements du défunt. D'autres font chauffer de l'eau pour laver le mort (1); le lavage terminé, ils l'habillent, puis l'enveloppent dans un suaire qu'ils lient au-dessous des pieds et au-dessus de la tête. Parfois, on laisse au défunt une amulette que lui a écrite le *feqîh* : c'est elle qui répondra pour le mort aux questions qui lui seront posées dans la tombe.

A l'heure de l'enterrement, la foule arrive; on place le corps sur une civière, on le recouvre d'un *ḥaïk* et on l'emporte en chantant : *la ilaha illa llah*. Les hommes marchent en avant, tandis que les femmes, en pleurs, suivent le convoi; elles ne s'avancent pas jusqu'à la tombe, mais s'en tiennent à quelque distance.

On arrive à la tombe; tous les hommes ont aidé à creuser la fosse, ou bien ils ont transporté des dalles. On dépose le corps devant la tombe ouverte. Les tolbas récitent des prières. Quand ils ont achevé, deux hommes descendent le mort dans la fosse; ils le couchent sur le côté droit et non sur le dos. La fosse n'a d'ailleurs qu'un empan de largeur; cependant, si, durant sa vie, le défunt a accompli de bonnes actions, dès que le corps est posé sur les bords de l'étroite fosse, il y descend aussitôt. Si, au contraire, il a passé son existence à mal faire, son cadavre refuse d'entrer dans la tombe et l'on doit, en appuyant, le faire entrer de force sous terre.

Alors on place au-dessus du mort les dalles dont on a parlé. On les recouvre tout d'abord de terre, préalablement arrosée d'eau; puis, on achève de remplir la fosse avec la

1. Si on retourne le mort, on a soin de le prendre par la *gueṭṭaia*, si le défunt en a une, ou bien par les oreilles, afin, dit-on, de ne pas lui faire mal.

terre qui reste; il n'y a plus qu'à placer deux pierres tombales, l'une à la tête, l'autre aux pieds.

Quand tout est fini, les assistants se lavent les mains, et avec l'eau qui reste, ils aspergent la tombe, et aussi, à droite et à gauche, les sépultures voisines.

La foule se retire. Seul, le feqîh ou l'un des tolbas, reste près de la tombe du côté où repose la tête du défunt, et là, il récite la *chehâda*. Alors, dans sa tombe, le mort se relève avec force, faisant trembler la terre. Puis, le feqîh revient au village.

A la maison, on égorge un bouc; on prépare du couscous et on le sert aux tolbas; on leur donne aussi quatre ou cinq *doûros*. A ceux qui ont creusé la fosse, on donne quelques sous en leur disant : « Mes amis, pardonnez au défunt d'avoir fait couler votre sueur (en creusant sa tombe). — Nous le lui pardonnons, disent-ils, dans cette vie et dans l'autre. » D'autres n'acceptent pas d'argent, disant : « Nous avons travaillé pour l'amour de Dieu ».

Ce même jour, quand la nuit est venue, le frère ou le père du défunt se rend auprès de la tombe; il emporte du feu dans un réchaud et un peu de poudre. Arrivé sur la tombe, il y fait brûler la poudre. C'est, dit-on, afin que, au cas où quelque hyène viendrait rôder autour de cette sépulture, elle sente, en ce lieu, l'odeur de la poudre, et prenne la fuite.

Pendant cette première nuit les femmes du village restent avec les parentes du défunt pour les consoler.

Le lendemain et les deux jours qui suivent, elles vont au cimetière, emportent du pain et des figues qu'elles se partagent et mangent près de la tombe. Elles emportent aussi une scille qu'elles plantent en ce lieu, pour reconnaître la place où repose leur parent. D'autres fois, on place sur le tertre, de la terre blanche.

La planche qui a servi à laver le mort reste, pendant trois jours, devant la porte de la maison qu'il habitait.

Un individu enterré attend pendant trois semaines la venue de ses parents. Quand ceux-ci lui viennent rendre visite, ils apportent du pain et le distribuent aux personnes présentes. Le mort les voit, mais eux ne peuvent le voir; il y a entre eux un voile mince comme du papier ou une pelure d'oignon.

L'âme d'une personne qui vient à mourir est emportée au ciel, où elle est enfermée dans une cavité comparable aux cellules des gâteaux que font les abeilles : quant au cadavre, il reste dans la terre.

Si une personne a été tuée sur un chemin, son ombre reste en cet endroit. Quand quelqu'un passe la nuit sur le lieu du crime, l'ombre accourt en pleurant. Si le passant est peureux, il tombe à terre; s'il est courageux, il s'en va; l'ombre reste présente jusqu'à ce que quelqu'un tire un coup de fusil en cet endroit; alors l'ombre s'en va.

Sur la route du Kef à Oujda, si quelque contrebandier passe de nuit au lieu dit « Tinyalin » il entend des voix : les uns pleurent, d'autres poussent des cris de joie, d'autres rient, d'autres gémissent.

On dit qu'il y a au ciel un arbre qui porte une feuille pour chaque homme. Si votre feuille est verte, vous aurez sur terre beaucoup de bonheur; si la feuille est fanée, c'est que son maître est malade. Lorsqu'elle vient à se détacher de l'arbre, la personne meurt.

Quand un homme ayant bien servi Dieu, vient à mourir, l'ange de la Mort se présente devant lui, beau comme un *taleb*. Entré dans le tombeau, l'ange questionne le défunt : « Qui est ton Dieu? — Mon Dieu et le tien ne font qu'un, répond le mort. — As-tu prié? — J'ai prié, dit-il » Et il fait la prière en présence de l'ange : « As-tu payé l' '*achoûr*?

— Je l'ai payé. — Et la *zekkat*? — Je l'ai payée aussi. » Au moment de se retirer, l'ange répand sur la dépouille mortelle de cet homme un peu du parfum du Paradis, et, lui enlevant un morceau de son suaire, il écrit (sur le tissu les réponses faites) et va le remettre à Dieu.

Mais quand l'individu a mal rempli ses devoirs envers Dieu, l'ange de la Mort lui apparaît vilain comme un nègre, avec des dents très longues, portant, au moyen d'une chaîne, un bâton pesant deux cents quintaux, qu'il manie comme une plume. Quand il se présente au défunt, couché dans son tombeau, l'ange lui demande : « Qui est ton Dieu? » L'autre, pris de crainte, répond : « C'est toi qui es mon Dieu ». Aussitôt l'ange le frappe de son bâton, et, quand il cesse de frapper, le défunt se trouve à soixante-dix-sept brasses sous terre. Alors la tombe le rejette à la surface et l'ange lui demande : « Qui est ton Dieu? — Mon Dieu et le tien ne font qu'un ». L'ange demande alors : « Pourquoi n'as-tu pas prié? » Et si le mort répond : « Je ne savais pas lire la prière » l'ange lui dira : « Dieu t'a donné une bouche pour interroger, des yeux pour voir, des mains pour faire tes ablutions. Et pourquoi as-tu volé le bien d'autrui? Et pourquoi as-tu écouté ce qui se passait chez ton voisin? Avant de partir, l'ange jette sur le mort un sachet rempli d'odeur de l'enfer, il lui enlève un morceau de son suaire, écrit les réponses sur l'étoffe et l'emporte chez Dieu.

Le jour du *Qirâḍ* tous les hommes mourront. Seul l'ange de la Mort ne mourra pas. Dieu lui dira alors : « Prends ton âme dans ta main ». Et en rendant l'âme, l'ange poussera un grand cri que les affres de la mort lui arracheront. Ce cri fera fondre les rochers, tout sera changé en eau. Cette eau s'évaporera et les hommes sortiront de terre comme des champignons. Alors, arrivera une jument aveugle qui les broutera. Mais un chat surviendra qui fera

courir la jument pour qu'elle ne puisse manger. Les hommes grandiront, l'âme leur reviendra, ils se lèveront, beaux comme Joseph, et les femmes seront belles comme Zuleikha.

Lorsqu'un individu meurt, le cadavre et l'ombre restent sur terre, quant à l'âme, elle va au ciel chez Dieu. Quand arrivera le jour de la Résurrection l'âme descendra près du corps et l'individu se réveillera. Alors arrivent les anges qui conduisent les hommes devant quelque prophète : Sîdna 'Isa ou Sîdna Iagoûb. Mais ceux-ci leur diront : « Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, votre prophète, allez le trouver ». Or notre prophète Moḥammed est encore à ce moment couché sans vie, puis arrive l'ange de la Mort qui le ressuscite. A son réveil, le prophète trouvera son peuple dans l'angoisse et aussitôt se mettra à nous juger.

Celui qui, dans la vie de ce monde, aura tué son semblable, sera amené, avec sa victime, devant le Prophète : « Pardonnes-tu à ton meurtrier, demandera celui-ci. — Je ne lui pardonne pas, répondra la victime, je le tuerai comme il m'a tué ». Et cet individu prend la vie de son meurtrier comme celui-ci avait pris la sienne. Ou bien, s'il lui accorde son pardon, il ne le tue pas et le laisse aller.

A celui qui a mangé la viande d'un animal volé, le Prophète demande : « Pourquoi as-tu pris le bien des gens ? — Je n'ai pas volé ! dira l'autre » Mais les anges témoins arriveront : « C'est toi qui as mangé la viande de la bête volée, à tel endroit et tel jour. » Et tirant des ciseaux, les anges couperont dans la chair des membres du voleur un morceau qu'ils placeront daus la balance; ils tailleront dans ses chairs jusqu'à ce qu'il ait restitué un poids de viande égal à celui de la viande volée.

XVIII

Lăεíd ámqqrạn (1).

Edĕnni sebăεá ŭ-εášrīn ittegg lĕfqệh dzīụá néṭṭaεām seddīniθ ụisum tméllālın tini dézbīb δéžžūž; ittaudẹh illâmāε, iddfεīt ilγâši, tétten ıdš-šụiiiá, tšûtšĕn āsén aisúm δénnụa, tnĕkkārĭn, tγimạn iénnīnĕḍ; āsi-smeddạn, tṛọḥạn.

Edĕnni tnúrzūmen léžnūn úllīš māgĕs itṛọḥạn ilgûrneθ mâgĕs āδ-iṛọḥen dinn áh-ūθen áh-ĕnγen; tétten ležnûn iδámmen lbĕhaim llí-γersen.

Hθûfūθ nĕlăεīd amqqrạn, tṛọḥạn ttâγlụ̄ḍụ̄n ĕgụamạn lăεạnaṣẹr laḫâṭẹr âmạn bīr-zemzém tfūḍạn āzdénni nlăεíd ụénni itεāumĕn ūḫs-taεaddás lεâfīθ; si-tεāumĕn tṛộḥạn dzâḷḷạn δilžâmāε δléfqẹh, iqqār δi-lḥādiθ ḫθéddārθiịn δụénni ūr-idzâḷḷạneš šḥâl īδīs-itγérreδ Sídnā Mālīk itšāθẹh shéṛṛụẹθ θúụzen ĕrbáεın qụọ́nṭār tâzdās tnūfsûst ám-trīšĕt. Sísmĕdda δi-lḥādiθ, téffγĕn temséγfāγen, kûl-īdžen ittegg fūsĕnnés ḫuzĕllif ĕnụin, itséllem hûfūsĕnnes nāγ itséllĕmās ḫuzĕllīfĕnnes nāγ ḫụèδmér siminnes.

Sí-smĕddạn gûγfâr itṛoḥa lĕfqệh itéddārθĕnnes itγérres lĕbhimeθĕnnes. Si-téγres lĕfqệh tḫéllạn lăεâmāreθ lbâṛūδ mâḥeδ āγérsen lγāši išérri-nsen nāγ θγâṭ-nsen si-ssālén ilăεâmāreθ. Sî-qqāsen āγersén, qâzen īdž-ụáḥfīr, téggen dis θimĕlḥát tîrzĕt, mízzi tmíṛụạn dîs iδammen. Sí-tγérsent, tγéṭṭṣẹn idârrĕnnsen disen māḥéδ ūr-tféllĕqnneš sụúδfel. Ellân iḫámmen lli-dgôssın iδámmen teffrenhén iddụa. Dgôssīn θāīná θăεânābθ nelăεiδ, dgôssın θāīná iẓẹ dgôssīn īdž-šụiiiá nélgerrụīš ntiéržūmθ; tbĕḫḫren ĕzzis ilmīδ.

1. Dicté par 'Abdelqâder ould Si-Lmokhtâr.

Iûmaịen dilăεîd ākitmĕddîθ, téggen bûžlūd; trôḥān ĕlbĕẓ téttren ḫamsá nihīḍâr ntɣât; θnâien, sâṛādenhen îḍâṛṛĕn; δîdžen, sîzzĕffer lžîhθ îtɣerḍīn; δîdžen di-tiúδmer; δîdžen ḫûzĕllīf, îttāséd am-úrumi. Tméṭṭûθ téttren lqĕš nétmĕṭṭûθ sâṛāḍĕnt ám-tmĕṭṭūθ; Ärgâz, tsámmānt bûžlūd; tméṭṭūθ, tsámmānt sûna.

Trôḥān téttren iiḫḫāmen tšéṭṭḥĕn būžlûd itεâbzīt ālážĕnna zăεáma ātîsḥūf ássäεa, îttāsed sụâdda; tɣîmān lɣâši tṣâḥĕndīsĕn dáḥšen-ḫsen.

qâren : sūná bɣât elqĕddīd

qâren : t' ffāh blá-εaūd
fi-ṣḍĕr iâmna
āhâîma lâšlâš
nhûdha kélmĕšmāš
āhâîma mâlĕk mâlĕk
āhâîma réddi bâlĕk

dáḥšen θânịá ḫbūžlûd; qâren :
bū-žlûd mäzâl ṣɣẹr
dâba nqûmu εârsu
â-šīḫ ĕlméntūf
bîn ĕrrkâîz išûf
â-šīḫ lεáriān
bâlu εálīk ĕžž' diān

qâren iịhīdār ĕnní ḫbûžlūd
īla iịbes û-qĕrqeš
lmá fĕlbérrāda
īla ḫnéz û-ddūụéd
lmláḥ fĕzzụâda

Tékkān ĕdšér ĕnnînẹḍ; āsi-smĕddân tšûtšĕn-āsen lqĕddīd

iqqūren náɣ ðázīza trọḥān iṣĕffâḥ tɣîmān sɣîmān luāɣéš ðimẓẓiānen; tšûtšĕn-āsen θáqĕddīt tâzizaût; ðimqqrānen, tétten ụenni-iụịn; ðimzziānen táụīnt aḫḫâm suụụânt, téttent.

θáměddīθ nělεaíd, sí-tedden lεöšá, trộḥan ělbéẓ téttren tinsāị ākīḫámmen; tɣénnịn, qâren :

*Bu-áḥmu! bu-áḥmu! šḥâl menférd klînäh * ḥébb-ĕlkérša uεāīn dúụụâra * klînäh úḫlîna εášet-mūläh * kŭrăεā! kú-riεā!*

Bĕṭṭạnhen tiš-tišt táụīnhent iúḫḫāmnsen súụụạnhent.

Traduction

La fête de l'*'Aïd el-Kebîr*.

Pendant la nuit de *seba'a ou 'achrîn*, le *fqîh* prépare un plat de couscous avec le train de derrière d'un mouton ou d'une chèvre, des œufs, des dattes, des raisins secs, des noix, des amandes. Il apporte ce plat à la mosquée et le sert aux assistants. Chacun mange un peu : on donne à tous de la viande et de tout ce qui garnit le couscous; ils se lèvent ensuite pour faire place à d'autres et s'en vont (1).

Pendant cette nuit, les génies sont lâchés; personne ne se rend à l'abattoir; si quelqu'un y allait, les génies qui sont en train de manger le sang des bêtes égorgées, le frapperaient et le tueraient.

A l'aube, les gens vont faire leurs ablutions dans l'eau des sources. Ce jour-là, en effet, l'eau du puits de *Zemzem* remplit toutes les sources. Le feu de l'enfer ne fera pas de mal à celui qui s'y sera baigné.

1. Coutumes identiques à Tlemcen et aux environs.

Les ablutions faites, on va prier à la mosquée. Le *fqîh* parle de l'autre vie, nous apprend combien celui qui n'a pas prié recevra de coups de *Sîd El-Mâlik*, armé d'un bâton. Ce bâton pèse quarante quintaux et néanmoins paraît, à l'ange, léger comme une plume.

Quand le prône est fini, les gens sortent. Chacun d'eux, posant sa main sur la tête de la personne qu'il rencontre, lui embrasse en même temps ou la tête, ou la main, ou la poitrine.

Cette cérémonie finie, le *fqîh* va à sa maison égorger l'animal de la fête. Dès qu'il l'a égorgé, on tire des coups de fusil, afin que les gens, entendant le bruit des coups de feu, égorgent, eux aussi, leur mouton ou leur chèvre. Ils ont soin de creuser près de l'animal un trou où se réunira le sang ; on place dans ce trou un charbon et un morceau de sel (1). Quand la bête est égorgée, il en est qui plongent leur pied dans le sang ; de la sorte, le pied est préservé des crevasses en temps de neige (2). Il y a des gens qui conservent un peu de ce sang dans leurs maisons, on s'en sert comme remède ; on conserve aussi la vésicule du fiel (3), la queue de l'animal, ainsi qu'un morceau de cartilage de la trachée-artère, qui servira à faire des fumigations en cas de maladie.

Le soir du second jour de l''Aïd el-Kebîr, on habille *Boû-Jloûd*. Les jeunes gens vont demander cinq peaux de moutons ; deux servent à revêtir les jambes, une se place par derrière les épaules, une autre recouvre la poitrine, on place la dernière sur la tête ; l'homme ressemble ainsi à un roumi (déguisé pour la mi-carême).

1. A Mazouna : du charbon, du sel et de l'orge ; on tire des augures de ce sang un peu partout en Oranie.

2. A Tlemcen, pour la nuit de *seba'a* ou *'achrîn*, on enduit ses orteils de goudron pour les préserver des génies.

3. Coutume très répandue dans toute la région.

On se procure des vêtements de femme, et l'un des jeunes gens se déguise en femme. L'homme s'appelle *Boû Jloûd*; la femme se nomme *Soûna* (1).

Boû Jloûd et Soûna vont demander aux portes. Ils dansent. Bou Jloûd soulève son épouse dans ses bras, il la fait tomber ou bien c'est lui qui roule sous Souna. Les gens sont là à regarder et à rire. Ils chantent, plaisantent Soûna; ils disent : *Soûna veut de la viande.*

Ils disent aussi : *Dans la poitrine de Yâmna sont des pommes sans noyaux.*

« *O haïma lachlâch, dont les seins, sont comme des abricots.*

« *O haïma, lachlâch, qu'as-tu? qu'as-tu donc?*

« *O haïma! fais attention!* »

On se moque aussi de Boû Jloûd.

Les gens disent : « *Boû Jloûd est encore jeune. Bientôt nous assisterons à son mariage.*

« *O vieil épilé qui regarde entre les béquilles.*

« *O vieux tout nu, les chevreaux ont uriné sur toi!* »

Ils disent aux peaux qui recouvrent Boû Jloûd :

« *Si elle sèche et se racornit, il y a de l'eau dans la théière.*

« *Si elle sent mauvais et se remplit de vers, il y a du sel dans le sac de peau.* »

La foule se rend aux autres villages; quand la tournée est finie, comme on leur a donné de la viande sèche ou fraîche, ils vont s'asseoir près du village du *Kef*, sur une grande roche plate; ils font asseoir les jeunes gens et leur distribuent la viande crue qu'on leur a donnée; les enfants l'emportent à la maison pour la faire cuire; les plus grands mangent la viande qu'on leur a donnée toute cuite (2).

1. Cf. E. Doutté, *Merrâkech*, t. I, p. 370.
2. C'est pour la fête du Mouloud que l'on promène à Mazouna un individu habillé de peaux de chèvres et appelé Bou Jloûd. A cette même époque, pendant huit jours, un homme déguisé en femme exécute des danses dans le village, d'autres se masquent.

Quand on appelle à la prière de l'*'acha,* les jeunes gens vont dans les maisons demander les pieds de la bête égorgée ; ils chantent : *Bou Aḥmou! Bou Aḥmou!* combien de bœufs et quelle quantité de tripes nous avons mangés! Nous avons vidé la maison du propriétaire (des bœufs). Des pieds! Des petits pieds! » Ils se partagent les pieds qu'on leur a donnés et vont les faire cuire à la maison.

XIX

θáshārθ (1).

Sí-ttīli ídžen iɣâb, táuden tīš-dziụa ; téggen īdž-ĕl-ḫẹṭ nísĕlụạn ðĕlḫẹ́ṭ iịɣðen. Táuden θazḍẹ́θ ụúzzāl, téggen-ās lḫẹ́ḍ úġ-zĕllīf; sbéddạnt ġụámmās, dgóssịnt, tɣîma ddáḥrež; míllä tṛôḥ āki-úbrīð amĕllâl, qâren : « Qā-ídder u-qā-iûsed slăεäzem ». Míllä tṛôḥ āki-úbrīð nisĕlụân qâren : « Qā-ímmūθ náɣ ūr-íttäzdeš ».

Sí-ttīli tis-mẹ̆ṭṭūθ θɣázza ḫīdž ụurgâz θéqqār-āṣ : ûšịịi árrūḍĕnnäh ādẹ́htṣ̌ĕbnèɣ ; itšûtšās árrūḍĕnnes, tɣîma tṣ̌éb-nās. Ttíli ɣrés tášmmūšt nụärén nétnežðāmt ellí ídder ði-lḥáịịūḍ (2) ; ssúzzūreḥ iθẹεūbáị ụúrġäzĕnni. Síhent idgörrẹ́ḍ, itɣîma ḫamsa-ụûssān náɣ-sĕtta, itɣîma ấisum-ĕnnes itnékkār itɣîma īr-ämmén ðámähḷūš âsitmetta.

θázĕlmummuīθ θéqqār : írbān di-θémdẹlṭ, tirbāθín, dí-θrīθ; dûṣāḍ nífūnāsen íqqār : tírbāθīn, di-θémdẹlṭ ðịirbân dí-θrīθ.

1. Dicté par Belqâsem ould Moḥammed du Kef.

2. *θánezðāmt lḥáịịūḍ tnéqqent tḥárqent dgóssin ârenĕnninnes sišɣénžaiθ súzzūrent iθîụa nuɣiûl ámεðbār itɣîma ḫamsa-ụûssān náɣ-sĕtta, itrábba aisúm, itɣémmi záf. Lûkᵘān ässúzzren súfūsĕnsen áiɣmi záf ĕġ-ḍûḍūnnes ɣīṣịtsetĕnnes.*

Îrbān síttăfen tázĕlmummᵘīθ tnéqqent; terbăθîn, síttăfent ṣād nífūnăsen, tnéqqent.

Ṷénni íssumūθen ārén, tḥûfānăs θímĕdžịn; ṷénni íssnen, si-íssūmūθ ārén, íqqārās : âi-ăren, êdû áš-sūmūθėγ, ðṷâitša âštšeγ; ūðís tḥûfānes θímĕdžịn.

Sí-iqqās idžen äimméθ, tγîma θiurqeθĕnnes tγâra γér-Rebbi. Si-tḥûfa tléqqêf äggénnäh, íttăsedăh lhézzĕnnes itmĕdžịnĕnnäh.

Sí-ttīli Sîdna Mâlịk itḫérreb ði lmīzân, ittăsed lhézzĕnni ði-tmédžịn-ĕnnáγ, itγîma itsérriäh.

Sí-zzārėγ isγi subĕddí, qârėγ : asŭġġᵘassu ūrtéhlīšeγeš; sízzārėγ isγi suγīmí, qârėγ assŭġġᵘassu aðhélšėγ.

Si-ittéttiịi θéṭ afūsiθ, tilịn džébbðen ðịiá sélḫer; si-itréfref θazĕlmāṭ, tilịn džébbðen ðịiá séššer.

Si-ittéttiịi θéṭėnu témseḫt sûfūsīnu si-téksėγ fûsīnu tséllĕmāḫḫės.

Si-ittéttiịi fûsīnu idzĕlmād, qârėγ áṭṭfėγ θimuzūnịn.

Si-téttenniịi idārrĕnīnu, qârėγ : qél mâni âitša áðrōḫėγ.

θáměṭṭûθ si-téttettīl fûsĕnnes âfūsi, θéqqār : qā-ḫsėγ äεâžnėγ ārĕn ịirðen.

Si-itnûṷėr âlīli, qâren : ánebðu qā-iûðef.

Si-itnûṷer ázĕzzu, qâren : ĕrrébiεā qā iûðef; ānáγ si-ssâlen igérlĕllû.

Si-ittéttiịi θínzerθīnu, qârėγ âtšėγ âisum si-téttĕniịi išnáịfīnu, qârėγ : qél miḫ âssellmėγ.

Si-itférreð ärgâz, qâren : inĕžžīṷen ûlĕq âðăzden, náγ si-itméγγeð âiðinnes náγ míllä ttăεâlleġ θadûfθ ði-šnáifĕnnes.

Nâγ-síttīlin tézzĕn éġĕmendi, si-srûsānt ŭġ-fān, γĕmillä žmăεānes tiḥébba ŭġfān qâren : qā tâzden inĕžžīṷen. Míllä žmăεān ḫámsa, tâzden ḫámsa, míllä žmăεān θlâθa náγ-sétta, tâzden θlâθa náγ-sĕtta inĕžžīṷen.

Sittäsed izinni δáuraγ, qârĕnnās θábššārθ; millä täεâlleǵ imânnes úǵženná, qâren : δáisum qā-táudent ähnăεâlleǵ úǵženna; náγ-sittāsed tγîma ddûr, néqqār : uénni qā-iγâben, qā-iûsed.

δinnâier, âzdenni nuεâššeb trôḥānt tisĕnnân iuâllaγ, tqél-lebent iûqai trúzzān ḫtγirdĕmt; sittāfent táuient téggent suâddi tšétšelt máḥeδ sä-sendént âkksent dhén iûsāε.

Ázdenni nnéfqèθ nĕnnâier, trôḥānt itišt-séžžerθ númer-ṣūd, tékksen zzis idž-úqššūd, tnédžrent sḫèdmîθ, táuient ilfqêh ittāri-δis; táuient, tăεâllǵent āki-tebšišt máḥeδ âkksent dhén iûsāε.

Iššāren, si-temγâren qâren : « — Eblîs ittili isqér suâd-dsen; sihen tekksén deḥînhen gidž-ubäεiž máḥeδ sâ-immeθ āγersén iâseδ āheniâf dîn.

TRADUCTION

Sorcellerie.

Autrefois, lorsqu'une personne était absente, on apportait un plat de bois, on y faisait un trait de suie et un trait de cendre. Puis, on prenait un fuseau en fer et on l'attachait par un fil. Le fuseau, étant tenu droit au milieu du plat, on le soulevait par le fil; il commençait à se balancer: si le fuseau suivait la trace blanche (de cendre), on disait: « Celui qui est absent est vivant et il revient rapidement; s'il suivait la ligne de suie, on disait : L'absent est mort; ou bien : Il ne revient pas. »

Quand une femme déteste un homme, elle lui dit : « Donne-moi tes vêtements et je te les laverai. » Il les lui donne et elle se met à les laver. Cette femme prend alors,

dans un sac, de la cendre de lézard des murailles (1). Elle en saupoudre la chemise de l'individu. Quand l'homme a revêtu ces vêtements, au bout de cinq ou six jours sa chair se met à enfler, il reste ainsi malade jusqu'au jour où la mort l'emporte.

Le lézard vert dit continuellement : « Que les garçons soient dans la tombe, et les jeunes filles sur la selle ». Le lézard gris dit, au contraire : « Que les filles soient dans la tombe et les garçons sur la selle. » Aussi, quand les garçons trouvent un lézard vert, ils le tuent, et les jeunes filles ne manquent pas de tuer les lézards gris.

Les oreilles tombent à celui qui a pris comme oreiller un sac de farine ; mais s'il sait se tirer d'affaire, il dira, au moment de poser sa tête sur le sac : « Farine! je te prends comme oreiller cette nuit; mais, demain, je te prendrai comme nourriture. » De cette sorte, il conserve ses oreilles.

Quand j'ai une démangeaison à l'œil droit, c'est signe que l'on dit du bien de moi ; si j'éprouve des tremblements aux paupières de l'œil gauche, c'est que l'on médit de moi.

Quand l'œil droit me démange, je le frotte avec la main ; et, au moment où j'enlève celle-ci, je la salue (en y posant mes lèvres).

Quand la main droite me démange, je dis : « Je toucherai de l'argent. »

Quand ce sont les pieds qui me démangent je me demande : « Où donc irai-je demain? »

1. On brûle le lézard des murailles, on place de ses cendres dans une cuiller, et on en saupoudre le dos des ânes aux points blessés par le bât. Au bout de cinq ou six jours, la chair se forme à nouveau et les poils repoussent. Si l'on se saupoudrait la main de cette cendre, des poils croîtraient à la face interne des doigts.

Quand une femme éprouve une démangeaison à la main droite elle dit : « Je vais pétrir du pain de blé. »

Quand le nez me démange je dis : « Je mangerai de la viande. »

Quand les lèvres me démangent, je dis : « Voyons, quelle personne je vais saluer (en lui baisant l'épaule). »

Le printemps commence quand fleurit le genêt épineux. Lorsqu'on entend le grillon chanter, on dit que la saison d'été commence, de même quand les lauriers-roses fleurissent près des oueds.

Quant un homme se met à balayer, c'est signe que des hôtes vont lui arriver ; il en est de même quand le chien de la maison s'étire ; ou bien lorsqu'un flocon de laine reste suspendu à ses lèvres. Quand nous faisons griller de l'orge, si des grains se réunissent dans la poêle, nous disons : « Des hôtes vont venir. » Si cinq grains sont groupés, c'est qu'il arrivera cinq hôtes ; s'il y a trois grains ou six grains réunis, nous aurons à recevoir, selon le cas, trois ou six personnes.

Quand nous voyons, dans la maison, de ces mouches jaunes que nous appelons *tabechchart* nous disons, si elle plane dans l'air : « On nous apporte de la viande que nous suspendrons (en attendant des hôtes qui vont arriver). » Si la mouche tourne çà et là, nous disons : « Notre parent absent est en train de revenir. »

Pour l'Ennâyer, le jour où l'on va chercher du bois, les femmes partent à la forêt. Elles retournent les pierres afin de trouver un scorpion. Quand elles en trouvent un, elles l'emportent à la maison et le placent sous le vase dans lequel elles font cailler le lait. Elles agissent de la sorte afin que le lait qu'elles battent donne beaucoup de beurre.

Le jour de la *nefqa* d'Ennâyer, elles vont couper une branche à un figuier, ne donnant que de mauvais fruits.

Elles taillent cette branche avec un couteau et l'apportent au *fqîh* qui la couvre d'écriture. Elles la suspendent ensuite à l'outre qui renferme le beurre salé; cela, afin qu'il y ait toujours dans cette outre beaucoup de beurre.

Quand les ongles sont longs, nous disons : « Le diable se cache dessous. » Quand nous les coupons, nous les cachons dans un trou afin que, le jour de notre mort, nous sachions où les retrouver (1).

XX

Mâmeš teggén âbĕlbūl (2).

ϑînaiii *Fâtna Bent* ɛ*ábdallah*, ϑélla ϑ*suụụá âbĕlbūl* :

*Tâuδeɣ ārén ịirδen náɣ ntéfsūϑ, náɣ ĕnṭémẓẹn náɣ néddrā; tsíịrẹḫ δi-t'zzụīϑ téksèɣ muẓẓûr tégg̣ẹḫ δitezlâfϑ, súffaḫ sụâmạn iṣémmādẹn tféttlèɣ ārĕniú δídzīụa âm-ĕrreš téggēḫ δit'zzụīϑ dzúğğụịịẹḫ māḥéδ āδiṣâffa múẓẓūr ségâzδāδ; δmúẓẓūr ta*ɛ*aụāδéɣ tféttlèḫ sî-terrèḫ δ-āzδâδ tégg̣ẹḫ ĕğụénfīf tkâ*ɛ*ābšèɣ tišt kä*ɛ*ābûšt tégg̣ẹḫ δi-ϑẹ̣ṭ-ụènfīf; δụénní iqīmén ūh-tä*ɛ*áṣèrĕɣeš tégg̣ẹḫ seššụịịá δeniíūmās. Si-tä*ɛ*ámren âbelbūl ĕğụenfif, tbă*ɛ*ažent sɣĕnžaíϑ, náɣ sūḍâḍ; téggèɣ ánfīf ḫϑīdûrϑ ittīlîn ḫịiniạn dîs ĕnnéṣ-ụāmān téggèɣ δi-ϑīdûrϑ ϑiššerϑ δlébṣĕl δífĕlfel âbĕršạn δífĕlfel ázŭğğụaɣ; trénníɣ ĕzzíϑ δụisum nĕlɣélmi náɣ nlá*ɛ*ạnzi. Si-ítfūụụèr, téggīɣ anfîf δenií ϑīdûrϑ âδịāli lūfâr iụénfīf δiubĕlbûl mâḥeδ āịūụụ séššụịịā. Si-íttāli tékseɣ anfif tqĕllĕbèḫ δi-tezláfϑ tréššeḫ sụâmạn téggèɣ-δīs zä*ɛ*áfrạn tédžẹḫ íttūf; sî-íttūf, téggẹḫ*

1. Cf. R. Basset, *Superstitions relatives aux ongles*, *Revue des Trad. pop.*, tomes IX et suiv.; E. Doutté, *Merrakech*, I, p. 99.
2. Dicté par Fatna bent 'Abdallah.

ůġṷénfīf ᵟ*enḭi*-θ*īḋū̄r*θ; *si-íttāli qébbᵘala téggẹḫ* ᵟ*i-tᶻzzuī*θ *ítṣėmmẹḍ*; *téggẹḫ* ᵟ*i-lme*θ*ré*ᵟ *trénnī*ᵞ *šṷi neddĕhén dhénėḫ sûfūsīnu lqénniäh séssaṷėḫ sĕlmérq ṷisûm si*θ*īḋū̂r*θ*ĕnni.*

*Sî-tetten inĕžžiṷen, táude*ᵞ *ĕlmé*θ*re*ᵟ*, míllä ištéš šṷi-ner*ᵟ*û*ᵟ *tšûtšėḫ iṷárraû-īnu*; *sí-tetten säräᵟé*ᵞ θ*í*ᵞ*ėnžain* ᵟ*élme*θ*re*ᵟ. *Bérkūkĕs téggẹ̄ḫ sḭīr*ᵟ*en tféttlėḫ, téggẹ̄ḫ ḫ*θ*īḋū̂r*θ, ᵟ*i-ṷénfīf*; *si-ítnenna* θ*īšt ĕlḫėṭré*θ *tqéllbėḫ* ᵟ*í-dzīṷa sfruruiḫ gârėḫ* ᵟ*i* θ*iḋū̂r*θ *gâre*ᵞ *ākts lėbṣél-ĕddúnt. Si-ísĕmda itnénna, táuḋe*ᵞ *tīšt-*ᵞ*énžai*θ *neddĕhén téggẹḫt* ᵟ*is néttet berkūkĕsū*ᵟ*í ám-ubĕlbū̄l.*

Traduction

Préparation du couscous.

Fâtna bent 'Abdallah qui préparait du couscous m'expliqua :

« Je prends de la semoule ou bien de la farine de millet, ou d'orge, ou de maïs. Je secoue la semoule dans une corbeille d'alfa, j'enlève les fragments les plus gros et, après les avoir mis dans un plat en bois, je les humecte d'eau froide. Puis je roule la semoule sous mes doigts en petites boules comme de petits grains de plomb. Je place ce couscous dans la corbeille d'alfa et j'agite afin de séparer les gros grains des petits. Je prends les gros grains de couscous et je les roule à nouveau jusqu'à ce qu'ils soient assez fins. Les grains fins, je les place dans cet ustensile d'alfa que nous appelons *anfif*. Je ferme l'ouverture qui est au fond de l'anfif avec une poignée de couscous serrée en boule. Quant au reste, je ne le serre pas, je le place doucement par dessus. Quand l'anfif est plein, je perce, avec une cuiller ou avec le doigt, la boule de couscous qui en ferme le fond ; et je place le tout sur la *guedra.*

C'est cette marmite que voilà sur les pierres du foyer. Je l'ai à moitié remplie d'eau, j'ai ajouté des ails, des oignons, du poivre noir et du poivre rouge, un peu d'huile et de la viande de mouton ou de chèvre. La voilà qui bout, je place l'anfif sur la marmite. La vapeur monte à travers le couscous et le cuit lentement. Quand il est à moitié cuit, j'enlève l'anfif et je verse son contenu dans la corbeille d'alfa. J'arrose le couscous d'un peu d'eau; j'y mêle un peu de safran et quand il est bien humecté, je le place à nouveau dans l'anfif et sur la guedra. Le voilà qui est parfaitement cuit, je le place dans un grand plat de bois, j'ajoute un peu de beurre salé. Les grains de couscous s'enduisent de beurre sous mes doigts. Alors, j'arrose le couscous avec le bouillon qui est dans la marmite; vous allez le manger chaud avec ces cuillers en bois d'olivier. Quand les hôtes ont mangé, j'apporte ce qui reste aux enfants et quand ils ont fini, je lave le plat et les cuillers.

Pour faire le *berkoûkes*, je prends de la semoule, je la roule en grains; après l'avoir fait cuire à moitié dans l'anfif, sur une marmite de bouillon, je le renverse dans un plat. J'agite le couscous entre mes doigts et je le place dans une marmite où il achève de cuire avec des oignons et de la graisse. Quand il est cuit, j'y ajoute une cuillerée de beurre salé et nous le mangeons comme le couscous.

XXI

Imérmez (1).

Síttīli ímĕndi íttūrīγ tṛộḥān tḥéššen; *táuịẹnt iûrnạn, tég-gent díddersa*, *tšéddạ̄nt ĕzzis*, *tγimạ̄n tšâθen súγzzāl*; *íttāfi*

1. Dicté par 'Abd el-Qâder ould Si Mokhtâr, du Kef.

lḥébb ; dgôssîn lbrūmí, gârent náɣ-táuient ízzụaīl. Ṭṣáffạn lḥébb ; síṣṣfa táuient iúḫḫām. tfŭụụrent gụénfīf, téggen ākís θimerṣăḍ. Siltfúụụér, smârant ḫúžerθīl ; si-tɣâra, tsĕq-sent, zăḍĕnt, triụụnent ârĕnienni sûɣẹ ásĕmmam, tétten útšuiūδi áṣêmmăḍ.

TRADUCTION

Fabrication du *mermez*.

Quand l'orge jaunit (et avant qu'elle soit mûre), les gens vont la couper et l'apportent sur l'aire. Ils la mettent en javelles qu'ils lient avec des tresses d'alfa ; puis ils frappent les épis avec une baguette : le grain vole. On enlève la paille que l'on jette ou que l'on donne aux bestiaux. Le grain, une fois nettoyé, est apporté à la maison où on le fait cuire sur l'*anfif* à la vapeur d'une infusion de menthe. Quand le grain est cuit, on le répand sur une natte, on le laisse sécher, pour le griller ensuite et le moudre. On arrose de lait aigre la farine ainsi obtenue et on mange ce mets froid.

XXII

Mâmeš tétten ábqūq (1).

Ásŭġġᵘas íttīli nāqẹ́ṣ, trọḥạn míddĕn ílḫĕlā, qăzen ábqūq, táudent iúḫḫām sârăδent, tḫénfĕrạnt, tédzent, téggent itɣārá, zăḍĕnt : íttīli ârennes δámllăl ám-lžīr, téggent δéniị itfkúnt ŭġfạn ; džíịrent ăs-ítūrīɣ ; téḥmạn āmạn, smârạn

1. Dicté par Slīmān ould Moḥammed.

ḫés āmân tīlîn tébḫen. Si-tɣédrent, táuden dĕhén, téggen-dīs ъélkent, tétten. Ábqūq itéqqẹṣ ъi-θîrẓūmt, ítleddeɣ middén ilgórzẹh-nsen, tûsūn. Si-tétten, qāren : bísmillah tfúh, matta rriḥъiu ñilĕf. Ụaláinni ḫệr zzi-lmût sûḷāz.

TRADUCTION

Comment on mange les bulbes d'*arum*.

Quand l'année a été mauvaise, les gens vont, dans la campagne, arracher des *arums*. Ils en rapportent les bulbes à la maison; ils les lavent et après les avoir dépouillés de leur enveloppe, ils les pilent. Ils font alors sécher la bouillie ainsi obtenue et réduisent en poudre ce qui en reste. C'est alors une poussière blanche comme de la chaux. On la place sur le foyer, dans l'ustensile qui sert à faire cuire le pain, et on chauffe jusqu'à ce que cette farine soit rougeâtre. Alors, on verse dessus, de l'eau bouillante quand la bouillie est faite, on y ajoute du beurre; on mélange bien le tout et on le mange. Cette nourriture irrite la gorge: elle pique au gosier ceux qui en font usage et les fait tousser. Avant de manger l'*abqūq*, nous disons : *Bismillah*! Pouah! qu'est-ce que cette odeur de porc! — Mais c'est meilleur que la mort par la faim.

XXIII

Mátta teggén sûɣẹ (1).

Kûll-ass álịnti ittaụí θiɣʻṭṭên ъelbáhīm ittáụīhen táḥạān ilɣâbeθ. Si-tehma tfûịθ ittáudīhen ɣer úḫḫām téẓẓịenhen;

1. Dicté par ʻAbd-Allah n'Ali, du Kef.

γẹr δiṛṛ bisa δunebδú dúggᵘalen iuḫḫâm itízārnịn. δi-lḫrif, thémzen aḥérrăg ziš, mahéδ aídžaụen; si-idbedda lemgîl tkébbạn aḥerrâg iṭγzèr maḥéδ áδisuụ; si-itséss, itṛọḥa itgịịel sụâddi ītsliuγa; θméddīθ thémzen théddạn ällmèγréb tšûụrem. Ṭézzịẹn tisĕnnận āγẹ́ δiθịidār âγẹ ntmĕddiθ séndūnt tūfūθ δụénni ntūfûθ, séndūnt táměddīθ; mīγer δrûs sidūfûθ âl-tūfūθ. Sï-ṭézzịẹn tisĕnnận, gâren tasfᵘaîθ gúnfîf téggèn anfîf ĕǵmí-ntīdūrθ; smārān ḫés âγẹ itúddūm δi-θidūrθ ĕlli sísụädda mízzi āiṭṭèf zâf δléγbār. Sí-tetšîl-âγè ašfâị, téggent di-tébšīšt tšúddent, dzíịrent Tasállyent ditéhnaịẹn náγ ǵ msenda; iṭṭèṭfít sūǵ-bûḍ iṭγīmá ísendu. Si-ítnuddu, férγent iθídūrθ tnéffḍèn ĕddhén di tébšīšt sârăδent sụāmận, tméllḥent, teggént di-θídūrθ. Si-tḥáqqạn, téksen itšuịiá, téggent ǵbelbûl náγ ǵûγṛúm.

Ilịnti iṭézzẹ āγẹ́ ilγâbeθ iṭézzẹ āγẹ́ δi-θuụârθ; ittâud θiḥékkĕt sí-lqūrnisa itéggẹh gụámmās-neḍḍūfθ; itéggẹh gụammâs ntúụārθ; itédžāh äs-ítte gg itférγẹh; si-ijbén, ismarâh ĕǵẹ́laụen itéqqèn-īhen itséddīhen; itéttẹh ḫéšffāḥ; δlụáγeš séssen lmísĕnni sí-ttili ūlliḥáδ itséssīh āiδí-núlịnli.

Náγ téggen âγẹ ịasĕmmâm δi-θidūrθ, téggĕnnās ḫeläsáfīθ. As-ítnenna, srûsạnt di-θmûrθ itṣémmẹḍ smârạnt ĕǵ-ụáḥūli; itúddūm, tékksen tăšlilt téggen ḫés âγẹ-ašfaị; téttent.

Tăfunäst si-ttaṛū iṭéṭṭẹḍ áịendūz; sidžīuen míllā iš ttet ṭézzịent, téggent āγẹnní ǵûqbūš ítnenna; ítγāra iádeḫsĕnni: ídūǵǵᵘal amt mellālịn srûsạn taidûrθ, tedžậnt itṣèmmẹḍ; téttent. Téggen ammú sūγệ nbĕháịẹm tγẹṭṭén itâṛụèn.

Ụénni itséssen âgẹ ašfáị, tégḡäs θīmni ĕǵúḫenfūr ûhnetsesseš, nétsess āγẹ́ γér-ásĕmmām; náγ síttīlịn ámān-uụịn smârạn-dīs âγẹ; srûsạn θaidūrt, séssaụen ĕzzís ábĕlbūl.

TRADUCTION

Usages du lait.

Chaque jour le berger conduit les chèvres et les troupeaux de moutons dans la broussaille où ils paissent. Quand la chaleur se fait forte, on les ramène à la maison et là, on les trait.

Ce n'est qu'au printemps et en été que les troupeaux reviennent à la maison au milieu du jour. En automne, ils vont paître dès le matin; à midi ils descendent à l'oued pour boire et se reposer sous les caroubiers; puis, ils se lèvent pour paître jusqu'au coucher du soleil; alors ils reviennent à la maison. Les femmes traient le lait dans des marmites. Le lait de l'après-midi est converti en beurre le lendemain matin; celui qui est trait dans la matinée est battu le soir; ou bien, s'il y a peu de lait, on ne fait du beurre que le matin. Les femmes, ayant trait, jettent dans un vase d'alfa des chardons et plaçant ce vase sur l'ouverture d'une marmite elles y versent le lait qui tombe dans l'ustensile placé au-dessous, laissant, sur les chardons, les poils ou la poussière qu'il contenait. Quand ce lait a caillé, on le place dans une grande outre que l'on a solidement attachée; on la suspend aux poutres de la charpente ou bien à un trépied; puis, la saisissant par le fond, on l'agite pour battre le beurre. Quand le beurre est fait, on renverse le tout dans une marmite, et on enlève le beurre qu'on lave dans de l'eau et que l'on place, après l'avoir salé, dans une marmite.

C'est là que chaque fois que l'on en a besoin, on prend du beurre pour préparer le couscous ou pour en mêler au pain.

Le berger trait au pâturage dans une petite outre. Il recueille des fleurs d'artichaut et, après les avoir enveloppées dans un morceau d'étoffe de laine, il les jette dans l'outre. Il les laisse agir sur le lait; quand celui-ci est caillé, il le verse sur des feuilles de palmier nain, qu'il replie et attache ensuite. Le berger mange ce fromage au pâturage même. Quant au liquide qui reste, ce sont les enfants qui le boivent ou bien le chien du berger.

D'autres fois, on place du lait aigre dans une marmite que l'on met sur le feu. Quand le liquide est cuit, on l'enlève et on laisse refroidir. Puis on verse le tout sur un lambeau de *haïk*; on laisse égoutter et on enlève ensuite la partie solide, restée sur le *haïk*; on verse sur ce fromage du lait frais et on le mange.

Quand une vache a vélé, après que le veau s'est rassasié de lait, on la trait, on place ce lait dans une marmite et on le fait cuire. Quand ce colostrum a cuit, il est semblable à du blanc d'œuf coagulé; on enlève la marmite, on laisse refroidir et on mange ce lait cuit. On fait de même pour le lait des brebis et des chèvres qui viennent d'être mères.

Le visage de celui qui boit du lait frais se couvre de dartres. Aussi nous n'en buvons pas; nous ne buvons que du lait aigre; ou bien, quand nous avons de l'eau chaude, nous en versons sur le lait frais et nous arrosons le couscous avec le lait ainsi étendu.

XXIV

Mátta táuden si-lγâbeθ (1).

Netrôḥa δi-įûr nekθûber, nettâlii iûδrär âllqêḍ ezzîs mízzi

1. Conté par Qaddoûr Moûmen, du Kef.

ăt-néts̆ ilmes̆ta ĕlbéllūḍ âllqĕḍ ĕzzis ĕlḥébb nettáqqâ. néttau-dīt dī-θilụin iúḫḫām, téttent izĕllūγen. Ettârfent di-ufạn, esséqs̆ārent, téttent; δụénni mīẓĕδ, téttent iédder. δlḥébbĕnni ntáqqâ lli-tauden, ettéggent diθidūrθ éssụạnt, éggāren dis âγe-mīẓĕδ.

Trôḥạn tâuden săsnú si-lγâbeθ, téttent; δuénni ittett ierrú iδụel δámahlūs̆; néttet tāinā igúrslen, δúγĕddu ntás̆bālt, δbésbās, δelgórnīn, δigérrụālen δelzúmmụeḫ ĕttâlma.

Táuden tâinā si-lγâbeθ isγārĕn mízzi tḫéddmen θāmémt tmĕrzaiθ. Táuden s̆âl ĕnṣénṣāl, tédzent, trúụụnent sụâmạn. Tbénnạnt ĕzzîs am-θidûrθ ġúms̆ạn néṣṣfāḥ máḥeδ sâ-tuddūm θâmemt tmīrzaiθ, ūr-tétsĕses̆ θâmūrθ. Tédžạnt táidûrθ-ĕnni tγâra, téggen dis izūrạn númĕlzẹ ĕttiierθ. Téggen tímssi âki-lžĕnāb. Īmi ntīdūrθ, tâδnent sŭbúfĕrrāḥ. Sí-tèḥma qĕb-bụālá, trédzem θiiérθ θâmemθ; tγîma dzáḥka thúụụeδ ilméḥ-bes ĕllí γzin díṣṣfāḥ. Â ḫûbhi, θélt-iiām, itḥémmat bâb-ĕnnes, ittäiem ġiiddāδ, ittauiīt iznūzá δi-lḫmīs náγ δi-Sebdû; δmíγer iūsâε, ittauiīt i-Râs-ĕl-ma, la-ḫāṭĕr θiγla δin. Téggent ibnâ-dem ụénni tīlīn dáfĕrḍas, náγ sittīlīs̆ netḥébbeθ ġúḍār náγ dĕllạnt iθélγĕmt mīδí áẓedẓẹd, náγ itγéṭṭĕn.

TRADUCTION

Produits de la forêt.

En octobre, nous allons dans la montagne; nous y faisons la récolte des glands, et nous les mangeons pendant l'hiver. Nous en rapportons aussi des baies de genévrier dans des outres. Ce sont les enfants qui les mangent, bouillies dans l'eau et dépouillées de leur écorce; mais

quand elles sont douces, on les mange crues; d'autrefois, on les consomme cuites mélangées de lait frais.

On rapporte aussi de la forêt des arbouses pour les manger; ceux qui en absorbent beaucoup tombent malades; nous tirons aussi parti des champignons, des tiges de férule, de fenouil, de chardons, des feuilles de sédum, du cœur du palmier-nain, des salsifis sauvages. Nous apportons aussi de la forêt le bois avec lequel nous fabriquons le goudron. On prend de la terre glaise que l'on gâche après l'avoir pilée, avec ce mortier, l'on construit une sorte de marmite dans un endroit rocheux. On prend cette précaution afin que le goudron, quand il distillera, ne soit pas bu par le sol. On laisse sécher cette grande marmite ; puis, à l'intérieur, on place des racines et des troncs de tuya. On fait du feu sur les côtés du four à goudron et l'on recouvre l'ouverture (supérieure) avec un plat de terre. Quand la chaleur est forte, le bois abandonne le goudron; celui-ci coule et descend dans une cavité que l'on a creusée dans la roche. Pendant trois jours, l'individu qui prépare le goudron, continue à chauffer; il verse ensuite le goudron dans des outres et va le vendre au Khemis ou à Sebdou. S'il en a beaucoup, il le porte à Ras el-Ma où il est cher. On en frotte la tête des teigneux, ou les boutons qui viennent aux pieds; ou bien on en enduit les chameaux ou les chèvres atteints de la gale.

XXV

Asŭggᵘás néṛṛūz (1).

Si-úsŭggᵘas néṛṛůz ăl-ăirú, ḫámssnīn náγ séltsnīn; ůg-sŭggᵘas néṛṛūz, ímĕndi iqqûr sȷ úīθ, ímmūθ. γẹ́r néttet θíbbi,

1. Dicté par Lakhḍar ould Slîman, de Tr'âlimet.

ðélgörnı̣n ðụúbqūq ðbúzffūr ðbúaḥmu ðụénḫāl ðéṛṛūz, taudént si-Maγnịa, znûzānt-ĕdīnn. Kûlši-iγla ; âren ịirðén sténăεāš ilkilọ ; lkîlọ ntefsûθ stmĕnịa ; lkîlọ neṛṛûz, stmĕnịa ; täzzârθ, stmĕnịa ilkîlọ, ðelḥérš sĕtta-sọldi. Tétten iγsṣân ĕlhéṛṛūb, tézzịnhen, téggenhen di-θidūrθ si-dūfûθ γẹr-āltameddīθ, tsáffạnhen térrạnhen, tnénnạn gụâmạn ðelmélḥ tᵉmerṣ-āḍ.

Tṛọḥān ilγâbeθ náγ-ílḫlā, táuden lḫéršef, ðĕlbéḷḷůḍ, ðúsāsnu, máttu mᵘa illạn, téttenhen.

TRADUCTION

L'année du riz.

L'époque que nous appelons *année du riz* date de cinq ou six ans. Cette année-là, la sécheresse avait fait périr les céréales. Nous n'avions à manger que des feuilles de mauves, des tiges de chardons, des tubercules d'arum, du son et enfin du riz que l'on nous vendait à Mar'nia. Tout était cher : la farine de blé valait douze sous le kilo; le kilo de *bechna* se vendait huit sous, ainsi qu'un kilo de riz ou de figues ; on payait six sous un kilo de grossière farine. Nous mangions même les noyaux de carroubes. On les faisait griller; puis, pendant toute une journée, du matin au soir, on les faisait cuire dans une marmite, en ayant soin de changer l'eau que l'on assaisonnait de sel et de menthe.

On allait aussi à la forêt ou dans la campagne et l'on en rapportait, pour les manger, les artichauts sauvages, les glands, les arbouses que l'on pouvait trouver.

XXVI

Asŭġġᵘás nûḷāz (1).

θína-ịị ṇáṇṇa : *sébăεă-snīn ntfúīθ, úllīš dbíxa, γệr ġụâss tfúīθ, δĕġġệd γêr-θăzīri ; εámru úzzāṛĕn lĕγịâm ŭġženna ; úllīš léḥḍār, ūrssînen ánebδu síttăδef, ir-si-úlīli si-ítnūụer ġiγzèr. Néhnīn tméttạn sûḷāz ; sâγen ánfīf nelḫèṛṛûb zdûro. Sít-tγersen θγâṭ, tăεârāḍen áqĕddūḥ iδámmen táụinhen iúḫ-ḫām tédžạnhen téžmīδen sûụụānhen téttenhen ; si-tféqren tγâṭ, ttâfen θâδūntĕnnes táberšạnt stịzzi, δụisūm iberšén ám-θăδūnt.*

Trôḥān tṣẹ́ịịḍĕn tískkurīn sûụụān taskkúrθ sébăεă lḫẹṭrăθ ; séssen γệr-lmèrq ; δụīsûm téffrent ; δụâitša táεụāden sûụụạnt, tétten âisūmĕnnes.

Argāz itéffer šụí-ndūnt ; sí-iqqās âiffèγ ilžĕmmaεâθ, iddhen tăδûnt išnâifĕnnes, máḥeδ átγīlen lγăší qá-ittet, nettạ́n qà-itmetta sûḷāz.

Īdž-ĕnninệḍ, sí-iqqās ăiffèγ, íttegg īdž-ûγīl iisγārén dítf-kunt itṣahhaδ ûδĕmennes máḥeδ âizụèγ, máḥeδ ázzṛĕn ûδĕ-mennes δázŭġġᵘaγ máḥeδ ûzzāṛĕnneš ûδĕmennes δauráγ sûḷāz qâren : qá-ittet.

Argāz ítnèqq ûmās, ítettệh. Tiš meṭṭûθ ġûḷāz úttqĕddeš aídgössīn mémmis. θíuịẹh ăḷịiγzèr θīrih δí-θăla, ụâlu γrés mátta δīs-tûš âịẹtš.

Traduction

L'année de la faim.

Ma grand'mère m'a raconté ce qui suit : Sept années

1. Conté par Belqâcem ould Moḥammed, du Kef.

de soleil se succédèrent sans pluie; tout le jour, c'était le soleil, et toute la nuit, le clair de lune. Jamais un nuage au ciel. Pas d'herbe. On ne connut la venue de l'été que par les lauriers-roses qui fleurissent à cette saison. Les gens mouraient de faim; on payaït un *anfīf* de caroubes un *douro*. Quand les gens égorgeaient une chèvre, ils recueillaient le sang dans une casserole, l'emportaient à la maison, le laissaient se coaguler et s'en nourrissaient après l'avoir fait cuire. Quand ils ouvraient la chèvre, ils trouvaient sa graisse et sa viande toutes noircies par l'alfa sec que l'animal avait mangé.

Les Beni Snoûs allaient chasser les perdrix, les faisaient cuire sept fois de suite pour boire le bouillon seulement; quant à la viande, ils la cachaient pour la faire cuire de nouveau le lendemain, et en boire le bouillon; le septième jour, ils mangeaient la viande.

Un homme cachait un peu de graisse et, quand il voulait se rendre à l'assemblée publique, il enduisait ses lèvres de cette graisse, afin de faire croire à la foule qu'il avait mangé. Et, cependant, il mourait de faim.

Un autre, avant de sortir, jetait un morceau de bois dans le foyer et approchait son visage de la flamme, afin de le rendre rouge et de cacher aux gens la teinte jaune d'un visage d'affamé; si bien que les gens voyant son visage coloré, disaient : « Il trouve moyen de manger. »

Un homme tua son semblable pour le dévorer. Une femme affamée, ne pouvant plus porter son enfant, et n'ayant pas de quoi le nourrir, l'emmena à la rivière et le jeta dans l'un des bassins que forme la Tafna en face du Kef.

XXVII

Aḫḫām iát-Snūs (1).

Míllä íḫs îdžen âibna aḫḫâm, íqqāz ðí-θ*mûr*θ *míði aịégg lmádde*θ, *itâεụāč ítteg lḥẹḍ ḫèlḥẹḍ nelmádde*θ.

*Áḫḫām idbéṭṭah abennáį ḫé*θ*nāịẹn* : θ*áddār*θ *mîdi dzedγén míddĕn, ðelḥûš míði dzéddèγ lḥárrāg, téggen-dīs sslâḥ nĕt' fellāḥ*θ ; *ðí*θ*mūr*θ *nelḥûš, qâzen tísĕrfịn* ; *íðbāb fāịẹ̊*θ *éllạn qâzen tísĕrfīnnsen úġuzṛů* ; *néšnịn néqqāz tíserfịnnáγ ůġ-šāl ânáγ ði-tefzá sí-ntāf*.

*Tbénnạn ĕlḥệḍ stûqẹ*θ *ðûšāl ðébžīr* ; *tbénnạn ṣéṣṣọm náγ sélkeddạn, téggen eṣṣóm ði-*θ*úddrịn ụádda ðélkeddạn tbénnạn ĕzzís ði-*θ*γẹ́rfā*θ*ịn* ; *qlil ụénni itbennận stéfza* ; *éllạn mâgĕs itbennận stéfker*θ.

*Sí-smĕddạn lḥáịịūḍ nteddâr*θ, *irịn ḫés* θ*áḥnai*θ, *εáučen séddĕfen ḫés ṭérrāh, téggen ḫés šâl ámĕssās* ; *sí-smĕddạn tšâ*θ*en sụáḥlās tṣébbạnt* ; *sí-smĕddạn diṣḍâḥ, téggen-ās* θ*äεâmām*θ.

ðélḥūš, ūr iûðīneš ĕlkúl γẹr-ākiṭṭèrf ĕllí isĕqqẹ̊f. Téggen tirkīžịn, báεāðent īdš-šuịịá ḫélḥẹd žâr-nterkīzịn ; *gâren ḫsén zúụụāž* ; *žār-nzúụụāž ðĕlḥẹḍ, gâren tíḥănāiẹn. Téggen tírkīzịn ðézzụauž téḥnāiẹn ðéṭṭrrāḥ, lkúllāịūði, téggent súġmẹ̊lẓẹ, máḥeð áiṣbẹ̊r* ; *íllä ámẹ̊lẓẹ iūsâε ði-*θ*mûr*θ*ennáγ*.

*ðilḥéịịūḍ tédžạn ttīqận dímzẓịạnen, máḥeð âggen tfáū*θ, *máḥeð ázzṛèn bérra* ; *tédžạn* θ*âina ttīqận ði-lḥẹịịûḍ nélḥūš* ; *bâb-ụúḫḫām ítṣāḥ ídderb* ; *āki-*θ*uụụûr*θ *ĕlli-tâðfen ākis ílḥūš, néttạnt támqqrạnt mikẹð tāðfén ĕzzụáīl* ; *táụụûr*θ

1. Dicté par Embarek ould El-Guendouz, du Kef.

mîkeδ tâδfen iddârθ néttạnt támzziạnt ḫθénnīnĕḍ, néttạnt dí-lḥẹḍ élli žăr-nĕlḥûš téddārθ; δí-lḥẹḍ nelḥûs, téggen īdž-ûbεăīž δamzziḍn máḥeδ ăkīs-iffĕɣ laεâṭên-nelmăl.

Téddārθ dbĕṭṭạnt ḫθlâθa; ídžen ĕgmí ntúụụūrθ, iûsed qédqĕd âki-θuụụūrθ, δînni srūsạn ṣbâbĕt; ínnīnĕḍ uεalạn ḫʻθmūrθ sámmạnt ĕssrîr kúll-īdžen zzīsén, íttīli iẹbná sĕlịăžūr; téggen ĕrrémleθ tūqáị ịiɣzer.

Îdžen sissrīrĕnni ṭẹṭṭṣĕn-dīs; δénịi issrîr íttīli tīšt-táḥnăiθ si-lḥêḍịịn ɣệr ăl-lḥêḍiu, dgôssīn ḫĕs tûsūθ, búrăbăḥ, tsúm-θaụin; ážerθīl íttīli âkilḥẹḍ tăεăllgent; θíhiḍār téggenhen égžădžen élli ttīlịn δílhẹḍ; sí-ttăzĕdeš nûnīžiu téggenăst δénịí-burâbăḥ itɣîma-ḫsen; síttăzĕd ẹ́ḍ téssūnhent δénịí-užerθīl máḥeδ ăḫsén ṭẹ́ṭṣen. Tâfen tăîna δînn snâdeq, téggen dîsen árrūḍĕnsen.

Ssrîrĕnnīnêd téggen dīs ĕrrĕḥel : ĕnnăεămeθ irδen, ṭẹ́m-zẹn, déddră, téfsūθ, δuzáimu, téggen δi-téḫrẹḍịn náɣ ğúqĕb-băḍ, téggen ibáụen δélḫerrūb tázzārθ ğíqĕbbăḍen; θâmemθ deddhén, téggent δi-tiûdār náɣ δí-lŭbụăš; âren teggént di-θiluin : ĕzzît téggent ĕğụíddīδ náɣ-δilŭbụăš. Tâfen tăîna δînn θízeδmịn uâri, tíɣŭğğụạn nellîf mízzi tḫéddmen ážerθịl, δi-téhnăịẹn téggen tăḍūfθ tīlịn tilīsịn, íllă iáqērdăš, íllă âḍrāf mízzi âḫeddmen árrūd náɣ dzúụqên zzīs ížerθăl.

Zzâθi-θuụụūrθ qăzen táfkunt tbénnạn înịạn mīḫ-ássuụen ûtšu δi-θidūrθ ĕnní-ḫsen. Íroḥ âiffeɣ ddûḫân δí-lḥūš ănáɣ δi-búžŭụăl ŭğ-ženná néteddārθ.

δí-lḥūš ttâfen lmâl : áɣịūl, δúserδun, δífunăsen, tífunăsīn, δášrăren, tɣẹ́ṭṭen; iâzẹḍén tārụênt δíttăšūr, iεâllĕğ ğúžĕnna δi-téḥnăịẹn ịâzẹḍĕn ṭẹṭṭṣên δi-génnairu, ụaláinni úllīš áḫḫăm ịịiḍăn, néhnịn ṭẹ́ṭṭṣen mâni-mụa-ḫsen ɣẹr-tεóssen ūr-ṭẹ́ṭṭṣĕn-šăị.

Aqah ásγėr isbéddạnt âki-lḥẹḍ δúmžer innėd δi-θbạnta, tísbεaịn nuγānîm âki-umžer; âqah azddûz ụúḫḫām ġụammás nélmehrāz δụénſīf δenịí iθîdūrθ ettγénžaịẹn ŭġsĕnnāž, tĕbénnīθ, ĕttéḫsaiθ δîs-āmạn δelmúεạn ennīnẹ́d iûsāε.

TRADUCTION

La maison chez les Beni-Snoûs.

Lorsque quelqu'un veut bâtir une maison, il creuse d'abord le sol pour établir les fondations sur lesquelles s'élèveront les murs.

La maison se divise en deux parties : la *taddart*, réservée à la famille, la cour dans laquelle logent les troupeaux et où sont rangés les instruments de culture; c'est dans le sol de la cour que sont creusés les silos; les anciens habitants les creusaient dans le calcaire dur; mais, de nos jours, nous les creusons dans la terre ou dans le grès.

On emploie, pour bâtir, des pierres calcaires, de la terre, de la chaux; on bâtit soit avec du calcaire dur, soit avec du tuf; on bâtit en calcaire la partie inférieure de la maison; la partie supérieure est construite en tuf; peu de maçons utilisent les grès, mais il en est qui bâtissent avec la couche bien concrétionnée qui recouvre les tufs calcaires.

Quand les murs de la pièce d'habitation sont achevés, on place en travers, de l'un à l'autre mur, des traverses de bois, puis on garnit les intervalles avec des éclats de bois; on recouvre le tout d'argile blanche; alors on place par dessus une natte grossière et on frappe sur cette natte avec une dame; on élève ensuite le mur de la terrasse.

Quant à la cour, elle n'est recouverte qu'en partie, sur

les bords seulement. A quelque distance des murs, on plante des pieux; de l'un à l'autre, on jette des poutres; puis, entre ces poutres et les murs de la cour, on dispose des traverses sur lesquelles on établit des terrasses. Les pieux, les poutres, les traverses, les planchettes débitées à la hache, tout cela est en pin d'Alep, bois très résistant et assez commun dans la région.

Les murs de la pièce d'habitation et ceux de la cour sont percés de petites fenêtres laissant pénétrer la lumière et permettant de voir ce qui se passe au dehors. La porte de la maison donne sur la rue et permet de pénétrer dans la cour intérieure. Elle est assez grande pour laisser passer les bestiaux. Celle qui donne accès dans le *taddart* est plus petite et se trouve percée dans le mur intérieur qui sépare la cour, de la *taddart*. Dans le mur de la cour, on ménage une ouverture étroite qui permet l'écoulement du purin au dehors.

La pièce habitée par la famille se divise en trois parties; l'une au milieu en face de la porte est au niveau du seuil; c'est là que l'on abandonne ses chaussures.

Les deux autres parties sont surélevées on les appelle *srîr*; chaque *srîr* est bâti en briques, on emploie aussi, comme matériaux, le sable et le gravier de l'oued.

L'un de ces *srîrs* sert de chambre à coucher; des poutres qui vont d'un mur à l'autre, supportent les couvertures de laine, les oreillers sur lesquels on dort; les nattes sont suspendues le long des murs; des peaux de mouton, pourvues de leur laine, sont jetées sur des pieux enfoncés dans les murs; si un hôte arrive, on place ces peaux sur des couvertures de laine et l'hôte s'assied dessus. Quand la nuit est venue, on les étend sur des nattes pour dormir. On trouve aussi, dans ce compartiment, les caisses qui renferment les vêtements.

Dans l'autre *srir,* on rencontre diverses choses : des céréales, blé, orge, maïs, sorgho, mil; ces graines sont placées dans des sacs d'alfa ou dans des amphores. On place aussi, dans ces grands vases en terre, les fèves, les caroubes, les figues; le miel et le beurre sont dans des marmites de terre ou dans des pots; la farine est conservée dans un sac de peau; l'huile, dans des outres ou dans des jarres. On trouve aussi là des bottes d'alfa, des ballots de bourre de palmier-nain, employés dans la confection des nattes. Sur des poutres sont jetées des toisons de mouton, ou bien de laine filée, quelquefois teinte : c'est pour faire des vêtements ou pour décorer les nattes.

Devant la porte, on a creusé un trou dans lequel on fait le feu; on a maçonné, sur les bords, trois pierres servant à supporter la marmite dans laquelle cuisent les aliments. La fumée s'échappe par la cour ou par une ouverture pratiquée dans le plafond de la *taddart.*

Dans la cour, on trouve les animaux domestiques : âne, mulet, bœufs, vaches, moutons et chèvres. Un *couffin,* suspendu à une poutre, reçoit les œufs des pondeuses; les poules couchent dans le *gennaïrou*; mais il n'y a pas de chenil pour les chiens, ceux-ci couchent où ils peuvent, étant là pour garder et non pour dormir.

Voici, contre les murs, la charrue que l'on a dressée, la faucille enveloppée dans une pièce de cuir ainsi que les tubes de roseau (dont l'on garnit ses doigts quand on moissonne, pour éviter de se couper); voici le pilon dans son mortier, puis l'ustensile d'alfa (dans lequel on fait cuire le couscous à la vapeur d'une marmite), les cuillers renfermées dans un petit panier d'alfa, la bouteille, la gourde et beaucoup d'autres ustensiles encore.

XXVIII

Áḫḫām (1).

Iállah ângāž; ẹṭṭfem ịdẓẹḍên; éggemhen úġsnnāž; âudem ánnetš; ĕkkrem ânnṭêṣ.

Ịidden ḥâqūl, gémmānáγ šụí ụâmạn dnẓâḷ, nẓûḷ.

Áudĕmānáγ θáběršạnt ânnsū, ssụīm-elkᵘél, nsúụụú.

Ékkrem, sḥâûfem áḫḫām, írụem lḥáụaịež, éθnām físsăεā áḫḫām; âudem iserdạn díγịāl, isịm šéddem síssγụạn; sémdạn ġušddí.

Isūn iγaiḍên ímzzịạnen; éggem asnnâž ịdẓẹḍên; â-qāttum θịâzẹṭ idlịn síšīšụen.

Eggemt itsᵋnnāšt, isīt ġfûsĕnnem; ịállah εáδlem θāmûrθ, ĕssūm aḫḫâm; áụed, šékk, ázddūz, ûθem ižádžen, sémdạn.

Áụed tịírsäl, áịịa ânsbedd; áḫḫām qá-ibedd, sbéddem θiḥárnāfīn qā-nsbéddīhen.

Ṛôḥem âudem âlīli, ánnegg zzîs θáδriịīst; níụed; éggemt, néggẹh. Sémdạn áḫḫām δí-lbĕnịạn.

Âh! éggemānáγ mátta ídnetš; aqlânáγ némmūθ, nûḥêl, néḷḷūz. Físsεām, físsεām súγrûm δubĕlbûl tbéršạnt.

Áudem θázŭġġᵘārθ, níụed. Féṛịem áḫḫām. Féṛịem ssáḥêθ; éggem θazrîbθ itγéṭṭên ĕttémra ĕttfûnäsịn; qâ-neggu.

Eggem ánγūr iiγaiḍên dízmmāren; néggu.

θamĕṭṭûθ qā-taεâịịêḍ, θînaụen : mírụem âtšem abĕlbûl δúγrûm tbéršạnt. Tšim, nétšu lḥámdullah.

Ṛoḥ, šékk, iâ Belqâsem, εâṛêḍ ífunāsịn, audīhent; ṛoḥ, sĕkkīhen, â-Mḥand εdṛêḍ iuḥárrăg qâṛọḥen; εáiḍêm ḫtᵋ seδnạn azẓẹịênt âγẹ; ânzẓẹ nsémda; lḥámdullah.

1. Dicté par Si El-Haoussin Ben El-Hadj En Nâcer.

Traduction

La tente.

Nous allons déménager : attrapez les oiseaux de basse-cour et placez-les dans le filet! Apportez à manger! Venez dormir!

Le coq a chanté. Donnez-nous un peu d'eau et nous prierons. La prière est faite.

Servez-nous du café noir. Avez-vous tous bu? Oui, nous avons bu.

Levez-vous! réunissez les ustensiles! Démolissez la tente! Pliez-la lentement. Amenez les mulets et les ânes, liez-les avec des cordes; avez-vous terminé?

Enlevez alors les jeunes chevreaux et le filet aux volailles. — Voilà que vous oubliez la poule et ses petits poussins!

Placez-la dans le petit filet; et toi, porte-le à la main.

Allons! égalisez le sol, apportez la dame; disposez les tapis; plantez les pieux; ils ont fini.

Apportez les poutres centrales, allons! dressons-les! Voilà la tente debout!

Placez les nattes! — C'est fait! — Allez chercher de quoi faire des claies! — Voilà! — Arrangez cela! — C'est terminé. — Ils ont achevé la construction de la tente. Nous avons fini!

Eh! apportez de quoi manger. Nous voilà mourant de fatigue et de faim. Vite! vite! du pain, du couscous, du café!

Apportez du jujubier. — En voilà. — Construisons à la tente un enclos, puis un autre enclos plus grand.

Faites une haie pour les chèvres, les montures, les bêtes à cornes. — Entendu!

Préparez le logis des chevreaux et des agneaux. — C'est fait !

Voilà que la femme appelle. Venez ! vous dit-elle, venez manger le couscous, le pain et le café. Avez-vous mangé ? — Nous avons mangé. Grâces à Dieu !

Va, toi, Belkacem, vois un peu les vaches, amène-les ! — Et toi, Moḥammed, arrête les chèvres qui sont parties ! Appelez la femme pour les traire ! — Nous avons fini de traire. — Louange à Dieu ! (1)

XXIX

Árṛūḍ.

θámĕṭṭūθ tgŏṛṛẹḍ tīš-tăεâbăīθ θámĕllălt θámĕqqrạnt ; trénni θăεâbăīθ θázŭġġᶣaḫθ δlîzăr δăzdăδ ; ḍrūs θínni tgŏṛṛ-ḍẹn sérụăl.

Téggent ḫizáffen-nsent tášĕttạnt támĕllălt lqéd núlĕmdīl, qârennăs θălfăfθ, mízzi zzît-elli ḫuzĕllîf, ūr·ifezdeš lḥauâiẹž-ĕnnes. θălfăfθ, θéllă θénni γrés θáqlăt ; lqĕnniịăh, téggent tšăšīθ am-θénni n'tsĕnnạn i-Tlemsịn ; néttăt táuraḫθ náγ-tázŭġġᶣaḫθ, γ'res sebtéθ θáuraḫθ náγ-θámĕllălt. Téggent ăḫés īdž-ulemdîl ámĕqqrạn δáberšạn, mism-ĕnnés θásĕbnīθ. Tâδnent ázĕllīf-nsent dúžĕrnẹḍ-ĕnsent séššemleθ. Trénnịn téggent alĕmdîl ámĕqqrạn sláḥrīr áurėγ náγ-ázŭġġᶣaγ, néttạn ĕγrés tísfīfịn ; éllạn zzīsént θînịn ĕllí bịịnent ; éllạn θînịn ĕllí téffrent, néttạn tšăšiθ, sụádda iubaḥnūq, éllạn ĕnnīnéḍ téggent abaḥnūq am-áselhăm ; δnéġġᶣăh ūttnéq-qᶣĕbneš γẹr-δi-ûrăr sí-ttīlịn tγénnịn ; téggen ḫúδẹm-nsent lšâš.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil des textes*, p. 148.

Sittili ðbīxá, téffγent tâðnent subâbūš ámĕqqrạn, téggent seḍḍûft támĕllālt.

Téggent ġụámmās ụuεäddis áγrau, ittili ðimzūụĕq náγ-áḥzām nĕṣfẹḥa náγ-buεáṛṛūž.

Dgôṛṛḍĕnt ĕrriḥaịẹθ tázŭġġuaẖθ, náγ-tẖĕnfūst táuraẖθ, náγ-táberšạnt.

ðénịi itšâšīθ, téggent sénsleθ ṭĕṭṭĕf ábaḥnūq, tḥûfạnt ĕzzis sénslāθ timzzịạnīn, néhnịnt dgôssịnt tiẖerzịn ụûrĕγ náγ-lbermāθ nûzerf, täεâllqĕn dīsént lĕmnäịef.

θimuzūnīn ĕnni, ðiṭṭĕrf ĕntélfāfθ, ẖθiịierθ ĕnsent, sémmạnt tábnīqθ.

ðénịi iiffạn, täεâllqent tisĕrnās; téggent žârăð-āsent sénsleθ nûzerf; ĕllạn tisĕnnạn ĕlli téggent táqlāt ntẹmuzūnīn ġûðmer ĕnsent.

Téggent di-úγīl-nsent lemfāθél nûzerf náγ-nûịiš; téggent dīiḍûḍạn-nsent tiẖûðâm nûzerf; téggent diiḍáṛṛĕn-nsent iẖelẖālen ðimīzáịén nûzerf.

Téggent áqššūḍ nerrîḥeθ ði-tšéttạnt, täεâllqen-hen ði-t' sernās; téggent tīsít âkīðsen.

ðịirġäzen, dgôṛṛḍĕn tiš-täεâbäīθ, ðésserụāl ðúbābūš. Ṭĕnḍĕn šémleθ hiẖfĕnsen dužĕrnẹd-ĕnsen; ẖiẖf-ĕnsen téggen tiš-tšâšīθ ānáγ tišūšāị.

Îllă ụénni idgôṛṛḍĕn tqâšīr, sγịn-hen si-Tlemsịn; ði-iḍáṛṛĕn-nsen dgôṛṛḍĕn tisīla náγ-bú-mentel.

Lšétreθ zzīsén, γérsen θážĕllābθ, ðidžen uselhâm ðámĕllāl; ụaláinni, illă ụénni γrés aselhâm ðáberšạn ðnéhnịn aθ-εâli ŭ-Mûsa, ðlĕεâšāš, ð-Aθ-εánạn.

Traduction

Vêtements.

La femme, chez les Beni Snoûs, est vêtue d'une longue chemise blanche sur laquelle elle en passe une autre de couleur rouge, ainsi qu'une pièce d'étoffe légère, appelée *izâr*. Peu de femmes portent le pantalon.

Elles jettent sur leurs cheveux une pièce d'étoffe de coton, de couleur blanche, et de la largeur d'un mouchoir; ce mouchoir, appelé *talfâft*, est destiné à préserver la parure du contact des chevelures enduites d'huile. La tâlfâft est quelquefois bordée d'une rangée de pièces d'argent. Les femmes posent ensuite, sur leur tête, une *chéchia* pointue comme celles que portent les Tlemcéniennes. Elle est de couleur jaune ou rouge, avec une jugulaire jaune ou blanche. Un grand mouchoir noir (sans franges), appelé *tasebnit*, est alors jeté sur la chéchia; il est lui-même recouvert par la *chemla* qui couvre aussi le cou. Puis, vient un grand mouchoir de soie jaune, verte ou rouge, garni de franges. C'est le *lemdîl*, que la plupart des femmes laissent bien visible; il est cependant des personnes qui cachent la chéchia et le mendil sous une grande pièce de coton blanc (*abaḥnoûq*). D'autres femmes portent l'abaḥnoûq à la façon d'un burnous.

Les femmes ne se voilent ici le visage que lors des fêtes, quand elles chantent. Elles se cachent alors la figure avec un morceau de mousseline.

Si elles sortent par la pluie, elles s'enveloppent dans un grand *ḥaïk* de laine blanche.

A leur taille, elles passent une ceinture de laine de diverses couleurs (de la largeur de la main et faisant deux fois le tour du corps) (*ar'raou*), ou bien c'est une ceinture

verte (plus longue et plus large que l'*ar'raou*) ; ou bien une cordelette de laine rouge avec un gland à chaque extrémité (*bou 'arroûj*).

Leurs chaussures sont des *bolr'as* rouges, ou jaunes, quelquefois noires.

Sur la chéchia passe une chaîne (*senselet*) qui maintient l'abaḥnoûq; il s'en détache des chaînes plus petites qui supportent des boucles d'oreilles tantôt en or (*lkhôrsa*) tantôt en argent (*lbermât*) et chargées de pièces de monnaie.

On appelle « *tabnîqt* » la rangée de pièces d'argent qui orne parfois le bord de la talfâft sur le front.

Au-dessus des seins sont accrochés les *tisernas*, sorte de plaques d'argent que réunit une chaîne de même métal; quelques femmes portent aussi sur la poitrine un collier de pièces blanches.

A leurs bras sont des bracelets de corne ou d'argent; à leurs doigts, des bagues également d'argent : à leurs chevilles, de lourds *khelkhâls* de même métal.

Les femmes placent, dans un morceau d'étoffe, du bois de senteur et l'attachent aux *tisernâs*, ainsi qu'un petit miroir.

Quant aux hommes, ils sont vêtus d'une chemise de coton, d'un pantalon, d'un *ḥaïk*. Une *chemla* leur recouvre la tête et le cou; sur la tête sont posées une ou plusieurs chéchias.

Il en est qui portent des bas achetés à Tlemcen; ils sont chaussés de sandales d'alfa, ou de souliers de peau sans talon.

La plupart ont une *jellâba*, un burnous blanc. Mais certains ne portent que le burnous noir : par exemple les Oulâd 'Ali ou Moûsa, les 'Achâhs, les Oulâd 'Amân (1).

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 182; E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 246-262.

XXX

Iéẓiin.

Tisĕnnạn tèḥmạn ȃmạn, téggen dis ssȃbūn delγȃsūl, tsér-riẹn ázĕllīf-nsent, ȃsi-tṛọḥa θínesnest; tméšḍènt, ddéhnent sézzīθ, tbéttạnt ḥéθnạiẹn, trédžlent, téggent díθberdịn tizúǵ-ǵᵘaγịn; θȃbrẹt, ðélḥẹḍ neḍḍūfθ élli trédžlent-dīs ázĕllīf.

Téggen lḥénni ǵfássen ŭǵ-ḍȃṛṛèn. θẹṭṭaụin téggen-äsent táẓẓūlt. Imí, téggen-äs lmėšụȃš äkí-teγmās äsí tézụīγen; ðélḥānūk, téggen-äs bímīmūn, máḥèð áizụèγ ȗðĕm-ĕnsent. Táudent llȗz mírza téffẓènt ḍlȃnt iȗðĕm-ĕnsent máḥèð áimlel. Téggent lḥárǵᵘīz ilḥȃụȃžeb-ènsent; ŭǵnebðu, trȗụụnent lḥénni, téggent iθíịẹrθ-ĕnsent äkilḥȃnūk ðúẓĕrnẹḍ, máḥèð äð-īsen-θȗš θáṣmūḍẹ.

θírbāθịn-ĕnni ítsèrḥèn, síttäfen ði-teγlȃlt tȃmemt nedzízụīθ θaǁerγȃlt, tḥĕldènt ȃkīs ĕddfȃl, téggent ĕzzís īdž-ĕlḥẹḍ si-θíịẹrθ-ĕnsent, γẹr-äl-ĕnnèṣ ĕnténzerθ; θȃmemtin θáuraḥθ am-zaεȃfrạn.

Šrȃụel tékksen lḥébb núzĕzzu, téffẓènt téggent ilḥȃụȃžeb-ĕnsen tȃzden ĕzzís ðíberšạnen; téggen θȃina néqṭäṭ ði-lḥȃnūk.

Si-íttäla š-ụūrbá, síttīli iläεȃmer-ĕnnes ịūr náγ-ḥamstεȃ-šer iúm tṛȏḥạn ilγȃbeθ, táuden fūq-el-ḥènna, tédzent, súz-zūrent iüεáddīs ụúrba, ðífässen, díḍȃṛṛèn, tíụa, ðúzĕllīf máḥèð aịuẓẓūr áisum ĕnnes.

ði-dšér-ĕnnáγ tisĕnnạn tšérrḍènt. Ellạnt tnȃịẹn tsennạn ðí-lkäf, tšérrḍènt; θišt, tšérrèḍ sélmūs, θišt tšérrèḍ stéssīnefθ. Tímzụūra, si tšérrèḍ ssȃräð tišräḍ sụämạn máḥeð akksén íðammen, táεụäð nettȃθ ḍélla-īäsent isĕlụạn témsèḥ skéttạnt, tȃεụäð ttégg-äsent lḥénni.

δụáitša náɣ zfér-ụaitša tísĕnnạn-ĕnni ḍéllạnt tišrâḍ stâzūlt dšụí nézzīθ. Tédžạnt ḫáms-iịām náɣ-sʿetta, taεụâδent téggen-āsent búqnịna.

Tšérrḍent tisĕnnạn, δịirgāzén qlil. Irgāzén tšérrḍen δi-θíụa nûfūs, náɣ δi-lĕmfāṣél níḍūḍạn, náɣ δi-ténzerθ, náɣ δi-nnâδer, náɣ δi-θʿmārθ. Téggen tīš-téšrẹṭ ṭamẓẓịạnt di-ténzerθ, zzâθ ilméžra-nṭẹṭ, ilžihet táfūsit. Téggen ịirgāzén ịûr δi-θíụa nûfūs; téggen ġụámmās-ĕnnes tšīšūθ; téggen ġfûs tīš ṭámšẹṭ ĕntéšrẹṭ; δi-θʿmārθ, téggen īdž-úzĕḷḷād ĕntéšrẹṭ; δí-nnāδer teggén tīš-téšrẹṭ, δí-lžihet táfūsit δelzihet tázẹlmāṭ.

Tisĕnnạn tšérrḍent di-θíịịerθ, δi-lḥáñk, δi-ténzert, δi-θʿmārθ, ġúδmer, ĕġ-fûs, ġúɣīl, idželtemθ, ĕġ-fûδ, δíssāg, ĕġ-ūḫélḫāl. Téggent di-θíịịerθ téšrẹṭ-ṭázīrārθ téggent δi-lḥáñk, δi-ténzerθ tīš téšrẹṭ tāmẓẓịạnt; téggent tšīšūθ δi-θíụa nûfūs téggent ġifâdden tīšīšụin; téggent ịûr δi-θíụa nûfūs náɣ δi-dželtemθ, téggent izẹḷḍân am-iɣssạn níselmen δi-θíịịerθ, ġŭɣīl; téggent θnâịen náɣ tlâθa, téggent ġúδmer θlâθa náɣ ĕrbăεā; δi-dželtemθ téggent tāiná támšẹṭ.

Ụénni itéhlīšen si-θẹ́ṭṭáụin, itšérrẹḍ dinnâδer δụénni itéhlīšen ihtqérr-ĕḥen ifâdden, itšérrẹḍ-ḫsen.

TRADUCTION

Toilette.

Pour se coiffer, les femmes font chauffer de l'eau, y mêlent du savon, ou de l'argile appelée *r'âsoūl*, et se débarrassent la tête de toute malpropreté. Elles peignent ensuite leur chevelure, l'enduisent d'huile, puis, divisant leurs

cheveux en deux tresses, elles les nattent et les serrent dans un cordon rouge sous lequel ils disparaissent.

Les femmes se mettent du *ḥenna* aux mains, aux pieds. Elles s'enduisent les paupières de collyre et se frottent les dents avec de l'écorce de noyer, pour leur donner une légère teinte orangée. Elles donnent de l'éclat à leur visage en écrasant, sur leurs joues, des baies de *bimîmoun*. Elles prennent aussi des amandes amères ; après les avoir mâchées et réduits en pâte, elles s'en enduisent le visage pour se blanchir le teint. Elles placent aussi du *koḥeul* sur leurs sourcils. En été, elles préparent du ḥenna et s'en appliquent sur le front, les joues et le cou pour trouver de la fraîcheur.

Quand les petites filles, en faisant paître les troupeaux, découvrent dans quelque coquille d'escargot du miel d'abeille sauvage » elles le mêlent à de la salive et se font, avec ce miel, une trace, couleur de safran, partant du front et allant jusqu'au milieu du nez (1).

Les bergers prennent des baies de genêt, les mâchent et s'en teignent les sourcils qui deviennent noirs; ils se font aussi, avec cette teinture, des points noirs sur le visage.

Quand un enfant nouveau-né atteint l'âge d'un mois, ou quinze jours seulement, on apporte de la forêt de l'argile, appelée *foûq elḥenna* (2). On la broie et on en saupoudre le ventre de l'enfant, et aussi ses mains, ses pieds, son dos, sa tête, afin que ses chairs se fortifient.

1. Cf. : « Lorsqu'elles veulent se parer, les Ksouriennes de Figuig se peignent avec du safran une raie jaune qui part du bas du front et qui va jusqu'au bout du nez. » Edmond Doutté, *Figuig, Notes et impressions*, page 192.

2. Cette argile blanchâtre se trouve intercalée dans certains bancs calcaires. Quand on la pétrit avec de la salive, elle prend la teinte orangée du *ḥenna*. A Tlemcen on l'appelle حنّة الحجر, on la recueille à Lalla Setti, elle est employée contre les brûlures.

Dans notre région, on a l'habitude de se tatouer (1). Il y a, au Kef, deux femmes qui savent faire des tatouages : l'une emploie un couteau, l'autre une aiguille. Après la scarification, elles lavent tout d'abord avec de l'eau pour enlever le sang; puis elles appliquent, sur les petites plaies, de la suie prise sous les marmites. Avec un linge elles enlèvent le noir de fumée en excès, puis, elles enduisent de ḥenna les points tatoués.

Le lendemain ou le surlendemain, ces femmes badigeonnent le tatouage avec du *koḥeul* et un peu d'huile. Enfin, cinq ou six jours après, elles y appliquent le suc d'une herbe appelée *bou qnîna* (morelle noire).

Les hommes se tatouent moins que les femmes. Ils portent leurs tatouages sur le dos de la main et quelquefois sur les articulations des doigts ou bien sur le nez ou les tempes, ou encore au menton. Sur le nez, le tatouage est un simple point, fait un peu en dessous du coin de l'œil droit. Sur le dos de la main, on dessine un croissant, une petite croix, ou bien l'on trace une figure carrée avec des lignes parallèles, comme les dents d'un peigne. Au menton, on trace une ligne droite (que l'on agrémente d'autres dirigées comme des arêtes de poisson). On fait aussi à chaque tempe un simple trait.

Les femmes portent des tatouages au front, aux joues, sur le nez, au menton, à la poitrine, à la main, à l'avant-bras et au bras, au genou, au mollet et aux chevilles. Ce sont au nez et aux joues de simples points; de petites croix au milieu du dos de la main et autour des genoux; on figure la lune sur le dos de la main ou sur le bras. Une ligne orne le front, l'avant-bras; au menton, on en trace parfois deux ou trois et sur la poitrine trois ou quatre. Le tatouage de forme carrée se fait sur le bras.

1. Cf. Edmond Doutté, *Figuig*, p. 191.

Quand une personne a mal aux yeux elle se fait tatouer aux tempes; si les genoux la font souffrir, elle les fait également tatouer.

XXXI (1)

Ūrâr ĕntâšūrθ.

Néttūrār θâšūrθ δi-rémḍān δerrébiεā δinnâịer δeleaíd amĕqqrān. Tûrāren sγérīịịn εaužént séġ-zellāf; tšûrt, téggent selkettān ĕddérsa; tâδnen lkéttān ĕlkúll séddersa.

δi-dšér-ĕnnāγ, úllīš δis lûsāε itšûrθ am-ịịsūnen, úllīš amšân δmîriu, iṭârāḥ; míddĕn íqqāsen āδ-ūrārén, tmírụān εâšra nāγ-εâšrịn díṣṣfaḥ δi-ṭṭérf nédšer. Írgāzen tbéṭṭān θnâịen ụú itṣáḥ ġụú, ídžen γer-néž, δīδžén γer-ụâdda; ámzụar ịínịn itṣáḥ ġmézụar ịínịn δímdūkāl-ĕnnes tâzdenn-âs ḫúzĕlmāḍ téggen ídž-ĕṣṣéf. Ámzụar ịínịn, iṭéṭṭéf tāšûrθ, íqqār-ās : « Mátta ḫséδ ážĕnna nāγ-θámmūrθ ». — Íqqār-ās ĕnnīnéḍ : « Ḫséγ θámmūrθ » ; δnéttān isrūsât δí-θmūrθ; míllä íqqār-ās : úġ-ženna, itéršīt úġ-ženna; δnéhnịn tšâθent tqébsent sγériịịn, kúll-ídžen ĕzzīsén íqqās at-íssīfīl ilžihĕθ ĕnnínéḍ. Si-tšâθen tāšûrθ, ttrôḥa nettât ddzâḥka ākí temmûrθ seġ-ịínịn āl-ịínịn. Néhnịn dfârent tšâθent míḫ qédden mérrā tsâθent, mérrā tḫéṭṭānt, tāεáddmen lbāεâδ-nsen; mérrā tûfīl-āsen, tménγān; ḫụáịūδi ūr-iṭṭāg lqâịeδ āhen-iédž āδ-ūrārén tâšūrθ. Ịínịn itšâθen θāšûrθ, táudent γer-ĕṣṣéf iĕnnīnéḍ āl-īdž-ụumšān, qārĕnn-âs lmûreδ, tγélben ḫsén. Tγîmān sγūiūn ḫsén, qâren : « Qā-néggu δisén áγịúl ».

1. Dicté par Si Ḥamza ould Ben Nâṣer, du Kef.

Ṣâmẹr-ĕllīl.

Tâz-den ɛâšra nĕlụâγeš dbĕṭṭān ḫâmsa ɗ*i-lžîhe*θ*, ḫâmsa* ɗ*i-lžîhe*θ*; kull-îdžen ĕzzīsén γ'res lîsĕm : šékkīten bú-nfāḫ,* ɗ*šékkīten* θ*âlefsa,* ɗ*šékkīten úššen,* ɗ*šékk ịẹ́nsi,* ɗ*šékk ṣāḍ nífūnāsen,* ɗ*šékkīten áγīlās* ɗ*šékkīten âirā*ɗ*,* ɗ*šékk lğăɛât ĕlmáḥṣar* ɗ*šékk iγzér ɛábbu* ɗ*šékk áqĕbqūb. Téggen áqššūḍ; ịịn iγélben tânịen ḫ*θ*īụâunsen téqqnĕn-āsen* θ*ẹ́ṭṭāụin sifâssennsen mizzí ūzzâṛĕnneš Ittâsed īdžén seğ-ịínni ịûnịen ḫsén, íqqār : « Ṣâmẹr-ĕllīl ɛáğŭba mélḫīl, áṛụaḥ, â-bū nfáḫ, nĕqqĕbẹ́ḥ žâr ĕnṭẹ́ṭṭâụin ». Ittâsed ídžen ĕzzīsén γẹr-slâhụa zzâ*θ *iụénni ih-isâụụālen ítšā*θ *ịīs-ĕnnés* ɗ*i-*θ*íịịẹr*θ*; ídduğğụal γẹr-slâhụa ğúmšạn-nes.* ɗ*ụénnīnẹ́ḍ ídgössi fūs-ĕnnés siṭẹṭṭāụín ụumdûkĕl-ĕnnes; néttạn itṣāḥ, iqqâr : «* ɗ*éflạn »; míllä iɛâqĕl-ẹh, tháụụā*ɗ*en,* ɗ*néhnīn tânịen ḫ'sen;* ɗ*míllä ūr-iɛāqẹlẹ́š, trénnīn tūrārén âmmen.*

Qaidú-fâidû.

Tâzden árbăɛā nĕlụâγeš, náγ ḫámsa náγ sĕtta, tmîrụạn, néhnīn turâren stémnịa θ*iūqaị, tīšt-ĕzzīsént sémmạnt bbá. Ittâsed īdžén ítterreš bbâs úğ-ženna ídgössi tīš-tūqẹ*θ *si-*θ*mûr*θ *si-*θ*ịínni sébăɛā tīlīn zzâ*θ*es ităɛârāḍ íbbās úğ-ženna iṭẹ́ṭṭf-ẹh. Si-ísmedda, ítteg* θ*lâ*θ*a nteɛọrmā*θ*īn,* ɗ*ī-sént tnâịen tnâịen itterreš bbâs úğ-žĕnna, ídgössẹ-hent am-témzụura, íttegg-ẹhent ḫe*θ*näín teɛọrmā*θ*īn,* ɗ*isent tlā*θ*á* θ*lâ*θ*á ítterni íttegg-ẹhent ḫe*θ*näín teɛọrmā*θ*īn tīšt dis* θ*nâịen, tīšt dīs érbăɛā; íttegg sebăɛâ ğfûs-ĕnnes, ittérreš-ẹhent úğ-žennа itaɛârāḍ-āsen stīụá nûfūs ittérreš ẹhent stīụá nûfūs, iṭẹ́ṭṭẹf-ẹhent*

sûfūs-ĕnnes úġ-ženna itḥésseb; míllä θlâθa, itféqqeδ sétta, míllä rbăεâ itféqqeδ θémnia. Itšūš θiūqâi iumdûkĕl-ĕnnes ittūrär. Îdžen míllä iḥûf-äs bbâs náγ míllä ūr-iisīš θiûqāi-ẹnni zzäθés, ūr-ittūräreš itšūš tiûqāi-ẹnni iụénni tīlịn ḫel-žihet táfūsīt.

Ăεábbāz ĕnnṣâra.

Árbăεä-lụâγeš téssūn ižéllāb-ĕnsen δi-θémmūrθ. Téggen áq-ššūḍ, tâzden θnāiẹ́n ĕzzîsen, tụárräken, srûsạn izélläf-ĕnsen. Tâzden θnāiẹ́n ĕnnînẹ̀d, îdžen ittäsed γérsen sịn, δīdžén ittäsed šá; tγîmạn, idžĕn ḫūfūsí īdžén ḫúzẹ̀lmāḍ Itγîma īdžén ḫθîụa nụenni ittīlịn ilžihĕt táfūsīt, itézzẹ̀l ḫθîụa nụénnī-nẹ̀d, itteg azéllīf-ĕnnes žâr nidárren ụenni qā-ibed-den. Idgóss-ẹh súġ-ụáḥzām Si-idgóss-ẹh itnéqlāb tγîmạn néhnịn θnāiẹ́n ḫθîụa nụenni ibbéršen. Itụárräk sélžĕheδ, idgóssi ūmâs ittäsed ibedd δụénni iisịn amdûkĕl-ĕnnes itnéq-lāb itéṭṭef ūmâs súġ-ụáḥzām iṭézzẹ̀l; trénnịn âmmu äsí-taḥlen. Míllä ḫdạn iiẹnni δi-θĕmmûrθ tnékkären fissâε, má-ḥeδ äδ ūrärén néhnịn.

Ūrâr ĕnnînẹ̀d.

Tâzden árbăεä nĕlụâγeš náγ-ḫámsa náγ-sĕtta. Téggen áqššūḍ; δụénni iḫsĕrén, ittäsed ġụámmās ĕnsen; ittīnez äsittaụẹ̀d θammûrθ suḫénfūr-ĕnnes. Téggen ifássen-nsen ụú δeniị-ụû; dgóssịn-hen úġ-žĕnna tléṭḫen-hen. Iqqār : « Ăin δfûs néflạn ». — Míllä iεâqel ârba fūs-élli hθîụa-nnes, itnekkär, ittäsed ụénni itụεâqlen; itteg ḥennâs, issāγa θîụa-nnes. Ârba-inni, míllä ūr-iεâqẹ̀leš ụénni illạn fûs-ĕnnes

ḫθîua-nnés, itɣîma âmmu, ifâssen tlĕṭḫen ḫés sélžĕheδ āsí ităεâqel.

Jâž ĕl-εâmịa.

Téqqnen θẹ́ṭṭâụin itíš terbāt náɣ iîdž-ụérba. Tɣîmạn tšâθen-dīs. Ărba-inní itfâfa mâḫeδ ăiṭṭêf îdžen seġ-ĕmdûkăl-ĕnnes. Míllă íṭṭêf īdžén, íqqār : « Ăin δéflạn »; míllă iεâqlẹh tékksen ḫθẹ́ṭṭâụin-nes; míllă ūh-iεâqẹleš trénnịn ġūrâr-ĕnni.

Ḥĕžra dâret.

Sí-qqāsen lụâɣeš ăδ-ûrăren, téggen ĕddâreθ téggen áqššūḍ, ụénni iḫsĕrén íttāsed ġụámmās-ĕnsen. Tīš tūqẹ̄θ sịûrạnt suġ-fûs ɣér-ūfus sụâddi ižéllăben. Ụénni ġụammâs, itmîịez mīɣér-qait. Míllă ízṛẹt ɣer-ịīdžén, ittéks-ăst, itšūtš-it íṣṣĕlṭạn; δụérba-inni mîmi íttekkes tâūqệθ, íttāsed ġụámmās. Si-dgómmāḍ tâûqẹθ sébăεă lḫĕṭrāθ ĕġ-fūs ĕnṣĕlṭạn tɣimạn trékklen dîs εăla ḫăṭér ūízṛûš. Ụénni ġụámmās itrúġġᵘal idgómmāḍ ḫsén, žăr-néθnāịen. Ụénni íttīlịn ḫelžihet tafūsiθ íttāsed ġụámmās.

Ăεāmûδ ĕddûḫḫᵘạn.

Īdž-ụúrgāz itɣîma íṭĕṭṭĕf azĕllif nịīdžén ĕzzîsen, néttạn zzâθ iúrgăz-ĕnni ítttīnez; δīdž-ĕnnīnẹ̄ḍ, íttāsed zzéfres, itīnéz ūlá-nettạn; δịínnīnẹ̄ḍ, tnéqqāzen ḫ' sen. Ūn-tâδrenneš âsi tféqqδen εâšrīn. Míllă δísen îdžen ịerḫá, íthûfa, béssīf ḫés ăδ-issīɣ θīụa-nnes, nettạn δ-imdûkăl-ĕnnes.

Msémsebḅṻt.

Idž u̧érba íttīnez, ítteg ifássĕn-nen ů́ġ-ḫélḫāl-ĕnnes, tγí-mạn tnéqqāzen ḫés iḍárṛen-nsen qérnen; ítteg éġ-fūð tnéq-qāzen, ítteg ðí-lžemāε u̧énni ¯uitqéddāneš ḁ̄ịīmẹ́d, ittég ḥén-nās.

Traduction

Jeux, Serments, Gestes, etc.

Nous jouons à la balle pendant le mois de Ramḍân et au printemps pour l'*Ennâyer* et l'ʿ*Aïd el-Kebîr*. La balle est faite avec des chiffons que recouvre complètement une tresse d'alfa. On frappe la balle avec des bâtons recourbés à l'extrémité.

Dans notre village du Kef, nous n'avons pas, comme chez les Arabes, des endroits unis et spacieux. Les gens qui veulent faire une partie se réunissent, dix ou vingt seulement, sur la petite place du village, sur le *sfaḥ*. Ils se divisent en deux camps se faisant face, l'un en haut, l'autre en bas. Le premier joueur de l'un des camps est placé en face du premier joueur de l'autre et leurs camarades sont alignés sur un rang à leur gauche. L'un d'eux, saisissant la balle, demande à son adversaire : « Comment la lancerai-je, en l'air ou par terre? » Selon la réponse qui lui est faite, il jette la balle sur le sol ou bien la lance en l'air; aussitôt les deux joueurs la frappent, chacun essayant de l'envoyer dans le camp de l'autre. La balle, une fois lancée, roule d'un camp dans l'autre; les joueurs la suivent et la frappent de toutes leurs forces, la manquent parfois et blessent leurs camarades. Parfois aussi

les joueurs se mettent en colère et se frappent à coups de bâtons. Aussi le qaïd défend de jouer à la balle (1). Le camp vainqueur est celui qui parvient à lancer la balle dans le camp adverse jusqu'à un but appelé *moûred'*. A ce moment, les gagnants poussent des cris de joie, en disant qu'ils ont « mis l'âne » chez leurs adversaires (2).

Ṣâmer-ellîl.

Une dizaine d'enfants se réunissent et se partagent en deux camps égaux. Chacun d'eux a son nom, on les appelle : serpent, vipère, chacal, hérisson, lézard vert, panthère, lion, la colline de *Maḥṣar*; la rivière de *'Abbou*, *Aqebqoûb*. On tire au sort. Ceux qui ont été favorisés montent sur le dos des autres et chacun d'eux place la main sur les yeux de sa monture pour l'empêcher d'y voir. Puis, l'un des cavaliers dit : « *Sâmer lîl*, *'agŭba melkhîl*, viens, serpent ! frappe-le entre les yeux. » L'un des cavaliers descend, vient sans bruit devant le camarade qui l'a appelé, puis frappe d'un coup de point le front de sa monture. Il regagne lestement et sans bruit la place qu'il occupait. Alors le premier cavalier retire ses mains placées sur les yeux de son camarade ; celui-ci regarde et nomme l'un des cavaliers, s'il donne le nom de celui qui l'a frappé, les cavaliers descendent et servent de montures aux autres. Sinon, la partie continue comme auparavant.

1. Mais, disent les Beni-Snoûs, ce jeu est si entraînant, que l'on se trouve malgré soi engagé dans une partie. D'ailleurs, il ne sort des blessures gagnées que du mauvais sang. On dit aussi que le pays où l'on ne joue ni à la *koura*, ni à la *ḥoûria* (pour le *Mouloûd*) ne tarde pas à devenir désert.

2. E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 318-326 et G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 251.

Qaïdou-faïdou.

Quatre, cinq, six enfants se réunissent; ils jouent avec huit petites pierres dont l'une d'elles s'appelle *bbâ* « père ». L'un des joueurs lance cette pierre en l'air et la rattrape au vol après avoir lestement ramassé l'un des six autres cailloux rangés devant lui. Successivement, il les ramasse ainsi tous. Alors il fait trois tas de deux cailloux chacun, et lançant en l'air le « père » il le reçoit dans sa main, après avoir ramassé l'un des petits tas de cailloux. Ensuite, il groupe les pierres par trois, puis en fait deux tas, l'un de quatre, l'autre de deux. Enfin, saisissant les sept cailloux, il les lance, en reçoit le plus possible sur le dos de sa main, les lance de nouveau et aggrippe au passage tout ce qu'il peut. Il compte les cailloux qu'il a dans la main, double le nombre trouvé; le résultat donne le nombre de points qu'il a gagnés. Il passe alors les sept pierres au voisin qui joue à son tour. Si un joueur manque le « père » qui retombe ou n'a pu ramasser les cailloux qui sont devant lui, il cesse de jouer et donne les petites pierres à son voisin de droite.

Autre jeu.

Quatre enfants étendent leurs *jellâbas* sur le sol. Sur ce tapis, deux d'entre eux, désignés par le sort, se mettent à genoux, courbent le dos et baissent la tête. Les deux enfants qui restent se placent auprès d'eux debout, l'un à droite, l'autre à gauche. L'un d'eux (celui de gauche par exemple), s'assied sur le dos de l'enfant courbé près de lui et se renverse sur l'autre de façon à ce que sa tête arrive juste entre les jambes de son camarade de droite resté

debout. Celui-ci le saisit par la ceinture, l'enlève, et faisant volte-face, se laisse retomber avec son fardeau sur le dos des autres camarades. En se renversant avec force, il entraîne le joueur de gauche qui se retrouve debout à sa première place. A son tour celui-ci se retourne et, tenant son camarade par la ceinture, il se renverse ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient fatigués. S'ils commettent quelque maladresse, vite les deux autres se relèvent pour jouer à leur tour.

Autre jeu.

Quatre, cinq, six enfants se groupent autour d'un de leurs camarades, désigné par le sort, et qui se tient à genoux, la tête touchant le sol. Sur son dos, l'un des joueurs applique la main et toutes les mains viennent s'empiler sur la première. Alors toutes se soulèvent à la fois et retombent ensemble lourdement sur le dos du patient. Celui-ci nomme l'un des joueurs. S'il devine le nom de l'enfant dont la main le touche, il est libre et le camarade nommé vient tendre son dos; sinon les mains se relèvent pour retomber plus lourdes encore jusqu'à ce que le malheureux ait deviné.

La poule aveugle.

On bande les yeux à une petite fille ou à un petit garçon, puis on lui donne des coups. L'enfant cherche à tâtons à attraper ses camarades ; s'il en saisit un, il doit en deviner le nom, alors le bandeau lui est enlevé; sinon ses camarades continuent à s'amuser à ses dépens.

La pierre a tourné.

Les enfants se mettent en rond; l'un d'eux que le sort désigne, se place au centre. Une pierre, passant de main en main sous les *jellâbas* fait le tour du rond. Le jeune garçon resté au milieu du cercle guette la pierre au passage; s'il parvient à s'en saisir, il la remet au *sultan* et le camarade des mains duquel il l'a prise, se met à sa place. Mais si la pierre a pu passer sept fois dans les mains du sultan sans être saisie, les joueurs se mettent à lancer des ruades du côté de leur camarade peu clairvoyant. Le malheureux franchit le cercle, passant entre deux joueurs; celui qui, à ce moment, se trouve à sa droite doit venir prendre sa place.

La colonne de fumée.

Un homme maintient la tête de l'un des joueurs qui se tient devant lui le dos courbé, un autre joueur se place derrière le premier en baissant également le dos. Les autres sautent sur eux. Ils ne descendent qu'après avoir compté jusqu'à vingt. Si un cavalier maladroit tombe de sa monture il doit tendre le dos à sa place, et aussi tous ses camarades.

Saut à pieds joints.

Les joueurs sautent à pieds joints par dessus un de leurs camarades qui se tient le dos courbé en plaçant ses mains d'abord aux chevilles, puis sur les genoux, puis en croisant les bras. Celui qui ne parvient pas à sauter prend la place de son camarade (1).

1. G. Delphin, *Textes*, p. 263.

XXXII

θížilla.

Džállạn at-Snûs ssīdí ɛáffạn, džállạn ssīdí Mọ́ḥạnd, džállạn s-Mūlá ɛábd ĕq-qâdĕr ðsīdí Iáḥia.

Džállạn sṷûbrīð, qâren : « Ů-ḥáqq ábrīð-iŭ ĕlli ikkīn ĕlɛārīf, ð-éššrīf ».

Džállạn sṭémzẹn, sịirðen, stéfsūθ séddrā, sélḥọms síḇāṷen, sélɛādes, džállạn sṷâren, selfārīna, súɣṛûm, súbelbŭl, džállạn sṷísum, stâmemθ, sézzīt, séddhen, qâren : « Ů-ḥáqq lḫẹriŭ ».

Džállạn ǵŭɣẹ, qâren : « Ů-ḥáqq lĕbịâḍ-iŭ ». — Džállạn ǵṷâmạn, qâren : « Ů-ḥáqq âmạniŭ šdīsen sīrðéɣ ämúmĕtti ». — Džállạn di-lqáhṷeθ, qâren : « Ů-ḥáqq šâdĕlịa iŭði mát iŭdéɣ.

Džállạn diḍḍûfθ, qâren : « Ů-ḥáqq sétreθ-iŭ ». — Džállạn ði-tfúịθ, qâren : « Ů-ḥáqq θẹṭ ĕntfúịθ äð-ịá dzéderɣél; džállạn di-dzíri, qâren : « Ů-ḥáqq táziri-ịīn äð-ịá dzéderɣél äm-Didŭḥ áðerɣāl ».

Džállạn di-tméssi, qâren : « Ů-ḥáqq ĕnnûr-ịīn šðis ĕrɣéɣ äm-férṭĕṭṭŭ ».

Džállạn di-lžâmāɛ, qâren : « Ů-ḥáqq bít-Allah iŭði ». — Džállạn di-lqébleθ qâren : « Ů-ḥáqq lqébleθ-iŭði mízzi aqĕlānéɣ ðímselmen, lā-bĕṣṣáḥ ». Džállạn ššefaɛâθ ĕnnĕbi qâren ịīdž ṷérba : « Ů-ḥáqq šefaɛâθ ẹnnĕbi, lûkṷạn ma-šúịịa séḥḥaɣ si-bbāh áḫḫāh äɛâššéɣ ».

Džállạn sîfĕf, qâren : « Ů-ḥáqq ifĕf-ịīn llí sémnaɛạ̄n lṷâɣeš ».

TRADUCTION.

Serments.

Les Beni Snoûs jurent par Sîdi 'Affân, par Sîdi Moḥand, par Moula 'Abd el-Qâder, par Sîdi Yaḥia.

Ils jurent aussi par le chemin en disant : Je jure par cette voie qu'ont suivie le saint et le chérif! »

On jure aussi par l'orge, par le blé, par le millet, par le maïs, par les pois chiches, par les fèves, par les lentilles; on jure par la semoule et la farine; par le pain et le couscous; par la viande, le miel, l'huile, le beurre, en disant ; « Je jure par ce produit! »

On jure par le lait en s'écriant : « Par cette chose blanche! » ou bien par l'eau : « Par cette eau dont je me laverai comme un mort! » ou par le café : « Je jure par cette *châdeliya*, je n'ai pas emporté telle chose! »

On prononce également un serment sur la laine : « Je jure par ce vêtement! »

On prend à témoin le soleil ou la lune en disant : « Je jure par le soleil, qui m'aveuglerait! » ou bien : « Je jure par cette lune qui me rendrait aveugle comme Didouḥ l'aveugle! » ; de même pour le feu : « Je jure par cette lumière à laquelle je me brûlerai comme un papillon! »

On jure aussi par la mosquée : « Par cette maison de Dieu! » ou par la *qibla* : « Par cette qibla, grâce à laquelle, chose certaine, nous voilà musulmans! » ou bien par l'intercession du Prophète. On dit à un enfant : « Je le jure par l'intercession du Prophète! si je n'avais honte en présence de ton père, je te donnerais des coups! »

On jure enfin par le sein des femmes en disant : « Par ce sein qui sauve les enfants...! »

XXXIII

Sí-tmenɣạn īdž-ĕθnâịẹn ĕmiddĕn, íttīli ụénni idžallá ġụénnīnẹ̄d, di-θmârθ-ĕnnes; íṭcṭṭĕf θmârθ-ĕnnes, íqqār-ās : « Âqait dẹh ». — Ídžalla ŏís, θâĭna sûfūs-ĕnnes.

Sí-tmenɣạn īdž-ĕθnâịẹn ĕmiddĕn, ítnĕkkār ídžen ĕzzīsén, íqqār iụénnīnẹ̄d : « Tfû ḫụûŏem-ĕnni llí ūr-itĕsḥạ̄neš ». — Issûfūs-ās ḫụûŏem-ĕnnes stíuffa.

Sí-ttíli īdž-ụúrgāz ităεáịịăb ḫụennīnẹ̄d, ítɣīma ísĕkkār ŏi-šnâịẹf-ĕnnes, náɣ ítɣīma itqẹ̄ẓẓ simi-nnes.

Sí-ttīlīɣ džẹ̄ûqqaɣ, nétš didžen téggĕɣ-āsen iụénnīnẹ̄d, téggĕɣ ílĕs-īnu žâr ĕntíɣmās-ịnu; ŏụénni llí âki-náɣ, itfehém mattá qā-qârĕɣ : « Sûsem, qā-džẹ̄ûqqaɣ âkīs ».

Nétšīten, sâd-zṛĕɣ ídžen ịúsed āš-iḫụén, ăŏ-âzdĕɣ nétš āŏ-íh-īnaɣ : « Éhŏa iâggen-ĕnnāh ». — Téggĕɣ fûs-īnu ŏi-θẹ̄t-īnu, tféttel qĕbbụāla; ŏšĕkk, ssĕnéŏ mátta qā-qârẹ̄ɣ-āh:

Sí-tṛọḥaɣ ɣer-ịídžen ḫθišt sâlheθ ūtĕttáudĕɣeš, sí-tădfĕɣ iuḫḫâm, ŏnéhnịn tɣîmạn tăεânạn, téggĕɣ fûs-īnu ŏi-téɣmest-īnu, téggĕɣ am-ụénni itĕkkés tīšt-téɣmest sịími-nnes. Ttílịn ĕssnén ūr-iụīŏĕɣeš.

Si-íttāsed īdž-ụúrgāz tilīɣ šérrhăḫ, tséḥḥaɣ ŏí-lzīheθ, āsi dgômmāḍ.

Īdž-ụúrgāz íqqār-iịi : « Flạn qā-ịúsed âš-ịūụeθ » ; téggĕɣ-ās nétš stɣérdịn-īnu, dgôssīḫent, srûsāḫent, qā-ssĕnéḫ ūh-túggūŏ-ĕɣeš.

Sí-ttīlịn míddĕn ĕssâụālen ítnĕkkār ídzén, ítteġ ḍāḍ-ĕnnés ḫténzerθ-ĕnnes, mâheŏ āhén íssūsem.

Sí-ttīli īdž-ụúrgāz íttăzd-ās léḫbār sláḥzen, lmāθtl, ŏúmās ímmūθ, ítšāθ ŏi-θịịerθ-ĕnnes sûfūs-ĕnnes.

Sí-tṛǫḥān irgāzen iúmḍāl, mâḥèδ ǎδ-médḷen īdžén, téggen ifâssen-nsen zéffer-sen âki-ubrīδ.

Írgāzen tsénnạn tséffgen δi-lkéf nûfūs-ĕnsen sí-ttīḷn térŝeq-āsen, sí-ttīḷn ǵûrārĕn.

Rkîzet ĕlhẹ́md, ittĕgg-īt bnāδém sittīli izgör, tsénnạn tégent sí-ttīḷnt zegrént náγ si-tméttaŝ ḥéd si-úḫḫāmm-ĕnsent.

Tísĕnnạn, si-sḷẹ̄leụent, tŝâlạnt sûfūs-ĕnsent zzâθ-īminsent, mâḥèδ ǎδ-izịạn ĕllḥég-ĕnsent, mâḥèδ âδ-slen middĕn sí-lbǎεāδ.

Îrbạn imẓẓịạnen, sí-ttīḷn tûrāren, ittili ụénni taεaṣrén dí-θenzerθ; millä iffēγ-ĕzzīs âren dämĕllâl, qâren : « Qā-sékk krîm ». δmíllä ûzzīs iffīγeŝ ârĕn ịénni ämĕllâl, qâren : « Mâŝi ŝékhīten krîm ».

TRADUCTION

Gestes.

Lorsque deux hommes ont une discussion, il arrive que l'un deux menace l'autre en se prenant la barbe avec la main et en disant : « La voilà en toi ! ». On menace aussi avec la main seulement.

Dans la dispute, il arrive que l'un se lève et dit à l'autre : « Honte à ce visage imprudent ! » et il lui envoie un crachat.

Quand un individu se querelle avec un autre, il retrousse ses lèvres (en signe de mépris) ou bien, avec sa bouche, il imite le bruit d'un pet.

Lorsque je plaisante avec quelqu'un, j'en avertis les personnes présentes en leur montrant ma langue pincée entre mes dents, c'est comme si je leur disais : « Taisez-vous ! je ne fais que plaisanter. »

Si je m'aperçois qu'un individu essaie de te dérober

quelque chose, je viens te trouver pour te dire : « Prends garde à ton bien ». Pour cela, je place un doigt sous mon œil que je tiens grand ouvert; et tu comprends ainsi de quoi il s'agit.

Si je vais demander quelque chose à quelqu'un et si je n'ai rien obtenu, lorsque j'arrive à la maison, où l'on m'attend, je place mes doigts dans ma bouche et je feins de m'enlever une dent. On comprend ainsi que je ne rapporte rien.

Lorsque vient à passer quelqu'un que je déteste, je regarde d'un autre côté jusqu'à ce qu'il se soit éloigné.

Si quelqu'un me dit : « Un tel vient pour te frapper », je hausse et j'abaisse les épaules, lui faisant ainsi savoir que je ne crains pas mon adversaire.

Si des gens parlent, pour leur imposer silence, l'un d'eux place un doigt sur son nez.

Quand on annonce à quelqu'un une mauvaise nouvelle, par exemple la mort de son frère, il se frappe le front avec la main.

Quand les hommes conduisent un mort au cimetière, ils placent leurs mains derrière leur dos.

Les hommes et les femmes frappent leurs mains l'une contre l'autre en signe de joie, quand ils sont en fête.

Lorsqu'un homme est triste, il appuie sa tête sur sa main, les femmes font de même quand elles ont du chagrin, quand un membre de leur famille est mort.

Quand les femmes poussent leurs cris de joie, elles font passer la main devant leur bouche afin que le son de leur voix soit plus agréable et s'entende de plus loin.

Parfois, en jouant, les enfants se serrent le nez. Si, du nez de l'un d'eux, sort une sorte de farine blanche, les autres lui disent : « Tu es généreux ! » S'il n'en sort rien, ils disent : « Tu n'es qu'un avare ! »

(Pour se moquer de quelqu'un, on lui dit) : « Oui! oui! la férule! » ou bien : « Eh oui! des excréments! » ou bien « Oui! du fumier! » (1).

(On insulte quelqu'un en lui disant :) « Qu'Il brûle ta religion! Qu'Il maudisse tes parents! Qu'Il maudisse ta souche! Dieu maudisse ta mère; ton grand'père, ta généalogie! » (2).

XXXIV

θánfûst llåḥlāf (3).

ðí-zzmạn, lkâf llä-zedγén ġát-Snūs ðlaḥlâf llä-zedγén ðîlkāf; âl-īdž us ġġuds éggīn lkâf ði-át-Snūs, ĕggịn lḥdṛūð. At-Snûs γelbén-lkāf; ûzden lkâf, rûlen dá iθmûrθ-låhlāf; ébnạn iḥámmen-nsen zzâθ-sen qîmen tâimen si-tīšṭ-ṭẹṭ lā-lkâf ųalâ-laḥlāf. Itṣâbbèḥ īdž-ŭεanqūr γer-θẹṭ-ẹnni; iqqārās: « Ésbĕq, ịâ-θkāfīθ zzāθ-iθláḥlāfīθ ». Ttâsed θkāfiθ, tsébbĕq θäláḥlāfīθ ĕttâịẹm. Tγīmạnt tmĕnγạnt âsi-ḥlạn; rûlen middén ġġẹd, ṛọḥén-ilγèrb.

Traduction.

Légende des *Aḥlâfs.*

Autrefois, les gens du Kef habitaient chez les Beni Snoûs (près du Khemîs), tandis que, sur l'emplacement du

1. *lâ-ųäh, lẹklėḥ* (férule); *lâ-ųäh, iεḍn* (excréments); *lâ ųäh, lĕbεụṛ* (fumier de chèvre, fumier humain); *lâ-ųäh, εamûð* (colonne, verge); *lâ-ųäh, äkerbûb* (gland); *lâ-ųäh θibĕlbāḷṭn* (testicules).

2. *Iéḥrèq ĕdínek — Jíneūl mélltek — Jíneāl žddértek — Jíneāl ḥénnak* ou *žéddek* ou *ssâžūra ntâεuk.*

3. Dicté par Moḥammed ould Belqâṣem, du Ḳef.

Kef, étaient établis les *Aḥlâfs*. Une certaine année, les gens du Kef et les Beni Snoûs se battirent à coup de fusil. Les Beni Snoûs (du Khemîs) vainquirent leurs adversaires et ceux-ci s'enfuirent jusqu'au pays des Aḥlâfs. Ils bâtirent des maisons en face de celles des Aḥlâfs et allèrent s'approvisionner d'eau à une source qui n'était ni aux uns ni autres. Or, chaque jour un vieillard venait de grand matin près de cette source, et là se mettait à dire : « Eh! femme du Kef, devance la femme des Aḥlâfs! » Une femme du Kef venait et, devançant la femme aḥlâf, puisait de l'eau la première. Les femmes se mirent à se battre et les Aḥlafs dûrent quitter le pays. Ils s'enfuirent au Maroc pendant la nuit.

XXXV

θanfûst nĕBʿni-Ḥbīb (1).

δi-zzmạn, llä-zédγėn Bni-Ḥbib δi-Tḥámmāmịn ĕδ-Ṷésqīf δ-Áḥrira δ-Mzáuṛů dzắεiθra, δịẹrzi táiṛfθa δel-Máḥṣar táint. Tíḥammāmịn disen túddrịn tsérfịn; δṷesqif ūfạn dis lmáddėθ; δéḥrīra ūfạn-dîs lmáddėθ δélžâmäε; δélmzauṛů, ūfạn-dîs lmáddėθ ĕttmédḷịn, δelžâmaε dzắεiθra ūfạn-dîs lmáddėθ; δél-maḥṣar ūfạn dis lmáddėθ ĕtsérfịn; δịẹrzi, ūfạn dis ĕlḥûš ĕtsérfịn δṷûrθu-nĕzzmạn; tắirfθa δís ifrạn mí-δi llä-zédγėn Bʿni-Ḥbīb, δṷûrθān-nsen δelmésrūqa n-Bʿni-Ḥbīb.

θína-ịịi ṇáṇṇa; δí-zzmạn, ịûsed ṷérgäz sí-lγėrb ịûsed si-Bʿni-Ḥbīb, iqqim iqqâr-äsen : « Aịịú δezzîtūn-īnu, aịịú δ-ezzîtūn nûma; aịịú δ-ezzitūn nḫṷâli ». Ĕṭṭfent sáuḍėnt ịịîfri, γérsent éggịnt δi-θγātšá, īrịnt dí-θäla.

1. Dicté par Moḥammed ould Belqâsem, du Kef.

ƀí-zzmān éllan Bni-Ḥbîb ĕqụān; īdž-ụúrgāz ƀ-aussár ūittéffγeš seġ-úḫhām, ịīnās i-mémmis : « Miƀi-šlīƀ turâreƀ θáššūrθ ». Íinās : « Turārέγ ĕmịá γêr lεâụèr ƀmịá γêr εámèr blá-midden iénnīnēḍ ». Iīna-iās : « ƀrûs â-memmi θāmûrθ θéḫlā ». Rūlén-ġġẹḍ.

ƀízzmān íllā ssûq ƀí-Taint tâzden tsúụqqĕn dis Bni-Ḥbîb iûsāε; âl-īdž-ụāss, ĕkkren imĕnγân-dis ƀîdž uḥárrag illá itḥédda ƀi Blâl íslu ilhézz iggᵘūƀ iíruel.

ƀízzmān ĕbni-Ḥbîb mâmeš téggen ábĕlbūl ŭġ-ụenfíf íttāsed īdž-ụûžḍẹḍ íttet-āsen ábĕlbūl sŭġ-ụènfíf náγ itétt-āsen aγrûm sŭġ fạn si ṭẹ́ṭtfen ažḍẹḍ tγérsent ttâfent aεáddis-ĕnnes ír-θitšaụin; lqĕnniāh âl-īdž iiĕd rūlén-ilγèrb.

Traduction

Légende des *Beni Ḥbîb.*

Au temps passé, les *Beni Ḥbib* habitaient dans notre pays. Ils occupaient *Tiḥammamin*, *Asqîf*, *Aḥrira*, *Mzâuru*, *Za'iθra*, *Iierzi*, *Tairfta*, *Lmaḥṣer*, *Taint*. On trouve encore des maisons et des silos à *Tiḥammamîn*; des ruines à *Asqîf*; des maisons ruinées et une mosquée à *Aḥrira*; des ruines, des tombes et une mosquée à *Mzaouru*, des ruines à *Za'iθra*; des ruines et des silos à *Lmaḥṣèr*; un enclos, des silos et d'anciens jardins à *Iierzi* et enfin à *Tairfta* des grottes habitées autrefois par les Beni Ḥbîb; leurs jardins se trouvaient au lieu appelé *Mesrouqa nBni Ḥbîb.*

Ma grand'mère m'a raconté que, autrefois, un homme vint du Maroc où il demeurait avec les *Beni Ḥbib*. Il se mit à dire aux gens du Kef : « Voilà mes oliviers, voilà ceux de mon frère; ceux-ci sont à mon oncle ». Les Beni

Snoûs le prirent, l'emmenèrent jusqu'à une grotte où ils l'égorgèrent. Puis l'ayant placé dans un filet, ils le jetèrent dans un des bassins de la Tafna.

Autrefois, les Beni Ḥbîb étaient très nombreux. Un vieillard, qui ne pouvait plus sortir de la maison, dit à son fils un jour : « Avec combien de personnes as-tu passé la journée à jouer à la boule? » Le fils répondit : « J'ai joué avec cent personnes toutes borgnes et avec cent autres, toutes portant le nom de 'Amer et pas avec d'autres. — C'est peu, mon enfant, dit le vieillard, le pays se dépeuple. » Les Beni Ḥbîb s'enfuirent pendant la nuit.

Il y avait autrefois à *Taint* un marché fréquenté par les Beni Ḥbîb qui y venaient en grand nombre. Un jour une rixe éclata sur ce marché. Un troupeau qui paissait (à deux heures de là), sur le *Djebel Belal*, entendant le bruit de la dispute, prit peur et s'enfuit.

Dans les temps passés, quand les Beni Ḥbîb plaçaient du couscous dans l'*anfif*, des oiseaux venaient qui le mangeaient, qui dévoraient le pain dans l'ustensile où il cuisait, quand les gens attrapaient un de ces oiseaux et le tuaient ils ne trouvaient dans son ventre que des vers. A la fin, les Beni Ḥbîb fuirent au Maroc (1).

XXXVI

Ḫsîdi Mḥámmed Ssnûsi (2).

Sîdi Mḥámmed Ssnūsi immûθ ġât-Snūs; *medḷént dîni*; *ûzden si-Tlemsịn ġẹ́ḍ*; *γzịn ḫés*, *silĭẹnt si temḍẹ́ḷt*, *aụịnt i Tlémsịn*, *mäḥéδ lbắrăkeθ*; *ûθịn ḫés δîni*, *ûr-ūfạ̄neš*. *Ĕnnịn-*

1. Cf. Canal, *Mon. de l'arrond. de Tlemcen*, B. S. G. Oran, janv.-mars, 1890, p. 64.
2. Dicté du Kef, par Belqâçem ould Ṭâyeb.

āsen : « *H͡áunent iθbâb ĕn-Tlĕmsin* ». — *Rôḥĕn γrés át-Snūs, γzin ḥés, sīliént, âudent γersén, medlént dîni. Uzden iθbâb ĕnTlémsin, qlénn-ās ði-θémdĕlt-ĕnnes, ûr-ūfānes. Ĕnnîn-āsen* : « *Uiint át-Snūs; ûzden ḥsén ménγen; ibbeð γer īdžén ðĭ-lmnām, Ilnās* : « *Utmĕnγāmĕs, âqli ði-át-Snūs, âqli θāiná ðí-Tlemsin, ûtmĕnγāmes* ». — *Qlénn-ās ði-Tlemsin, ūfânt dini. Silqĕnni, qîmen qārĕnn-âs Sidi Mḥamméd Bûqĕbrin. Qâh ði-θmûrθ áθ-Ḥammu ði-Redžâl ĕl-Fáḥṣ, ðini imrābdén iûsäε.*

Traduction

Sidi Mḥammed Snoûsi (1).

Sidi Mḥammed Snoûsi mourut chez les Beni Snoûs (2) et c'est là qu'on l'enterra (3). Les gens de Tlemcen vinrent

1. Il s'agit du saint bien connu محمد بن يوسف بن عمر بن شعيب السنوسي. Au sujet de ce saint consulter : Cherbonneau, *Documents inédits sur Es-Snousi, son caractère, ses écrits*, in. *J. Asiat*, février 1854; Brosselard, in. *Revue afric.*, avril 1859, juillet 1861, septembre 1861; W. et G. Marçais, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, Paris, Fontemoing, 1903, p. 340 et surtout J. D. Luciani, *Petit traité de théologie musulmane*, Alger, Fontana, 1896, déjà publié et trad. en allemand par Wolff (El Senusi, *Begriffsentwicklung*, Leipzig, 1848, in-8) et le manuscrit d'El Melali, المواهب القدسية في المناقب السنوسية (Bib. d'Alger, n° 1706). — Voir aussi Ibn Meriem, *Bostân*, p. 132 du manuscrit de Si Ahmed Bel Bachir, professeur à la Medersa de Tlemcen, tr. Delpech, *Résumé du Bostân*, *Rev. afric.*, 1884, p. 156; G. Delphin, *La philosophie du cheikh Senoussi*, Paris, 1898, in-8; Lusiani, *A propos de la traduction de la Senoussia*, Alger, 1898, in-8; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. II, fasc. 2, Berlin, 1902, in-8, p. 250-252.

2. Le saint est originaire de la tribu des Beni Snoûs ainsi que le prouve un passage de l'œuvre d'El-Melâli (f° 11 de mon manuscrit) : و هو الشيخ الولي الصالح المبارك الزاهد العابد الاستاذ المحقق المقرى الخاشع المقدس ابو يعقوب يوسف بن عمر بن شعيب السنوسي نسبة الى القبيلة المعروفة بالمغرب من قبل ابيه .... الخ

3. Sur la mort de Es-Snoûsi cf. El 'Melâli (f° 294 de mon ms.).

une nuit, ouvrirent la tombe, en tirèrent le corps du saint et l'emportèrent à Tlemcen, pour bénéficier de la *baraka* (attachée au tombeau d'un si pieux personnage). Les Beni Snoûs vinrent au tombeau et regardèrent si le corps était là; ils ne le trouvèrent pas : « Ce sont, dirent-ils, les Tlemceniens qui nous l'ont volé ». Ils vinrent à Tlemcen, creusèrent la tombe de Sîdi Snoûsi, emportèrent le saint dans leur pays et l'y inhumèrent de nouveau. Quand les Tlemceniens vinrent au tombeau du saint, ils l'examinèrent et le trouvèrent vide. Ils soupçonnèrent aussitôt les Beni Snoûs et leur tombèrent dessus. Une bataille s'engagea. Mais le saint apparut à l'un d'eux pendant son sommeil : « Ne vous battez pas, leur dit-il, je suis ici, chez les Beni Snoûs, et aussi à Tlemcen; cessez de vous battre ». On examina le tombeau à Tlemcen, et, là aussi, on trouva le corps du saint; aussi on donna à Sîdi Snoûsi le surnom de *Boû Qebrîn* (1). Il est enterré sur le territoire des *Aït Ḥammou* (2), en un lieu où reposent un grand nombre de marabouts et que l'on appelle *Redjâl el-Faḥṣ* (3).

1. Le saint a encore un autre tombeau tout près du village de Mazzer, un autre chez les Beni Bou Saïd et encore ailleurs sans doute.

2. Dans la tribu des Beni Snoûs, à l'est du Khemîs, il n'y a pas de *qoubba*, mais une simple *ḥawwîṭa*.

3. La légende du saint qui se trouve dans deux tombeaux à la fois est encore appliquée à Sidi Moḥammed ben 'Abd er Raḥman, enterré à la fois en Kabylie et près d'Alger et qui porte aussi le surnom de Bou Qobrîn. Cf. Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, 1858, in-18 jésus, p. 245-246; Certeux et Carnoy, *L'Algérie traditionnelle*, t. I, Paris et Alger, 1884, in-8, p. 147; De Neveu, *Les Khouan*, Paris, 1846, in-8, p. 113-116; Hun, *Promenade en temps de guerre chez les Kabyles*, Alger, 1860, in-12, p. 122-123; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, Alger, 1892, gr. in-18, p. 340-345; Rinn, *Marabouts et Khouan*, Alger, 1884, in-8, p. 455-456; Dupont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, in-8, p. 383. (R. Basset)

XXXVII

Lqâṣẹịeθ nMûsa ů-Ṣâläḥ (1).

Mûsa ů-Ṣâläḥ illá δáfĕlläḥ ; δi-lmeŝtá, sĕggä iŝerréž, íggūr γer-θịúịaụin-ĕnnes ; íqqăr-äsen iiḫĕmmäs-ĕnnes : « Âuθem, ŝéržem físsaεā ». — Iqqăr-äsen iụárraū-nnes : « Âiarraū-ẹnu, θâŝerzä δis rbäεin ụússạn ». — Íggūr γer-ifĕlläḥen enníḍḍĕn mäŝi-nnes, íqqăr-äsen, mízzi idḥáŝ-ḫsen, mízzi nĕttạn āhen-íŝmeθ, íqqăr : « Mími qâi tétŝāθem δíz-zụaīl, ĕggŭδem ŝúịịä sírbbi ; lméŝta tázirārθ, γẹslāqĕl ḫʼụem ; mélmīl mᵘa-tsemdạm, bénnīịa ».

Séggä ittíli anĕbdú, íshūfa imĕndi-nnes, tŝûŝent tịĕḍfín iịéδγen tbédda tqẹṣ δi-θịịdret ; iûsed Mûsa ů-Ṣâläḥ, iṭṭĕf θịịedfĕṭ ; ịeggīt di-tažεābūbθ núγānīm ; iéggu ākīδés tiḥébbet ĕnṭĕmzẹn, tḥĕbbéθ ñirδen, iŝémmäε-ḫés tažεâbūbθ mízzi äδ-izẹ́ṛ ŝḥâl qâltet ůġ-sŭġġᵘäs ; éiụā.

Íẓṛẹṭ īdžen-ụurgâz sí-tmūrθ, ittâsem-ĕzzīs ; ịéịịūr γer-úmĕqqrạn ntmûrθ, ínnä-iäs : « Ŝékk, mâŝi-ŝekk, ûtsịndeŝ ». — Ínnä-iäs : « Mími ûssīnĕγeŝ ». — Ínnä-iäs : « Â-ṣṣolṭạn abĕrŝạn, idžen ụúrgäz, qâit dädí, íssịn ḫĕr-ĕzzīŝ, γrés iḫf δ-ámĕqqrạn ». — Ínnä-iäs : « Mátta qā-íttegg ». — Ínnä-iäs : « Qā-iṭṭĕf tīŝt ĕntịedfĕṭ, iggäs täsrâfθ iqqĕn-ḫés. Ínnä-iäs : Tâsrāfθ nĕžaε âbūbθ núγānīm, iggäz dis θiḥébbet ĕnṭĕmzẹn éttennīḍĕn ñirδen ; qā-iḫs â-iäsed di-úmŝạn-ĕnneŝ ». — Sī-islu äụäl-ĕnní, ínnä-iäs ámĕqqrạn, iffĕγ álli-nnes : « Ûlĕq âtaudet ». — Isīfδäs ịéịịūr γʼres ; séggä iḫlĕd γrés, ínnä-iäs ṣóḷṭān-abĕrŝạn : « Â Mūsa ů-Ṣâläḥ, mátta áịịu

1. Dicté par Aḥmed Ben Djebbâr, des Aït Larbi.

téggīẟ » — Ínnä-iâs Mûsa : « Mátta-ggīγ ». — Ísiul ās ṣolṭân, ínnä-iās : « ẟụán ṭịédfẹṭ lli-qâi-ṭéṭṭfet, tégg-īt iuγā-nîm, téggīẟ-ās γẹr ĕnnăεâmeθ blâ-iāmạn ». Ínnä-iās : « Ịâ-Mūsa ů-Ṣâlăḥ éẖḍār mátta iâtšeẟ ẟinaεāméθ nrébbi, mátta-mᵘa íẖlẹ̄q, blâ-iāmạn, ānáγ téẖseẟ āmận blâ-ịutšu ». — Innä-iâs Mûsa ů-Ṣâlăḥ : « Ịâ-ṣolṭạn, ûš-ịịi âγẹ ». — Ínnä-iās : « Bénnīịa ». — Ịégg-īt ṣṣolṭân dílḥebs, íqqīm itšūš-âs γẹ̄r-āγẹ; íqqīm Mûsa ů Ṣālâḥ, irézẓẹ̄m-ẟīs tímĕžbent; išres āγé, itṣáffāt; lmís-ĕnnes isĕss-īt; ẟamllâl, itétt-īt.

Ịûseẟ, ílγa ẖḥennās, tûseẟ γrés; θénnäiās : « Mâžār-āh ». Innä-iās : « Ṛôḥ séγ īdžén nŭfûnās, ẟīdžén níšĕrri, ẟīdžén nuḥâqūl, táud-ẹhen âuru iúẖẖām, âụi ụận-elžām iṣṣûq; ịis-ĕlli â-tāfeẟ azĕllīf-ĕnnes lqẹ́d ilzâm-iu, ésγẹ̄t ». — Tṛộḥ-ḥénnās iṣṣûq, tésγů īdžén-nūịis, lqẹ́d ilžâm-ĕnni, tiŭịi-īt itâddārθ ĕnnes, tsīẟĕf-īt sụâdda itmûrθ, nĕttạn ẟŭfûnās, ẟíšerri, ẟŭḥâqūl; θéqqīm tétšūš-āsen ẟiûtšu; āli-íqfel asŭg-gᵘâs, innä-iās : « Áuẟịịi ịâzẹ̄ḍ-ĕnni ánγers-īt ». — Tíuẟ-īt ḥénnās, iγersīt, tûfāt γẹ̄-māmeš illä. Térni ḥennâs tsétš-īhen. Innä-iâs īdž-udss enníḍén : « Áuẟ išérri-nni ». — Tiûd-īt; γersént ûfạnt šụịịá iεâqeẟ lmóẖ-ĕnnes, iεâŭeẟ innâ-iās : « Auẟ áfūnās ». — Tṛộḥ, tiûẟīt, γérsent, uáḥlen tqẹ́ṣṣen ẟi-uzĕllīf-ĕnnes, ûiẖseš áitŭabḍá; ûfạn kûlši iεāqéẟ γẹ̄-ẟīγés ẟidžen.

Ịûsed ṣṣólṭạn abĕršân ẟi-lụóqθ-ĕnni, issífẟās lụázāra iMūsá ů-Ṣâlăḥ, ịéggūr âkiīẟsen, ịiññu ẖûịis-ĕnnes ịiẖlẹ̄d γér-ṣṣolṭạn, innä-iâs ṣṣólṭạn : « Ḫḏár ẟi-sébăεä-īịām ĕlli-ẟẹ̄h ūšīγ, átnezheẟ mâmeš ẖséẟ âtūrāred dísen ». — Innä-iâs Musá ů-Ṣálăḥ : « Álláh íẖlef ». — Isékker lĕbrẹ̄ḥ íddūnīθ, ịinās : « Îru lγâšī mänî-mᵘä θélla ». — Ūzdén lγâši.

Íqqīm Mûsa ů-Ṣālâḥ, innâ iḥénnās : « Débberịi ẟi-tíšl ĕntîmārθ âtīli dennâzla tétšāreẟ ụạn-nedžáεābūbθ sessbánnes

âtauδeδ ». — *Trôḥ ḥénnās tétšūr-ā tažεābûbθ, tiuδ-āst, iéṭṭĕf-ẹt Mûsa u-Ṣālâḥ, iétter ṣṣolṭân, innā-iās* : « *Áδ-iitūšéδ sebāεâ ųússān äδ-īsén tnézhēγ âžāniγ* ». — *Iuafq-ẹt ṣṣólṭān*; *íqqīm Mûsa u-Ṣālâḥ iéñiu ḥûiīs-ĕnnes, iqqīm itḥérrek ākiiγiāl iεâųeδ itḥérrek âki tiγallin δiisān. δidžen nųūssár ūγérsešelkull tīγmâs, íqqīm itlāγa* : « *Â-Mūsa u-Ṣālāḥ iéγli* » — *δḥénnās nMûsa u-Ṣālâḥ, séggā iqqār aússār-ĕnni* : « *Mûsa u-Ṣālāḥ iéγli* », *étlegg-ās θiḥébbet ĕntīnī ĕǵmí-nnes*; *itγīma néttạn itléhųeθ-δīs, δ-Mûsa u-Ṣālāḥ, séggā itγīma itḥérrek āki-iisạn nĕṣṣolṭân δûiīs-ĕnnes iéḥma*; *mérra mérra itégg-ās θažεâbūbθ-ĕnni nénzūl γer-tẹnzār nûiīs δûiīs-ĕnnes iéḥma qébbᵘāla. Äl-tīšt nelḥēṭréθ, issâma ssūr δųússār-ĕnni innā* : « *Â-Mūsa u-Ṣālâḥ iéγli* ». — *δḥénnās n-Mūsá ttégg-ās tinī θennīnéḍ ǵmí-nnes*; *iqqīm aússār-ĕnni, iṭéffēẓ-dīs, δmûsa u-Ṣālâḥ, δi-lųọqθ-enní, itųázĕrųéḍ, nettân dûiīsĕnnes.*

Iṛọḥ irųél i-Fâs, nĕttạn inéqqệz si-lMānṣūra n-Tlémsīn, sénni inéqqệz, iṛọḥ; *léḥgent-tlāθa nīγállīn, tišt, qârĕnnās ššéhba, ténnīḍen qârĕnnās lbéiḍá, ténnīḍen qârĕnnās lḥạmra.*

δeššéhba, séggā tiųẹḍ lḤámmam bu-grārá, témmūθ; *tméllālt, séggā tiųẹḍ Užδâθ, témmūθ*; *dzúǵǵᵘaγθ, séggā tiųẹḍ Užδâθ, iθišt-entmūrθ. qârĕnnās Smāmīr, θémmuθ. Séggāllạn tâzzlen āki-Mûsa u-Ṣālâḥ, mlâqạn ilintạn sĕséθnen-hen, ĕnnân-āsĕn* : « *Ûr-iimĕḍēš ĕḥųem īdžén sâδi iéñiu ḥûiīsĕnnes* ». — *Ennân-āsĕn ilintạn* : « *Iimêḍ īr-θišt nt’mälla δeñi nnāγ ûǵ-žĕnna tgôssi θišt ĕnṭṣūfeθ ḥθiųa-nnes* ».

Néttạn iiųẹḍ Fâs itīzārnīn, iūfa middén bédden dídzẹllá, iûδer ḥûiīs ĕnnes, iûδef ilžâmāε δûiīs-ĕnnes, iûsed iḍḍéfrẹt, ä-iādéf âkīδes. Néttạn iméḍren zéffr-ĕnnes, iúfa iis-ĕnnes iḍḍéfrẹt dí-lžāmāε, iûsed néttạn, iseql-ẹt, isūfs-ās ḥúḥĕnfūr,

innă-iās : « *θiẓa-nnẓem džĕlla ðuεáddīs ĕnnẓém. iḫĕlla* ». — *Iûdef ði-lžāmâε aizzâḷ siðámmen-nes*; *néhnīn séggă sémdān tizĕḷḷá*, *qîmen téqqlen-dīs*, *súkkʷnen-ḫès*. *Mûsa ů-Sālăḥ innă-iăsen* : « *Măžăr-āẓem tézzâṛèm ðiẓa*; *úiiăk*, *iéɣrès*, *iéslèḫ*, *iédbèɣ*, *iéruêl*, *mátta tqârem ði-ẓáiūði*, *âṭṭèlba*. » — *Ennân-ās* : « *Qâ-ittīméḍ tizĕḷḷá-nnes*. »

Néttān iffĕɣ ðéṭṭèlba lkúll si-lžāmāε; *ûfān iis-ĕnnes immūθ*; *féqrent*, *zṛin ûl-ĕnnes*, *ûfānt ẓèr-iûši âiăzzĕl qéd-mʷa iúzzĕl si Tlemsīn âl-Fās*, *immūθ ɣĕr-sléḥšām lâ si-tḥûla*.

Traduction

Histoire de *Moûsa ou-Ṣâlaḥ* (1).

Moûsa ou-Ṣalaḥ était cultivateur. Pendant l'hiver, au moment du labour, il alla vers ses charrues et dit à ses

1. Cf. ce passage d'Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, II, p. 207 : « La race berbère a produit des devins dont un des plus fameux était Mouça Ibn S'aleh', qui selon les uns appartenait à la tribu des Beni Ifren, et selon les autres à celle des Ghomert. On a de lui des sentences fatidiques rédigées en forme de vers et dans le patois du pays. Elles renferment un grand nombre de prédictions dont la plupart se rapportent à l'empire et à la domination que les Zenata devaient obtenir en Maghreb. Les hommes de cette race se sont transmis les vers d'Ibn S'aleh', qui, à les en croire, avait été un saint (*ouéli*) ou bien un devin. Quelques-uns d'entre eux prétendent qu'il fut prophète, parce que d'après leur opinion il vivait longtemps avant l'hégire.

Il était versé dans la généalogie, l'histoire et les autres sciences. (Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, trad. de Slane, I, 205.)

On lit dans Bou Ras, *'Adjâb El Asfâr*, p. 87, de la tr. Arnaud : « Mousa Ben réputé comme devin (le ms. que j'ai en main porte : المشهور بالكهانة ان تلمسان ... الخ, ms. Si Cho'ib Ben Taleb, f° 90) avait annoncé que la charrue passerait sur l'emplacement de Tlemcen. Cette prédiction se réalisa. En 760, quand Abou 'Inane eut ruiné la ville, on vit un jeune nègre conduisant une charrue tirée par un bœuf noir. »

Voir aussi une autre légende que nous avons donné dans le n° 261 de la *Revue africaine*, 2e tr. 1906.

fermiers : « Frappez et labourez vite! » Et à ses fils, il recommanda : « O mes enfants, on ne laboure que pendant quarante jours! » Allant à d'autres laboureurs qui ne travaillaient pas pour son compte, il leur disait, pour avoir occasion de rire à leurs dépens et pour les attraper : « Pourquoi frappez-vous les bêtes de labour! craignez donc un peu Dieu! l'hiver est long; allez doucement! Passe encore s'il ne vous était pas possible de finir les semailles! » (1).

Quand ce fut l'été, ses céréales étant coupées, les fourmis envahirent les meules, et se mirent à manger les épis. Moûsa ou-Ṣâlaḥ vint, prit une fourmi, la plaça dans un étui en roseau, et déposa, à côté d'elle, un grain d'orge et un grain de blé; il cacheta ensuite avec de la cire, afin de voir quelle quantité de grain la fourmi mangerait pendant une année.

Mais un homme du pays, qui lui portait envie, l'avait vu. Il alla trouver le *Sultan Noir* (2) et il lui dit : « Tu n'es pas toi-même! tu ne sais rien. — Qu'est-ce donc que je ne sais pas? demanda le roi. — Un homme de ce pays est mieux instruit que toi, c'est un homme de tête. — Qu'a-t-il donc fait? — Il a enfermé une fourmi dans un silo. — Comment est ce silo? — C'est un tube de roseau dans lequel il a laissé la fourmi avec un grain d'orge et un grain de blé. De plus, cet homme a l'intention d'être roi à ta place ». A ces mots, le *Sultan Noir* perdit la tête : « Amène-le-moi de suite! ordonna-t-il. »

Moûsa vint. Quand le cultivateur se présenta, le Sultan

1. Cf. aussi ces dictons attribués à Bent el Khass. Cf. R. Basset, *La légende de Bent el Khaes*, Alger, 1905, in-8, p. 23.
2. Cf. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, pp. 204-211; E. Doutté, *Merrakech*, pp. 211-213, et mon conte : *Le fils et la fille du roi*, p. 12; L. Mercier, *Les Mosquées et la vie religieuse à Rabat*, *Archives Marocaines*, t. VIII, p. 144.

Noir lui dit: « O Moûsa ou-Ṣâlaḥ, qu'as-tu fait là? — Qu'ai-je donc fait? fit Moûsa. — A cette malheureuse fourmi, que tu as prise et placée dans un étui, tu as laissé seulement de quoi manger, mais rien à boire. O Moûsa, continua le prince, choisis à ton tour, parmi les produits donnés par la Providence, tout ce que tu voudras pour ta nourriture, hormis de l'eau; ou bien, choisis de l'eau seule, sans nourriture solide. — Donne-moi du lait, dit Moûsa. — Soit, dit le roi. » Il fit mettre Moûsa en prison et ne lui laissa que du lait. Le prisonnier plaça, dans ce lait, de la présure; le lait cailla; Moûsa but le sérum et mangea le fromage.

Alors, il appela sa mère; elle vint: « Que veux-tu? lui demanda-t-elle. — Procure-toi, lui dit Moûsa, un bœuf, un mouton et un coq; puis emporte cette bride que voilà au marché, et achète le cheval auquel elle ira exactement. » La vieille partit au marché, acheta tous ces animaux, ainsi qu'un cheval auquel allait la bride, et les amena à sa maison. Elle fit entrer sous terre le cheval et le bœuf, ainsi que le mouton et le coq. Elle resta à les nourrir jusqu'à ce que, l'année étant écoulée, son fils lui dit: « Amène-moi le coq et égorge-le. » La mère l'apporta. Le coq étant tué, Moûsa trouva qu'il était auparavant, ni plus, ni moins fort. La mère continua à bien nourrir les autres animaux. Un jour, Moûsa lui dit: « Amène-moi le mouton ». Quand elle revint avec le mouton, ils égorgèrent l'animal et trouvèrent la moelle de ses os à peine solidifiée. « Amène maintenant le bœuf, dit Moûsa ». Elle obéit; quand l'animal fut tué, ils se fatiguèrent à vouloir entamer sa tête, elle ne se laissait pas ébrêcher; ils trouvèrent toute la masse solidifiée, ne formant qu'un seul os.

A ce moment, le Sultan Noir envoya ses vizîrs à Moûsa.

Celui-ci vint avec eux, monté sur son cheval. Arrivé près du Sultan, le prince lui dit : « Choisis, durant sept jours que je t'accorde, la façon de te divertir qui te plaira le plus. — Merci, répondit Moûsa. » Et ayant fait venir le crieur, il le chargea d'assembler tous les gens qu'il pourrait trouver.

Moûsa dit à sa mère : « Arrange-toi pour trouver une jument en rut et remplis un tube du liquide qu'elle laisse échapper. » Elle apporta à son fils ce qu'il désirait, Moûsa ou-Ṣâlaḥ prit le tube. Puis, demandant le Sultan, il lui dit : « Tu me donnera sept jours pendant lesquels je monterai à cheval. » Le Sultan y consentit. Moûsa monta sur son cheval, et se mit à lutter de vitesse avec les ânes d'abord, puis avec les mulets, puis, avec les juments et les étalons. Un vieillard, qui n'avait plus une seule dent le regardait faire, se mit à dire : « Voilà Moûsa ou-Ṣâlaḥ qui se trémousse! » La mère de Moûsa entendant cet homme parler de la sorte, lui mit une figue dans la bouche; et le vieux resta à la savourer. Quand Moûsa commença à lutter de vitesse avec les chevaux du Sultan, le sien s'échauffa; de temps à autre, il lui plaçait, sous les narines, le tube plein de ce liquide qu'on lui avait procuré et qui l'excitait tout à fait. Une fois, comme il passait tout près du rempart, le vieux dont on a parlé se mit à dire : « Voilà Moûsa ou-Ṣâlaḥ qui va sauter! » Aussitôt, la mère de Moûsa lui fourra une autre figue dans la bouche. Et pendant que le vieux la mâchait, Moûsa franchissait, sur son cheval, le rempart de Mansoura.

Sorti de la Mansoura de Tlemcen, Moûsa ou-Ṣâlaḥ se dirigea sur Fâs. Trois chevaux le poursuivirent : une jument appelée la Grise, une autre que l'on appelait la Blanche, et une troisième la Rouge.

Arrivée à Ḥammâm Bou Grâra, la Grise mourut ; la

Blanche marcha jusqu'à Oudja, et là, creva d'épuisement; quant à la Rouge, elle dépassa Oudja, mais la fatigue la tua au lieu dit *Smâmir*. Pendant que les cavaliers galopaient, lancés à la poursuite de Moûsa, ils rencontrèrent des bergers et les interrogèrent : « Personne n'est-il passé là, près de vous, monté sur un cheval? — Personne, répondirent les bergers, n'est passé près de nous; seule. une colombe a traversé le ciel par dessus nos têtes, portant sur son dos un flocon de laine. »

Moûsa arriva à Fâs au milieu du jour. Il y trouva les gens en train de prier; il descendit de son cheval et pénétra dans la mosquée. Sa monture, qui le suivait, y entra avec lui. Moûsa, se retournant, vit son cheval derrière lui, dans la mosquée. Il vint à lui, le souffleta et lui cracha à la figure en lui disant : « Votre dos nous transporte et votre ventre nous ruine. » Il entra dans la mosquée pour prier, couvert du sang de son cheval. Quand les fidèles eurent fini la prière, ils se mirent à considérer le fugitif avec colère. Celui-ci leur dit : « A celui qui est égorgé, écorché, tanné et qui fuit, que trouvez-vous à dire. ô tolbas? — Sa prière est valable, répondirent les tolbas. »

Tous sortirent de la mosquée; ils trouvèrent le cheval de Moûsa mort, non de fatigue, mais de honte (par suite de l'injure qui lui était venue de son maître). En effet, après l'avoir éventré, les gens de la ville trouvèrent le cœur de l'animal capable de donner encore une course égale à celle qu'il avait fournie de Tlemcen à Fâs.

XXXVIII

Mûsa u-Ṣālăḥ tiĕḍfīn (1).

Mûsa u-Ṣālĕḥ ikku δi-tîšt-săεâθ tîš-tmûrθ-ĕnnes, ût-išrîžeš néttạn. Íqqîm íssăl itiĕḍfīn; qîment teddăεạnt ḫmûsa; qărent : « Llí ŭr-iâg ăišrež θamŭrθ-iŭδí, issúffeγ-ānåγ blăleāuīn, qă-nétmetta sûḷăẓ ».

Írọḥ Mūsá γer-iḫĕmmāsen ĕnnés iinăsen : « Ăεámrem īdž-θlâθa-išăšạn ». — Âεámren. Iināsen : « Îsîm ». — Iisīn ākis, iûni ḫuiis-ĕnnes, irọḥ nĕttạn éġ-mezuar, δiserdân ĕzzéffres ; âsiḫĕldĕn itmûrθ-ienni élli iffγén délžạm qéllben išăšạn, féθlen-hen ; iināsen Mûsa : « Zérεăm ». — Qîmen zérεạn ; âsi semdạn, isīn išăšạn ḫlạn ; ûzden dûlen âl-aḫḫăm, ŭr šérrežĕnneš θâmŭrθ-ŭδi.

Ălîdz-uâss, iûsed Mŭsá, iuní húiis-ĕnnes, irọḥ lžihθ itmûrθ-ĕnni élli-iffγén délžạm, miδi izrâε imĕndi ; íqqīm isγâδ itiĕḍfīn ; qărent : « Állăh iḫléf ḫmûsa iδīnăγ isiūnen ». — Qiment téddăεạnt ḫés séddεaui nélḫẹr ássi-irọḥ.

Traduction

Moûsa ou Ṣâlaḥ et les fourmis.

Moûsa ou Ṣâlaḥ, passant, une fois, sur celles de ses terres qu'il n'avait pas mises en culture, écouta ce que disaient les fourmis : « Celui qui n'a pas labouré ces terres, disaient-elles, nous oblige à en sortir sans provisions, et nous mourons de faim ».

1. Dicté par Moḥammed ould Belqâcem.

Moûsa partit vers ses fermiers et leur dit : « Remplissez d'orge trois sacs d'alfa » ; ils obéirent : « Emportez-les, leur dit-il ». Monté sur son cheval et marchant devant les mulets, il accompagna les ouvriers. Arrivés au champ laissé en jachère, ils posèrent les sacs et les ouvrirent : « Semez ! ordonna Moûsa » ; puis, ayant terminé, ils placèrent sur les bêtes les sacs vides et revinrent à la maison sans avoir labouré le champ.

Un jour, Moûsa ou Ṣâlaḥ vint à cheval du côté de ce champ laissé en jachère et dans lequel il avait fait semer de l'orge. Il écouta ce que disaient les fourmis. Elles disaient : « Que Dieu récompense Moûsa qui nous a rassasiées ! » Et tant que Moûsa resta là, elles ne cessèrent d'appeler sur lui les bénédictions du ciel.

XXXIX

Sṣọ́lṭān γmọ́rāsėn (1).

δízzmạ̄n lmoqéddėm íllä īdž-ssólṭān di-Tlemsị̂n mīsĕmĕnnés γmọ́rāsėn. Sillä argāz-ĕnni δ-amẓẓịạ̄n íllä itsárrāḥ δi-Tîrni. Ijérreb δịṛṛėbiεä íttet ĕlmâl, āsiûfa θáṛṛbiεāθ mízzi itérra uzzâl itérrẹ̄h δūréγ δúzzėrf. Ûzden γrés míddėn táu-dennās úzzāl, itteggīt δi-tméssi āsí-tĕzzẓ̧īγ. Si-ítĕzzẓ̧īγ isúz-zūr āḫés tīšθ-ĕlγébreθ idúggᶣāl δūréγ náγ-δázzerf. Ennịnās : « Qā-ṣékk δéṣṣọlṭạ̄n ».

Íbna lžāmâε ámqqrạ̄n di-Tlemsịn, íggu šẓ̧í nlγébreθ-ĕnni δi-θíšt sârịeθ. Ínnāsen : « Sād-íḥūf lžâmāε, ĕddûnīθ äd-āfén sárịeθ-ĕnni ázzīs ĕbnận lžâmāε-ĕnnīnėḍ ; âδāfen lγébreθ-ĕnni a-sùzzūren ḫẓ̧úzzāl ā-iδẓ̧él δúréγ δúzzėrf, āhen-zénzen mízzi ā-bnận lžâmāε-ĕnnīḍen ».

1. Dicté par Slîman ould Moḥammed, du Kef.

TRADUCTION.

Le sultan *R'morâsen*.

Il était autrefois, à Tlemcen, un roi du nom de *R'morâsen*. Dans son jeune âge, il gardait les troupeaux à *Terni*. Il étudiait les propriétés des plantes que broutaient les troupeaux; si bien qu'il découvrit une herbe qui transformait le fer en or et en argent. Les gens vinrent près de lui et lui apportèrent du fer. Il plaça ce métal au feu, l'y fit chauffer et, quand il fut rouge, il le saupoudra avec cette plante pulvérisée. Le fer fut changé en or et en argent : « Tu es notre sultan, lui dirent les gens ».

Il fit construire la Grande mosquée et plaça dans l'un des piliers un peu de cette poudre : « Si mon œuvre vient à être démolie, dit-il, les gens trouveront ce pilier et grâce à lui pourront édifier un nouveau monument. Car le fer saupoudré de cette poussière qu'il contient sera transformé en or et en argent. Ils vendront cet or et cet argent et auront de quoi bâtir une autre mosquée » (1).

1. Voici la légende telle qu'elle a cours à Tlemcen : Yar'morâsen, ayant fait construire la Grande mosquée de Tlemcen, invita ses sujets à y venir prier. Mais les grands jurisconsultes de la ville intervinrent : « La prière ne saurait être efficace, dirent-ils, si elle est faite dans cette mosquée, bâtie avec de l'argent dont l'origine est illicite, fruit de vols et de spoliations. »

Alors le roi fit annoncer dans la ville : « Que les personnes qui ont des objets en fer les apportent à la Grande mosquée ». Les gens obéirent et les savants de la ville se présentèrent avec eux à la mosquée. Le prince y fit allumer un grand feu. Il jeta ensuite dans le brasier les objets en fer qu'on lui avait remis. Quand le métal fut rouge, le roi prit dans son turban un étui qu'il ouvrit et dont il tira une pincée de certaine poudre. Il en saupoudra le fer rouge, et aussitôt le fer fut converti en or. Yar'morâsen permit alors à chacun de reprendre les objets apportés. Les uns avaient remis au prince une pioche cassée, d'autres une aiguille, d'autres un marteau, etc. Ceux qui avaient apporté de petits objets s'en

XL

Et-Térkɥ (1).

Qâren : dízzmạn síllạn Térkɥ i-Tlemsịn, tâzden Bni-Urníd, ɗmédden Uzĕlbûn ɗ-Uịẹndûz, tâzden, am-assú, tâuḍĕn āγẹ́ ásmmām ākí-θūfûθ í-Tlemsịn. Ṭéṭṭfen-hen ĕt-Térkɥ, tékksenn-āsen āγẹ́ ásmmām; tšûtšenn-āsent, séssent ṣẹ̇zẓẹ́ẓ, sûrāɗen-hen; âsi-tšārạn qẹ́bbɥāla, tšâθen-hen iuεâddīs sélmūs, ítγīma iāγẹ́ ídzäḥkä zzîs, ám-sī-θ̣ẹṭ; nẹ́hnịn tγîmạn dáḥšen-ĕzzīs.

Tḥékkạn ɗi-θ'mūrθ-ĕnnȧγ, qâren Et-Térkɥ ĕnγịn īdž-ɥèrbá imídden; ĕnγînt γẹ́r-ṣẹ̇ḍḍèlm.

TRADUCTION

Les Turks.

Au temps où les Turks occupaient Tlemcen, les Beni Ournîd, les gens d'Azelboûn et d'Aiendoûz apportaient,

repentaient, et ceux qui en avaient fourni de plus volumineux regrettaient de n'en avoir pas apporté davantage.

Yar'morâsen dit alors aux personnes présentes : « L'un des piliers de cette mosquée servira à la reconstruire, si elle vient à être démolie. » Il avait, en effet, caché dans l'un des piliers un étui rempli de cette poudre magique dont lui seul connaissait la composition. Il la fabriquait avec certaine herbe recueillie dans la montagne qui domine Tlemcen.

Les bergers, qui vont faire paître leurs troupeaux chez les Beni Ournîd, s'aperçoivent parfois qu'un mouton engraisse d'une façon surprenante. C'est, disent-ils, parce qu'il a brouté de cette herbe merveilleuse qui peut changer le fer en or. Ils se gardent bien de le vendre : la viande de cet animal est infiniment plus nourrissante que celle des autres moutons; aussi, ils le mangent.

1. Dicté par 'Abdallah N-'Ali du Kef.

chaque matin, comme de nos jours encore, du lait aigre à la ville. Les Turks s'emparaient de ces gens, leur prenaient leur lait, le leur faisaient boire de force, les obligeant à avaler jusqu'à ce que leurs ventres fussent bien gonflés. Alors, ils suspendaient les malheureux, par les pieds, à un arbre et leur perçaient l'estomac d'un coup de couteau. Le lait s'en échappait comme (l'eau) d'une fontaine. Et eux restaient là à en rire.

On raconte dans notre pays que les Turks tuèrent sans motif un de nos enfants.

XLI

Tâfssra (1).

ðízzmạn θéllä Tâfssra ḫūfûs n-Tlémsịn, ðúmqqrạn Tāfssrá sámmạnt Šérụạn; ði-lụéqθ-ĕnni, íllä īdž-ụúrgāz, qârĕnn-ās Lābláq ĕl-Férṭāṣ, nĕttạn ðamqqrạn-Užžāθ. Si-ịûsed sídi εâbd-Allah Bnu-Jăεâfĕṛ i-Tlemsịn, ịûsed Šérụân ði-ḫámsịn âlĕf, máḥeð ăðiεâụcn Mâlīk ĕl-žīdâr ðí-Tlemsịn. Iûsed tâina Lābláq el-Férṭāṣ, ịûsed di sébεāịn âlĕf, mlâqān ði-Tlemsịn, máḥeð.âðmenɣen, nẹhnịn ð-sídi εâbd-Allah Bnu-Jaεâfĕṛ; ḫélqĕn ímenɣān ði-θmûrθ Ḥâûḍ Bnu-Jăεâfĕr. Si-ịûsed Bnu-Jăεâfĕṛ i-Tlemsín, ịịṛẹḍ aṛṛûd nt'mĕṭṭûθ, ðessîf sụâddes; ịûðef Tlemsịn, íṛọḥ ɣer-ịịllis Mālík ĕl-Žīdār, mísm-ĕnnes Suεâ-ššemš; íqqīm ɣrés sebăεâ ụússạn. Si-imâḍĕl Bnu-Jăεâfĕr ḫṣûḥābá, ínạn : « Uūðí qa-ímmūθ ». — Si-ûzden ígzzạnen ði-θemdịnt, ûθịn ŭǵ-ụâren, ínạn : « Flân qâh ɣer-iẹllís ĕlmâlík ». — Qímen tεóssen ʿǵmi ntéụūra, ūr-qédden-

1. Conté par Moḥand ou Belqâcem du Kef.

neš ä-iqqārén ilmālīk. Sī-θeslu iụâịu Suεä-ššémš, θéffer sīdi εábd-Allah Bnu-Jäεâfėṛ δi-θėddārθ-ĕnnes. Si-ịûδef bbâs ĕγrés, θénna-iäs : ḫém últi ḥéd da; āl-īdž-uâss θsifėḍ idžen st muzūnīn; íṛōḥ ârgäz-ĕnni γer-ṣṣûḥāba γer-lḥâkem-ĕnsen mísm-ĕnnes sīdi εálqma. Iinās árqqās-ènni : « Sidi εābd-alláh ūr-iûš íddėr. Áudem θáḫiịālt γer-tĕụūrá nélmedīneθ ». — Äl-īdž-ụâss θīnās : « Ábba, édž-ịịi áδ-rọḥėγ ázzūrėγ ». — Iīnās : « Ṛôḥ ». — θéffeγ íllis neṣṣoltân, néttānt dịissīθ lụdzāra; sidi εâbd-Allah íffėγ âkīsent. Zzäθ-âδ-effγent, ûzden ímqqrānen tmûrθ, âkīsen īdž-úgzzān, inān : « Ánnbĕheg säd-effγént tisennān ». — Qîmen tséḥḥān; ịinäsen áshḥār-ĕnni : « Árgāz ụāh-dá ākitsénnān ». — Éggüδen seġ-issis nimqqrânen-nsen ūr-ḫsénneš āhént féttšen. Éffγent tirbāθịn bérra; síffγent, ûzden eṣṣûḥāba-ịenni lla-isâqren, ịûden ịis nsidi εâbd-Allah āsí-ffγen γer tirbāθịn éggüδent zzisen, qīment trûnt, inān-āsent : « Ūr-téggüδenneš, θînni íḫsen âδ-iṛōḥen â-ṛōḥent; θînni ūr-íḫsenneš, âddūlent, ûhent netfséd-deš ». — θīnāsen Suâε-ššemš : « Uttĕggüδemmeš irgâzĕn-ịịn dīụáḥdịen, éggīm ḫelḫâḍėr-ĕnnụen ». — θsáεāθ-ĕnni, ịûnii Sidi εābd-Alláh ḫûịīs; θûnii Suäε-ššémš ḫūịis ĕnnīnĕḍ; θírbāθịn ĕnnīnéd dûlent i-Tlemsịn. Si-ḫéldênt i-temdịnt inīnt-āsen : « Suäε-ššémš éttṛōḥ āki-uεârāben ». — θéffėγ lmḥállèθ si-Tlemsịn, lḥéggen-hen, qīmen tménγān, izmen sîdi εābd-Alláh, θéksu suεâ-ššemš īdž-ulemdil siụárṛūḍ-ĕnnes, θûš-āst, išedd ĕzzís âεâddīm-ĕnnes. θéqqīm néttāθa ttrû; íqqīm ĕlγélb iṣṣûḥāba. Si-ḫélḍên igiṭṭân, sîdfent ġīdž-ugiṭūn. ggịn ĕnnzâịeh. Lqênnīịäh si-tsäεâθ-ĕnni, ûδfen Tlémsịn.

Traduction

Tafessera.

Autrefois *Tafessera* était placée sous la domination de Tlemcen et son chef se nommait Cherouân. A la même époque résidait, à Oujda, un prince nommé Lâblaq el-Ferṭâs. Quand Sîdi 'Abdallah arriva près de Tlemcen, Cherouâne amena cinquante mille hommes au prince tlemcénien, Mâlik-el Jîdar. Lâblaq el-Ferṭâs, de son côté, amena, au secours de Cherouân, soixante-dix mille soldats. Les armées se réunirent sous Tlemcen pour combattre Sîdi 'Abdallah Ben Dja'fer. Le combat eut lieu aux environs de Haoûḍ Ben-Dja'fer, en dessous de Tlemcen, là où les Compagnons du Prophète, qui accompagnaient Djâfer, avaient établi leurs tentes. La victoire resta aux envahisseurs.

On raconte que Ben Dja'fer, en arrivant à Tlemcen, revêtit des habits de femme, cacha son sabre par dessous et pénétra dans la ville. Il se rendit auprès de la fille du prince Mâlik el-Jîdar, qui s'appelait Chou'a Echchems (rayon de soleil). Il resta chez elle sept jours. Les Compagnons du Prophète, ne voyant pas revenir Ben Dja'fer, le crurent mort. Mais les magiciens de Tlemcen consultèrent le sort : « Un tel, dirent-ils, est auprès de la fille du roi ». En vain l'on garda les portes, on ne put rien découvrir. La fille du prince fut, elle aussi, avertie de ces bruits et aussitôt elle cacha Ben Dja'fer. Et quand le roi, son père, entra chez elle, la princesse Rayon de Soleil lui dit : « Vois, il n'y a personne ici : » Puis elle paya un émissaire qu'elle dépêcha auprès des Compagnons du Prophète et fit dire à leur chef Sîdi 'Alqma ('Oqba) : « Sîdi 'Abdallah est toujours en vie ; tenez prêts des cavaliers près des portes de la ville ».

Un jour, Rayon de Soleil dit à son père : « Laisse-moi sortir en visite. — Va, lui dit-il ». La princesse sortit, accompagnée des filles des vizirs. Sîdi 'Abdallah, déguisé en femme, sortit avec elles. Les grands de la ville étaient venus pour les voir passer. Dans le groupe, se trouvait un sorcier qui, à la vue des jeunes filles, s'écria : « Il y a un homme parmi ces femmes ». Mais ces personnes n'osèrent regarder de trop près les filles de leurs chefs et celles-ci franchirent les portes de la ville. Alors les cavaliers arabes, tapis aux environs, se montrèrent. Les jeunes filles effrayées se mirent à pleurer : « Ne craignez rien, leur dirent les Arabes; celles d'entre-vous qui voudront revenir à Tlemcen, nous les laisserons aller, et nous traiterons respectueusement celles qui resteront avec nous ». — « Ne craignez rien, ajouta Rayon de Soleil, ce sont de braves gens; faites comme bon vous semblera ». Et comme 'Abd Allah Ben Dja'fer enfourchait son cheval, la princesse prit, elle aussi, une monture et suivit le chef arabe.

Les autres jeunes filles revinrent à Tlemcen. « Rayon de Soleil est partie avec les cavaliers, dirent-elles ». Une troupe sortit de Tlemcen, atteignit les fugitifs, et un combat eut lieu, au cours duquel Ben Dja'fer fut blessé. Rayon de Soleil, prenant un des mouchoirs de soie qui la paraient, le donna à Ben Dja'fer pour qu'il pansât sa blessure et elle se prit à pleurer. La victoire resta aux Compagnons du Prophète. Arrivés à leurs tentes, ils firent entrer, dans l'une d'elles, la jeune princesse et donnèrent une grande fête. Puis les vainqueurs entrèrent à Tlemcen (1).

1. Nous avons ici un résumé populaire de plusieurs chapitres du roman du *Fotouḥ Ifriqyah* consacrés aux aventures de 'Abd Allah b. Dja'fer, la princesse Cho'a Echchems, El Malik el Ablaq, etc. Cf. *Fotouḥ Ifriqyah*, Tunis, 1315 hég., 2 vol. in-8, t. II, p. 97-129. Dans ce roman, la conquête de la ville des Djedâr (Tlemcen n'est pas nommé) par 'Abd Allah ben Dja'fer est placée entre celle du Maroc et celle de Fas. (R. Basset.)

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE. — TEXTES

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.